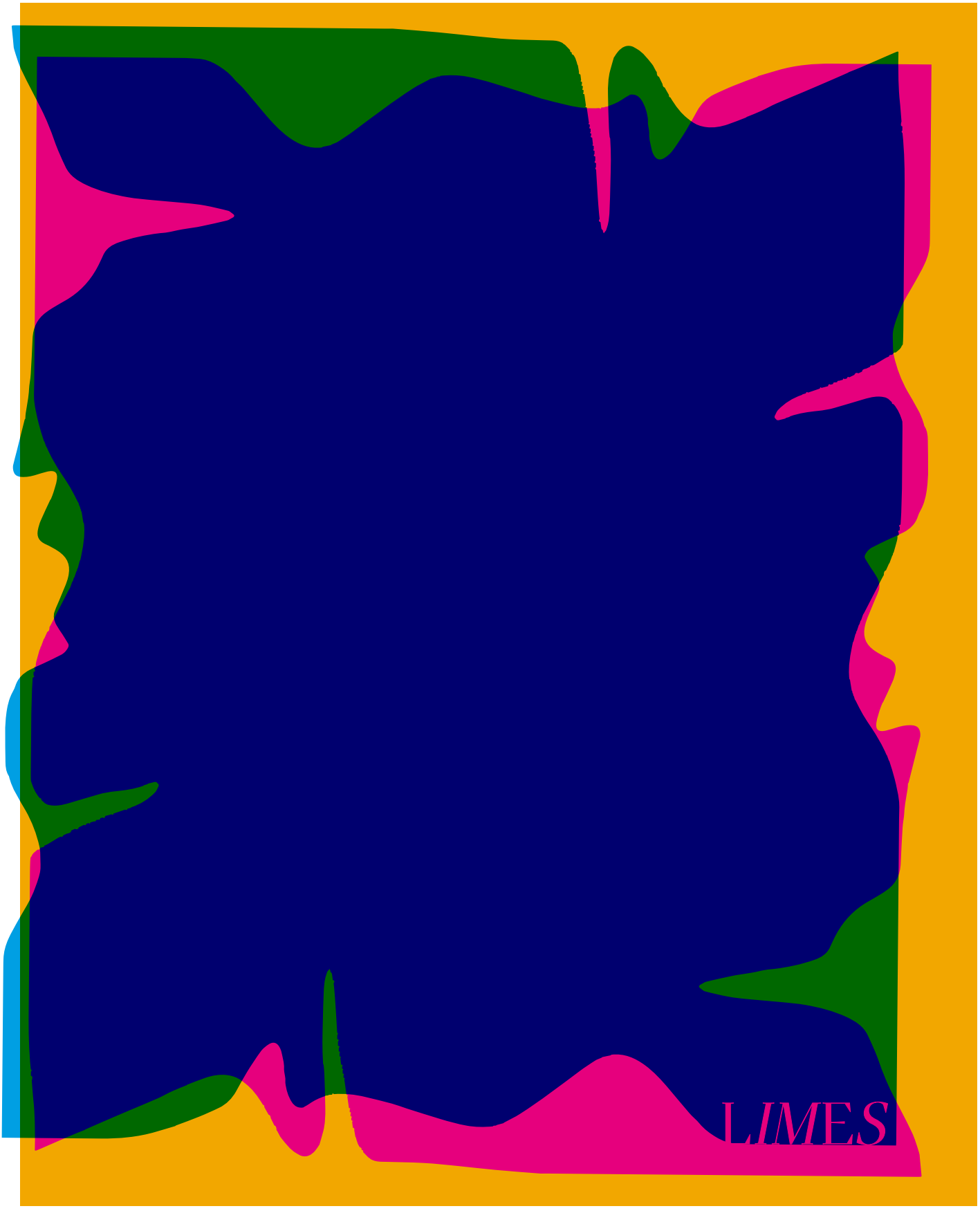
HYBRIDA 6

Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes

2023



© Magdalena Hlawacz



Numéro 6 (2023). ISSN: 2660-6259

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes est une revue semestrielle en accès libre avec un comité scientifique international et un comité d'évaluation par les pairs publiant des recherches originales dans le domaine des études culturelles. Elle s'intéresse particulièrement à la production francophone ou comparée.

Directeur en chef

Domingo Pujante González
Universitat de València / Espagne

Directeur artistique

José Luis Iniesta Ferrándiz
Universitat de València / Espagne

Couvertures et intercalaires

Magdalena Hlawacz
Pologne

Revue HYBRIDA
Dép. de Philologie Française et Italienne
Faculté de Philologie, Traduction et Communication
Universitat de València
Av. Blasco Ibáñez, 32
46010 Valencia / Espagne

https://ojs.uv.es/index.php/Hybrida/
✉ hybrida@uv.es

CC BY NC SA

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Juan Vicente Aliaga
Universitat Politècnica de València / Espagne

Mouna Ben Ahmed
Université de Sousse / Tunisie

Giulia Colaizzi
Universitat de València / Espagne

Catherine Grall
Université de Picardie Jules Verne / France

José M. Oliver Frade
Universidad de La Laguna / Espagne

Isabelle Poulin
Université Bordeaux Montaigne / France

Walter Romero
Universidad de Buenos Aires / Argentine

Marta Segarra
CNRS / Universitat de Barcelona / Espagne

Edwige Tamalet-Talbayev
Tulane University / États-Unis

Bertrand Westphal
Université de Limoges / France

Jean Zaganiaris
Université Mohammed VI Polytechnique / Maroc

Khaled Zekri
Université de Meknès / Maroc

SOMMAIRE

Numéro 6 (2023) : **LIME/S**

Ouverture : Clic, cloc…
Domingo Pujante González 3

DOSSIER
Coordonné par Anna Ledwina & Michał Wanke / Université d'Opole / Pologne

Introduction : Paysages des frontières. Réflexions interdisciplinaires sur les distinctions
Anna Ledwina & **Michał Wanke** 14

À quoi sert une frontière ? (à propos de *Le Cabinet des Merveilles* de Mario Pasa, *Celui qui est digne d'être aimé* d'Abdellah Taïa et *Zinc* de David Van Reybrouck)
Maria de Fátima Marinho 15

De l'ex-colonie à l'ex-métropole : vers l'éclatement identitaire dans les romans de Marie NDiaye
Pierre Nduwayo 33

Penser la notion de frontière dans *Rêves de femmes* de Fatima Mernissi – de quelques transgressions identitaires, culturelles et génériques –
Mourad Loudiyi 55

Hélène Bessette, une artiste sans limites ?
Marianne Camus 77

In lim(in)e(s). Post-coloniser les frontières nuyoricaines
Santa Vanessa Cavallari 95

Faire advenir la complexité pour refaire corps : *Silence du chœur* de Mohamed Mbougar Sarr, une poétique du franchissement des frontières symboliques
Virginie Brinker 119

De l'Orient à l'Occident : migration et reterritorialisation identitaire chez Mahmud Nasimi
Achille Carlos Zango 141

OTHER PERSPECTIVES

Rebuilding the Symbolic Boundaries between the East and West: Occidentalism in *The Battle at Lake Changjin*
Stankomir Nicieja 163

The role of the "frontier" in conceptualising the Russian imperial identity: a study based on Polish political prisoners
Karina Gaibulina 179

Fanonian analysis of racism and postcolonial structures of othering
Kitija Mirončuka 199

Migration aspirations: fallible impact of structural factors and incongruence of aspirations claimed by Ukrainian students at the Czech Republic
Luděk Jirka 217

MOSAÏQUE

Au croisement de la littérature, du reportage et de l'enquête : le Nouveau Journalisme français contemporain
Sven Hansen-Løve 241

L'aphorisme, une écriture transgressive, ou l'image de la femme dans *Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel* de Abdelmajid Benjelloun
Mohammed Khouiled & **Abdelaziz Elmahi** 259

CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes | ISSN : 2660-6259 |
Université de Valence / Espagne
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26972

OUVERTURE

Clic, cloc…

> Sur le carrousel à diapositives, les années défilent à toute allure. Le manège à photos s'excite dangereusement. L'enfant en moi veut se soustraire à la ronde du temps. Mais elle applaudit au mécanisme lubrique des ans qui se chevauchent, se pénètrent sans aucune interruption, bien lubrifiées. Le bruit du projecteur qui fait tourner automatiquement les moments figés de la vie garde pourtant quelque chose d'inquiétant. Clic, cloc. Le passé apparaît, clic, cloc, il disparaît, clic cloc, il apparaît, clic, cloc, il disparaît dans une étrange discontinuité.
>
> Mavrikakis, C. (2022). *Niagara*. Héliotrope.

Fugit irreparabile tempus, écrivait le poète Virgile. Le temps passe dans son devenir inéluctable. Un nouveau solstice qui amène d'importants changements, liés au départ de personnes proches, aux aléas du destin, aux caprices de l'amour, de l'amitié et aussi de la mort. Des pertes se succèdent dans notre entourage amical, notre famille choisie, des mères aimées qui nous quittent successivement : Carmen, mère de Jesús, Teresa, mère de Jose, notre Directeur artistique, Inés, mère d'Ahmed… des femmes courageuses, admirées et admirables, ayant vécu dans leurs propres corps les conséquences néfastes de la dure période de l'après-guerre (in) civile espagnole, restant sur place ou ayant émigré, du village de l'intérieur à la grande ville, ou à la recherche d'un meilleur avenir de l'autre côté des Pyrénées… et pourtant, il faut continuer la route, en s'appuyant sur une philosophie de l'amitié, « l'amitié comme mode de vie », comme le prônait Michel Foucault. Surtout si l'on se considère des transfuges, des fugitif·ve·s…

Pour citer ce texte

Pujante González, D. (2023). Ouverture : Clic, cloc…. *HYBRIDA*, (6), 3–5.
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26972

La revue *HYBRIDA* défend l'inclusion et la visibilité des diversités dans la recherche en sciences humaines et sociales en encourageant les études intersectionnelles et l'adoption des perspectives de genre, queer et postcoloniales. Pour commémorer le Mois des fiertés 2023, spécialement important en ce moment d'involution politique généralisée, particulièrement en Espagne, nous avons choisi pour vous une sélection de six articles publiés dans ces trois intenses années de notre parcours éditorial. Merci à toutes les personnes qui ont contribué à ce que notre rêve se réalise et qui mettent en pratique l'esprit de contestation démocratique dans leur entourage social (et universitaire) montrant manifestement l'engagement politique contre toute forme de violence et de discrimination et pour la dignité de toutes les personnes LGBTIQ+. Voici la liste des articles choisis : « L'histoire de Juan : archives orales et performance » (Sam Bourcier), « L'autopornographie. A propos du rapport entre autofiction, pornographie, homosexualité et sida dans *Dans ma chambre* de Guillaume Dustan (1996) » (Daniel Fliege), « L'identité hybride dans *Tous les hommes désirent naturellement savoir* (2018) de Nina Bouraoui » (Ariadna Borge Robles), « L'identité hybride de Fatima Daas : de l'étrangeté à l'agentivité » (Claire David), « 'Quelle maladie sublime' : *Une visite inopportune* (1988) de Copi ou 'la comédie de la mort' » (Henry Ferney Vásquez Sáenz), « Subversions des genres et désirs non normatifs dans l'œuvre de Nathalie Gassel » (Mathilde Tremblais).

Nous sommes également très fier·ère·s d'avoir publié ce Dossier *LIMES* spécialement riche et fructueux. Nous avons réussi à bâtir réellement des ponts entre différentes disciplines et perspectives des sciences humaines et sociales et à publier en français et en anglais. La coordinatrice Anna Ledwina, professeure de littérature française, et le coordinateur Michał Wanke, professeur d'études culturelles, à l'Université d'Opole en Pologne, ont fait un magnifique travail d'une haute qualité, incluant une complète Introduction portant le titre de « Paysages des frontières. Réflexions interdisciplinaires sur les distinctions ». Cela a donné comme fruit un Dossier sur les frontières très intéressant et diversifié regroupant onze articles de recherche.

La première partie du Dossier reste dans le contexte francophone ou comparé, au sens large, habituel de la revue, en proposant des études éminemment littéraires. Nous y trouvons des participations de sept chercheur·e·s venu·e·s d'Afrique et d'Europe : Université de Porto au Portugal, École Normale Supérieure du Burundi, Centre Régional des Métiers de l'Éducation et de la Formation de Fès au Maroc, Université de Bourgogne en France (deux), Aix-Marseille Université en France et Université de Bamenda au Cameroun. Les articles proposés, rédigés en français, abordent des auteur·e·s très différent·e·s mais ayant en commun leurs questionnements identitaires,

sociaux et esthétiques autour du concept de frontière ou de limite : Mario Pasa, Abdellah Taïa, David Van Reybrouck, Marie NDiaye, Fatima Mernissi, Hélène Bessette, Giannina Braschi, Mohamed Mbougar Sarr et Mahmud Nasimi.

La deuxième partie du Dossier, que nous avons appelée « Autres perspectives » (Other perspectives), contient les quatre articles rédigés en anglais, se situant dans le vaste domaine des études culturelles ou sociales, et venant de différentes universités européennes : Université d'Opole (deux), Université de Lettonie et Université Hradec Králové en République Tchèque. Ils abordent des sujets tels que la représentation de l'occidentalisme dans le cinéma chinois, l'étude des écrits de trois prisonniers politiques polonais de l'Empire Russe, une intéressante étude sur le racisme dans le contexte (post)colonial à partir des théories de Frantz Fanon et une étude qualitative sur les migrations volontaires d'étudiant·e·s ukrainien·ne·s en République Tchèque.

Dans la section MOSAÏQUE, nous incluons deux articles de recherche concernant la ligne éditoriale générale de la revue sur les hybridations culturelles et les identités migrantes. Sven Hansen-Løve, de l'Université de Cadix en Espagne, propose un intéressant article sur le « nouveau journalisme » ou « journalisme littéraire » en France focalisant son analyse sur les formes hybrides et le croisement des genres, et tout particulièrement sur les œuvres du journaliste Jean Hatzfeld, mais également les écrits de Florence Aubenas, Emmanuel Carrère, Elsa Fayner ou Bérengère Lepetit. Enfin, Mohammed Khouiled, de l'Université Chouaib Doukkali au Maroc, nous présente une pertinente étude sur la représentation de la femme dans les aphorismes du poète et historien marocain d'expression française Abdelmajid Benjelloun, ainsi que leur forme subversive et leur valeur transgressive.

Nous avons eu l'honneur de compter sur la collaboration de l'artiste interdisciplinaire polonaise Magdalena Hlawacz qui a réalisé la couverture du numéro et que nous remercions de tout cœur. Je tiens enfin à remercier infiniment, *nunc et semper*, toutes les personnes ayant participé au processus d'évaluation car leur travail généreux nous fait avancer et atteindre petit à petit la qualité poursuivie. Il ne me reste qu'à vous donner rendez-vous en décembre 2023 pour le numéro 7 de notre revue dont le Dossier central portera sur les « MASCULINITÉ/S ».

Ad astra.

DOMINGO PUJANTE GONZÁLEZ
Directeur d'*HYBRIDA*. Université de Valence / Espagne

© Magdalena Hlawacz

CC BY NC SA

LIMES

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes | ISSN : 2660-6259
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26958

INTRODUCTION

Paysages des frontières

Réflexions interdisciplinaires sur les distinctions

La notion de « limes », par nature instable, mouvante, indéterminée, ne se laisse pas définir facilement. Elle marque une séparation de deux espaces (un dedans et un dehors) ou de deux temps (un avant et un après). En effet, elle renvoie à l'idée de tout ce qui est infranchissable ou inaccessible dans le domaine de la connaissance ou de l'action, ou bien elle est entendue comme « frontière ». Perçue en tant qu'outil de contestation politique ou instrument d'émancipation sociale, elle est synonyme de limite, de ligne (conventionnelle ou de démarcation), de marge. Ainsi, la frontière, se rapportant à la géographie, à la politique, à la philosophie, à la morale, est un concept polyvalent qui recouvre plusieurs sens. Au-delà de ces derniers, elle reste associée aux oppositions telles que le même et l'autre, la loi et la transgression, constituant une véritable zone de confluence, à la fois lieu de séparation et point de contact, symbole de désir et de répulsion (Debray, 2010, p. 30). La frontière se révèle donc une notion complexe et d'une grande fécondité.

Il semblerait que la question de la pertinence des frontières soit aujourd'hui remise en cause, suite aux croisements et aux débordements produits par ces dernières.

Pour citer cet article

Ledwina, A., & Wanke, M. (2023). Introduction : *Paysages des frontières*. Réflexions interdisciplinaires sur les distinctions. *HYBRIDA*, (6), 7–14. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26958

De ces mélanges sortent de nouvelles perspectives pour la réflexion liées aux concepts de métissage et d'hybridation. C'est dans cette optique qu'il serait souhaitable d'envisager le Dossier central de ce sixième numéro de la revue *HYBRIDA*, consacré à la frontière, « fondatrice de la différence » (Raffestin, 1986, p. 4) qui peut revêtir plusieurs formes : spatiale, raciale, civilisationnelle, culturelle, langagière et bien d'autres.

Le Dossier *LIMES*, ayant l'intention de présenter la problématique abordée d'une façon interdisciplinaire, se compose de onze articles (sept en français et quatre en anglais). On y retrouvera à maintes reprises le terme « frontière », lié à d'autres notions comme celle de marginalité, ou celle de fluidité identitaire, culturelle, générique, créative et linguistique, à la fois lieu de fusion ainsi que de friction géopolitique et civilisationnelle. En effet, le vocable latin « limes » nous invite à l'analyser sous d'autres angles comme celui de la performativité de l'écriture, ou celui du dialogue, ou encore celui des zones de liminalité.

Ce n'est pas aléatoire que le dossier s'ouvre sur le texte de Fatima Marinho intitulé *À quoi sert une frontière ?* (à propos de *Le Cabinet des Merveilles* de Mario Pasa, *Celui qui est digne d'être aimé* d'Abdellah Taïa et *Zinc* de David Van Reybrouck). Cette notion reste inhérente à toutes les affirmations identitaires (Benmakhlouf, 2011, p. 34), et, à la fois, elle se réfère au lieu de la rencontre de l'autre (Szary, 2015, p.15), de l'émigré, étant à la base de la société postmoderne. L'auteure, de façon fort intéressante, persuade que l'absence de frontières peut en construire, symboliquement, d'autres plus fortes. Cette ambiguïté essentielle pose des problèmes d'intégration qui se répercutent sur l'identité (illimitée, perdue ou intrusive) des individus à l'exemple des trois textes qui rendent compte que les frontières ne se laissent pas classer d'une manière univoque et stable étant donné qu'elles illustrent les contradictions inhérentes au concept de « limes ».

Le Cabinet des Merveilles (1995) de Mario Pasa fait ressortir l'exclusivité historique de la vision européenne et une tentative de définir l'instabilité identitaire. *Celui qui est digne d'être aimé* (2017) d'Abdellah Taïa actualise le problème de la frontière psychologique, conséquence d'un « choc » émotionnel, provoqué par l'appartenance à des cultures différentes. *Zinc* (2016) de Davis Van Reybrouck véhicule des crises d'identité, résultat de la difficulté de choisir, et, à la limite, des sentiments de révolte et de radicalisation.

Dans une perpétuelle crise identitaire vivent également les protagonistes de Marie NDiaye dont l'œuvre se focalise sur la marginalisation sociale. Ses romans questionnent la place de l'étranger en France où l'identité est déterminée par le jugement de l'autre qui cherche à créer de nouvelles relations lui permettant de combler son manque, de lutter contre le racisme et la xénophobie. Cet état des choses fait que les

relations interpersonnelles dans les sociétés actuelles, en perpétuelles mutations, soient marquées par la diversité culturelle. Il s'en découle, entre autres, l'éclatement du genre romanesque. En effet, le lecteur ou la lectrice assistent à la mise en forme d'un roman protéiforme caractérisant cette « esthétique de la résistance » (Moura, 2013, p. 66). Celle-ci consiste en la transgression du modèle métropolitain devenu incapable d'exprimer l'identité des peuples en phase de changer leur destinée.

C'est ainsi que Pierre Nduwayo suggère dans son article que les textes ndiayïens, analysés à la lumière de la théorie postcoloniale, participent au croisement et à la fusion des genres littéraires, en mettant en doute le roman classique et la notion de « limite » entendue au sens traditionnel. Cette écriture de l'hybridité « relève d'un "rêve d'unité" voulant concilier des univers symboliques différents » (Moura, 2013, p. 147). Elle serait la conséquence de la mondialisation qui génère le métissage sous toutes ses formes et traduirait aussi, d'une certaine manière, la vision universaliste qui caractériserait l'auteure.

C'est précisément ce sens de la frontière, comme étant le principe de l'hybridation et se manifestant dans la polyphonie des œuvres littéraires, que Mourad Loudiyi aborde dans son analyse de *Rêves de femmes : une enfance au harem* (1996) de Fatéma Mernissi et qui l'amène à accentuer le caractère véritablement dialogique de la culture, de l'Histoire, de la société et de leurs fondements symboliques. La frontière, notion incontournable dans l'existence et la caractérisation des figures féminines, devient « topos » (riche et conflictuel) aux structures diverses : matérielles, mais aussi abstraites, spirituelles et morales. Le récit mernissien dévoile des frontières bien établies par le patriarcat, incarné par un harem domestique : « un microcosme féminin avec des structures sociales fixes, des hiérarchies et des rituels […] qui impose également des règles qui déterminent la vie dans ce lieu clos » (Jürges, 2008, p. 7).

Le livre représente la conjoncture indubitable des vicissitudes identitaires, culturelles et sociales de son auteure, où se déploient, à la fois, une dynamique de dissémination, un métissage et un rejet de canonisation. Pour Mernissi, l'écriture constitue un véritable acte de libération. La prise de parole permet à la narratrice d'éveiller l'imagination du public lecteur, de le sensibiliser vis-à-vis de la discrimination. Dans cet esprit de subversion esthétique, en accord avec celui de métissage et de transculturalisme, la frontière est traversée par d'autres domaines du savoir (politique, histoire, sociologie et idéologie féministe), d'autres formes d'expression (théâtre, poésie et chanson), mais surtout elle permet de réfléchir sur l'interaction avec les autres.

Qu'elle soit donc perçue comme présente ou absente, ouverte ou fermée, concrète ou virtuelle, la frontière est impliquée dans toute manifestation féminine ou

plutôt féministe. Un autre exemple fort éloquent serait l'œuvre d'Hélène Bessette, une expérimentation permanente qui remet en question toutes les limites, dans l'art en général et dans l'art littéraire en particulier, par le biais de la transgression des règles. C'est ainsi que Marianne Camus nous fait plonger dans l'univers de Bessette, une auteure « maudite », considérée comme une pionnière du roman poétique, et dans son œuvre totale qui se veut *in fine*, une tentative de dépasser ou d'effacer les limites, non seulement entre les genres littéraires (fiction, poésie, théâtre) mais aussi entre les formes de création (écriture et musique, écriture et performance, écriture et peinture). En effet, la complexité du travail accompli par l'écrivaine sur la langue, sur la narration et sur les interactions entre les différents « médias » artistiques fait brouiller toutes les frontières, même celles qui séparent l'auteure de ses lecteurs ou lectrices.

Le concept de frontière se laisse interpréter à la fois en tant que « limes » ou limite et « limen » ou seuil (d'accès et d'échange avec les autres). En ce sens, Santa Vanessa Cavallari semble suggérer que la question de la frontière nuyoricaine est épineuse non seulement en ce qui concerne la diaspora (culturelle, politique) et l'hybridité, qui se fait porte-parole du déséquilibre avec les États-Unis dans *United States of Banana* (2011) de Giannina Braschi, mais également, et de manière particulière, en relation avec les enjeux du féminisme latino-américain.

Sous sa plume, nombreux sont les éléments qui véhiculent une représentation emblématique de la frontière et de son dépassement. Parmi ceux-ci, il vaut la peine d'attirer l'attention sur le mélange linguistique et le dialogisme utilisés comme expédients artistiques. Perçue de cette perspective, la notion de « limes » n'est plus considérée comme démarcation mais plutôt comme système de communication, en prouvant que l'identité portoricaine, tout comme la langue, sont composites, hybrides et (trans) frontalières.

La problématique de la pluralité de points de vue, s'exprimant par une composition polyphonique du roman choral, reste au centre des intérêts de Mohamed Mbougar Sarr qui s'emploie à démonter les frontières effectives et à déconstruire les frontières symboliques, empêchant le dialogue, érigées entre les êtres humains par peur de se perdre ou de se remettre en question. Pour Virginie Brinker, *Silence du chœur* (2022) constitue également un bel exemple de la performativité de l'écriture qui vise à se frayer un chemin afin de trouver une voix, mettant à l'épreuve la possibilité de dire. Ce qui aboutit à un essai d'abolition des frontières entre l'art et la vie afin de retrouver la dimension mythologique de la migration qui inviterait à penser, à questionner, à rejeter des « pré-jugés », à envisager une manière de vivre ou d'habiter ensemble, en se rendant bien compte que les lieux-frontières sont propices

à la rencontre des individus et à la possibilité de « faire advenir la complexité pour refaire corps » social. Or, il est souhaitable d'aller au-delà de la frontière pour affronter l'autre indépendamment de sa différence, en vue d'accueillir l'étranger, l'immigré, l'exilé, le réfugié, le déporté, l'apatride.

Cette vision de la frontière ressemble à celle présentée par Mahmud Nasimi qui, selon Achille Carlos Zango, voit dans la capitale de la France la ville des frontières, un carrefour et un espace de passage et de croisement des peuples, des arts et des cultures. Cela autorise l'auteur à constater, à partir de l'analyse de l'œuvre *Un Afghan à Paris* (2021), que la littérature de dialogue caractérise les écrivain·e·s migrant·e·s, en traduisant un franchissement des frontières entre des pays et des continents différents. Il paraît donc que la rencontre interculturelle, s'incarnant dans la création littéraire, permettrait à l'écrivain de rompre les barrières et de valoriser les identités transfrontalières.

Cette œuvre constituerait donc la mise en exergue de l'expression du processus de reconstruction identitaire et de quête intérieure de soi par le biais d'un questionnement sur les différentes formes symboliques que prend la frontière : celles des temps, des espaces, de l'histoire, de la langue, du parcours et de l'expérience personnelle. En conciliant les différences culturelles, en se réalisant pleinement dans cette dualité existentielle, l'auteur prône implicitement un dialogue entre l'Orient et l'Occident. Le véritable témoignage en est le choix du français comme langue d'écriture du récit autofictionnel qui questionne la portée de la migration dans la reterritorialisation identitaire.

Comme on l'annonçait, quatre articles rassemblés dans ce volume ont été écrits de l'autre côté de la frontière linguistique : en anglais. Ces textes constituent quatre approches différentes des sciences humaines et sociales et sont interdisciplinaires en eux-mêmes : études cinématographiques ou culturelles, anthropologie et études littéraires, philosophie et sociologie, enfin études des migrations dans une perspective anthropologique.

Nous voudrions contribuer à un véritable bouleversement de structure dans une sorte de révolution scientifique mineure (Kuhn, 1962). Partant d'une approche méthodologique qui se situe dans la frontière entre les sciences humaines et sociales, les auteur·e·s ont abordé la notion de « limes » se déplaçant dans des domaines de recherche et des approches théoriques complètement différents. De cette façon, une sorte de déterritorialisation des phénomènes et des concepts s'opère dans ce volume. En effet, notre objectif était également de participer modestement à la discussion sur les frontières des disciplines scientifiques et sur la méthodologie de la recherche en proposant un nouveau rapprochement qui s'est avéré passionnant (Deleuze et Guattari, 1988).

L'étude cinématographique sur la filmographie chinoise réalisée par Stankomir Nicieja, dans une perspective critique et postcoloniale, interroge les catégories conceptuelles simples de l'orientalisme et de l'occidentalisme (Said, 1978) et les clichés liés à la manière d'utiliser la cinématographie technologiquement avancée dans la construction de la frontière entre l'Est et l'Ouest. L'analyse politique des significations et des modes de pensée qui y sont encodés attire l'attention sur les fractures globales et les rétroactions et les appropriations culturelles. C'est ainsi que la fonction instrumentale de la création de l'altérité par le biais de l'orientalisation ou de l'occidentalisation constitue une frontière symbolique. Il convient de s'interroger également sur le public récepteur de ces messages et leur réaction. L'orientalisme semble justifier la domination de l'Occident sur l'Orient en acceptant le colonialisme et l'exploitation qui caractérise le modèle d'un capitalisme mondialisé. Cependant, paradoxalement, l'occidentalisme des mégaproductions cinématographiques de la République populaire de Chine sert à créer des relations de pouvoir à l'intérieur du territoire (Chen, 1995).

Une analyse anthropologique axée sur les biographies et les bibliographies des exilés polonais travaillant au service de l'empire russe constitue une étude historique et multidimensionnelle vraiment pertinente sur la notion d'impérialisme. Karina Gaibulina prouve que la domination politique et militaire nécessite des forteresses et des murs qui marquent ses frontières et fournissent les principaux outils et mécanismes de son expansion. Cependant, l'exploitation, le travail forcé ou la « déqualification » sont également des concepts essentiels de l'analyse critique contemporaine qui pourraient s'appliquer aisément aux intellectuels au service de l'empire.

Les migrations contemporaines, plus ou moins forcées, sont aussi le résultat des jeux impériaux et des déplacements entre les centres et les périphéries (Wallerstein, 1984). Il est important de ne pas négliger la nature bidirectionnelle de ces influences. Même si les exilés travaillent pour l'empire, celui-ci contribue d'une certaine manière à leur développement. C'est ainsi que se tissent des rapports ambivalents qui fomentent la croissance mais également la rébellion. Un parfait exemple de ces contradictions est *Solidarité*, un produit de l'idéologie du mouvement ouvrier de l'Union soviétique qu'elle essayait de contrôler (Zarycki, 2022).

La perspective postcoloniale est également présente dans l'article de Kitija Mironču ka qui analyse l'exposition aux frontières de soi et de l'autre, marquée par la domination impérialiste. C'est ainsi que les différences et les distinctions entretiennent les relations de pouvoir et produisent une forme de discrimination complètement incarnée dans l'expression du racisme (Lamont et al., 2015). La matérialité de cette frontière se manifeste par le biais de la réification des personnes appartenant à

des « minorités » et par l'application des catégories symboliques de la race, ainsi que l'instrumentalisation des traits corporels. En effet, le racisme se sert de la distinction entre l'autre et soi-même et la concrétisation de l'altérité – dans le cas des personnes racisées – se produit par la visibilité et le simple fait d'exister, d'être avec autrui, ainsi que par la simple prise de parole (Fanon, 2008).

Enfin, le texte de Luděk Jirka constitue un témoignage ethnographique concernant les frontières en action. Les jeunes scolarisé.e.s à l'étranger sont évalué.e.s (et jugé.e.s) en fonction de diverses motivations par rapport au lieu de provenance. Elles diffèrent selon les considérations au niveau macro ou micro : raisons structurelles ou économiques pour quitter le pays, investissement dans l'éducation ou désir de commencer une éventuelle carrière dans un autre pays, d'un côté ; raisons personnelles, biographiques, identitaires, relationnelles, de l'autre. L'interaction entre ces deux niveaux d'analyse fait l'objet d'une étude anthropologique sur les motivations des jeunes étudiant.e.s ukrainien.ne.s pour partir et pour rester en République tchèque.

Ce volume interdisciplinaire n'est pas seulement une contribution à la discussion sur les frontières, il montre également jusqu'à quel point le dépassement des limites entre les disciplines et les domaines de recherche peut être créatif et enrichissant. Après la lecture de cet ensemble de textes, nous aurons bien compris que le pouvoir, symbolique et matériel, ne peut être compris qu'à travers une approche dialectique. Ce Dossier *LIMES* nous a donc permis d'aborder les différents discours sur la limite ou la frontière ainsi que ses diverses représentations culturelles (littéraires ou cinématographiques), de comprendre les enjeux poétiques, politiques, historiques et sociaux de ce concept spécialement riche et changeant.

En effet, la notion de « limes » plus qu'une rupture ou une enclave devient une dynamique qui favorise l'échange et l'ouverture intellectuelle. Ainsi, créer c'est retracer les contours de l'histoire personnelle et collective, bref, franchir les frontières (géographiques, humaines et discursives), transcender les limites.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Amilhat Szary, A.-L. (2015). *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?* PUF. **https://doi.org/10.3917/puf.amilh.2015.01**

Benmakhlouf, A. (2011). *L'identité une Fable Philosophique*. PUF Philosophies.

Chen, X. (1995). *Occidentalism: A theory of counter-discourse in post-Mao China*. Rowman & Littlefield.

DeLanda, M. (2006). *A new philosophy of society: Assemblage theory and social complexity*. Bloomsbury Publishing.

Deleuze, G., & Guattari, F. (1988). *A thousand plateaus: Capitalism and schizophrenia*. Bloomsbury Publishing.

Debray, R. (2010). *Éloge des frontières*. Gallimard.

Fanon, F. (2008). *Black skin, white masks* (C. L. Markmann, Trans.; New edition). Pluto Press.

Jürges, Christina. (2008). La vie en secret et le secret dans la vie : le caché dans les littératures arabe et migrante. *Post-scriptum*, (8). **https://post-scriptum.org/08-04-la-vie-en-secret-et-le-secret-dans-la-vie/**

Kuhn, T. S. (1962). *The structure of scientific revolutions*. University of Chicago press.

Lamont, M., Pendergrass, S., & Pachucki, M. (2015). Symbolic boundaries. *International encyclopedia of social and behavioral sciences*, *2*, 850-855.

Moura, J.-M. (2013). *Littérature francophone et théories postcoloniales*. PUF.

Raffestin, C. (1986). Eléments pour une théorie de la frontière. *Diogène*, *34*, (134), p. 3–21.

Said, E. W. (1978). *Orientalism*. Pantheon Books.

Wallerstein, I. (1984). *The politics of the world-economy: The states, the movements and the civilizations*. Cambridge University Press.

Zarycki, T. (2022). Global Context of Knowledge Production in the Peripheries. In *The Polish Elite and Language Sciences: A Perspective of Global Historical Sociology* (pp. 1-124). Cham: Springer International Publishing.

ANNA LEDWINA & MICHAŁ WANKE
Université d'Opole / Pologne

CC BY NC SA

LIMES

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26061

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 04/02/2023
Accepté : 08/04/2023

À quoi sert une frontière ? (à propos de *Le Cabinet des Merveilles* de Mario Pasa, *Celui qui est digne d'être aimé* d'Abdellah Taïa et *Zinc* de David Van Reybrouck)

MARIA DE FÁTIMA MARINHO
Université de Porto / Portugal
✉ fmarinho@letras.up.pt

RÉSUMÉ. La formation d'une nation convoque théoriquement la sensation d'appartenance à un groupe et l'idée que les différences entre les individus sont bien moins importantes que les affinités qui les rassemblent. Si l'on considère que la notion d'identité doit être fondamentale pour la création d'une nation, alors il faut absolument que les frontières et les liens d'appartenance ne soient pas séparés. Sachant que cette affirmation est loin d'être vraie, on essaiera de démontrer comment les romanciers réussissent à théoriser et à actualiser ces notions. *Le Cabinet des Mer-*

MOTS-CLÉS :
identité ;
nation ;
frontières ;
roman ;
géopolitique

Pour citer cet article
Marinho, M. F. (2023). À quoi sert une frontière ? (à propos de *Le Cabinet des Merveilles* de Mario Pasa, *Celui qui est digne d'être aimé* d'Abdellah Taïa et *Zinc* de David Van Reybrouck). *HYBRIDA*, (6), 15–31. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26061

veilles de Mario Pasa, *Celui qui est digne d'être aimé* d'Abdellah Taïa et *Zinc* de David Van Reybrouck seront des exemples à retenir.

RESUMEN. ***¿Pare que sirve una frontera? (sobre 'Le Cabinet des Merveilles' de Mario Pasa, 'Celui qui est digne d'être aimé' de Abdellah Taïa y 'Zinc' de David Van Reybrouck).*** La formación de una nación convoca teóricamente el sentimiento de pertenencia a un grupo y la idea de que las diferencias entre los individuos son mucho menos importantes que las afinidades que los unen. Si consideramos que la noción de identidad debe ser fundamental para la creación de una nación, entonces es absolutamente necesario que las fronteras y los lazos de pertenencia no se separen. Sabiendo que esta afirmación está lejos de ser cierta, intentaremos demostrar cómo los novelistas logran teorizar y actualizar estas nociones. *Le Cabinet des Merveilles*, de Mario Pasa, *Celui qui est digne d'être aimé* de Abdellah Taïa y *Zinc* de David Van Reybrouck serán ejemplos a tener en cuenta.

PALABRAS CLAVE:
identidad;
nación;
fronteras;
novela;
geopolítica

ABSTRACT. ***What is a border for? (about 'Le Cabinet des Merveilles' by Mario Pasa, 'Celui qui est digne d'être aimé' by Abdellah Taïa and 'Zinc' by David Van Reybrouck).*** The formation of a nation theoretically summons the feeling of belonging to a group and the idea that the differences between individuals are much less important than the affinities that bring them together. If we consider that the notion of identity must be fundamental for the creation of a nation, then the borders and the ties of belonging must be close. Knowing that this statement is far from true, we will try to demonstrate how novelists manage to theorize and actualize these notions. *Le Cabinet des Merveilles*, by Mario Pasa, *Celui qui est digne d'être aimé* by Abdellah Taïa and *Zinc* by David Van Reybrouck will be examples to remember.

KEYWORDS:
identity;
nation;
borders;
novel;
geopolitics

1. Introduction

La formation d'une nation convoque théoriquement la sensation d'appartenance à un groupe et l'idée que les différences entre les individus sont bien moins importantes que les affinités qui les rassemblent. D'après Ali Benmakhlouf (2011, p. 19), le concept d'identité serait une espèce de labyrinthe entre l'apparence, l'imagination, la négation et le changement. Cette notion sera responsable du caractère fictionnel inhérent à toutes les affirmations identitaires qui s'avèrent plus artificielles que réelles (Benmakhlouf, 2011, p. 34). Si l'on considère que la notion d'identité doit être fondamentale pour la création d'une nation, alors il faut absolument que les frontières et les liens d'appartenance ne soient pas séparés. Cependant, on sait que cette affirmation est loin d'être vraie : les frontières sont souvent des lignes conventionnelles, dont le sens, quelquefois, pose plus de problèmes qu'il ne les dissout. La notion d'une autorité territoriale peut être liée à l'effet d'appartenance dont on parlait ci-dessus. D'après Anne-Laure Szary, la frontière « ne peut être qu'un lieu étrange, tant sa définition pose question » (Szary, 2015, p. 18). Cette affirmation devient dangereuse, car elle souligne l'instabilité des frontières et le caractère souvent artificiel de ces changements de nationalité qui n'ont point d'ancrage stable. Si l'identité linguistique peut devenir une forme de distinction (Jacobsen, 2009, pp. 33–39), elle pourra aussi contribuer à une ambigüité paradoxale : la même langue pourra servir deux ou plusieurs identités qui s'avèrent absolument différentes (Almeida, 2018), créant une utopie difficilement visualisée et conçue. Les travaux de Groupe Frontière montrent l'échéance des anciennes théories et l'impossibilité d'une thèse uniforme et complétement établie (Groupe Frontière, 2004). L'utopie d'un monde sans frontières, dont l'Union européenne peut paraître une expérience actualisée, aura toujours un grand impact social et psychologique (Kolossov, 2013).

Dans ce petit essai, j'essaierai de définir les concepts de frontière et d'identité. La conscience de l'instabilité de ces notions et la perception de l'existence de plusieurs expériences limites nous amènent à considérer différents types de visions et de sentiments : le dépaysement, l'instabilité, la construction de l'autre (intérieur et extérieur), l'étrangeté de soi à soi-même, et, finalement la frontière intrusive. Toutes ces facteurs conditionnent la focalisation du monde et le récit que l'on en fait. Les exemples ci-dessous essaient de démontrer les concepts que je viens d'énoncer.

2. Définition de frontière

Si une frontière peut être considérée comme « une construction historique évolutive » et « une limite signifiante d'un territoire » (Groupe Frontière, 2004) et le Groupe

Frontière en donne des définitions assez consensuelles, alors il n'est pas difficile d'affirmer que la frontière est le lieu de la rencontre de l'autre (Szary, 2015, p. 15). Ces limites et cette dangereuse rencontre pourront être à la base de notre société postmoderne (Sevastianov et alii, 2015, p. 6) ainsi que le concept de l'invention de l'autre (Beyaert-Geslin, 2021).

On ne peut oublier que l'idée de frontière est toujours liée à des catégories philosophiques, sociales, culturelles, économiques et religieuses qui conditionnent, bien plus que les limites géographiques (Kolossov et Scott, 2013) la pensée des individus. Une artificialité fondamentale semble indiscutable : la séparation des États est souvent le résultat de décisions des élites qui ne représentent nullement les sentiments du peuple lequel ne s'identifie pas avec des divisions forcées et finit par ériger des frontières symboliques bien plus adaptées aux besoins communs et à la mémoire géopolitique (Kolossov et Scott, 2013).

3. L'exclusivité historique de la vision européenne

Traditionnellement, la division politique des territoires suit une vision européenne, et force est de parler de « l'exportation du modèle européen de découpage du monde » (Szary, 2015, p. 22). Cette constatation montre bien l'importance dans notre imaginaire de la figure de la ligne sur une carte géographique (Szary, 2015, p. 22), figurant la séparation entre un dedans et un dehors (Debray, 2010, p. 25), nous et les autres, simultanément, symbole de désir et de répulsion (Debray, 2010, p. 30).

Lieu de passage (Debray, 2010, p. 50), la frontière devient un *entre* dangereux et attirant, une place ou le pouvoir peut être dénoncé et annulé (Debray, 2010, p. 75). L'absence de frontières peut en construire, symboliquement, d'autres plus fortes, parce qu'elles seront cachées, signifiantes en second degré.

Cette ambigüité essentielle pose des problèmes qui se répercutent sur l'identité même des individus, en créant parfois le sentiment d'une identité perdue, qui peut surgir après des événements traumatiques ou radicaux. « La mémoire constitue ainsi la catégorie nécessaire à travers laquelle la narration écrit l'Histoire » (Marinho, 2010, p. 243), c'est-à-dire que la mémoire fonctionne comme un ressort précieux pour redéfinir l'identité et les frontières qui en découlent.

4. L'essai de dépaysement

Quelques romans portugais peuvent servir à éclairer ce que je viens d'énoncer. Dans les dernières décennies du XX^{e} siècle, après la Révolution des Œillets, en avril

1974, le sentiment d'appartenance à un groupe et à une nationalité déterminée a été ébranlé par l'indépendance des colonies africaines et par le retour au Portugal européen de milliers de personnes qui y habitaient. La perte, symbolique, économique, sociale, selon les points de vue et les circonstances individuelles, a créé une identité défaillante qu'il a fallu adapter aux nouvelles frontières et aux nouvelles réalités. Bien des romans portugais des années 80 et 90 montrent la quête d'une identité qui n'est plus que la réorganisation mentale des individus en perte et en quête désorientée (Marinho, 2010). Cette question des frontières apparaît obliquement, d'une façon indirecte et dissimulée. L'ébranlement des divisions connues et assimilées, l'apparition de nouveaux États souverains (même si, géographiquement sont lointains, Europe occidentale et Afrique), annule les frontières mentales, et la nation recule jusqu'aux frontières européennes, signifiant une diminution du territoire et obligeant à une reconfiguration de l'inconscient. Il est très intéressant d'analyser ce phénomène présent dans les romans d'un écrivain portugais, Gonçalo M. Tavares, dont les romans sont publiés au XXI^{e} siècle. Cet auteur donne aux personnages des noms qui ne sont pas portugais. Ces noms ont l'air d'être anglais ou allemands, et les lieux où se déroule l'action ne sont jamais définis, signifiant un espace européen sans bornes et sans spécification. En adoptant pour ses personnages des noms étrangers, bizarres, il confond exprès des nationalités et des Histoires. Et l'on constate que les personnages de *Osso do Meio* [*L'os du Milieu*] (2020) s'appellent Kahnnak, Maria Lurbai ou Vassliss Rânia e ceux de *Uma Menina Está perdida no século à espera do Pai* [*Une fille est perdue dans le siècle en attendant son père*] (2014), Marius ou Hanna.

À la rigueur, cela peut signifier la destruction des frontières et la représentation d'identités évanouies, refusant la limite artificielle d'une frontière et montrant la construction d'un espace plus abstrait que réel.

Dans *Uma Menina Está perdida no século à espera do Pai*, il y a beaucoup de références aux Juifs et aux persécutions nazis, et ces références interfèrent de manière intrusive avec les personnages, qui les intériorisent et leur permettent de jouer un rôle oblique, souterrain, mais conditionnant des actes du présent :

> Livros e História, imensas fotografias espalhadas por toda a casa.
>
> Grube defendera numa conferência que a História era como um elemento vivo, que mudava de posição, acelerava, diminuía de ritmo, um elemento com peso constante – uma massa que de um ponto para outro se arrasta ou acelera – mas com um centro de gravidade variável. Numa das paredes da casa, como se fossem estações de comboio, assinaladas com pontos a marcador preto, estavam os nomes de várias cidades, e debaixo desses nomes uma data: Moscovo (1917), Jerusalém (1948), Berlim (1961).

> Para Grube estes pontos identificavam os sucessivos centros de gravidade da História. Nestas datas e naquelas cidades estava o ponto que concentrava todo o peso do mundo. Se alguém quisesse derrubar, pôr a História de cabeça para baixo, era ali que teria de aplicar o golpe, naquele ponto preciso, no centro de gravidade. (Tavares, 2014, pp. 181–182).
>
> [Livres et Histoire, assez de photos éparpillées partout.
>
> Grube avait soutenu dans une conférence que l'Histoire était comme un élément vivant, qui changeait de position, accélérait, ralentissant son rythme, un élément au poids constant – une masse qui d'un point à un autre s'attarde ou accélère – mais avec un centre de gravité variable. Sur l'un des murs de la maison, comme s'il s'agissait de gares, marqués par des points au feutre noir, se trouvaient les noms de plusieurs villes, et sous ces noms une date : Moscou (1917), Jérusalem (1948), Berlin (1961).
>
> Pour Grube, ces points identifiaient les centres de gravité successifs de l'Histoire. À ces dates et dans ces villes se trouvait le point qui concentrait tout le poids du monde. Si quelqu'un voulait renverser, bouleverser l'Histoire, c'était là qu'il devait frapper, à ce point précis, au centre de gravité. (Traduction de l'auteur de l'essai)].

C'est encore le problème de l'identité, des renversements de l'Histoire, de l'instabilité créée par les guerres, les mouvements de masses et les gens déplacés. Identité perdue, retrouvée, cachée, à peine définissable.

5. Définir l'instabilité : Mario Pasa, *Le Cabinet des Merveilles*

Un roman français publié en 1995, *Le Cabinet des Merveilles*, de Mario Pasa, réussit à donner l'image de frontières virtuelles, étranges, obliques, dissimulées, dans une place unique qui rassemble plusieurs endroits et les éloigne définitivement. Je parle d'un cabinet qui a plusieurs tiroirs, chacun correspondant à une ville différente :

> Si petit soit-il, ce cabinet représente à lui seul un grand périple. Je l'ai baptisé « Cabinet des Merveilles » à cause qu'il possède sept tiroirs sur chacun desquels une vue de ville est gravée dans l'ivoire. Or, vous savez qu'on nomme *mirabilia* les recueils de telles images, d'où ce joli nom qu'il m'a plu de donner à mon ancien compagnon de route. Vous y verrez Prague, justement, mais Rome aussi, Venise, Dresde, Vienne, Amsterdam, ainsi qu'une cité idéale. (Pasa, 1995, pp. 12–13)

Ce cabinet symbolise une espèce de dépôt de secrets multiples qui dépassent les auteurs des lettres mises dans les tiroirs et qui correspondent à des situations passées dans chacune de ces villes. Le mystère devient plus lourd car, une fois le tiroir fermé, il est impossible de le rouvrir. On pourrait penser à une clôture complète de ces frontières imaginaires qui emprisonnent les personnages ainsi que leurs histoires, et qui les em-

pêchent de poursuivre le chemin qui conduirait à la découverte d'une identité apaisée. L'impossibilité de rouvrir les tiroirs qui recèlent déjà des secrets à leur intérieur signifie la difficulté de briser des écrans translucides, mais devenant facilement opaques.

> Sur chacune des vues qui ornent les tiroirs, vous aurez remarqué que le nom de la ville illustrée est inscrit dans une vignette – la Cité idéale, elle, s'intitule seulement civitas. Eh, bien, si vous appuyez doucement sur le côté droit d'une vignette lorsque le tiroir correspondant est fermé, elle pivotera et vous présentera son autre face, sur laquelle le nom de la ville est écrit à l'envers. Mais, alors, vous ne pourrez plus jamais ouvrir le tiroir dont vous aurez retourné l'inscription, et la petite clef qui lui correspond ne vous sera plus d'aucun usage, à moins bien sûr de briser le meuble tout entier. (Pasa, 1995, p. 71)

La dernière affirmation se révélera tout à fait fausse, car, en fermant le dernier tiroir, tous les autres ouvrent automatiquement et tous les secrets sont révélés et les frontières détruites. Cependant, l'instabilité des frontières est déjà signalée à Venise, ville qui échappe à la traditionnelle désignation : c'est une ville où « le monde est à l'envers » (Pasa, 1995, p. 80), c'est-à-dire où l'on est contraint de devoir changer la définition de la notion courante d'une ville en tant que lieu avec des rues et des maisons, pour la remplacer par une description qui échappe au sens commun et ramène à la méfiance. Rappelons un roman de l'espagnole Paloma Díaz-Mas, *El Sueño de Venecia*, publié en 1992 (Marinho, 2005, pp. 309–319), où l'auteure rapporte l'étrangeté provoquée par cette ville instable, aux limites vagues et dont les frontières marquent une différence absolue :

> Lo más digno de espanto es que era ciudad sin calles; digo, que en vez de calles había ríos y en vez de plazas lagos y como callejones, canales. Como yo preguntara cómo hacían los habitantes de aquella ciudad para cruzar de un lado a otro de la calle, o para moverse por ella, respondía me sin vacilar que para cruzar las calles servían se de puentes (...); y en cuando a ir de una parte a otra de la ciudad, los ricos en vez de coches usaban unas barcas engalanadas, muy ricas, con un pabellón cubierto con cortinas como los de las sillas de manos de acá y un remero las guiaba con una pértiga, y los más pobres, de simples barquillas o de pequeños esquifes y en ellos transportaban las personas y las mercaderías. (Díaz-Mas, 1992, p. 19)
>
> [Ce qui étonne le plus c'est que c'était une ville sans rues ; je veux dire, au lieu de rues il y avait des fleuves et au lieu de places des lacs et comme ruelles, des canaux. Comme je demandais comment faisaient les personnes de cette ville pour croiser d'un côté à l'autre de la rue, ou pour y circuler, on me disait sans hésitation que pour croiser les rues on se servait de ponts (…) ; et pour circuler dans la ville, les gens riches, au lieu de voitures avaient des bateaux décorés, très riches, avec un pavillon couvert de rideaux pareil à ceux des chaises à porteurs et un rameur les guidait avec une perche, et les plus pauvres, avec de simples gondoles ou de petits esquifs et y transportaient les personnes et les marchandises. (Traduction de l'auteur de l'essai)]

C'est une image presque utopique, une image qui semble irréelle, mais qui joue bien le rôle d'une instabilité profonde, et anticipe l'instabilité identitaire que des frontières fluides augmentent. Venise, dont l'image est dans un des tiroirs, et qui joue le rôle de ville à identité instable, étant donné qu'elle ne correspond pas à la définition commune d'un endroit où habitent des gens, donne aussi le prétexte au narrateur pour parler de sa propre instabilité identitaire, traduite par la difficulté à s'identifier avec une langue et une nation :

> Dans une monarchie où les villes portaient plusieurs noms en diverses langues, je m'étais offert le luxe de ne pas en avoir. À cette époque imprécise, je babillais encore. Je baragouinais un mélange de tchèque, de slovaque et de polonais, et ce parler à mon usage personnel était comme un jargon supplémentaire dans un État polyglotte. (Pasa, 1995, p. 104)

C'est la destruction des identités (et des frontières) qui est profondément signifiée par le changement constant de nom de la ville russe, Saint-Pétersbourg (la cité idéale du cabinet), ce qui installe, de manière indirecte, la signification ultime de l'artificialité de quelques divisions :

> Le fleuve, lui, n'en a jamais changé, mais cette maudite ville qui l'étreint jusqu'à son embouchure vient d'être rebaptisée, et ses noms à elle sont mouvants, instables comme le sol marécageux sur lesquels elle flotte. (Pasa, 1995, p. 119)

Loin d'être un roman qui parle de frontières au sens commun du terme, *Le Cabinet des Merveilles* symbolise l'incapacité de résoudre de façon satisfaisante ce problème d'une identité sans bornes, bien définie et apaisante. Les frontières virtuelles, que les différents tiroirs personnifient, le changement de noms et de conception (Venise et son statut de presque non-ville), cautionnent les réflexions littéraires sur la question des limites territoriales que d'autres romans, dont *Zinc* de David Van Reybrouck, peuvent s'avérer des exemples privilégiés.

Avant d'analyser plus minutieusement ce roman, il faudra se poser de nouveau le problème de la construction de la nation et de la typologie de l'autre et de ce qu'il signifie dans l'univers littéraire, social et politique.

6. La construction de l'autre

En 2010, sous la direction de Elizabeth Sauer et Julia M. Wright, un recueil d'essais intitulé *Reading the Nation in English Literature*, défend la théorie que les textes littéraires sont souvent responsables de la construction d'une nation et des fron-

tières correspondantes. Sarah Corse (2010) souligne l'importance du choix de textes littéraires si l'on veut bien distinguer la littérature d'un pays et faire la différence avec un autre (Corse, 2010, p. 212). Comme elle l'a bien fait remarquer, il faut comprendre la nature artificielle de ces constructions (Corse, 2010, p. 213) et les conclusions que l'on peut avancer. Andrew Escobedo l'affirme qu'il faut faire attention à la construction d'identités qui sont souvent des inventions politiques pour tenir les masses contrôlées (Escobedo, 2010, p. 204).

Cette constatation indique très nettement le phénomène de l'invention de l'autre, celui qui est différent, ennemi (religieux, culturel, racial), construisant des frontières personnelles, et posant une question fondamentale : « La construction sociale procède-t-elle nécessairement par le rejet de l'Autre ? » (Beyaert-Geslin, 2021, p. 17). Cette question, difficile à répondre, implique nécessairement la construction de stéréotypes (dangereux si l'on veut établir des limites cohérentes) et la prédominance de certaines valeurs qui placent l'individu au centre d'un réseau dont il faut découvrir les issues et les préjugés (Sevastianov et alii, 2015, p. 80).

Les récits historiques qui ont une fortune considérable au XIX^{e} siècle et qui, avec des différences substantielles, renaissent aux dernières décennies du siècle dernier, finissent par accorder un relief fondamental aux frontières, c'est-à-dire, aux identités politiques et aux rivalités entre les peuples voisins.

De nos jours, l'utopie de la destruction des barrières peut être symbolisée par l'Union européenne, même si, parfois, cette utopie s'avère instable (Kolossov et Scott, 2013) et des phénomènes inattendus peuvent menacer l'infranchissable désir d'union et de destruction des différences. Certains détails, apparemment d'une autre nature, peuvent ébranler cette conquête : je songe au SARS-COV2, cette pandémie qui a mis en cause la domesticité de l'espace européen. La difficulté d'envisager ce changement de paradigme a créé un grand malaise chez les peuples qui s'interrogeaient sur la pertinence de ces barrières momentanément introduites.

De l'autre côté se pose la clôture extrême, qui empêche la traversée des frontières par des peuples originaires de pays pauvres. Un exemple de la littérature portugaise peut servir comme modèle. Publié en 2018, *Um Bailarino na Batalha* [*Un danseur dans la bataille*], de Hélia Correia, parle d'un groupe d'Africains qui essaient de traverser le Sahara et d'arriver en Europe sur ces bateaux de fortune qui traversent la Méditerranée (Marinho 2020, pp. 159–173). Ce groupe de personnes, au degré zéro de l'humanité, affamé, à la limite de ses forces, oubliant les mœurs anciennes et désobéissant à tous les interdits, personnalise la défense de franchir des frontières, de pouvoir accéder aux biens qui, quoique géographiquement proches, deviennent terriblement lointains.

Sans personnages distinctement construits, malgré les cinq noms masculins et quatre féminins qui ressortent, mais qui deviennent une sorte de prototype du groupe, ce roman d'Hélia Correia actualise notre mémoire collective, devenant le récit de ce qui se passe dans un présent commodément relégué sur un plan plus virtuel que réel, pour devenir ainsi quelque chose de lointain et presque invisible. C'est ce que Susan Sontag veut dire lorsqu'elle défend qu'il est nécessaire que les images restent bloquées dans notre esprit (« What is called collective memory is not a remembering but a stipulating: that *this* is important, and this is the story about how it happened, with the pictures that lock the story in our minds », Sontag, 2003, pp. 67–68). Bien que cette auteure se concentre principalement sur l'image visuelle, sur la photographie, l'acuité de ses observations s'applique facilement à un roman extrêmement scénique, en mêlant les dialogues aux images, en privilégiant la visualisation de la foule migratoire dans un désert inhospitalier et punitif. Cette foule, dont la photographie virtuelle ne peut manquer de nous hanter (Sontag, 2003, p. 70) s'apprête à « étouffer la mémoire nationale », comme dirait Ismail Kadaré, dans *La Niche de la Honte*, 1978 (Kadaré, 2018, p. 24). Cet écrivain albanais dépeint magistralement la perte d'identité imposée par des forces extérieures, étrangères, et certaines similitudes avec les Africains évoqués par Hélia Correia s'avèrent flagrantes : ceux-ci semblent vivre, dans leur marche sans fin, « la dénationalisation de la culture, l'anti-langue et l'anti-mémoire [qui] n'étaient que les préliminaires de l'anéantissement » (Kadaré, 2018, p. 153). Le « piège de la toile identitaire » (Correia, 2018, p. 100), dont Hélia Correia parle presqu'à la fin du roman, pointe une perte progressive que nous découvrirons pendant la lecture d'une centaine de pages qui composent le texte :

> Tão-pouco se lembravam da hierarquia que punha o masculino antes de tudo. Se aceitavam alguma precedência, essa era a idade, mais nenhuma. Quando ela também fosse eliminada, tornar-se-iam europeus. Mas não sabiam. (Correia, 2018, p. 100)
>
> [Ils ne se souvenaient pas non plus de la hiérarchie qui plaçait le masculin avant tout le reste. S'ils acceptaient une quelconque préséance, c'était l'âge, rien d'autre. Quand elle aussi serait éliminée, ils deviendraient Européens. Mais ils ne le savaient pas. (Traduction de l'auteur de l'essai)]

Dans ce livre, il y a la description d'une marche continue qui forme la scène de tout le roman, qui a pour objectif final l'arrivée en Europe et, avant elle, dans la ville, qui fonctionne comme un espace interdit : « Da cidade não se entra nem se sai. Ela é perfeita. Levou séculos a afinar. Imaginaram que seriam recebidos? » [On ne sort ni n'entre dans la ville. Elle est parfaite. On a pris des siècles à la régler. Vous aviez pensé être reçus ?] (Correia, 2018, p. 60). C'est la « cidade proibida » [la ville interdite], où l'on efface la « firmeza do passado » [fermeté du passé] (Correia, 2018, p. 72), où tout s'éva-

nouit et où le vagabond n'a pas le droit d'entrer. Elle serait l'antichambre de la véritable Europe, qui a la dimension d'un pays de Cocagne, la place mythique où il ne faut pas travailler et où la nourriture serait disponible pour tout le monde.

Ce roman actualise le problème de l'identité perdue, de la nationalité perdue et recherchée, de la frontière insurmontable. Ces mêmes thèmes, traités de manière différente ou semblable, seront présents dans bien d'autres textes.

7. Les frontières intérieures : Abdellah Taïa, *Celui qui est digne d'être aimé*

Avant de commencer l'analyse de *Zinc*, je voudrais parler encore d'un autre type de frontière, la frontière psychologique, la frontière que l'on sent à l'intérieur de soi et avec laquelle on a du mal à vivre avec. Je donnerai comme exemple un petit roman de Abdellah Taïa, *Celui qui est digne d'être aimé* (2017), roman à lettres, ce qui favorise les différents points de vue qui se complètent (Marinho, 2022, pp. 234–239). Dans cette œuvre, il y a quatre longs chapitres (lettres ?) et trois narrateurs différents. Le personnage principal, Ahmed, marocain, est l'auteur du premier et du troisième chapitres. La première lettre est adressée à quelqu'un qui est déjà mort (la mère). Les deux autres lettres sont écrites par un Français qu'Ahmed a connu à Paris, et par un Marocain, son ami d'enfance. Les lettres dont on ne sait jamais si elles sont lues par leurs destinataires, sont écrites suivant un ordre chronologique inversé, cautionnant un discours qui s'explique à l'envers et dont on ne comprendra le signifié ultime qu'à la fin du roman. Le date des lettres, 2015, 2010, 2005 et 1990, et ce qui y est écrit fait connaître le parcours de vie d'Ahmed : dans la première et la troisième lettre, Ahmed écrit à sa mère, décédée il y a cinq ans et à Emmanuel, avec qui il a eu une relation amoureuse en France ; il est le destinataire d'une lettre écrite par Vincent et d'une autre écrite par Lahbib. On parvient à reconstruire son passé d'un enfant pauvre au Maroc et son présent parisien, qu'il veut abandonner peu à peu. Les figures féminines sont plus dominatrices et la mère apparaît comme maîtresse de sa destinée et de la destinée de ceux qui l'entourent, son mari décédé inclus :

> Le soir même de sa mort, tu as donné ses vêtements et ses affaires aux mendiants, aux ivrognes, aux méchants. Vite, vite, ne surtout pas garder de trace de lui chez nous. (Taïa, 2017, p. 12).

La répétition symbolique de la mort du mari, la destruction de ses vêtements et de toutes ses affaires, renforce la position de Malika. Le protagoniste, homosexuel, dira : « Je ne suis ni homme ni femme. / Je suis toi, maman » (Taïa, 2017, p. 18) et ajoute : « Je suis homosexuel. Tu m'as mis au monde homosexuel et tu as renoncé à

moi » (Taïa, 2017, p. 26). Cette place ambigüe, cet *entre* angoissant, le poursuivra au Maroc et en France, en construisant un espace de ruptures successives. Il dira que son frère aîné, Slimane, est « Le plus beau. Le plus fort. Le plus instruit. Celui qui est digne d'être aimé » (Taïa, 2017, p. 35) et tout son discours légitime le suicide final :

> Dans la piscine, je ne crie plus. J'ouvre grand la bouche et je laisse entrer l'eau.
>
> Attends-moi, Malika.
>
> Je n'ai plus la force. Je n'ai plus envie ni de vivre ni de prendre l'avion. J'arrête ici, moi aussi. À quoi bon ! Je pars moi aussi. Le même jour que toi…
>
> Donne-moi la main !
>
> S'il te plaît… (Taïa, 2017, p. 38)

Ce suicide, précédé d'un autre, celui de Lahbib, est finalement la conclusion nécessaire d'un ensemble d'épisodes dysphoriques.

La deuxième lettre, écrite par Vincent et adressée à Ahmed, révèle l'abandon de Vincent par Ahmed après une seule rencontre. Vincent (fils d'un juif Marocain et d'une Française) attend Ahmed qui lui manque, qui n'accomplit pas ce qu'il avait promis et qui lui procure le prétexte de raconter une histoire qui paraît doubler en miroir celle du héros. Le père de Vincent, Juif et Marocain, cache sa langue maternelle, l'arabe, faisant semblant de maîtriser une culture qui n'est pas la sienne, modifiant exprès son identité, en changeant son vrai nom, Mardochi, en un nom ordinaire, Marc : « Je parlais arabe. La langue de mon père, qu'il nous avait toujours cachée » (Taïa, 2017, p. 58).

Le récit « juillet 2005 », dont l'auteur est Ahmed et qui est adressé à Emmanuel, son partenaire, est encore un récit de fausses rencontres, d'abandon et de fuites. En se souvenant de son initiation sexuelle au Maroc, Ahmed insiste dans l'affirmation de son identité perdue. Le refus de la langue française et de tout ce qu'Emmanuel représente se transforme dans la tentative désespérée d'assumer une identité qui le fuit : « Je ne veux plus parler français » (Taïa, 2017, p. 71).

Abandonner Emmanuel signifie le refus de tout ce que celui-là lui a imposé (la langue, les études universitaires de langue et culture françaises, les habitudes de la haute bourgeoisie européenne : « Au lieu de me protéger, de me réconcilier avec mon monde, tu m'en as détourné. Pire : tu as imposé ta vérité comme unique vérité valable » (Taïa, 2017, p. 73). L'idée de qu'« Il fallait maîtriser le français. C'était cela la voie royale pour sortir de la misère, être libre, être fort » (Taïa, 2017, p. 82), implique l'abandon de son passé marocain, ainsi que de son ami Lahbib (souvenir de son enfance), auteur de la dernière lettre. Effacer Lahbib, c'est annuler son identité, c'est augmenter l'intervalle entre les deux cultures, subordonnant l'une à l'autre, en créant une échelle de valeurs,

décevante et menteuse. Les commentaires d'Ahmed suggèrent la décentration propice à une crise du sujet, qui est dans un *entre* encombré de murs (« Je ne suis plus Ahmed. Je suis Midou », Taïa, 2017, p. 90), dépourvu de nom :

> Là-bas [au Maroc], tu voulais tout entendre de mes aventures enfantines, sexuelles avec lui [Lahbib]. Ici, à Paris, Lahbib a fini par ne plus représenter qu'un passé que tu m'incitais non pas à oublier mais à ne plus toujours prendre en considération.
>
> 'Encore tes histoires de pauvre ! Tu devrais te centrer sur autre chose…Tu es à Paris… Tu es arrivé… '
>
> Je n'avais pas les arguments pour pouvoir entrer en débat intellectuel avec toi, me défendre et défendre ce qui, tout au fond de mon cœur, comptait le plus pour moi. Alors je me suis tu. J'ai cessé de parler de Lahbib. Je l'ai tué en moi. (Taïa, 2017, p. 87)

Ce roman, que l'on pourrait considérer rempli d'identités échouées, est constitué de sécantes et tangentes culturelles, linguistiques et humaines. Le titre peut être lu de plusieurs façons : la phrase est appliquée à Silmane (le frère aîné) et à Lahbib (par la mère d'un de ses amants). Les destinataires reflètent cette condition, la renvoyant au héros qui la signifie dans le miroir. Ahmed, le déraciné, est véritablement « celui qui est digne d'être aimé », celui qui hésite dans un carrefour identitaire, en quête d'une place qui apaise les contradictions et les blocages.

Le livre de Taïa convoque une frontière intérieure, conséquence d'un choc provoqué par l'appartenance à des cultures différentes et par l'ambivalence sentie par les sujets dont l'identité s'ébranle et se dissout entre deux mondes.

8. La frontière intrusive : David Van Reybrouck, *Zinc*

Zinc (2016), de David Van Reybrouck, parle de l'ambigüité des frontières (Almeida, 2018), un mélange de documentaire et de fiction. L'auteur prête une attention spéciale aux autres (Marivat, 2022), à leurs points de vue.

Le récit est raconté à la première personne et le héros se propose d'énoncer tous les détails de son étrange existence et des circonstances qui l'ont amené à changer de nationalité sans changer de lieu, mettant à nu l'absurdité d'une situation qui arbitrairement marque des frontières où il n'y a rien de différent.

Le narrateur, anticipant une vie marécageuse, se pose le problème du discours et de son organisation et exclame : « Mais où commencer cette histoire ? » (Reybrouck, 2016, p. 8). Cela ne va pas sans réponse. Ce sera l'histoire de quelqu'un conçu en Allemagne, né dans un territoire neutre, Moresnet-Neutre, territoire qui sera annexé par des puissances politiques différentes dans une Europe bouleversée par la guerre :

> Sans avoir déménagé une seule fois de sa vie, il a été successivement citoyen d'un État neutre, sujet de l'Empire allemand, habitant du royaume de Belgique et citoyen du Troisième Reich. Avant de redevenir belge, ce qui sera son cinquième changement de nationalité, il est amené comme prisonnier de guerre allemand. Il n'a pas traversé de frontières, ce sont les frontières qui l'ont traversé. (Reybrouck, 2016, p. 63)

Son histoire est bouleversante. Sa mère séduite par le patron et abandonnée sitôt la grossesse déclarée, voyage de l'Allemagne vers ce territoire neutre afin de pouvoir accoucher et de procurer un meilleur avenir à son enfant. La question posée par le narrateur à propos de sa mère et dont il ne peut s'assurer, lance toujours un soupçon (« Une sombre excitation à l'idée de franchir une frontière ? », Reybrouck, 2016, p. 9). Cette frontière jamais franchie, mais toujours apparemment passée, hante un homme qui se place dans un espace pris d'une instabilité dangereuse et vertigineuse :

> Le voilà, lui, l'homme qui a participé à l'occupation de l'Allemagne sous l'uniforme belge et à celle de la Belgique sous l'uniforme allemand, lui, l'enfant adultérin, l'homme dont l'identité, tel un bloc de minéral de zinc, a été fondue et refondue si souvent qu'il en est résulté détachement et résignation. (Reybrouck, 2016, p. 65)

Son histoire est dès le début l'histoire d'un homme dont le destin lui fait des grimaces, dont le nom est aussi instable que sa nationalité ou sa naissance méconnue. Né Joseph Rixen, il est rebaptisé par sa famille d'accueillement comme Emil Pauly, et plus tard assume le nom d'Emil Rixen, en asseyant de conserver le nom de sa mère inconnue, rejetant un père qu'il visite et qui a du mal à le reconnaître. Cette frontière intérieure, la difficulté de dire un *je* inchangé, ne fait que multiplier les nationalités diverses qu'il a successivement acquises. La focalisation externe que le narrateur démontre parfois ne fait qu'augmenter cette barrière multiple de l'individu à soi-même, incapable de se dévoiler entièrement : « Nous ne savons pas exactement quand Maria Rixen est arrivée » (Reybrouck, 2016, p. 20).

L'utopie représentée par l'esperanto peut symboliser le désir de détruire les barrières, l'estompement des différences linguistiques qui annoncerait la chute d'autres barrières individuelles et collectives. L'ambigüité de ce territoire, le malaise provoqué par la méconnaissance des règles, qui sont toujours relatives et équivoques, provoque de véritables crises d'identité qui se traduisent par un discours qui cache davantage qu'il ne montre :

> Il y avait des familles dont le fils était appelé sous les drapeaux belges, tandis que la fille était fiancée à un garçon du village qui parlait exactement le même dialecte, mais qui était admis à servir l'Allemagne. J'essaie de me représenter les conversations, les tensions et les silences de l'époque. (Reybrouck, 2016, p. 41)

La question « Qui est-il ? D'où vient-il ? (Reybrouck, 2016, p. 50) se pose dès le début et n'est pas seulement une question rhétorique. Le sujet est anéanti par les circonstances adverses de sa naissance, de son parcours de vie, des guerres européennes. Il est le sujet sans identité stable, qui a du mal à avoir un nom, à avoir un sentiment d'appartenance familiale (ses parents biologiques sont à jamais inconnus et méconnus), d'appartenance politique, sociale ou économique. Il est le déraciné, à la patrie inexistante.

9. Conclusion

On revient sur l'interrogation du titre et on se demande quelles réponses proposer. Ce n'est pas une tâche facile. Des réponses contradictoires sont possibles et les auteurs qui ont pensé ces problèmes s'en rendent bien compte. Comme je pense l'avoir illustré, les frontières ne peuvent pas être classées d'une façon univoque et stable. On ne peut concevoir les frontières comme des lignes politiques définitives. Souvent, ces lignes ne correspondent pas à un sentiment réel d'appartenance et manquent de justification convenable. Mais, il y a encore un autre problème non moins important : l'émigration. Les émigrés sont souvent confrontés à des cultures, des habitudes, des religions, forcément différentes. La tentation de devenir comme les gens du nouveau pays se mêle au défi de ne pas vouloir oublier leurs racines. Cette réalité pose des problèmes d'intégration, d'instabilité identitaire et, à la limite, des sentiments de révolte et de radicalisation. Le personnage du roman *Celui qui est digne d'être aimé*, en est bien un exemple. La difficulté de choisir, de n'être plus quelqu'un d'hybride ou de dépaysé, pose des problèmes assez graves et a comme conséquence la polarité de sociétés qui ont du mal à gérer la multiculturalité et ses différences structurales.

Les frontières que les émigrés traversent ne peuvent se définir seulement comme des frontières politiques, sociales et même territoriales ; ce sont des frontières psychologiques, des frontières intérieures qui brisent le moi des sujets et qui peuvent entraîner des conséquences catastrophiques. L'émigré est, par définition, celui qui n'arrive pas à franchir la limite des territoires, limites souvent artificielles, mais aussi souvent bloquées, impossible à anéantir : limites culturelles, religieuses, sociales.

Les romans, que je viens d'analyser, illustrent les contradictions d'une notion qui ne réussit pas à établir des conceptions valables et durables.

Finalement, on pourra toujours plaider que les frontières servent à éloigner, à séparer, mais qu'elles servent aussi à unir, si elles sont envisagées d'une façon positive et stratégique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

TEXTES DE RÉFÉRENCE

Correia, Hélia (2018). *Um Bailarino na Batalha*. Relógio d'Água.

Díaz-Mas, Paloma (1992). *El Sueño de Venecia*. Anagrama.

Kadaré, Ismail (2018). *O Nicho da Vergonha*. Traduction du francais par Artur Lopes Cardoso. Porto Editora [1978]

Pasa, Mario. (1995). *Le Cabinet des Merveilles*. Editions Denöel.

Reybrouck, David Van. (2016). *Zinc*. Actes Sud.

Taïa, Abdellah (2017). *Celui qui est digne d'être aimé*. Editions du Seuil.

Tavares, Gonçalo M. (2014). *Uma Menina Está perdida no século à espera do Pai*. Porto Editora.

Tavares, Gonçalo M. (2020). *O Osso do Meio*. Relógio d'Água.

OUVRAGES CRITIQUES

Almeida, José Domingues de. (2018). David van Reybrouck. *L'Europe face à l'Europe : les prosateurs écrivent l'Europe*. **https://aeuropafaceaeuropa.ilcml.com/fr/entree/david-van-reybrouck-2/**

Benmakhlouf, Ali. (2011). *L'identité une Fable Philosophique*. PUF Philosophies.

Beyaert-Geslin, Anne. (2021). *L'Invention de l'Autre*. Classiques Garnier.

Corse, Sarah. (2010). Nationalism and Canon-Formation. In Sauer, Elizabeth and Wright, Julia M. (Éds.), *Reading the Nation in English Literature* (pp. 211- 219). Routledge.

Debray, Régis. (2010). *Éloge des frontières*. Gallimard.

Escobedo, Andrew (2010). No early-modern nations? Revising modern theories of nationalism. In Sauer, Elizabeth and Wright, Julia M. (Éds.), *Reading the Nation in English Literature* (pp. 203–210). Routledge.

Groupe Frontière. (4 octobre 2004). La frontière, un objet spatial en mutation. *EspacesTemps.net*. Travaux. **http://www.espacestemps.net/articles/la-frontiere-un-objet-spatial-en-mutation/**

Grubačić, Slobodan and Soldatić, Dalibor (Éds.). (2009). *Language, Literature, Culture and Identity – 200*th *Anniversary of the University of Belgrade.* University of Belgrade, Faculty of Philology.

Jacobsen, Per (2009). Linguistic identity in a changing world. In Grubačić, Slobodan and Soldatić, Dalibor (Éds.), *Language, Literature, Culture and Identity – 200*th *Anniversary of the University of Belgrade.* (pp. 33–39). University of Belgrade. Faculty of Philology.

Kolossov, Vladimir and Scott, James (2013). Selected Conceptual issues in border studies. *Belgeo.* **https://doi.org/10.4000/belgeo.10532**

Marinho, Maria de Fátima (2005). Brincar com a História. In *Um Poço sem Fundo – novas reflexões sobre literatura e história* (pp. 309–319). Campo das Letras.

Marinho, Maria de Fátima (2010). À la Recherche de l'Identité Perdue (essai sur la crise d'identité dans le roman portugais contemporain). *Carnets – Revista Electrónica de Estudos Franceses*, (2), 243–253. Numéro special, Printemps / Été, edition de José Domingues de Almeida, Maria de Jesus Cabral e Lénia Marques. **https://doi.org/10.4000/carnets.5313**

Marinho, Maria de Fátima. (2020). Êxodos Reinventados (a propósito de *Um Bailarino na Batalha* de Hélia Correia). *Revista de Estudos Literários*, *10*, 159–173. https://doi.org/10.14195/2183-847X_10_8

Marinho, Maria de Fátima. (2022). Identidade em falha: um *entre* angustiante. In Anacleto, Marta Teixeira, André, Carlos Ascenso e Pita, António Pedro (Coord.), *Une Valse à Mille Temps – para Cristina Robalo Cordeiro* (pp. 233–240). Imprensa da Universidade de Coimbra.

Marivat, Gladys. (2022). David Van Reybrouck – Le Divan du Monde. *Lire – Magazine Littéraire*, (512), 58–61.

Sauer, Elizabeth and Wright, Julia M. (2010). *Reading the Naton in English Literature*. Routledge.

Sevastianov, Sergei V., Laine, Jussi. P., Kireev, Anton A. (Éds). (2015). *Introduction to Border Studies*. Dalnauka.

Sontag, Susan (2003). *Regarding the Pain of Others*. Picador – Farrar, Straus and Giroux.

Szary, Anne-Laure Amilhat. (2015). *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?*. Presses Universitaires de France.

Maria de Fátima Marinho. Professeur Titulaire de l'Université de Porto; Membre du Conseil Général de l'Université (2021-) ; Vice-Présidente de l'Université (2014-2018) et Doyenne de la Faculté des Lettres (2010-2014): Membre du Conseil d'Administration de l'Association Internationale des Universités (2016-2022); Experte du Haut Conseil pour l'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur – France (HCERES); Experte de l'Agence Nationale d'Evaluation (A3ES) et de la Fondation pour la Science et la Technologie (FCT)–Portugal; Professeur invitée à l'Université Eötvös Loránd, Budapest, Hongrie (Doctorat en études Portugaises, direction de thèses de plusieurs étudiants, 2010-2014), à l'Université de Belgrade, Serbie (certification de la licence en portugais, 2009-2015) et à l'Institut des sciences humaines de l'Université Mykolas Romeris, Vilnius, Lituanie (septembre-novembre 2020) – cours sur l'Introduction à la littérature portugaise (20 h).

Décoration du Gouvernement : « Officier de l'Ordre des Palmes Académiques » (2015).

Sa recherche se centre sur l'étude des XIX^{e}-XXI^{e} siècles : poésie, roman, roman historique. Ses publications sont nombreuses et elle a fait des conférences et/ou des cours en beaucoup d'Universités, au Portugal et à l'étranger.

Publications principales (livres) :

– (2022). *Camilo Castelo Branco e a Atração dos Abismos*. CMVNF e Casa de Camilo (178 pp.)
– (2009). *A Lição de Blimunda – A propósito de* Memorial do Convento. Areal Editores (126 pp.)
– (2008). *History and Myth – The Presence of National Myths in Portuguese Literature*. Martin Meidenbauer Verlagsbuchhandlung (343 pp.)
– (2005). *Um Poço sem Fundo – Novas Reflexões sobre Literatura e História*. Campo das Letras (453 pp.)
– (1999). *O Romance Histórico em Portugal*. Campo das Letras (349 pp.)
– (1989). *A Poesia Portuguesa nos meados do Século XX–Rupturas e Continuidades*. Caminho (265 pp.)
– (1987). *O Surrealismo em Portugal*. Imprensa Nacional-Casa da Moeda (739 pp.)
– (1982). *Herberto Helder, a Obra e o Homem*. Arcádia (263 pp.)

CC BY NC SA

LIMES

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26117

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 15/02/2023
Accepté : 08/05/2023

De l'ex-colonie à l'ex-métropole : vers l'éclatement identitaire dans les romans de Marie NDiaye

PIERRE NDUWAYO
Ecole Normale Supérieure du Burundi / Burundi
✉ nduwayo.pierre@gmail.com

RÉSUMÉ. Depuis la nuit des temps, le monde était un ensemble subdivisé en plusieurs communautés distinctes dont les frontières étaient soit naturelles, soit artificielles. Cependant, les mouvements migratoires de la deuxième moitié du XX^{e} siècle ont renversé cet ordre des valeurs en donnant naissance à des communautés hybrides et multiculturelles. Ces mutations n'ont pas épargné la littérature qui, elle aussi, connaît actuellement des productions artistiques hétérogènes, l'hybrides et métisses. Dans cette dynamique et à la lumière de la théorie postcoloniale, cet article se propose de démontrer que dans la production romanesque de Marie NDiaye, le concept de « limite » ou de « frontière », au sens traditionnel, n'est plus opérant. Ce changement s'observe au niveau thématique d'une part et, d'autre part, au niveau formel. À ce deuxième niveau, la notion de genre littéraire est déconstruite et on assiste à la production des romans qui renferment en leurs structures d'autres genres. Notre raisonnement s'appuie sur un corpus principal de deux romans *En famille* (1991) et *Mon cœur à l'étroit* (2007).

MOTS-CLÉS :
frontière ;
hybridité ;
identité ;
marginalité ;
théorie postcoloniale

Pour citer cet article
Nduwayo, P. (2023). De l'ex-colonie à l'ex-métropole : vers l'éclatement identitaire dans les romans de Marie NDiaye. *HYBRIDA*, (6), 33–53. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26117

RESUMEN. *De la excolonia a la exmetrópolis: hacia la ruptura de la identidad en las novelas de Marie NDiaye.* Desde la noche de los tiempos, el mundo ha estado dividido en varias comunidades distintas cuyas fronteras eran naturales o artificiales. Sin embargo, los movimientos migratorios de la segunda mitad del siglo XX trastocaron este orden de valores, dando lugar a comunidades híbridas y multiculturales. Estos cambios no han sido ajenos a la literatura, que también experiementa en la actualidad producciones artísticas heterogéneas, híbridas y mestizas. En esta dinámica y a la luz de la teoría poscolonial, este artículo se propone demostrar que en la producción novelística de Marie NDiaye, el concepto de «límite» o «frontera», en el sentido tradicional, ya no es operativo. Este cambio se observa, por una parte, en el plano temático y, por otra, en el plano formal. En este segundo nivel, la noción de género literario se deconstruye y asistimos a la producción de novelas que contienen otros géneros en sus estructuras. Nuestro razonamiento se basa en un corpus principal de dos novelas *En famille* (1991) y *Mon cœur à l'étroit* (2007).

PALABRAS CLAVE:
borde;
hibridez;
identificar;
marginalidad;
teoría poscolonial

ABSTRACT. *From the ex-colony to the ex-metropolis: towards the bursting of identity in the novels of Marie NDiaye.* Since the dawn of time, the world was a whole subdivided into several distinct communities whose borders were either natural or artificial. However, the migratory movements of the second half of the 20th century reversed this order of values by giving rise to hybrid and multicultural communities. These mutations have not spared literature which, too, is currently experiencing heterogeneous artistic productions, hybrids and mestizos. In this dynamic and in the light of postcolonial theory, this article proposes to demonstrate that in Marie NDiaye's novelistic production, the concept of «limit» or «frontier», in the traditional sense, is no longer operative. This change can be observed at the thematic level on the one hand and, on the other hand, at the formal level. At this second level, the notion of literary genre is deconstructed and we witness the production of novels that contain in their structures other genres. Our reasoning is based on a main corpus of two novels *En famille* (1991) and *Mon cœur à l'étroit* (2007).

KEY-WORDS:
border;
hybridity;
identify;
marginality;
postcolonial theory.

1. Introduction

Le mot « Limes » est synonyme de « frontière », de « limite » (Raffestin, 1986, p. 3), entre deux espaces différents. En dépit de cette définition, le mot n'est pas facile à définir parce qu'il est utilisé dans plusieurs domaines de la connaissance. Il se rapporte à la géographie, à la politique, à la philosophie, à la morale, etc. Il renvoie à tout ce qui permet d'établir une différence entre deux ou plusieurs êtres ou plusieurs choses. La limite n'est pas l'effet du hasard : « […] elle n'est jamais arbitraire et l'on s'efforce de la légitimer originellement par un rituel religieux et plus tard par un procès politique » (Raffestin, 1986, p. 3). Elle est « fondatrice de la différence » (Raffestin, 1986, p. 4). La limite remplit trois fonctions : « la fonction légale, la fonction fiscale et la fonction de contrôle » (Raffestin, 1936, p. 13). D'après Raffestin, par la première fonction, on rend compte de la prédominance d'un ensemble d'institutions juridiques à l'intérieur d'une aire délimitée, voire démarquée. La fonction fiscale peut avoir plusieurs objectifs, à savoir : la défense du marché national par le prélèvement des taxes sur les produits étrangers, l'alimentation d'un budget et le fait de jouer le rôle d'une politique économique rudimentaire. La troisième et dernière fonction, quant à elle, a pour objectif de surveiller les hommes et les biens quand ils franchissent les frontières : contrôle des individus qui migrent, contrôle des capitaux et des biens. Chaque contrôle s'appuie sur des critères qui résultent de politiques économiques, sociales et culturelles. Le concept nous intéresse dans sa troisième fonction parce que nous travaillons sur des romans écrits par une auteur·e issue de l'immigration.

Si jadis le monde était constitué en blocs dichotomiques (Blancs-Noirs, civilisés-barbares, maîtres-esclaves, centre-périphérie, etc.) qui se rapportaient à des espaces géographiques précis, aujourd'hui, cette représentation est remise en cause suite aux échanges entre pays, qui s'intensifient depuis la deuxième moitié du XX^{e} siècle. Ces déplacements et leurs conséquences ont engendré des identités marginales que Mbembe désigne comme « une pluralité chaotique » (Mbembe, 2000, p. 140). Dès lors, des communautés métissées naissent et se développent à l'intérieur des communautés longtemps homogènes du point de vue linguistique, culturel et civilisationnel. Ce phénomène de marginalité s'observe également dans la littérature.

En effet, avec les indépendances africaines, les relations entre les ex-métropoles et les ex-colonies ont changé. Par exemple, les Africains ont pu voyager en Europe, ce qui était difficile pendant la période coloniale. Les voyages entre les deux pôles sont devenus plus libres, avec quelquefois des possibilités de rester au pays d'accueil. Dans le domaine de la littérature, des œuvres littéraires vont se produire hors du continent

africain par des écrivains établis en France ou ailleurs et qui inscrivent « leur démarche dans un nouvel espace identitaire […] puisent leur inspiration dans leur hybridité et leur décentrement […] » (Chevrier, 2004, p. 97). Ainsi, on assiste à la production des récits hétérogènes comme ceux de Mabanckou, de Beyala, de Diome, etc., qui traitent de la question d'appartenance des migrants dans ce nouvel espace identitaire. De ces récits, il ressort que les migrants mènent une vie instable aux pays d'accueil eu égard aux thèmes qu'ils explorent et cette problématicité se lit même dans les titres des écrits critiques qui y sont réalisés. Par exemple, on peut citer l'article de Jacques Chevrier, « Afrique(s) –sur-Seine : autour de la notion de « migritude » (2004), celui d'Abdourahman Ali Waberi, « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains d'Afrique noire » (1995) et l'essai d'Odile Cazenave, *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris* (2003). Ces titres font allusion à une nouveauté qui résulte du fait qu'ils parlent d'une Afrique ou des Africains qui se trouvent dans un autre espace que l'Afrique. Ces travaux arrivent aux constats que les productions artistiques mettent en scène des personnages qui mènent une vie instable, et cette instabilité a un lien avec la vie des auteurs des romans analysés. C'est ainsi qu'on assiste à un phénomène de marginalité qui se lit même dans la manière adoptée par les critiques pour nommer les écrivains de cette nouvelle génération. Dans cet ordre d'idées, on parlera, par exemple, de Franco-sénégalaise pour Fatou Diome, Franco-camerounaise pour Calixthe Beyala, Franco-congolais pour Alain Mabanckou, Suisso-gabonaise pour Sandrine Bessora, Franco-française pour Marie NDiaye et bien d'autres. Une telle nomenclature questionne le concept d'État-nation.

Ainsi, à la lumière de la théorie postcoloniale, cet article tente de montrer que dans la production romanesque de Marie NDiaye, la « frontière », au sens d'État-nation et des genres littéraires, n'est pas respectée. L'auteur·e pratique une écriture dépourvue des normes de l'esthétique classique. Nous partons de l'hypothèse que les écrivains migrants expérimentent de nouvelles formes d'écriture qui s'observent dans les thèmes que les textes développent, d'une part et d'autre part, dans leur pratique d'écriture. La structure de cet article suit la remarque de Cornelia Ruhe (2013, p. 17) selon laquelle : « Les textes de Marie NDiaye, sa personne même, posent un problème qui ne cesse d'intriguer les lecteurs, la presse et la critique : ils s'avèrent difficilement classables dans le système établi […]. » De ce fait, trois sections constituent l'ossature de notre article : dans la première, nous présentons Marie NDiaye. Dans la seconde, nous focalisons notre attention sur la marginalité sociale et enfin, la troisième section étudie l'éclatement du genre romanesque.

2. Marie NDiaye : une écrivaine à identité problématique

Sans faire une lecture biographique ou psychocritique, il est en effet important de nous rapprocher de la situation de Marie NDiaye pour questionner et comprendre sa vision sur les êtres et les choses qu'elle met en exergue dans ses textes. Cette section est motivée par le fait que les migrants se trouvent souvent en conflit avec les autorités du pays d'accueil qui refusent quelquefois de leur octroyer la nationalité facilement. Aussi, la littérature nationale refuse de les reconnaître comme les leurs. Ainsi, leurs écrits sont un témoignage de cette difficulté de s'adapter au pays d'accueil que l'écriture permet de maîtriser :

> Il [l'écrivain de l'immigration] y parvient en convertissant la marginalité et l'exclusion en acte d'écrire qui peut apparaître, non comme une projection de soi, mais comme une tentative d'objectivation et de socio-analyse de la situation dans laquelle il se trouve. Il existe de ce fait une tension entre la représentation marginale de l'immigration élaborée par la majorité des romans de l'immigration et le dispositif énonciatif qu'ils mettent en place où il s'agit d'acquérir la maîtrise de la situation grâce à l'écriture […]. (Christiane Albert, 2005, pp. 152–153)

Cette situation est plus problématique pour le cas de Marie NDiaye qui est une écrivaine de l'immigration africaine en France mais qui n'a pas vécu en Afrique. Elle connaît le pays de son père par ses informations personnelles comme le ferait un étranger qui désirerait le connaître. En conséquence, la manière dont elle aborde les questions liées à l'immigration la distingue des autres écrivains migrants parce qu'elle revendique son intégration totale dans la littérature française.

Française (même si certains s'autorisent à la qualifier de Franco-française ou Franco-sénégalaise), Marie NDiaye est née à Pithiviers (en France), le 4 juin 1967, d'un père sénégalais et d'une mère française. Son père divorce et retourne au Sénégal en abandonnant Marie, qui n'a qu'un an, et son frère Pap Ndiaye, à leur mère. Elle passe ainsi son enfance et son adolescence à Fresnes, puis à Bourg-la-Reine en Hauts-de-Seine. NDiaye revoit son père en France, après qu'il est retourné en Afrique, une seule fois pendant sa jeunesse, quand elle a l'âge d'environ dix ans. Elle a grandi dans la banlieue parisienne des années 70 qui, à ses yeux, constituait un monde homogène. Elle a fait ses études secondaires au Lycée Lakanal de Sceaux et n'a pas entrepris des études universitaires. Elle se marie en 1987 avec Jean-Yves Cendrey, lui aussi écrivain. Elle vit successivement à Sitgès, près de Barcelone (en 1987), en Normandie (en 1994), en Gironde (en 2001) et à Berlin à partir de 2007. Elle séjourne à l'Académie de France à Rome entre 1989 et 1991 et à Berlin entre 1992 et 1993. Elle est mère de trois enfants Laurène (née en 1991), Silvère (né en 1993) et Romaric (né en 1997).

Sur le plan littéraire, le cas du classement de Marie NDiaye dans les champs littéraires est fait différemment selon les critiques. Pour certains, elle se range du côté des auteurs franco-africains tandis que pour d'autres, elle se range du côté des auteurs français. La première catégorie comprend les critiques nord-américains qui s'appuient sur son origine par son père et sa couleur de peau. Cependant, elle nie catégoriquement cette identité, comme en témoigne cette réponse à une question d'un journaliste lui demandant si la présence des personnages noirs dans son roman *Trois femmes puissantes* n'est pas un moyen de revendiquer sa double culture :

> Je m'en revendiquerais, m'en sentirais proche, si j'avais effectivement eu une culture double. […]. La seule chose qui ne change pas quand on a une origine africaine, c'est qu'on est noir, c'est visible. Mais c'est tout. J'ai été élevée uniquement par ma mère, avec mon frère, en France. […]. J'ai été élevée dans un univers 100 % français. Dans ma vie, l'origine africaine n'a pas vraiment de sens – sinon qu'on le sait à cause de mon nom et de la couleur de ma peau.[1] (NDiaye, 2009)

Ailleurs, elle ajoute que quand elle est en Afrique, les gens se trompent sur son identité :

> Quand j'y suis et que les gens voient mon nom et la couleur de ma peau, ils pensent que je suis des leurs. Or, par mon histoire, c'est faux. J'ai souvent rencontré des Français qui ont été élevés en Afrique et qui sont plus africains que moi. Alors qu'eux, en Afrique, dans le regard des autres, ils restent étrangers … (NDiaye, 2009)

Pour notre part, nous trouvons ses arguments fondés car elle n'a pas évolué en Afrique, d'où on commettrait une erreur en la rangeant du côté de l'Afrique. Elle est française par sa culture, son éducation et son espace de référence pour l'essentiel de ses écrits. Et de conclure comme Elena Quaglia :

> Marie NDiaye n'est pas à proprement parler une écrivaine francophone, comme elle ne cesse de le souligner. Elle est née en France, de mère française et de père sénégalais ; mais ce père africain a bientôt abandonné la famille et est retourné vivre en Afrique. Marie NDiaye a donc grandi en France, dans un contexte culturel uniquement français. Les contacts avec son père ont été très rares et elle a voyagé seulement deux fois en Afrique.[2] (Elena Quaglia, 2013)

Cette petite présentation de l'auteure est intéressante dans la mesure où nous travaillons sur un dossier intitulé « Limes ». Si nous affirmons que Marie NDiaye est

---

1 Il s'agit d'un article en ligne non paginé.

2 Il s'agit d'un article en ligne non paginé.

une Française, cette affirmation est valable dans la société contemporaine parce qu'avant ou pendant la colonisation, il n'était pas possible de trouver une Française noire. Avant la colonisation, le monde était conçu de telle sorte que beaucoup d'individus résidaient la plupart de leur temps dans leurs pays de naissance, ce qui ne permettait pas des mélanges. Mais avec l'indépendance des pays anciennement colonisés, la situation est passée de la relation de « colonisateur-colonisé » à celle de la coopération entre les anciennes puissances colonisatrices et les anciennes colonies. En conséquence, on a vu naître des personnes, des cultures et des communautés métissées qui ont bouleversé la manière dont on se représentait le monde avant et pendant la colonisation. Toutefois, un Noir comme Marie NDiaye qui vit en France et qui ne possède pas deux nationalités, comme les autres baptisés de « Franco-quelque chose » ou de « pas tout à fait » (Waberi, 1995, p. 12) par Bharati Mukherjee, reste un cas particulier dans le champ littéraire français.

Quant à sa production littéraire, elle est également embarrassante pour la critique car elle se range difficilement dans les champs littéraires déjà institutionnalisés :

> Elle se situe en retrait, écrit Véronique Bonnet, presque à la marge, des différents champs littéraires : le champ littéraire français et les champs littéraires africains, tant ceux qui se construisent dans les pays africains que ceux qui s'élaborent en Europe.[3] (Bonnet, 2002)

À travers tout ce qui est développé sur la vie de Marie NDiaye et son œuvre se profile la question de son rangement dans le champ littéraire, qui risque de se faire en fonction de la couleur de la peau et de l'origine de son père, alors que ces marqueurs ne sont pas toujours opérants pour elle.

3. La marginalité sociale

Cette section tente de montrer que les héros (immigrés de la deuxième génération) des romans de Marie NDiaye sont marginalisés par leur société d'accueil d'une part et, d'autre part, par leur comportement. Comme l'a bien constaté Christiane Albert (2005, p. 99), la marginalisation sociale est « un des traits constituants du personnage de l'immigré dans la littérature francophone depuis ses origines, et sa banalisation, après les années quatre-vingt en fait un des topoï majeurs de cette littérature ». Dans cette dynamique, toute l'œuvre de Marie NDiaye est construite sur la même thématique centrale. Celle-ci est perceptible à travers la vie des protagonistes de ses romans et la place qu'ils occupent dans la société des romans par rapport aux autres personnages de leur entourage. Bien qu'ils insistent et ne ménagent aucun effort pour faire reconnaître leur

---

[3] Il s'agit d'un article en ligne non paginé.

appartenance à la société, celle-ci reste réticente à les accepter et à les adopter. Ils vivent dans une perpétuelle crise identitaire.

À la lecture des romans de Marie NDiaye, quelque chose paraît surprenant. Les protagonistes ne maîtrisent pas leur identité car celle-ci est déterminée par le jugement de l'autre. Celui-ci observe le protagoniste et semble disposer d'un pouvoir de lui accorder une identité qu'il n'accepte pourtant pas. En conséquence, le personnage connaît des difficultés d'adaptation dans la société. Cornelia Ruhe a fait le même constat quand elle écrit : « Il n'est pas permis aux protagonistes de se définir eux-mêmes, mais c'est le regard de l'autre, un regard normatif et normalisant qui leur impose une identité ou, plus souvent, qui leur fait sentir leur altérité » (2013, p. 27). C'est sur la base de cette incompréhension entre les protagonistes et la société que se construit la trame narrative de *En famille* et de *Mon cœur à l'étroit*.

Ainsi, dans *En famille*, quand Fanny arrive chez sa grand-mère, elle trouve que toute la famille, en l'absence d'elle, de tante Léda et de ses parents, est rassemblée pour fêter l'anniversaire de l'aïeule. Fanny, maintenue à la grille, est regardée avec indifférence et ce n'est que plus tard que Tante Colette « ouvrit la grille d'un geste brutale, maladroit » (NDiaye, 2007 [1990], p. 9). Son accueil n'est pas chaleureux parce que tout le monde feint de ne plus la reconnaître. D'ailleurs Tante Colette l'appelle par un nouveau prénom. Ce geste signifie que bien que Fanny s'obstine à réclamer son appartenance à la famille, sa place y est très réduite parce que appeler quelqu'un par un autre prénom est une manière de lui montrer qu'on ne le reconnaît pas, et par-delà lui priver une part de son identité. Au regard de ce comportement, Fanny est en même temps dedans et dehors dans cette famille où elle a grandi. Elle-même se reconnaît dans la situation d'ambiguïté identitaire : « Quant à moi, je ne suis pas d'ici bien que je l'ai toujours cru jusqu'alors. Je suis au mieux un élément toléré, … » (NDiaye, 2007 [1990], p. 15). Pour se résoudre, elle prend la décision de partir à la quête de Tante Léda qui pourrait l'aider à se faire accepter dans la famille où elle est exclue. En ce sens, tout le roman est constitué d'une suite de voyages de Fanny passant d'un village à un autre à la recherche de sa tante. Partout où elle est passée, on refuse de la croire quand elle dit qu'elle est du même village et qu'elle a un lien avec l'aïeule. C'est ainsi que tout le roman devient une suite d'échecs qui aboutiront à l'exclusion totale de Fanny de la famille maternelle où elle a grandi. Ici c'est la société qui exclut l'héroïne.

Dans *Mon cœur à l'étroit*, par contre, même si Nadia est marginalisée, son comportement est également paradoxal. C'est un personnage qui fait tout pour s'intégrer dans la société française, y compris le reniement de ses origines. Son monologue intérieur en est une illustration :

> À lui [son fils Ralph], non, je n'ai jamais dit que mes parents étaient morts, je l'ai simplement tenu dans l'ignorance de leur existence, ne prononçant jamais leur nom, n'évoquant jamais mon enfance aux Aubiers, de telle sorte qu'il comprenne et admette dès son jeune âge que toute question à ce propos était strictement interdite, et n'espérais-je pas le pénétrer de l'idée toute pensée même, à ce propos, tombait sous le coup d'une semblable interdiction ? (NDiaye, 2007, p. 346)

Tout élément qui pourrait permettre de ranger Nadia dans sa catégorie ethnico-identitaire réelle est ainsi balayée. De cette façon, elle rejette son identité culturelle et linguistique comme cela transparaît dans la réponse des enseignants de l'école où Nadia espère trouver un emploi après qu'elle est chassée de Bordeaux. Cette réponse est d'« un accent que je reconnais, qui était l'accent de mon père et de ma mère et que j'ai, autrefois, si violemment méprisé » (NDiaye, 2007, p. 351). Malgré tout cet effort à s'intégrer dans la société en reniant tout ce qui la renverrait à sa véritable identité, Nadia n'est pas reconnue par son entourage. Chassée de son école, elle abandonnera Ange, son mari, gravement malade et retournera chez ses parents.

Comme on le constate, dans les romans de Marie NDiaye, la famille nucléaire n'est pas un lieu de tranquillité ou un refuge pour ses membres, mais c'est plutôt un espace d'ennuis et d'incompréhension. C'est une institution étrange. Cette étrangeté se manifeste dans le fait que certains parents et certains enfants agissent pour leurs propres intérêts sans tenir compte de ceux des autres. La narration est organisée de telle sorte que les personnages des romans d'analyse ne puissent pas s'entendre. Par exemple, quand un enfant s'attache à la famille et cherche à maintenir sa cohésion, celle-ci ne l'écoute pas et son projet échoue. C'est notamment le cas de Fanny dans *En famille* où sa volonté de réintégrer la famille échoue à plusieurs reprises. Le comportement est identique pour les enfants : quand les parents éduquent convenablement leurs enfants, ces derniers finissent par se séparer d'eux et les abandonnent. C'est ce qui se passe dans *Mon cœur à l'étroit* où Nadia abandonne ses parents, son mari et son fils pour épouser Ange et s'établir à Bordeaux. Quand sa vie de couple vacille, elle retourne chez ses parents qui l'accueillent favorablement. Il en est de même dans *La Sorcière* où Lucie est soucieuse d'initier ses deux filles à la sorcellerie et de réconcilier ses parents séparés. Dans ce roman, la sorcellerie est une pratique qui se transmet de génération en génération chez les femmes de la famille de Lucie et y maintient leur solidarité. Mais après que ses filles ont atteint la maturité, elles se transforment en corneilles et s'envolent en laissant leur mère seule. Presque au même moment, Lucie est abandonnée par son mari et son projet de réconcilier ses parents échoue parce que sa mère transforme son père en escargot. Tout effort du protagoniste pour souder la famille devient

en même temps une occasion de créer sa rupture. Chez NDiaye, la manière dont se comportent les membres de la famille contribue à la dissoudre. Les romans du corpus posent la question des relations entre les personnes qui se situe à deux niveaux : au sein de la famille nucléaire d'abord, ensuite au sein de la société au sens large. Autrement dit, comment se nouent et se dénouent les relations entre les personnes dans les sociétés actuelles qui sont en proie à beaucoup de transformations?

Le monde qui se dégage de cet univers est individualiste et matérialiste. Il est peuplé d'individus dont le lien familial se maintient difficilement et dont la solidarité est motivée par des intérêts purement personnels et matériels. Les membres de la famille sont amis parce qu'ils poursuivent le même objectif et quand ce dernier change, ils se séparent facilement et sans remords. C'est ainsi que l'individualisme, au sens où le présente Gilles Lipovetsky, traverse toute l'œuvre de NDiaye :

> L'ultime figure de l'individualisme ne réside pas dans une indépendance a-sociale mais dans les branchements et connexions sur des collectifs aux intérêts miniaturisés, hyperspécialisés : regroupements des veufs, des parents d'enfants homosexuels, des alcooliques, des bègues, des mères lesbiennes, des boulimiques. (Lipovetsky, 1983, p. 21).

Autrement dit, « on se rassemble parce qu'on est semblable, parce qu'on est sensibilisé directement par les mêmes objectifs existentiels » (Lipovetsky, 1983, pp. 21–22). Dès lors, la famille, au sens d'un espace de tranquillité de ses membres disparaît. Cette attitude s'explique par l'effondrement des valeurs qui ont depuis très longtemps guidé le bon fonctionnement des sociétés que Jean-François Lyotard (1979) appelle des « métarécits ». De ce fait, chez NDiaye, on pourrait avancer que pour réussir socialement, il faut couper court le cordon ombilical, abandonner les siens pour créer de nouvelles relations susceptibles de se rompre selon les intérêts des personnes. Le monde des romans ndiayïens est peuplé d'individus sans scrupules et immoraux qui n'hésitent pas à abandonner parents ou enfants pour satisfaire leurs besoins. Ils oublient facilement les leurs et ce motif est sensible d'un roman à l'autre. Bien que l'oubli soit perceptible à travers *En famille* et *Mon cœur à l'étroit*, le cas d'Isabelle, une femme qui a réussi financièrement et a créé sa propre université dans *La Sorcière*, en est le cas limite. Ainsi, quand Lucie s'entête à vouloir réconcilier ses parents divorcés, Isabelle lui déclare :

> – Chez moi, plus personne n'a de parents ni d'enfants. Oublie tout cela, imite-moi donc. Est-ce que je te parle de Steve, ce petit boulet ? Tiens, je dois même faire un effort pour me rappeler son prénom. J'ai oublié son visage, pfuit, envolé ! (NDiaye, 2003, p. 143).

Isabelle est le symbole d'une réussite odieuse qui s'effectue au profit d'elle seule dans l'oubli total de sa famille. Si elle avoue avoir oublié son fils (Steve), nulle part elle fait mention de son mari qui ne revient plus dans sa conscience. Dans la logique des romans étudiés, on peut, comme l'a déjà observé Dominique Rabaté, conclure que : « La famille n'est plus qu'une terrible structure à produire dettes et névroses, culpabilités et désirs de fuite ou de meurtre » (Rabaté, 2008, p. 32).

Au-delà de l'aventure des personnages, les romans de Marie NDiaye questionnent la place de l'étranger en France. Cette interrogation est motivée par le fait que la société est raciste. Donc, la société est contre le métissage et la promotion de la diversité ethnique et culturelle. Ce passage, où Tante Colette reproche à Fanny d'avoir rejeté Georges en espérant épouser Eugène, en est une illustration : « Tu ne t'es pas inquiétée de notre désir, qui était de te voir demeuré avec Georges, où se trouvait ta place ; car à quoi bon mélanger ce qui s'oppose ? » (NDiaye, 2007 [1990], p.155). En conséquence, les personnages des romans ndiayïens mènent une vie de souffrance : ils souffrent de leur différence et connaissent un malaise constant résultant de leur inadaptation sociale. Parlant de leur étrangeté, Dominique Rabaté écrit : « L'étrangeté de ce rapport au monde est fondamentalement liée au décalage social persistant, à une impossibilité foncière d'appartenir à un monde stable sinon par imposture » (Rabaté, 2008, p. 13). Ce décalage, comme nous l'avons déjà mentionné, s'observe dans le fait que l'identité des personnages est déterminée par le regard de l'autre et ce dernier diffère de celle que les protagonistes aimeraient qu'on leur porte. C'est ainsi que les personnages sont en même temps dedans et dehors, inclus et exclus dans leur société. Ils sont en quête de leur identité mais celle-ci semble introuvable malgré leur effort à tout faire pour découvrir une vie qui leur conviendrait mieux. Leur aventure ressemble à celle des personnages des romans africains de la période postcoloniale qui rêvent toujours d'arriver en France (et surtout à Paris), qui est à leur avis un eldorado terrestre. En faisant une telle représentation de l'immigration, NDiaye dénonce le racisme et le sort des migrants en France et d'autres maux qui lui sont associés. Christiane Albert a déjà fait ce constat quand elle avance qu'« une représentation misérabiliste de l'immigration participe d'une dénonciation du racisme à l'égard des étrangers et des conditions de vie que les sociétés occidentales réservent aux […] immigrés et à leurs enfants […] » (Albert, 2005, p. 101). Chez NDiaye, le racisme, la xénophobie, l'injustice et le mépris de l'autre sont perceptibles, notamment dans la manière dont les titres de séjours, la nationalité et l'emploi sont accordés. En ce sens, dans *En famille*, le maire du village répond à Fanny qui lui demande le droit de s'y établir définitivement : « Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir le devenir, certes non » (NDiaye, 2007 [1990],

p. 226) tandis que dans *Mon cœur à l'étroit*, Lanton renouvelle facilement le titre de séjours de Nadia tout en rejetant les demandes des autres. Dans le même roman, Nadia est exclue de son école parce qu'elle est une étrangère. En dénonçant de telles attitudes, l'auteure plaide pour le changement des mentalités, la promotion de la diversité et la reconnaissance du droit à la différence. Cette dénonciation

> contribue aussi à souligner la panne du modèle républicain d'intégration des immigrés issus des anciennes colonies dont beaucoup ne parviennent pas à s'intégrer malgré leur nationalité française. En cela, la nouvelle génération d'écrivains adopte la même posture que leurs aînés en prenant la parole au nom de ceux qui ne l'ont pas pour dénoncer leurs conditions de vie et l'exploitation qu'ils subissent (Albert, 2005, pp. 101–102).

À l'heure postmoderne, les mentalités de certaines gens doivent changer parce le monde, lui aussi, est en proie à beaucoup de changements qui affectent tous les secteurs de la vie. Pour cela, il serait aberrant qu'un peuple méprise un autre prétextant qu'il lui est inférieur. Tel est le message qui est donné au lecteur occidental.

Quant au lecteur francophone, il peut en tirer l'information que l'Occident n'est pas un paradis comme le prétendent certains personnages des romans africains. Quand la situation n'est pas au beau fixe, l'étranger devient le bouc émissaire et il est taxé d'en être l'auteur. Peu importe la manière dont l'étranger (le migrant) se comporte, les romans de NDiaye font état d'une impossible intégration effective dans la société de référence. Cette situation s'observe chez Fanny dont les résultats scolaires sont excellents mais sa tante ne l'estime pas, plutôt elle la décourage. Les passages qui suivent illustrent la non-reconnaissance des compétences de Fanny par Tante Colette : « Tu as écrasé, c'est le mot, mon Eugène par tes résultats scolaires. A quoi cela te servait-il ? A te rendre l'estime de ta famille ? C'est tout le contraire que nous exigeons de toi » (NDiaye, 2007 [1990], p. 154). Il en va de même pour Nadia qui, dans *Mon cœur à l'étroit*, n'est pas admirée dans son école où elle exerce depuis quinze ans bien qu'elle soit une enseignante patiente, fidèle et infatigable. Donc l'ailleurs n'est pas du tout repos car l'effort de l'étranger n'est pas valorisé. Il reste cet individu qu'« *on ne peut pas recevoir mais qu'on ne peut plus renvoyer* » (Sylla, 2013, p. 205). S'il faut chercher le salut, le refuge ou la tranquillité, il se trouve chez soi. C'est dans cette optique qu'après que Fanny, exclue définitivement de sa famille, est rejetée par le maire du village, se réfugie en marge de celui-ci alors que ce lieu est un hors lieu, un non-lieu. Par contre, pour Nadia qui avait quitté volontairement sa famille, elle y revient quand la vie tourne mal et ses parents l'accueillent chaleureusement comme pour le retour biblique de l'enfant prodigue.

L'univers mis en relief dans les romans ndiayïens est marginal. Il est peuplé de personnages dont les comportements remettent en cause la représentation traditionnelle de la famille. Cette institution, fragmentée et éclatée à cause de la diversité culturelle et identitaire de la société contemporaine, n'est plus un refuge pour ses sujets. Il est par contre un espace d'ennuis et de contradiction, un lieu où tout se négocie autour des intérêts personnels. Les relations se nouent et se dénouent chaque fois que le désir de l'un de ses membres n'est plus satisfait. Dans ce cas, l'autre cherche à créer de nouvelles relations qui lui permettraient de combler son manque. Avec un comportement pareil, la société perd ses repères, et cette perte peut s'observer dans plusieurs sociétés.

4. L'éclatement du genre : un roman protéiforme

La littérature est un phénomène mondial. En cela, elle peut être interprétée comme la représentation du monde. Pour cela, tout changement qui intervient dans la société se répercute sur la littérature de ladite société, à un moment donné de son histoire. C'est dans cette perspective qu'on pourrait expliquer pourquoi, après l'acquisition de l'indépendance des anciennes colonies françaises, les romanciers francophones ont adopté de nouvelles formes d'écriture. Ces romanciers adoptent une écriture que Jean-Marc Moura appelle l'« esthétique de la résistance » (Moura, 2013, p. 66). Celle-ci consiste en la transgression du modèle métropolitain devenu incapable d'exprimer l'identité des peuples en phase de changer leur destinée. Dès lors, les auteurs n'écrivent plus pour plaire au maître, mais dans l'objectif de

> marquer une double et contradictoire filiation : avec la tradition littéraire française/ avec la terre d'où elle naît. Il fallait à l'écrivain simultanément se détacher d'un espace littéraire purement mondain tout en étant reconnu des lettrés qui appartenaient à ce milieu et avaient le pouvoir de consacrer ses écrits (Moura, 2013, p. 76).

C'est ainsi qu'ils optent pour de nouvelles techniques d'écriture qui n'ont rien à voir avec celles de leurs aînés. S'ils reprennent certains motifs développés par les écrivains de la période coloniale, ce n'est pas pour les imiter mais ils les adoptent et les adaptent dans un nouvel espace littéraire marqué par la transgression des formes scripturaires antérieures. Ces écrivains « affichent une ferme volonté de rompre avec les habitudes de leurs devanciers et avec l'écriture normée pour produire des œuvres originales » (Amangoua Atcha, 2014, p. 153). En conséquence, on assiste à la production, et cela d'une façon très remarquable, des œuvres dialogiques et polyphoniques. Le dialogisme et la polyphonie des œuvres littéraires se présentent sous plusieurs formes : « […] dialogue entre les cultures, mélanges des genres et des formes littéraires, conni-

vence entre les arts et les médias, croisements de toutes ces pratiques littéraires, artistiques et médiatiques en des formes d'expression hétéroclites et variées » (Tro Dého, 2014, p. 11).

Les romans de Marie NDiaye juxtaposent les genres littéraires et les médias de natures différentes. Dans cette logique, le décloisonnement générique entraîne le brouillage des frontières entre les différents genres littéraires, et dans notre cas, il remet en cause la forme du roman classique. Le roman devient alors un carrefour où s'imbriquent les différentes formes d'expression artistique. Cette pratique d'écriture est une forme de contestation du modèle occidental comme la seule forme canonique. Ainsi chez NDiaye, le rejet de ce modèle, qui est marqué par l'hybridité générique, s'observe à deux niveaux : le décloisonnement des genres littéraires et des médias.

Au premier niveau, l'hybridité générique est marquée par l'intégration des codes narratifs du conte populaire ou merveilleux, de la tragédie grecque et du chant. *En famille* renvoie au conte populaire sous plusieurs formes. Même si quelquefois, ce qui se passe dans le roman fait allusion à ce qui se passe dans le monde réel, quelques indices romanesques permettent d'avancer que certains évènements de l'histoire se déroulent dans un univers structuré comme un monde merveilleux. Le temps de l'histoire et l'espace restent indéterminés tout au long de la trame narrative. La marque temporelle qui revient souvent est « autrefois » et celle-ci plonge le récit dans un temps indéterminé. Il en est de même de l'espace avec les marques comme « le village », « la ville » ou « la cité ». Dans ce roman, l'action progresse dans un mouvement circulaire où la protagoniste traverse beaucoup de lieux avec, chaque fois, une épreuve à surmonter. Mais, comme chaque obstacle est de taille, la fin est tragique. À côté des indices évoqués, d'autres éléments abolissent la frontière entre le réel et le surréel. Il s'agit notamment de la scène où Fanny, qui est morte dévorée par le chien de son cousin, réapparaît le visage modifié (NDiaye, 2007 [1990], p. 211). Cette introduction de la magie dans le récit s'observe également dans la dixième partie du roman intitulée « Printemps » (NDiaye, 2007 [1990], pp. 286–293). Dans cette partie, l'esprit de l'aïeule revient pour condamner Fanny de sa méconduite dans la famille et pour lui signifier qu'elle n'a aucun droit aux biens du village car la loi est muette pour des gens qui lui ressemblent. En pointant du doigt le fait que la loi est muette au sujet des étrangers, l'auteure plaide pour la révision de la loi afin de mettre en place des dispositifs juridiques qui protégeraient les étrangers. L'auteure fait également allusion au conte dans le rapport intertextuel qu'*En famille* entretient avec le conte merveilleux *La Belle au bois dormant*. Dans son errance, Fanny dit que l'origine de son malheur est que tante Léda n'a pas été invitée à l'occasion de sa naissance, comme on l'a fait pour tous les membres de sa fa-

mille. Il est possible de lire l'absence de Léda comme l'allusion à la treizième fée chez Charles Perrault, qui, n'ayant pas été invitée au baptême de la princesse, l'a maudite. On observe également l'intrusion du surnaturel dans *Mon cœur à l'étroit*. Ici, Ange est malade et est entretenu par Noget. Ce dernier est présenté comme un personnage diabolique dont Nadia dénonce la « stratégie d'ensorcellement » (NDiaye, 2007, p. 105) et dont elle porte un enfant diabolique. Cet enfant finira par sortir de son ventre, une nuit, sous la forme d'une anguille noire et visqueuse grâce à cette « semoule émiettée chaque matin par des doigts honnêtes » (NDiaye, 2007, p. 372) de sa mère.

Le mélanger des genres, dans les romans analysés, tient également au fait que leurs structures font allusion au texte théâtral. En effet, les protagonistes des romans de NDiaye font des aventures qui les rapprochent des personnages tragiques. Fanny et Nadia sont coupables d'une faute dont l'origine reste inconnue. Dans *En famille*, Tante Colette reproche à Fanny d'être une « *anomalie* » et de s'être « *transformée en faute* » (NDiaye, 2007 [1990], p. 153) sans pour autant préciser de quelle manière cette faute a été commise. Dans *Mon cœur à l'étroit*, réfléchissant sur les causes de sa culpabilité, Nadia pense qu'elles seraient dues à son orgueil, au reniement de sa famille et de son origine sociale. Pour les deux personnages, aucune faute claire ne vient expliquer le motif de leur culpabilité parce qu'en réalité, elles ne sont coupables de rien. Les parcours de Fanny et de Nadia les rapprochent de celui des personnages tragiques. Au début des romans, la situation sociale des deux personnages est stable. Elles sont en accord avec leur univers familial. Cependant, au fur et à mesure que les récits progressent de la situation initiale vers la situation finale, leurs situations sociales se détériorent pour aboutir à l'échec. De plus, *En famille* et *Mon cœur à l'étroit* sont des romans dialogués. Une partie de la narration est assurée par un narrateur principal qui, quelquefois, se présente comme un metteur en scène et cède la narration aux personnages qui échangent à travers le texte. Ainsi, dans la cinquième partie de *En famille*, le quatrième chapitre intitulé « Conversation avec Eugène » (NDiaye, 2007 [1990], pp. 171–173) peut en être une illustration. À l'exception d'un paragraphe où le narrateur décrit le cadre de cette conversation, le reste du chapitre est ponctué de questions de Fanny et de réponses d'Eugène. *Mon cœur à l'étroit* est également bâti sur la même structure dialogique. Dans ce dernier roman, les conversations téléphoniques viennent intensifier le caractère dialogique du texte. On les retrouve (pp. 113–121), (pp. 357–359), (p. 371), (pp. 374–375), etc., où les différents personnages prennent la parole pour échanger dans différents contextes.

Chez NDiaye, le croisement du genre romanesque et du genre théâtral est très manifeste d'un roman à un autre. À ce propos, il semble même que le débat sur la sé-

paration des genres ne l'intéresse pas. En ce sens, elle a affirmé qu'elle avait commencé à écrire du théâtre sans vouloir en écrire ni savoir qu'elle en écrivait. Selon ses propos, en commençant à écrire une pièce de théâtre, il lui semblait qu'elle écrivait un roman court dont elle gardait les dialogues en supprimant les parties descriptives. Quant à la question de savoir si ce qu'elle écrivait était représentable, cela n'a jamais eu d'importance chez elle. Ainsi, elle conclut :

> […], autrement dit, les deux écritures, romanesque et théâtrale, ont signifié pour moi la même chose, à tel point que je considère pareillement importantes la lecture silencieuse des romans et celle des pièces : il faut que le texte de celles-ci résiste tout autant que le texte romanesque, quoi qu'on en fasse par la suite (Hennigfeld, 2013, p. 196).

Ailleurs, à la question d'un journaliste de savoir s'il existe chez elle une différence entre l'écriture théâtrale et l'écriture romanesque, elle répond :

> Non, pas vraiment. Pour moi, c'est la même démarche, le même geste littéraire. Ce qui change, c'est la technique employée, et la forme, le style d'écriture. Mais je conçois une pièce comme un roman. J'en dessine le plan de la même façon et je rêve pareillement, très longtemps, autour des personnages avant de me mettre à écrire (Hennigfeld, 2013, p. 196).

Mon cœur à l'étroit est également ponctué des extraits du chant, ce qui rend perméable la frontière entre le roman classique et le roman de Marie NDiaye. Ces extraits se trouvent aux pages (337, 338, 339, 363, 364, 372, 375 et 378). Mis à part ce croisement de genres entre le roman et le chant, cette écriture soulève la question de ce qui relève du style oral et de l'écrit. Le roman est un genre qui relève de l'écrit par excellence tandis que le chant relève de l'oral. Cette écriture brouille également la distinction entre l'oral et l'écrit.

En juxtaposant les différents genres littéraires, Marie NDiaye rejette le modèle balzacien du roman classique linéaire et pratique une écriture libérée de toute contrainte esthétique. Les différents genres littéraires qui s'imbriquent au roman créent des discontinuités au niveau narratif et lui impriment une structure formelle difficile à décrire avec précision. Dès lors, le roman devient un produit artistique aux frontières perméables. Cette perméabilité peut s'expliquer par le fait que les auteur·e·s évoluent dans un environnement multiculturel, transculturel, multilingue et transnational et se traduit par l'écriture de l'« hétérogénéité », du « métissage », du « mic mac », etc., comme stratégie scripturale des écrivains migrants. Dans le cadre des écrivains migrants comme Marie NDiaye, l'écriture de l'hybridité « *relève d'un "rêve d'unité" voulant concilier des univers symboliques différents* » (Moura, 2013, p. 147). Ce rêve trouve

sa raison d'être dans le fait qu'avec des textes hybrides, la lecture unidirectionnelle est impossible parce que pour qu'elle soit efficace, il faut mobiliser des savoirs variés, c'est-à-dire qui proviennent de deux ou plusieurs cultures. Cette écriture est marquée par une « négociation permanente de l'œuvre entre ces deux scénographies qui fait des littératures francophones des littératures en mouvement, s'emparant incessamment des éléments de leurs modèles pour les faire jouer l'un contre l'autre ou l'un avec l'autre » (Mourra, 2013, p. 146).

L'hétérogénéité des romans de Marie NDiaye se lit également à travers la relation intermédiale qui les traverse. En ce sens, les romans étudiés alternent des textes et des images (ou des extraits qui font allusion aux images). Dans *En famille* comme dans *Mon cœur à l'étroit*, l'auteure fait allusion aux images et ne les intègre pas dans le corps du texte. Dans le premier roman, les allusions à l'image sont nombreuses, mais au lieu d'illustrer le texte, les images viennent pour compliquer la recherche de l'héroïne et génèrent l'incompréhension de la part de sa famille. C'est le cas, par exemple, de la photographie présentée par Fanny (p. 13), celle présentée par Tante Colette (p. 151), etc., et la photo présentée par Noget dans *Mon cœur à l'étroit* (p. 369). Si dans les deux romans, NDiaye n'insère pas des images dans le texte, elle le fait excessivement dans *Autoportrait en vert*.

Dans ce dernier roman, textes et images alternent de telle sorte qu'on pourrait parler de « roman-photo ». On les retrouve aux pages (8, 10, 16, 26, 31, 34, 38, 44, 47, 56, 62, 73, 83, 87, 92, 106 et 109). Comme dans *En famille*, les photos de ce roman sont intégrées dans le texte pour créer la confusion au niveau narratif et celui-ci a un lien avec les frontières du genre dont nous parlons. Cette confusion commence dès le titre du roman. L'autoportrait est un récit qui parle de l'auteur.e et celui/celle-ci doit être explicitement évoqué.e. Le nom de l'auteur·e qui est sur la couverture doit cadrer avec celui du personnage principal. Mais pour le cas de NDiaye, le lecteur / la lectrice est surpris.e de constater que le texte ne parle que « des femmes en vert ». Il ne s'agit pas d'un autoportrait au sens classique, car selon Cornelia Ruhe, ce titre « suggère que le texte met en relief de façon intermédiale une autre confession intime que celle à laquelle le lecteur s'attendait » (Ruhe, 2013, p. 19). De plus, Cornelia Ruhe montre que la confusion réside dans le fait que les photographies constituent deux séries différentes : la première est composée d'anciennes photos de famille que NDiaye a prises au hasard et la seconde comporte plusieurs photographies de la photographe Julie Ganzin. Toutes les photographies de ces deux séries, bien qu'intégrées dans le corps du texte, viennent créer le flou. Elles sont sombres et ne donnent aucune information permettant de comprendre le texte. S'exprimant sur ces deux séries, Cornelia Ruhe

dit qu'« elles illustrent deux façons différentes de percevoir la réalité » (Ruhe, 2013, p. 20). Au niveau de la narration, le roman met en scène l'histoire des « femmes en vert » qui se démultiplient dans les différents microrécits et se métamorphosent en des copies reproductibles à l'infini. Ce processus de métamorphose pousse la narratrice du roman à douter de l'identité des « femmes en vert » évoquées dans le roman. Ici, il y a la fragmentation de la trame narrative générée par cette démultiplication et cette métamorphose qui se reproduisent sans cesse.

De ce qui précède, nous constatons que la manière dont l'histoire romanesque est racontée ressemble à la manière dont le récit est construit. Le flou est également perceptible au niveau du roman en tant que genre littéraire, du moment où il intègre allègrement les photos. L'alternance des photos et des récits remet en question la chronologie et l'unicité du roman, ce qui subvertit le modèle classique du roman balzacien. Dans *Autoportrait en vert*, la subversion de la forme classique du roman est également renforcée par le fait que pour tous les romans de NDiaye, aucune information n'est donnée sur la couverture ou sur la quatrième de couverture pour mentionner le genre auquel appartiennent les livres en question. Elle laisse au lecteur/ à la lectrice le plaisir de déterminer, après lecture, à quels genres littéraires appartient le texte lu.

En plus de la photo, les romans de NDiaye renferment la lettre et la carte postale. Même si ces deux médiums ne sont pas très fréquents, ils participent de la fragmentation des romans et créent le flou autour de liens entre les personnages. Échangées par les personnages, les lettres révèlent des liens étranges entre eux. Une lettre de la mère de Fanny lui ordonne de ne plus la considérer comme sa mère dans *En famille* tandis que celle de Ralph condamne énergiquement le comportement de sa mère avec des termes qu'un enfant respectueux n'aurait pas utilisés pour parler de celle-ci, dans *Mon cœur à l'étroit*. La carte postale donnée à Fanny par le domestique de son père est floue et ne donne aucune information quant au lieu où se trouve tante Léda. Elle complique plutôt sa quête.

En juxtaposant les genres littéraires et les médiums dans un même texte, l'auteure rompt avec les codes de l'esthétique classique qui reconnaissent l'autonomie ou l'indépendance d'un genre littéraire par rapport aux autres. Ainsi écrit-elle des textes aux frontières floues, qui se rangent difficilement dans les genres littéraires inspirés du modèle occidental. En procédant de la sorte, NDiaye dénonce le modèle d'unicité dans les formes d'écriture et de lecture. Si ce modèle a été efficace à un certain moment de l'histoire littéraire, il n'est plus opportun parce que nous sommes à l'ère de l'ouverture, de la diversité et de la mondialisation. En rompant avec les codes de l'esthétique classique, NDiaye participe au renouvellement du genre romanesque.

5. Conclusion

La réflexion réalisée permet d'affirmer que Marie NDiaye, en tant qu'auteure française, échappe à la classification traditionnelle qui s'effectuait en tenant compte du concept d'État-nation. Elle est uniquement française contrairement aux autres écrivains migrants qui sont « franco-quelque chose ». Son œuvre explore des thèmes, comme celui de la famille, qui mettent en scène des sujets en perte de repères. C'est notamment le cas des familles des romans étudiés qui montrent que cette institution légendaire n'est plus un refuge pour ses membres, mais une source d'ennuis. Cette représentation s'explique par le contexte de la globalisation ou de la mondialisation qui génère le métissage sous toutes ses formes. Dès lors, les concepts traditionnels ne sont plus capables de représenter les réalités du monde contemporain. Pour faire face à cette situation, il faut créer d'autres concepts susceptibles de traduire la réalité hétérogène de la période postmoderne. C'est dans cette logique que le roman ndiayïen échappe à la convention esthétique classique. Ainsi, « l'auteure refuse la parenté avec les moules des genres avérés et renonce à s'intégrer dans une grande et heureuse « famille » littéraire » (Bengsch et Ruhe, 2013, p. 11). Dans cet ordre d'idées :

> […], les chemins de Marie NDiaye ne sont pas ceux des autres et encore moins des grandes voies toutes tracées. Ni les genres littéraires, ni l'expectative du public, ni les lois du marché (littéraire) ne l'intéressent. Si l'on avait à caractériser l'œuvre de Marie NDiaye, la seule règle à laquelle elle se conforme est celle de la rupture délibérée avec les attentes, celle du refus de toute règle. Ses livres résistent aux compétences acquises par le lecteur pour comprendre les textes, ils le frustrent en lui soustrayant les certitudes qui lui paraissent évidentes. (Bengsch et Ruhe, 2013, p. 9).

En procédant de la sorte, NDiaye participe à l'écriture de la contestation des canaux esthétiques hérités du modèle occidental en brisant les frontières génériques. Ainsi, elle écrit des romans étranges qui échappent au classement dans la nomenclature générique classique. Ces romans entretiennent un rapport étroit avec le conte populaire ou merveilleux ; ils présentent la structure du texte théâtral, intègrent facilement le chant, l'image, la lettre, etc. Ce sont des textes hors normes, hors genres. En résumé, que ce soit au niveau thématique comme au niveau de la forme, l'écriture de l'auteure *d'En famille* défie les habitudes et rejette l'immuabilité des choses. Tout change sans cesse pourrait être sa devise. En conséquence, « la frontière n'est plus alors une structure linéaire qui tranche entre deux espaces mais un lieu de coexistence, de transfert et de mélange, bref de métissage » (Moura, 2013, p. 169).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Amangoua Atcha, P. (2014). « Les tissages médiatiques dans le roman africain francophone ». In R. Tro Dého, Ph. Amangoua Atcha et A. Coulibaly (dirs.), *Médias et littérature. Formes, enjeux et postures*, (pp. 153–169). L'Harmattan.

Bengsch, D. et Ruhe, C. (2013). Perturbations inconnues : l'œuvre de Marie NDiaye. In D. Bengsch et C. Ruhe (dir.), *Une femme puissante. L'œuvre de Marie NDiaye* (pp. 7–16). Rodopi B. V.

Bonnet, V. (2002, 31 janvier). Où situer Marie NDiaye ? *Africultures* (45). **http://africultures.com/ou-situer-marie-ndiaye-2102/?utm_source=newsletter&utm_medium=email&utm_campaign=539#sthash.n5v6rH49.dpuf**

Cazenave, O. (2003). *Afrique sur Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*. L'Harmattan.

Chevrier, J. (2004). Afrique(s) -sur-Seine : autour de la notion de « migritude ». *Notre Librairie. Revue des littératures du sud*, (155–156), 96–100.

Christiane, A. (2005). *L'immigration dans le roman francophone contemporain*. Khartala.

Hennigfeld, U. (2013). Humain, trop humain, rien d'humain : le théâtre de Marie NDiaye. In D. Bengsch et C. Ruhe (dir.), *Une femme puissante. L'œuvre de Marie NDiaye* (pp. 177–199). Rodopi B. V.

Lipovetsky, G. (1983). *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*. Gallimard.

Lyotard, J.-F. (1979). *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Minuit.

Mbembe, A. (2000). De la postcolonie. Essai sur l'imaginaire politique dans l'Afrique contemporaine. Karthala.

Moura, J.-M. (2013). *Littérature francophone et théories postcoloniales*. PUF.

NDiaye, M. (2007 [1990]). *En famille*. Minuit.

NDiaye, M. (2003 [1996]). *La Sorcière*. Minuit.

NDiaye, M. (2005). *Autoportrait en vert*. Mercure de France.

NDiaye, M. (2007). *Mon cœur à l'étroit*. Gallimard.

NDiaye, N. (2009, 30 août). L'écrivain Marie NDiaye aux prises avec le monde. *Les Inrocks.* **https://www.lesinrocks.com/actu/lecrivain-marie-ndiaye-aux-prises-avec-le-monde-51173-30-08-2009/**

Quaglia, E. (2013, 15 juillet). Marie NDiaye : de l'écriture migrante à une écriture de la migration. Lire le roman francophone. Hommage à Parfait Jans (1926-2011). *Publifarum*, (20). **http://www.farum.it/publifarum/ezine_articles.php?art_id=253**

Rabaté, D. (2008). *Marie NDiaye*. Textuel.

Raffestin, C. (1986). Éléments pour une théorie de la frontière. *Diogene*, *34*(134), 3–21. **http://archive-ouverte.unige.ch/unige:4348**

Sylla, A. (2013). Le négoce de la distance : rhétorique des rapports humains dans le théâtre de Marie NDiaye. In D. Bengsch et C. Ruhe (dirs.), *Une femme puissante. L'œuvre de Marie NDiaye* (pp. 201–2015). Rodopi B. V.

Waberi, A. A. (1995). Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains d'Afrique noire. *Notre librairie. Revue des littératures du sud*, (135), 8–15.

Monsieur **Pierre Nduwayo** est né à Mwumba (Burundi) en 1979. Après ses études primaires et secondaires qu'il a effectuées avec succès dans son pays, il est entré à l'Université du Burundi, à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, d'où il est sorti Licencié en Langue et Littérature françaises, en 2008. Il a enseigné le français au Lycée de Tora avant d'être recruté comme Assistant à l'École Normale Supérieure du Burundi, en mars 2009. De septembre 2011 à septembre 2013, il est allé à l'Université Catholique de Louvain (Belgique) pour faire un master en Langues et Littératures françaises et romanes. En octobre 2013, Nduwayo Pierre a réintégré l'École Normale Supérieure et y a enseigné comme Maître assistant jusqu'en décembre 2015. Il est ensuite parti à l'Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso) pour préparer une thèse de doctorat qu'il a soutenue en littératures francophones en janvier 2020. Actuellement, Pierre Nduwayo est enseignant-chercheur à l'École Normale Supérieure du Burundi, au Département des Langues et Sciences Humaines, où il est Chargé de cours depuis février 2020. En plus, il enseigne à titre partiel des cours de littérature à l'Université du Burundi. Ses travaux de recherches portent essentiellement sur les nouvelles écritures africaines, la littérature de l'immigration, la littérature et les transferts culturels. Il est également membre du Centre de Recherche et d'Études en Lettres et Sciences Sociales (CRELS) attaché à l'École Normale Supérieure du Burundi. Il a déjà écrit sept articles.

CC BY NC SA

LIMES

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26238

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 05/03/2023
Accepté : 28/04/2023

Penser la notion de frontière dans *Rêves de femmes* de Fatima Mernissi – de quelques transgressions identitaires, culturelles et génériques –

MOURAD LOUDIYI
Centre Régional des Métiers de l'Éducation et de la Formation / Maroc
✉ loudiyi.mourad@gmail.com

RÉSUMÉ. À travers sa représentation traversée par l'idéologie féministe islamique, une perspective sur la frontière et sa poétique dans *Rêves de femmes : une enfance au harem* de Fatima Mernissi, s'ouvre comme un topos sur ce schème basal à la constitution de l'entité humaine (surtout féminine) comme être situé qui se situe. S'attachant à divers ordres de discours, tantôt croisés, tantôt opposés, sur les champs de la littérature, de la sociologie, de la géographie et de la culture, notre trajectoire va naviguer autour de et dans cette notion complexe qu'est la frontière. L'intérêt de cet article se traduit par l'analyse historico-sociologique qui nous permet ainsi de comprendre qu'au-delà des transgressions des frontières géographiques, culturelles et religieuses, les femmes mernissiennes tentent d'imposer leur place dans divers sphères de l'espace publique.

MOTS-CLÉS :
frontière ;
harem ;
culture ;
identité ;
transgression

Pour citer cet article
Loudiyi, M. (2023). Penser la notion de frontière dans *Rêves de femmes* de Fatima Mernissi – de quelques transgressions identitaires, culturelles et génériques –. *HYBRIDA*, (6), 55–75. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26238

RESUMEN. *Pensar la noción de frontera en 'Rêves de femmes' de Fátima Mernissi –de algunas transgresiones identitarias, culturales y genéricas–.* A través de su representación en la ideología feminista islámica, una perspectiva de la frontera y su poética en *Rêves de femmes: une enfance au harem* de Fátima Mernissi, se abre como un topos sobre este esquema básico a la constitución de la entidad humana (especialmente femenina) como un ser situado que se sitúa a sí mismo. Centrándonos en varios órdenes de discurso, a veces cruzados, a veces opuestos, en los campos de la literatura, la sociología, la geografía y la cultura, nuestra trayectoria navegará alrededor y dentro de la compleja noción de frontera. El interés de este artículo reside en el análisis histórico-sociológico que nos permita comprender que, más allá de las transgresiones de las fronteras geográficas, culturales y religiosas, las mujeres mernissianas tratan de imponer su lugar en diversas esferas del espacio público.

PALABRAS CLAVE:
frontera;
harén;
cultura;
identidad;
transgresión

ABSTRACT. *Thinking the Border Notion in Fatima Mernissi's 'Rêves de femmes' –some identity, cultural and generic transgression–.* Through its representation crossed by Islamic feminist ideology, a perspective on the border and its poetics in *Rêves de femmes: une enfance au harem* by Fatima Mernissi, opens up like a topo on this basic scheme to the constitution of the humanentity (especially female) as being situated which is situated. Focusing on various orders of discourse, sometimes crossed, sometimes opposed, in the fields of literature, sociology, geography and culture, ourtrajectory will navigate around and within this complex notion of the border. The interest of this article is reflected in the historicalsociological analysis that allows us to understand that beyond the transgressions of geographical, cultural and religious boundaries, Mernissian womentry to impose their place in various spheres of public space.

KEY-WORDS:
border;
harem;
culture;
identity;
transgression

Introduction

La représentation de la frontière dans *Rêves de femmes : une enfance au harem* de Fatima Mernissi fait apparaître un espace de délimitation répressive instauré par la nécessité de maintenir une emprise patriarcale, apostasiée par le manque constant d'identités transgressives. L'œuvre littéraire choisie révèle l'exacerbation des phénomènes postcoloniaux dans les espaces du harem comme frontière infranchissable (hybridité, hétérogénéité, altérité, transgénéricité, transculturalité…); elle met en scène des lieux multicentriques qui accentuent la décomposition des identités et altèrent l'idée d'intégration personnelle. Y sont rapportés des récits testimoniaux dénotant une r-évolution douce et des stratagèmes de sédition face à l'imposition d'un régime hégémonique. L'écrivaine se porte alors comme le héraut de ses congénères cantonnées dans différentes frontières en faisant émerger un imaginaire social excentrique interrogeant la politique, l'histoire et la culture marocaines. Placés dans un entre-deux, à la fois inter- et extra-spatial, leurs traits identitaire et culturel suffisamment prononcés sont l'élément incontournable de ce roman, et en sont le cas d'espèce du genre.

Indispensable à l'étude du récit dans ce récit, la notion de « Frontière » engendre *ipso facto* chez les héroïnes mernissiennes claustrées des réactions transgressives dans une société où le traditionalisme a la mainmise sur tous les aspects de la vie quotidienne. Les influences d'une culture ancestrale et d'une société conformiste et en proie à de multiples faits socioculturels forment ainsi la matière diégétique de ce roman plein de détours narratifs et discursifs. Dans ce récit, il s'agit d'une déambulation guidée dans l'enfance de la narratrice où souvenirs et paroles remontent à la mémoire pour aller au-delà des frontières établies par un système patriarcal. Le point de vue focal est ici plus clairement celui d'une jeune héroïne (la narratrice) témoignant de la vie des femmes à l'intérieur d'un harem domestique en pleine métamorphose. Son paysage intérieur est sujet à des bouleversements, selon une géographie devenue problématique. Ses contours et ses murailles intraversables, érigés comme des frontières, sont battus en brèche et quelques limites paraissent précaires alors même que la famille, véritable caution de leur pérennité, craint leur effraction. Sont évoqués ses souvenirs d'enfance pour décrire les conditions des femmes vivant dans un monde clos, protégé et exclusif où les frontières sont claires. En effet, parler du récit mernissien, c'est en quelque sorte parler de la révélation d'une organisation au sein d'un espace délimité par des frontières bien établies par le patriarcat. Ce sont des frontières matérielles, mais aussi abstraites, spirituelles et morales. C'est la traduction symbolique et les différentes significations socio-culturelles que nous comptons mettre exergue à travers cette recherche (Le Joliff, 2019).

Ainsi, le texte de *Rêves de femmes* doit donner un point de vue original sur la frontière, à partir duquel nous pouvons penser son appartenance à l'ordre symbolique et non partir de l'idée de cette appartenance pour la vérifier dans la littérature. C'est à un parcours de certains de ces nœuds, auquel nous invitons notre lecteur, passant par certains de ces endroits où peut se réfléchir l'objet qui nous occupe ici, à savoir : la frontière. Quel est donc le sens de la frontière ? Comment est-elle pensée à partir du récit mernissien ? Comment ce récit est-il pensé à partir de la frontière ? Nous entendons donner à cet examen d'éléments de l'intraréfenrentialité, puisés du corpus retenu, une tournure réflexive, en ce sens qu'il engage l'interrogation subjective individuelle dans un dialogue avec d'autres œuvres de Fatima Mernissi, suivant la perspective intertexualiste, d'abord, avec un contexte socioculturel et idéologique ensuite, et plus largement avec un horizon sociohistorique dont il s'agit en fait de prendre la mesure à travers l'objet étudié en question. L'objectif poursuivi est de montrer que la réponse aux interrogations de départ engage la formulation d'une position sociologique, culturelle et identitaire qui ne peut se contenter d'être seulement symbolique et imaginaire. L'enjeu est tout simplement la mise en forme d'une expression littéraire qui sache reconnaître les diverses dimensions du dialogue qu'elle entretient avec son époque, si tant est que cela fasse aussi partie de l'entreprise de la culture au contact d'autres formes culturelles étrangères. En bref, l'enjeu est de revenir, au terme de l'analyse, à la possibilité de synthèse sur laquelle devrait déboucher toute interrogation profonde sur la frontière, lorsqu'elle saisit le caractère véritablement dialogique de la culture, de l'Histoire, de la société et de leurs caractères réellement dialectiques de leurs fondements symboliques. Nous interrogeons les diverses formes de la frontière, topos riche et conflictuel dans un harem aux structures spatiales inextensibles :

– La frontière comme notion socioculturelle et religieuse rendant compte de sa diversité étymologique et symbolique. Ainsi, la frontière géographique instaurée dans le harem obéit à une forme de symbolisation de l'espace. Au-delà de son acception socioculturelle, elle métaphorise tour à tour la relation et l'ostracisme, le même et l'autre, le joug et l'insubordination.

– La frontière spatiale intra-diégétique séparant des espaces (pièces centrales/pièces de marge, ancien médina/ville nouvelle, le Nord espagnol/le Sud français, l'Interdit/le Permis).

– La frontière culturelle qui fait de la culture la description d'un mode de vie particulier traduisant certaines significations et certaines valeurs, dans les institutions et le comportement social, redouble ou recrée esthétiquement les fractures de l'espace par les moyens propres au cinéma ;

– La frontière générique remise en cause par une écriture réfractaire à toute stabilité du genre romanesque. Cette transgénéricité est la pratique par laquelle le roman mernissien aspire à battre en retraite et à proposer un accommodement romanesque dénuée de lois et de coercitions entre les genres littéraires.

1. Prolégomènes théoriques de *Hudud* (frontière) : concept, conceptualisation et champ conceptuel

La perspective de la notion de frontière, conçue comme un argument diégétique (Aubès et Olivier, 2019) dans ce récit d'enfance, révèle l'interaction entre l'espace, qu'il soit clos ou ouvert, et l'existence féminine, et la manière dont la frontière est représentée par cette interaction. Elle est associée à la contrevenance envers le tabou dans une société conservatrice des années quarante. La condition de vie de l'auteure comme celle de ses héroïnes est régie par des coutumes et des valeurs morales, reconnues par la religion et l'inconscient collectif des frontières infranchissables. Tout l'enjeu de l'écriture mernissienne est à inscrire dans cette détermination de revisiter ce système de valeurs pour franchir ces « *hudud* ». Répété et expliqué douze fois à la troisième page du récit, puis réapparu à plusieurs reprises tout au long du récit, le concept de « *hudud* » (Frontières) est fortement lié à cette écriture-dévoilement qui cherche à rendre publiques des pensées censées être intimes. Selon la conception de l'Islam, les « *hudud* » font montre d'un principe originel fondateur et de la condition sine qua non à l'ordre du harem et de la société marocaine. Dans ce roman, outre cette vision religieuse, ils désignent la dimension spatiale et géographique. Ils sont le lieu où sont exacerbés des processus politiques, économiques et sociaux (Amilhat-Szary, 2015).

De prime abord, la notion de « *hudud* » témoigne de la limite spatiale de l'exercice de la souveraineté marocaine sous l'occupation étrangère (Foucher, 1991, p. 38). Elle est introduite en filigrane comme résultat du partage spatial du Maroc par les deux anciennes puissances coloniales française et espagnole : « Les Français et les Espagnols se sont pratiquement étripés sur notre sol. Puis, comme ils n'ont pas réussi à s'exterminer mutuellement, ils ont décidé de couper le Maroc en deux » (Mernissi, 1996, p. 6). Par l'évocation de cet épisode qui documente la résistance des Marocains face aux Français, l'auteure établit un parallèle avec l'arbitraire des relations hiérarchiques entre colonisés/colonisateurs, femmes/hommes et adultes/enfants. Au centre de tout cet ensemble du processus colonial se trouve l'enjeu arbitraire de la frontière : « La frontière est une ligne imaginaire dans la tête des guerriers » (Mernissi, 1996, p. 7). Le système colonial se sert de la frontière comme outil, pour distinguer le colonisé et

son territoire. Cette démarcation constitue en soi une violence dans la mesure où le colonisateur désapproprie le sujet colonisé de sa propre terre : « Nos problèmes avec les chrétiens, disait mon père […] lorsque les hudûd, les frontières sacrées ne sont pas respectées… Car les chrétiens […] contestaient constamment les hudûd et les violaient sans cesse » (Mernissi, 1996, p. 5). Dès lors, elle devient un lien symbolique au-delà duquel les forces occupantes enfreignent la souveraineté d'un autre pays, son intégrité, d'où le recours à des expressions telles que : occupation, invasion ou violation. C'est une ligne de séparation plutôt qu'une ligne de solidarité et d'échange où l'occupant et l'occupé sont en conflit. Transgresser la frontière et en imposer une autre est un acte de belligérance et une atteinte au bon voisinage. La scission territoriale du Maroc entre un Nord occupé par l'Espagne et un Sud envahi par la France réduit le mouvement des ressortissants marocains et astreint leur déplacement : « … pour aller vers le nord, il faut un laissez-passer parce que vous entrez au Maroc espagnol. Si vous désirez vous diriger vers le sud, il faut un autre laissez-passer, car disent-ils, vous traversez une frontière pour entrer au Maroc français » (Mernissi, 1996, p. 6). Ce que cette division du pays natal met en lumière, c'est l'évidence de la frontière comme fractionnement de l'intégrité territoriale, et la volonté d'outrepasser ou du moins de réduire les frontières entre les espaces et entre les genres. Les nationalistes ainsi que les figures féminines, vont plus loin en suggérant un effacement des contours de ces frontières. Il ne s'agit pas seulement pour elles d'abolir ces frontières « fictives » qui cherchent à déformer un contexte socio-politique existant depuis des millénaires, mais de veiller à retrouver la géographie d'antan, où le citoyen peut circuler sans franchir des frontières. S'il faut croire les propos du père de la narratrice, la facticité de ces frontières est corroborée par l'Histoire qui bat en brèche le système colonial distinguant le colonisé et son territoire en tant que colonisateur : « Le Maroc, nous expliquait mon père, a existé depuis des millénaires sans partage ni coupures, même avant l'avènement de l'islam, il y a mille quatre cents ans ! Personne n'a jamais entendu de frontières coupant le pays en deux » (Mernissi, 1996, p. 8). L'enracinement des Marocains à leur terre traduit le refus d'ouverture sur l'Autre, l'effacement des frontières et la protection de l'identité. Leur quête pour l'indépendance est une autre forme de conquête pour reconquérir le pays que l'étranger avait conquis. Toutefois, ce fait même de reconquérir, de redonner sa liberté au pays, sous-entend que le pays lui-même est aux mains de l'Autre. Et ce dernier, même s'il se reconnaît lui-même étranger en tant que colonisateur, il s'affirme cependant légitime à en faire un « prolongement » de son territoire.

Fatima Mernissi souligne le double rapport que la frontière entretient avec l'histoire à laquelle elle fait appel pour la contester, et son récit personnel qu'elle rat-

tache à cette histoire. La veine historique devient une manière d'aller à la reconquête de son identité. Après avoir abordé la notion de frontière instaurée par le colonialisme, elle passe sans transition au concept arabe de « *hudud* ». Forgé sur des références historiques et religieuses, il permet à l'auteure comme à son œuvre de transgresser le tabou et de franchir les « *hudud* » que la société et les traditions cherchent à astreindre. D'où la légitimité de l'auteure et de ses héroïnes à outrepasser ses frontières qui circonscrivent leur monde clos et protégé dans le harem. C'est par la voix de son père que la narratrice apprend la connotation d'un tel principe original et fondateur :

> Quand Allah a créé la terre, disait mon père, il avait de bonnes raisons pour séparer les hommes des femmes, et déployer toute une mer entre chrétiens et musulmans. L'ordre et l'harmonie n'existent que lorsque chaque groupe respecte les « hudud ». Toute transgression entraîne forcément anarchie et malheur. Mais les femmes ne pensaient qu'à transgresser les limites. (Mernissi, 1996, p. 7)

Ce sens, nous le trouvons dans l'étymologie du terme et dans le Coran. Dans les dictionnaires de langue arabe, le terme « *hudud* » est le pluriel du terme « *had* » et qui a pour sens la limite, la borne et la frontière, ce qui sépare deux choses. Or, du point de vue de la théologie musulmane, il s'agirait des lois divines, ou « حدود الله » qu'il est recommandé à tout croyant de ne pas transgresser. Le mot prend, par conséquent, une connotation supplémentaire qui est celle du châtiment. Le Coran s'y réfère à plusieurs reprises pour désigner les décrets d'Allah de façon générale et, dans un sens plus technique, certains actes interdits par Dieu (2 : 229) : « Voilà les bornes de Dieu. Ne les transgressez donc pas. Quiconque transgresse les bornes de Dieu, ceux-là sont les oppresseurs ».

C'est ainsi que les femmes mernissiennes arrivent à dénicher derrière les « *hudud* », l'origine de leur discrimination, l'amalgame entre le culturel et le religieux. L'exploitation de la religion par l'instance patriarcale avise la pérennité de la subalternité féminine. Les « *hudud* » grâce auxquels les hommes soumettent les femmes sont loin des préceptes de l'Islam qui prêche l'égalité des sexes, comme le laisse entendre la mère de la narratrice : « La supériorité masculine était une absurdité en contradiction totale avec l'islam : Allah nous a faits tous égaux » (Mernissi, 1996, p. 13). Donc, c'est contre le patriarcat et non contre la religion musulmane qu'elle s'insurge et dénigre ces frontières absurdes : « La terre originelle d'Allah […] n'avait pas de frontières, juste de vastes champs ouverts, sans limites ni bordures » (Mernissi, 1996, p. 62). Pour Mernissi, il est question d'une re-conquête du savoir religieux par et pour les femmes, de façon à les aviser sur leurs droits en islam et à conscientiser la *Umma* (la communauté) en s'appuyant sur le Coran et la Sunna comme ressources de rigueur pour la préé-

minence de l'égalité. Cette réforme musulmane met au jour des questions scabreuses telles que l'Islam et la démocratie, l'Islam et les droits humains et l'Islam, la science et la philosophie. Les prémices de cet esprit réformiste musulman a vu le jour avec *La Femme dans l'inconscient musulman*, où, publié sous le pseudonyme de Fatna Ait Sabbah, Mernissi « a osé franchir un premier hudûd historique majeur : celui de l'exclusivité historique masculine du travail d'exégèse coranique » (Guessous, 2018, p. 3). Pour Habiba, la violence physique perpétrée contre elle est une violation des limites que Dieu consigne à ses fidèles : « Faire du mal à une femme c'est violer les hudud » (Mernissi, 1996, p. 7). L'inviolabilité des « *hudud* » religieux est une mission sacrée que l'école coranique devra perpétuer et préserver contre toute dérogation éventuelle. C'est Lalla Tam, femme sévère et intransigeante, avec son fouet, qui se charge d'inculquer leur respect aux enfants : « L'éducation, c'est apprendre à repérer les *huddud,* dit Lalla Tam, la directrice de l'école coranique […] Être musulman, signifie respecter les *hudud.* Et pour un enfant, respecter les *huddud* veut dire obéir. » (Mernissi, 2004, p. 7). C'est au sein de grandes écoles et universités traditionnelles que se forge le féminisme musulman qui se démarque de l'Occident :

> La libération des femmes n'est pas une idée importée de Paris ou New York, mais bien une idée endogène à la dynamique arabe et musulmane, et qui a mûri au sein des grands centres de la pensée musulmane comme les universités al-Azhar (Égypte), Zitouna (Tunis) et Quaraouiyine (Maroc). (Mernissi, 1996, p. 236)

À force d'être constamment entourée par des frontières érigées par la tradition et la fausse interprétation de l'Islam par les hommes, la narratrice ne cesse de chercher des lignes de démarcation dans sa vie. La notion de frontière qu'on inculque aux jeunes filles de son âge devient un dessein vers lequel tend son existence. Qu'ils soient réels ou fictifs, euphoriques ou traumatisants, les « *hudud* » règlent son destin, édifient son entité et construisent son identité. Exister, continuer à l'être et devenir heureuse à le faire sont sous la dépendance des frontières : « Rechercher les frontières est devenu l'occupation de ma vie. L'anxiété me saisit dès que je ne réussis pas à situer la ligne géométrique qui organise mon impuissance. Mon enfance était heureuse parce que les frontières étaient claires » (Mernissi, 1996, p. 7). Les frontières, en effet, ne sont pas claires et nettes, ce qui dans beaucoup de situations est source de confusion. C'est parce qu'elle conçoit comment la frontière semble organiser tous les aspects de la vie que la narratrice décide d'en faire une raison d'être. Il faut cependant noter que, bien qu'obsédée par cette notion, elle compte métamorphoser cette situation, par la magie des mots et les rêves qui en découlent, à la façon de Shéhérazade. L'esquisse d'un projet de vie commence par la mise en question des « *hudud* », à travers une réinterprétation de

l'Islam, à la lumière des valeurs universelles telles : la démocratie, la liberté individuelle, l'égalité des sexes, etc. À l'origine de cette prise de conscience, c'est la mère de Fatima qui ne cesse de l'exhorter à s'émanciper et changer son statut de femme soumise. Elle voit dans sa fille son alter ego et cherche à tout prix à lui épargner son sort. C'est pourquoi elle se rabat sur l'espoir de voir sa progéniture libre et heureuse : « Tu vas changer le monde, toi, n'est-ce pas ? Tu vas conduire des voitures et des avions comme Touria Chaoui [première femme pilote marocaine]. Tu vas créer une planète sans murailles ni frontières. » (Mernissi, 1996, p.194). Cette mère, animée par le dépoussiérage insufflé par le mouvement nationaliste et l'idéologie progressiste et féministe de Qacem Amine, écrivain précurseur féministe, pense que l'éducation demeure la seule issue à la libération des femmes. Au Maroc, à l'ère du protectorat, Malika El Fassi prenait en main le droit des femmes à l'instruction par le biais de la revue *Majallat Al Maghrib* éditée par Saïd Hajji et dont la version française est *De l'éducation des jeunes filles*. Elle estimait que l'analphabétisme auquel sont vouées les femmes est incompatible avec les vrais enseignements de l'Islam : « [L] es femmes jouent un rôle essentiel dans toutes les sociétés humaines, que les femmes sont la pierre angulaire de la reconstruction d'une nation. Elles sont les premières enseignantes des enfants, les responsables des générations futures. » (El Fassi, 2013, p. 225). C'est pourquoi elle exhorte sa fille à fréquenter l'école et à s'affranchir du port du voile, comme geste émancipateur : « Il ne sert à rien de se couvrir la tête et de se cacher. Ce n'est pas en se cachant qu'une femme peut résoudre ses problèmes » (Mernissi, 1996, p. 32).

Aussi, la petite fille se voit-elle confier une lourde responsabilité, celle d'altérer totalement la situation actuelle de la femme confinée par les « *hudud* ». La volonté de l'auteure narratrice d'avancer dans sa mission militante d'aider les femmes à se libérer du harem est clairement annoncée : « […] la seule vie qui est digne d'un être : sans frontières sacrées ou pas. Une vie aux odeurs nouvelles qui ne rappellent rien d'ancestral. Je cisèlerai les mots pour partager le rêve avec les autres et rendre les frontières inutiles. » (Mernissi, 1996, p. 15). Le texte met en avant l'idée de l'émulation provoquée par tante Habiba, dont la valeur exemplaire stimule la prise de conscience des libertés à conquérir. C'est à travers les personnages de Chama et Habiba que Mernissi qualifie de « prêtresses de l'imaginaire », que s'exprime ce sentiment de révolte qui prendra une tout autre configuration, car puisant sa substance dans le génie de ces femmes captives. Le rêve, vision prophétique du futur, est associé au désir de liberté (procès d'une actualité frustrante) : « Quand vous êtes emprisonnée, sans défense, derrière les murs, coincée dans un harem… vous rêvez d'évasion. Il suffit de formuler ce rêve pour que la magie s'épanouisse. Les frontières disparaissent. » (Mernissi, 1996,

p. 110). Raconter un conte est assimilé à un acte de liberté. La parole prise permet à la conteuse de dominer son auditoire, d'éveiller son imagination et d'outrepasser les frontières du harem :

> Dans le récit de Fatima, le lien entre l'enfermement et la prise de parole se présente de façon positive. Les mots parlés, plus précisément, les histoires et les contes racontés par les femmes au harem, leur permettent de s'enfuir pour un instant de leur vie réelle. Les histoires permettent aux femmes de traverser les frontières du harem, de s'évader, d'oublier leur captivité et de faire des voyages intérieurs. (Jürges, 2008, p. 56)

La frontière, tout comme le harem auquel elle est d'ailleurs étroitement liée, est une notion incontournable dans l'existence et la caractérisation des figures féminines mernissiennes. L'entité de celles-ci est régie par la prégnance d'une ou de plusieurs frontières. Qu'elle soit donc perçue comme présente ou absente, ouverte ou fermée, concrète ou virtuelle, la frontière est de toute façon impliquée dans toute manifestation féminine, et devient même leur raison d'être au sein ou en dehors du harem.

2. Du chronotope au sémiosphère : le harem comme expérience sémiotique

Dès son enfance, le harem a obnubilé l'imaginaire de la sociologue au point que plusieurs de ses ouvrages en font leur point nodal : *Le Harem politique* (1987), *Sultanes oubliées* (1990) et *Le harem et l'Occident* (2000) parmi d'autres. Vivre au harem lui a révélé qu'il est un mot polysémique, voire indicible. Il est assimilé à une certaine contexture archéologique, susceptible de générer des acceptions infinies comme le souligne Yasmina, la grand-mère de Fatima Mernissi, en recourant à une comparaison entre les « mots » et les « pelures des oignons » :

> Les mots sont comme des oignons, me dit-elle. Plus tu ôtes de pelures, plus tu trouves de significations. Et quand tu commences à découvrir plusieurs sens, le vrai et le faux ne veulent plus rien dire. Toutes ces questions que vous vous posez à propos des harems, Samir et toi, sont très intéressantes. […] Je vais ôter une pelure supplémentaire, rien que pour toi. Mais souviens-toi, ce n'en est qu'une parmi d'autres. (Mernissi, 1996, p. 14)

Vu cette particularité définitoire, le harem présente une variabilité quant à son caractère polémique qu'il soulève en tant que sujet de débat. Dans le chapitre intitulé « Chama et le Calife », Mernissi, en posant la question « Qu'est-ce qu'un harem exactement ? », fait part de ce caractère aux lecteurs dans la palabre des résidents de ce lieu : « Voilà le genre de questions qui crée de la confusion chez les grandes personnes et les amène à se contredire sans cesse » (Mernissi, 1996, p. 38).

C'est à l'entour de cette polysémie que Mernissi discerne le harem de sa famille, dit le harem domestique, du harem impérial (celui peint par les orientalistes). Dans l'imaginaire occidental, celui-ci représente « un paradis sexuel peuplé de créatures nues, vulnérables, et parfaitement heureuses de leur captivité » (Mernissi, 2000, p. 21). *Les 100 mots de la sexualité* corroborent bel et bien ce sens : « Le *harem* a de particulier qu'un seul homme y a droit d'accès et que toutes les femmes qui s'y trouvent lui appartiennent » (André, 2011, p. 65). Dans la note 4 du chapitre IV de *Rêves de Femmes*, l'auteure explique la différence entre harem impérial et harem domestique :

> Il serait peu utile de faire la distinction entre deux sortes de harems. Pour simplifier, nous appellerons les premiers, comme celui de Harun al Rachid avec ses centaines de jaryas les harems impériaux et les seconds, comme celui de Yasmina, les harems domestiques. Le harem qui nourrit l'imaginaire occidental et ses stéréotypes orientalistes, tel qu'il apparaît dans la peinture occidentale du XIX^{e} siècle par exemple, est ce qu'on appellera le harem impérial. (Mernissi, 1996, p. 238)

La représentation littéraire concernant la « frontière » fait ressortir, tout d'abord, l'espace environnemental du harem (le dedans) : « Un harem est défini par l'idée de propriété privée et les lois qui la réglementent » (Mernissi, 1996, p. 61) ; ensuite, le cadre physique ou métaphysique (les limites) : « Comme nous vivions à la limite de la vieille ville et de la nouvelle, nous voyions clairement les différences entre la Ville Nouvelle et notre médina » (Mernissi, 1996, p. 25) ; et, enfin, l'implication de la figure humaine (l'altérité) : « Quand vous êtes emprisonnée, sans défense, derrière des murs, coincée dans un harem, disait-elle, vous rêvez d'évasion. Il suffit de formuler ce rêve pour que la magie s'épanouisse. Les frontières disparaissent… » (Mernissi, 1996, p. 147). L'espace environnemental abrite la figure féminine alors que les limites la protègent des écueils extérieurs. La notion de « frontière » s'avère, donc, insécable de la notion de l'altérité du moment qu'elle apporte à l'être et à sa postérité l'aménité. Dans *Rêves de femmes*, le harem est présenté sous deux aspects. Il renvoie à un espace familial où ses membres sont à l'abri de l'indiscrétion du monde extérieur. C'est une spatialité caractérisée par une architecture, avec ses fenêtres donnant uniquement sur l'intérieur, et l'absence de contact avec l'extérieur : « Le harem […] est entouré de hauts murs et, hormis le petit pan de ciel qu'on voit de la cour, la nature n'y existe pas. » (Mernissi, 1996, p. 56). Il est aussi assimilé à cette référence spatiale qui préserve encore les préceptes de la religion islamique. D'où l'invisibilité qui s'y instaure sous forme de frontières que ses occupants sont invités à s'approprier. Mot avec une charge sémantique et socioculturelle riche dans l'inconscient collectif (Daoud, 1981), le harem est défini par Yasmina, la grand-mère, en ces termes :

> Le mot harem, dit-elle, n'est qu'une variation du mot haram, qui signifie interdit proscrit […]. Il m'a semblé voir les choses plus clairement quand Yasmina m'a expliqué que La Mecque, la cité sacrée, est aussi appelée harem. […] Dès qu'on y entre, on est tenu d'obéir à une multitude de lois et de règlements. (Mernissi, 1996, p. 60)

Le second volet de cette représentation est celui qui a trait à la notion d'invisibilité, une sorte de superstructure consistant en ses codes qui déterminent les comportements par l'instauration de frontières invisibles que ses résidents doivent apprendre et intérioriser. C'est un espace « invisible » cryptographié par des protocoles que les hommes et la tradition mettent en vigueur et vouent à l'inviolabilité. Outre une forteresse caractérisée par sa structure physique, ses hauts murs et son imposant portail, le harem est aussi un espace « invisible » codifié par des règles établies par les hommes et la tradition. Ses locataires se doivent d'apprendre et de respecter les règles qui régissent cette vie communautaire. Les tensions inhérentes à ce style de vie et ressenties différemment par les personnages du harem font de ce lieu « un microsome féminin avec des structures sociales fixes, des hiérarchies et des rituels […]. Le harem ne marque pas seulement la frontière entre l'intérieur et l'extérieur, il impose également des règles qui déterminent la vie dans ce lieu clos » (Jürges, 2008, p. 7). Pour la narratrice, la réclusion qu'elle a endurée pendant son enfance est plus que géographique, elle est d'ordre psychologique. Si elle arrive à supporter la vie entre les murs du harem, il lui est inenvisageable de subir les règles imposées par l'autorité masculine jugée plésiomorphe. Y vivre, c'est accepter un état de siège, se résigner à ses proscriptions et surtout apprendre à ne pas aller au-delà de ses frontières : « Si on connaît les interdits, on porte le harem en soi, c'est le harem invisible […]. Cette idée du harem invisible, d'une loi tatouée à mon insu sous mon front, bien logée dans mon cerveau, me troublait tellement… » (Mernissi, 1996, p. 24).

La grand-mère soutient la polysémie du mot harem, renvoyant à une donne spatiale tantôt concrète tantôt symbolique, et voit derrière sa portée étymologique, le concept du « *haram* », qui veut dire « interdit ». Ce terme s'applique ainsi à la Mecque, lieu sacré dont l'accès est interdit aux non-musulmans. L'interdit ne se délimite pas seulement à l'espace physique, il s'étend à celui du harem cérébral. Il s'agit indubitablement d'un autre harem, celui des idées et des traditions que nous portons dans notre tête selon la sociologue. Mernissi établit ici le lien entre le harem domestique et le harem « invisible », celui des pensées :

> Un harem est défini par l'idée de propriété privée et les lois qui la réglementent. En ce sens, dit Yasmina, les murs sont inutiles. Si on connaît les interdits, on porte le harem en soi, c'est le harem invisible. On l'a dans la tête, « inscrit sous le front et dans la peau. (Mernissi, 1996, p. 61)

Aux dires de la narratrice, le harem exhibe l'inviolabilité d'un espace intime réservé aux femmes : « C'est un espace protégé, organisé, avec un code précis. Aucun homme ne peut y pénétrer sans la permission de son propriétaire » (Mernissi, 1996, p. 61). Si l'Islam trace les frontières, c'est au pouvoir patriarcal de les appliquer de façon à marquer la cohésion entre l'harmonie et l'ordre. Autrement dit, il est difficile de traiter la notion de « frontière » dans le harem sans l'Islam, comme il est difficile de la traiter dans *Rêves de femmes* sans se référer aux préceptes religieux. Toutefois, et c'est ce qui nous semble être important, alors que l'Islam suppose la frontière comme moyen de marquer ses distances et ses limites infranchissables, la vie dans le harem suppose forcément, de la part de ses occupantes, l'effraction de ces frontières. D'où l'importance que revêt l'apprentissage des deux langues étrangères (le français et l'espagnol) pour le passage d'un monde cloîtré (le harem) à un autre ouvert (celui de l'Occident). Comme enjeu majeur politique et idéologique de diffusion, la langue du colonisateur (français au Sud et espagnol au Nord), et donc ipso facto sa culture, se sont épanchées, entre autres, par les pratiques d'acquisition informelle d'apprentissage (fréquentations quotidiennes avec les colons européens) (Benzakour, 2007, p. 46). Dans son apprentissage, les femmes mernissiennes y voient un médian de libération :

> Parler une langue étrangère, c'est ouvrir une fenêtre dans un mur aveugle. Et parler une langue étrangère dans un harem, c'est se donner les ailes qui vous permettent de voler vers une autre culture, même si la frontière est encore là et le portier aussi. (Mernissi, 1996, p. 124)

La langue du colon, au-delà de son territoire, s'avère être un creuset de rencontre et de métissage culturel. À la fois un facteur qui sépare et réunit, elle constitue pour la narratrice une reconfiguration sociétale de sa vision du monde. Du bilinguisme au transculturalisme, elle trouve un certain prestige et une émulation valorisante. Voir émerger la narratrice au rang de la princesse Aïcha est une aspiration inéluctable de sa mère :

> Ma mère voulait que je devienne comme la princesse Aïcha, fille de notre roi Mohammed V, qui faisait des discours aussi bien en arabe qu'en français et portait des caftans longs ou des robes courtes à la française. En fait, pour les enfants que nous étions, l'idée de voyager entre deux civilisations, deux langues était aussi fascinante que d'ouvrir des portes secrètes. (Mernissi, 1996, p. 174)

Apprendre une langue et être assimilé par sa culture sont autant d'agents d'unification et du vivre ensemble. Loin de tout racisme et d'antisémitisme, les musulmans et les juifs avaient fondé en Andalousie une communauté exemplaire. Mernissi renvoie le lecteur à l'historiographie ibérique qui désigne cette consubstantialité interreligieuse par le terme espagnol : *convivencia* (Americo, 1983). À l'époque mé-

diévale, la péninsule ibérique constituait une terre sans frontière, de magnanimité et de pluralisme religieux culturel et linguistique (Cailleaux, 2013) : « Les Arabes et les Juifs ont pris du bon temps là-bas en Andalousie pendant sept cents ans […]. Ils adoraient naviguer entre les langues, traversant les cultures, valsant entre les religions avec une agilité incroyable » (Mernissi, 1996, pp. 61–63). Dans cette quête multilingue et multiculturelle, il faut souligner l'à-propos de l'espace au-delà des frontières, comme espace de l'idéalisation de son autre Moi.

D'autres voix font front contre cette ouverture « aux influences multiples, voire à l'hétérogénéité » (Ziethen, 2013, p. 6). De toute évidence, non seulement l'impact du contact direct entre le colonisé et le colonisateur est-il à craindre, mais ses retombées présentent une menace pour le patrimoine social, culturel et linguistique du pays sous occupations française et espagnole. Les figures masculines mernissiennes, pro-frontalières et véritables intercesseuses de l'identité nationale, mettent en garde contre une sorte de déculturation fatale de leurs compatriotes colonisés, une transgression de leurs vies personnelles et de leurs « *hudud* ». C'est d'ailleurs ce sentiment d'altérité identitaire et culturelle que les pays colonisés découvrent dans la période postcoloniale. Ainsi accusé d'être la rançon de la transgression des « *hudud* », le métis représente le parangon de la situation conjoncturelle coloniale (Turgeon, 2004) :

> Mon père, en particulier, n'aimait pas Mme Bennis. Il disait qu'elle passait trop facilement d'une culture à l'autre, sans aucun respect pour les hudud. […] les frontières protégeaient l'identité culturelle, et que si les femmes arabes commençaient à imiter les Françaises, se mettaient à porter des vêtements indécents, fumaient des cigarettes et se promenaient tête nue, il n'y aurait plus qu'une seule culture. La nôtre mourrait. (Mernissi, 1996, pp. 174–175)

Ainsi, le territoire du métis comme figure de « l'interstice » culturel (Bhabha, 1994, p. 6) est marqué comme un « monde inconfortable, le « mi-chemin », le monde « non-défini », « l'endroit et l'époque dénaturés […] » (Bhabha, 1994, p. 7)

Absents assez souvent de cet espace, les hommes n'attirent l'attention sur leur présence que pour passer au peigne fin le respect de l'une des doctrines qui normalisent les comportements et les mœurs en usage au sein du harem. L'invocation de Dieu et de ses postulats sont autant d'arguments d'appui à de telles ségrégations : « Quand Allah a créé la terre, disait mon père, il avait de bonnes raisons pour séparer les hommes des femmes, et déployer toute une mère entre chrétiens et musulmans » (Mernissi, 1996, p. 5). Il va de même de l'organisation hiérarchisée des repas qui est installée selon un oukase patriarcal irrévocable. La répartition des places et des tables est déterminée par le sexe et l'âge :

> Dans notre harem de Fès […] nous devions nous asseoir pour manger à des places déterminées à l'une des quatre tables communes. La première réunissait des hommes, la seconde, des femmes de haut rang, et la troisième, les enfants et les femmes de moindre importance. […] La quatrième table était réservée aux domestiques et à ceux qui arrivaient en retard, sans considération d'âge, ni de sexe ou de rang.

Si les « *hudud* » du harem imposés par les hommes mettent en lieu sûr les femmes contre le commerce avec l'Autre, ils cherchent à asseoir les femmes dans leur statut de tutrice de la culture, de la langue mère, de la religion, somme toute de l'identité. Ces mêmes frontières sont le témoignage vivant de la séparation entre les cultures orientales et occidentales. Même placées l'une à côté de l'autre, les cultures refusent de se mêler, chacune se nourrissant de préjugés cultivés envers l'autre. C'est le sens que l'on peut donner aux paroles du père de la jeune Fatima quand il dit : « Nos problèmes avec les chrétiens commencent, comme avec les femmes, lorsque les hudud, les frontières sacrées ne sont pas respectées » (Mernissi, 1996, p. 1)

3. Entre la transgénéricité et la trasculturalité, la transe des frontières

Rêves de femmes : une enfance au harem est une œuvre analogue à la conjoncture indubitable de vicissitude identitaire, culturelle et sociale de son auteure, où se déploient une dynamique de dissémination, un métissage et un rejet de canonisation. L'identité générique de l'œuvre reflète celle de l'écrivaine et se détermine par un phénomène d'affiliation à plusieurs genres (conte, récit historique…) à la fois. De toute apparence, ce récit est homogène comme genre, mais hétérogène dans sa tournure discursive. Il se présente souvent sous forme de fragments de mémoires personnelles et collectives, d'histoire, de contes populaires et offre une vision étendue qui relate des éléments dans la vie et l'imaginaire de l'écrivaine. Spécifiquement, c'est un carnet de bord intérieur et une interface entre l'intérieur et l'extérieur, le centre et la périphérie, le Soi et l'Autre, entretenu par une connaissance intuitive, multiple et éclatée du monde ainsi que de Soi. L'écriture érigée expose l'éclatement des frontières géographiques, humaines et discursives. C'est une écriture frontalière qui pousse le lecteur à y développer une vision multidimensionnelle : géographique, linguistique et culturelle (Bellemare-Page, 2012). Ces différentes modalités d'expression du langage et du genre romanesque sont mises à profit comme des variantes possibles du dire et du texte. Ce qui est transgressé, c'est la limite du modèle générique littéraire :

> *Rêves de femmes*, partant d'un pacte autobiographique plus ou moins patent et s'en éloignant progressivement notamment par sa parenté avec le conte légendaire et avec

> l'essai et la mémoire des temps se présente comme un récit de pure fiction mais en adoptant des structures et des formes typiques du récit autobiographique. (Segarra, 2010, p. 67)

Déjouant les limites du genre, les faisant éclater et les subvertissant, l'écriture dynamite tous les repères connus de lisibilité du texte par la mise en place d'un système scriptural, régi par le principe de l'hybridation et la polyphonie (Suter et Kiss, 2021). *Rêves de femmes* questionne le principe théorique de son écriture, autrement dit son ordonnancement générique et la manifestation de son propre dire. Il s'agit dès lors de disséquer l'étude en se focalisant sur ce « je », ubiquiste à toutes les strates scripturales de l'œuvre, et de mettre en lumière ses variations expressives. Cela donnera à l'analyse l'occasion de se représenter les affinités entre le déploiement du « je » et l'enjeu de cette écriture déployée. Vu sous cet angle, un tel texte est à appréhender comme le témoignage d'une identité hybride, laissant apparaître un « je » dédoublé et éclaté par le « nous » d'autres voix polyphoniques, à l'instar du roman dé-construit par d'autres genres.

Par le titre qu'elle donne à son ouvrage *Rêves de femmes : une enfance au harem*, Mernissi évoque un texte à caractère autobiographique du fait qu'elle mentionne l'enfance. Un tel projet scriptural cherche, outre à émanciper la femme, à « rendre les frontières inutiles » (Mernissi, 1996, p. 110), celles qui délimitent le permis et l'interdit. Le rêve de la narratrice, porte-parole des femmes du harem, tout comme l'enjeu du texte, est d'inscrire dans l'acte d'écrire, l'injonction de raconter son mal-être engendré par les frontières dont elle devra prendre conscience, conformément à une éducation rigoureuse : « Mon enfance était heureuse parce que les frontières étaient claires » (Mernissi, 1996, p. 8). L'attitude à adopter face à ces frontières dépend de deux figures féminines antinomiques. La première est la grand-mère, Lalla Mani épaulée par Lalla Radia qui représente la femme conservatrice, soucieuse d'empêcher l'altération des traditions menacées par l'acculturation coloniale française et espagnole. La seconde est la mère de la narratrice et toutes les femmes désireuses de rétablir l'égalité des sexes au détriment des frontières qu'elles n'hésitent pas à transgresser : « Les femmes ne pensaient qu'à transgresser les limites. Elles étaient obsédées par le monde qui existait au-delà du portail. Elles fantasmaient à longueur de journée, se pavanaient dans des rues imaginaires » (Mernissi, 1996, p. 5). En fait, elles s'insurgent contre l'hégémonie masculine héritée d'une fausse interprétation de l'Islam : « Allah nous a tous créés égaux, disait-elle » (Mernissi, 1996, p. 9). La grand-mère Yasmina ne cache pas son hostilité envers ces frontières qui corroborent et font perdurer l'assujettissement de la femme : « La terre originelle d'Allah […] n'avait pas de frontières, juste de vastes champs ouverts, sans limites ni bordures » (Mernissi, 1996, p. 62).

Dès l'incipit, la référence à la naissance de Mernissi avec sa datation est un élément qui fait partie des critères de l'écriture autobiographique : « Je suis née en 1940 dans un harem de Fès, ville marocaine du IX siècle… » (Mernissi, 1996, p. 5) Y sont rapportées, par la voix de la narratrice qui n'est d'autre que l'écrivaine, les expériences de l'enfance d'une fillette dans un harem de Fès. À cet effet, il est utile de rappeler que la naissance, dans le pacte autobiographie, est située dans la rubrique des « motifs discursifs ou narratifs » (Mathieu-Castellani, 1996, p. 20). En retraçant l'itinéraire du vécu de son enfance, Mernissi fait appel à sa mémoire pour souligner les évènements les plus significatifs de son parcours tels son arrivée à l'école, les traditions du harem, les personnes qui ont marqué sa vie, et finalement sa séparation de son cousin Samir qui annonce la fin de son enfance. Ces réminiscences effectuées grâce au regard rétrospectif que porte l'auteure adulte sur le parcours de son enfance, l'utilisation du « je » à travers sa narration, sont autant d'éléments qui rapprochent son texte de l'autobiographie. L'autre aspect en faveur de l'autobiographie est la mention du nom de l'auteure à l'intérieur du texte notamment à la page 84 quand sa maîtresse d'école Tam lui dit : « Il faut respecter tes ancêtres, Fatima Mernissi » (Mernissi, 1996, p. 84).

L'espace semble constituer tout le fondement même de l'idée de Mernissi. Cette référence au phénomène spatial implique déjà, au sein de cet espace, une présence (physique et métaphysique) qui lui donne une existence. Ainsi, au-delà même de la primauté du phénomène spatial à la notion de frontière, le passage qu'elle effectue de l'espace au « territoire » est fort éloquent de cette présence. En privilégiant la frontière comme zone de contact, elle cherche à faire voir comment l'espace est mis en valeur par l'expérience humaine et comment, de son côté, cette expérience humaine est définie par cet espace habité. La notion de territoire révèle donc l'interaction entre l'espace et l'existence humaine, et la manière dont la frontière est nourrie par cette interaction.

Fatima Mernissi préfère au roman et à la fiction une écriture (trans)personnelle, fondée non seulement sur ses propres expériences de vie, mais également sur celles des femmes de son entourage, ce qui lui permet d'insister sur le contexte socio-historique de son époque. Or, les notes informatives de type historique, linguistique et littéraire qui s'avèrent une mouture de celle du récit, présentes dans chaque chapitre, accentuent le décalage avec l'écriture autobiographique. À titre d'exemple, dans la note 2 du chapitre trois, il est mentionné que la version concernant l'indépendance du Maroc rapportée par sa mère analphabète et la narratrice âgée de sept ans ne concorde pas avec les événements historiques. C'est ainsi qu'elle abandonne le « je » autobiographique habituel afin d'opter pour une voix narrative plurielle « nous ».

Elle bouleverse ainsi les frontières entre la fiction (impersonnelle) et l'autobiographie (personnelle) dans le but d'écrire une autobiographie qui serait celle de tout le monde. Par cette évolution de l'instance narrative, elle dépasse la singularité d'une expérience personnelle et les limites de la conscience individuelle. Elle décrit l'Histoire collective d'une génération dans le contexte d'une société qui repose sur les constructions sociales de sexe et de classe, soit des rapports inégaux de pouvoir.

Une concession est cependant accordée par Philippe Lejeune concernant les termes du pacte, il s'agit de la mémoire : « seule la mémoire peut aller à l'encontre de ce pacte » (Lejeune, 1975, p. 14). Deux raisons entérinent la manœuvre de la fiction dans le texte autobiographique. La première exprime le rejet du fantasme occidental à propos de la représentation picturale du harem avec des femmes présentées selon le code pictural occidental, comme des femmes arabes salaces et luxurieuses. Elle établit une différence entre ce harem fantasmé et le harem sociohistorique dont le harem de sa famille. La seconde se manifeste par la transgression du pacte autobiographique ou la « réappropriation » imaginaire de la réalité par Mernissi (Lucas et Lucas-Schloetter, 2012) ; elle est mise à exécution par l'insertion, dans la trame du récit, de plusieurs voix féminines et du personnage de Schéhérazade. Composé de vingt-deux chapitres, le roman affiche divers niveaux narratifs. Se joignent à la voix de la narratrice celles des conteuses, ce qui pourvoit au récit son caractère polyphonique. Un essaim de micro-récits crée un univers scriptural animé par l'activité de la parole. Souvent à l'ombre des voix des autres personnages du récit, la voix de la narratrice se trouve camouflée par l'interférence des autres voix féminines, qui, à bien des égards, prennent de l'ascendant sur elle. La transition du « je » personnel au « je » transpersonnel brouille les frontières entre l'individuel et le collectif, entre le privé et le public, entre le particulier en tant qu'expériences personnelles et l'universel, soit l'Histoire du Maroc à l'époque coloniale. La narratrice se trouve fréquemment en position d'écoute des femmes qui l'initient à faire face aux problèmes de la vie en lui racontant des histoires imagées tirées du fond culturel arabo-musulman du Maroc. La conteuse des *Mille et une Nuits*, qui soustrait sa vie à la mort par le truchement de la parole, va à l'encontre même des stéréotypes imaginaires de la femme orientale, créés par les Orientalistes occidentaux (peintres et hommes de lettres) :

> Les hommes occidentaux ont créé une femme passive et sans cerveau, répondant à la séparation entre corps et esprit si familière à la tradition occidentale. Elle illustre ce phénomène à travers une longue comparaison entre le conte des *Mille et une nuit* tel qu'il a été transmis oralement dans la culture musulmane puis transcrit et analysé en arabe, et ce même conte réapproprié par les occidentaux. (Martin, 2002, p. 2)

Selon Tzvetan Todorov (1971), la technique d'enchâssements - à l'œuvre dans *Les Mille et une nuits* - fait de l'acte trivial de raconter un acte vital propre à la poétique de l'oralité. Ainsi, Mernissi puise dans l'imaginaire collectif et populaire arabe des ressources narratives pour une subversion esthétique du genre romanesque. Dans cet esprit de la subversion esthétique en accord avec l'esprit du métissage et de transculturalisme dans lesquels les frontières géographiques sont loin d'être hermétiques, le roman tire parti d'un franchissement des frontières génériques. Désormais, l'auteure tire profit de son legs culturel et linguistique. Construit sur la même technique narrative que celle adoptée dans *Les Mille et une nuit*, la polyphonie de *Rêves de femmes* se lit dans l'organisation des contes au sein d'un récit-cadre qui justifie leur déroulement et leur chronologie narrative. C'est ainsi que le récit d'enfance forme le récit cadre autour duquel se meuvent les 22 chapitres (contes) qui se succèdent.

De ce fait, *Rêves de femmes : une enfance au harem* serait l'espace englobant les autres genres littéraires, en les enfreignant chacun par cet englobement même.

Conclusion

Somme toute, il est à remarquer que la problématique de la frontière dans *Rêves de femmes : une enfance au harem* est une question beaucoup plus vaste que l'espace et le temps de cette étude nous a permis d'examiner. Nous avons davantage abordé des aspects du concept des « hudud » (frontières) dans ces deux acceptions géographique et religieuse, sa reconfiguration sémantico-spatiale en rapport avec le harem, autrement dit la relation entre le sujet auctorial et féminin et son espace (et l'autre comme individu, communauté), et la question de la transgénétricité chez Fatima Mernissi. Certes, la présente étude a permis non seulement de voir que la frontière et sa représentation sont traversées par d'autres domaines de savoir (politique, histoire, sociologie et idéologie féministe), d'autres formes d'expression (théâtre, poésie et chanson), mais surtout de réfléchir à la géographie du sujet, son interaction avec les Autres comme communautés, comme sujets et objets du discours. Ainsi, pour Mernissi, écrire c'est recentrer ou retracer les contours de l'histoire personnelle et collective. Même si a priori ce sont des contours arbitraires, l'écriture a ce mérite de les définir quitte à les dépasser par un autre texte. Ainsi, la prose, la poésie, l'histoire, l'essai, se retrouvent tous dans cette écriture que nous pouvons appeler une écriture de mélanges qui permet au roman mernissien de transcender ses limites, de franchir les frontières en ce qui concerne les normes classiques du genre narratif pour situer le roman au carrefour des genres.

Que ce soit dans l'Ici ou dans l'Ailleurs, il ressort de cet examen que le sujet mernissien mis en œuvre éprouve un sentiment d'instabilité qui provient d'un malaise social étant donné qu'il lui est impossible de se réclamer d'un espace ouvert. L'espace du Moi féminin tel qu'elle le conçoit est échafaudé à partir de celui de l'Autre masculin. La frontière, sa préservation ou plutôt sa résiliation, est le point nodal du démantèlement du système dualiste. Ainsi, la notion de frontière se perçoit comme une vue d'esprit qui ne signifie pas en fin de compte rupture ou enclave. Elle est devenue une notion paradoxale étant donné qu'elle permet à la fois une fermeture, mais beaucoup plus une ouverture.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Américo, C. (1983). *España en su historia. Cristianos, moros y judíos*. Crítica.

Amilhat-Szary, A.-L. (2015). *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?* Presses Universitaires de France.

Andre J. (dir) (2011). *Les 100 mots de la sexualité*. Presses Universitaires de France.

Aubès, F., & Olivier, F. (2019). Repenser la frontière. *América*, *53*(1), 5–12. **https://doi.org/10.4000/america.2718**

Bellemare-Page, S. (2012). Pratiques de l'écriture frontalière chez quelques écrivains migrants québécois. *Nouvelles Études Francophones*, *27*(1), 19–33. **https://dx.doi.org/10.1353/nef.2012.0031**

Benzakour, F. (2007). Langue française et langues locales en terre marocaine : rapports de force et reconstructions identitaires. *Hérodote*, *3*(126), 45–56. **https://dx.doi.org/10.3917/her.126.0045**

Bhabha, H. (1994). *Les Lieux de la culture : Une théorie postcoloniale*. Françoise Bouillot (trad.). Payot.

Cailleaux, C. (2013). Chrétiens, juifs et musulmans dans l'Espagne médiévale. La convivencia et autres mythes historiographiques. *Cahiers de la Méditerranée*, 86, 1–15. **https://doi.org/10.4000/cdlm.6878**

Daoud, Z. (1981). *Du sang et de la mémoire. Vie et mort des musulmans d'Espagne*. La Croisée des Chemins.

El Fassi, M. (2013). *Des femmes écrivent, l'Afrique. L'Afrique du Nord*. Karthala.

Foucher, M. (1991). *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*. Fayard.

Jürges, C. (2008). La vie en secret et le secret dans la vie : le caché dans les littératures arabe et migrante. *Post-scriptum*, (8). **https://post-scriptum.org/08-04-la-vie-en-secret-et-le-secret-dans-la-vie/**

Guessous, N. (2018). Le(s) féminisme(s) de Fatéma Mernissi. *Economia HEM Research Center*, 1–13. **http://hem.ac.ma/fr**

Le Joliff, T. C. (2019). Histoire et mémoire dans la littérature de frontières. *América*, 53, 14–23. **https://doi.org/10.4000/america.2767**

Lejeune, P. (1971). *Le pacte autobiographique*. Seuil.

Lucas, A., & H.-J. et Lucas-Schloetter, A. (2012). *Traité de la propriété littéraire et artistique*. Litec.

Martin, H. (2002). Fatema Mernissi : Le Harem et l'Occident. *Nouvelles Questions Féministes*, *21*, 122–125. **https://doi.org/10.3917/nqf.213.0122**

Mathieu-Castellani, G. (1996). *La Scène judiciaire de l'autobiographie*. Presses Universitaires de France.

Mernissi, F. (1987). *Le harem politique. Le prophète et les femmes*. Albin Michel

Mernissi, F. (1990). *Sultanes oubliés : Femmes chefs d'État en Islam*. Albin Michel.

Mernissi, F. (1994). *La femme dans l'inconscient musulman*. Albin Michel.

Mernissi, F. (1996). *Rêves de femmes : une enfance au harem*. Albin Michel.

Mernissi, F. (2000). *Le harem et l'Occident*. Albin Michel.

Segarra, M. (2010). *Nouvelles romancières francophones du Maghreb*. Karthala.

Suter, P., & Kiss, C. F. (2021). *Poétique des frontières. Une approche transversale des littératures de langue française (XX^e^-XXI^e^ siècles)*. Numérique.

Todorov, T. (1971). *Poétique de la prose.* Seuil.

Turgeon, L. (2004). Les mots pour dire les métissages : jeux et enjeux d'un lexique. *Revue germanique internationale*, *21*, 53–69. **https://doi.org/10.4000/rgi.996**

Ziethen, A. (2013). La littérature et l'espace. *Arborescences*, (3), 3–29. **https://doi.org/10.7202/1017363ar**

Mourad Loudiyi. Enseignant-chercheur et formateur au Centre Régional des Métiers de l'Éducation et de la Formation, de Fès-Centre. Soutient son doctorat en approche et poétique des textes, habilitation à diriger des recherches en approches des textes littéraires. Ses publications couvrent les approches des textes littéraires, la didactique de la littérature et le développement de la professionnalisation chez les futurs enseignants du FLE. Membre de l'Équipe de Recherche en Diversité Culturelle et Linguistique, du CeRMEF de Meknès. Auteur d'un essai intitulé : *Lol V. Stein de Marguerite Duras. Figure féminine plurielle* et d'un ouvrage collectif : *Pour une didactique de l'œuvre littéraire au lycée. Théories, discours institutionnel et pistes pour la classe*.

CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26256

LIMES

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 09/03/2023
Accepté : 21/04/2023

Hélène Bessette, une artiste sans limites ?

MARIANNE CAMUS
Université de Bourgogne / France
✉ mmcamus@orange.fr

RÉSUMÉ. L'œuvre d'Hélène Bessette (1918-2000) est une expérimentation permanente qui fait fi de toutes les limites. Elle transgresse les règles de bienséance et ne censure aucune opinion. Elle se joue de toutes les règles établies par des siècles de pratique littéraire et éditoriale. La progression narrative et la structuration du texte sont bousculées et réinventées. L'effet théâtral, la comptine, les techniques du slogan et de la publicité, la notion de personnage sont tous détournés dans une indifférence jubilatoire à toutes les contraintes. L'écriture est une prose poétique qui appelle la voix et avance comme une partition. Associations de sons, glissements, ruptures et pauses construisent une respiration, parfois posée, souvent à la limite de l'essoufflement. La graphie et la disposition typographique, hors normes elles aussi, participent, par leur impact visuel fort, de cette œuvre d'art totale que voulait Hélène Bessette.

MOTS CLÉS :
prose poétique ;
intermédialité ;
œuvre totale

RESUMEN. *Hélène Bessette, ¿una artista sin límites?* La obra de Hélène Bessette (1918-2000) es un experimento permanente que ignora todos los límites. Transgrede las reglas del decoro y no censura ninguna opinión. Juega con todas las reglas establecidas por siglos de práctica literaria y editorial. La progresión narrativa y la estructuración del texto se agitan y reinventan. El efecto teatral, la canción infantil, las técnicas del eslogan y publicidad, la noción de personaje se desvían en una jubilosa indiferencia a todas las restricciones. La escritura es una prosa poética que pide voz y avanza como una partitura. Las asociaciones de sonidos, resbalones, rupturas y pausas crean una respiración, a veces planteada, a menudo al borde

PALABRAS CLAVES:
prosa poética;
intermedialidad;
obra total

Pour citer cet article
Camus, M. (2023). Hélène Bessette,une artiste sans limites ? *HYBRIDA*, (6), 77–94. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26256

de la falta de aliento. La maquetación gráfica y tipográfica, también fuera de lo común, participan, por su fuerte impacto visual, en esta obra de arte total que Hélène Bessette buscaba lograr.

ABSTRACT. *Hélène Bessette, an Artist without Limits ?* The work of Hélène Bessette (1918 -2000) is a permanent experimentation that does away with all limits. She transgresses all the rules of decorum and never censures an opinion. She ignores all the rules established by centuries of literary and editorial practice. Dramatic effects, nursery rhymes, political and advertising slogans, characterisation are all, as it were, joyfully high jacked. She writes a type of poetic prose that makes one think of a vocal or a musical score. The associations and shifts of sounds, the breaks and silences construct a breathing text, peaceful at times, at other times almost out of breath. The variations in script and typographical layout, also idiosyncratic, play their part, through their visual impact, in the total work of art Bessette is aiming at.

KEYWORDS:
poetic prose;
intermediality;
total work of art

1. Hélène Bessette, une artiste sans limites ?

Hélène Bessette (1918-2000) est ce qu'on appelle une auteure maudite. Malgré le soutien de Raymond Queneau qui la défend auprès d'une des plus grandes maisons d'édition françaises, Gallimard, malgré les treize romans publiés, les nominations au Goncourt et l'obtention du prix Cazes de la Brasserie Lipp pour son premier roman, *Lili pleure*, en 1952, elle sombre dans l'oubli. Elle fait pourtant bien partie des expérimentateurs du roman du milieu du vingtième siècle ; nombre de ses contemporains écrivains reconnaissent à l'époque son immense talent, en particulier Marguerite Duras, qui déclare dans un entretien à l'*Express* du 2 janvier 1964 : « La littérature vivante pour moi, pour le moment, c'est Hélène Bessette, personne d'autre en France. » Mais les choses sont peut-être en train de changer. En 2006, la maison d'édition Léo Scheer, sous l'impulsion de Laure Limongi, publie *Le Bonheur de la nuit*, écrit entre 1968 et 1969 et resté inédit. Elle réédite également un certain nombre d'œuvres dont *MaternA* et *Ida ou le délire*. Et Le Nouvel Attila a entrepris de publier l'œuvre intégrale de Bessette sous son label Othello. Les textes de l'écrivaine sont donc désormais accessibles. Un colloque à Cerisay en 2018 indique également, sinon un regain d'intérêt du grand public, du moins une conscience de l'importance de l'auteure dans le paysage littéraire du 20ème siècle.

Julia Deck dans la postface de *On ne vit que deux fois*, l'autobiographie de Bessette écrite au début des années 1990 et finalement publiée en 2018, essaie d'expliquer pourquoi « Hélène Bessette n'est pas reconnue à sa juste valeur. » Elle suggère que « Soit c'est le public qui ne comprend rien dès que l'auteur s'écarte un peu du roman traditionnel. Soit c'est le milieu littéraire qui s'horrifie dès qu'apparaît une nouveauté vraiment nouvelle. Soit c'est la maison Gallimard, qui, GRAND UN, lui refuse ses manuscrits, et, GRAND DEUX, s'oppose à ce qu'elle les présente ailleurs » (Besette, 2018, p. 141). À ces trois raisons s'ajoute celle de son « foutu caractère de cochon » (Besette, 2018, p. 143), qu'elle résume en une phrase : « Hélène ne fait aucun effort. Elle rechigne, elle renâcle, c'est une manie, une profession » (Besette, 2018, p. 141). Et elle conclut en soulignant que la plupart des chefs d'œuvre sont fondés sur une obsession, manière de dire que ce n'est pas le caractère d'un artiste qui compte, c'est son œuvre.

Elle a raison. Un caractère difficile même s'il est encore moins toléré chez une femme, ne peut en aucun cas être un critère d'évaluation artistique. Il a sans doute servi de prétexte à un monde littéraire déstabilisé par le fait qu'Hélène Bessette, dans et par ses textes, lance un défi à toutes les limites qui définissent ou encadrent la fiction. Les sujets abordés, la structure narrative, les personnages, les techniques de narration, la

syntaxe et la typographie sont tous, sinon mis à mal, du moins poussés jusqu'à leurs limites et au-delà. En même temps, ou en plus, la lectrice ou le lecteur a l'impression que ce que Bessette veut *in fine*, c'est dépasser ou effacer les limites, non seulement entre les genres littéraires (fiction, poésie, théâtre) mais aussi entre les formes de création (écriture et musique, écriture et performance, écriture et peinture).[1] On n'est plus dans le simple travail de sape des limites ou leur mise à mal, on est dans la négation même des limites, dans la volonté de construire une œuvre qui jouerait de et avec tous les moyens d'expression disponibles, une œuvre inclusive où les notions mêmes de marge et de limites n'auraient plus lieu d'être.

Comme elle mène de front les différentes stratégies de son entreprise d'abolition des limites, il n'est pas toujours aisé de les analyser séparément. Cet article tentera donc modestement,[2] à travers plusieurs textes, de dégager certaines des techniques et des intentions de Bessette. Pour commencer par les thèmes abordés, il est facile d'affirmer que l'œuvre de Bessette entre sans difficulté dans la grande tradition du roman de la comédie humaine, et de constater que la somme des textes dessine un portrait sans complaisance de la France des années cinquante. L'auteure s'attaque au système de classes, aux inégalités sociales, au cynisme des 'ayants'. Il est impossible de tout traiter dans le cadre d'un article. Nous nous contenterons d'examiner deux des thèmes constants de son écriture qui révèlent son côté visionnaire ; elle pressent en effet, et cela dès les années cinquante, la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui, pleine de bruits et d'images dont le sens demeure souvent confus. Elle est certainement d'une lucidité sans faille quant à l'argent roi et la société de consommation qui s'installe et va submerger le monde occidental. Avant Boris Vian et sa chanson « La complainte du progrès » (1956), bien avant Georges Perec et son roman *Les Choses* (1965), elle est la première à observer la frénésie d'appropriation qui s'empare des gens et recouvre ou remplace toutes les autres ambitions ou aspirations. Un des exemples les plus frappants, et peut-être le plus poignant ou le plus cruel, est la scène, dans *Lili pleure* (1953), du retour du mari de Lili du camp de concentration de Dachau. Toute l'horreur des camps est évoquée à travers les bijoux qu'il répand sur la table « brill[ant] de leurs pierres, de leurs perles, de leurs ors, de leurs platines, de leurs diamants habitués à l'ombre depuis

---

[1] Hélène Bessette est considérée comme une pionnière du roman poétique. En 1959, elle fonde avec son fils le GRP, le gang du roman poétique, mais le manque d'argent et son isolement par rapport au monde littéraire en font un échec.

[2] Les travaux sur l'écriture d'Hélène Bessette sont encore rares. L'auteure attend la chercheuse ou le chercheur qui lui consacrera l'ouvrage monographique qu'elle mérite.

tant d'années » (Bessette, 1953[3], p. 126), ainsi que par les deux phrases qu'il prononce : « Je suis revenu, mais elles, ne sont pas revenues./ Il y a ceux qui reviennent et celles qui ne reviennent pas » (Bessette, 1953, p. 27). Le fond de l'horreur n'est cependant atteint qu'un moment plus tard quand Lili répond :

> Nous les vendrons […]
> Avec l'argent nous achèterons :
> Un manteau de fourrure.
> Un tapis
> Un canapé.
> Une auto.
> Une salle de bains.
> Un frigidaire.
> Une machine à laver.
> Des fauteuils.
> Des draps de lit (nous en avons besoin).
> Un service à thé (en vieil argent, c'est si beau).
> Une cocotte-minute.
> Une bouillotte.
> Une couverture chauffante.
> L'eau chaude courante.
> L'éclairage indirect.
> Un plat à hors-d'œuvre (j'ai désiré un plat à hors-d'œuvre).
> Douze porte-couteaux.
> Une table roulante. » (Bessette, 1953, p. 126–128)

Deux remarques peuvent être faites. D'abord, la conclusion implicite, mais non moins acerbe pour cela, que si l'extermination de millions d'êtres humains n'a pas réussi à purifier l'humanité des races dites inférieures, elle servira au moins à assurer le confort matériel et ménager de ceux qui ont été épargnés. Ensuite, le côté haletant de ces fragments, sans verbe et tous suivis d'un point, qui se succèdent l'un sous l'autre. Cela indique évidemment la bousculade des désirs qui jaillissent sans ordre et sans réflexion. En même temps, cette accumulation a certainement un impact visuel (liste de courses, de mariage) et sonore, presque incantatoire[4]. C'est une technique que nous retrouverons car elle utilisée, avec des variantes, de manière systématique par Bessette.

---

[3] Un certain nombre de textes ayant été republiés en même temps, nous avons choisi pour la clarté des choses d'utiliser systématiquement la date de première parution. La page faisant référence à l'édition mentionnée dans les références bibliographiques.

[4] La mise en page et la graphie font partie intégrante de l'écriture de Bessette. Les citations les respecterons au mieux chaque fois que cela semblera nécessaire.

Cette faim d'objets que rien ne peut assouvir et toutes les conséquences qui en découlent sont au centre de *La Tour* (1959). Une fortune inespérée, gagnée à un jeu radiophonique idiot, (qui fait immanquablement penser à la télévision d'aujourd'hui) sort Louise et Marcel de leur pauvreté. Le texte est plein de chiffres, les prix en milliers de francs de toutes les choses dont ils rêvent avant leur coup de chance et en millions quand ils sont devenus riches et peuvent s'offrir ce qu'ils veulent. Le texte accumule également, comme dans l'exemple ci-dessus, les listes d'objets désirables, désirés et finalement obtenus. Cela va des tapis au petit pull rouge qu'on voit bien sur la neige et prouve qu'on a les moyens d'aller aux sports d'hiver, en passant par tout ce qu'on peut imaginer d'objets utiles ou pas. Une phrase : « Déballage. Rouleaux par kilos. De drap. De toile. De matière. De matériaux. Qualité. Quantité. Quantitatif. Qualificatif. Calicot. À tous prix. À tous les prix. Dévidoir » (Bessette, 1959, p. 87) résume cette surabondance en même temps qu'elle la fait s'effondrer grâce à un tout petit mot, « calicot », ce tissu grossier et bon marché, qui ramène la prospérité matérielle à sa trivialité intrinsèque.

Ce travail de sape court tout le long du texte, par exemple dans la description du bonheur de conte de fées attendu par Louise, nouvellement riche :

> Louise le cœur azur empli de l'image sereine d'un avenir meilleur. Bond prestigieux. D'un monde vers l'autre. Le coup de baguette. Le château succède à la chaumière. Plus rien à envier. Tous les désirs sont comblés. Mains vides qui n'ont plus rien à quémander. La bergère devient princesse. La malheureuse devient une ennuyée. Étage supérieur. (Bessette, 1959, p. 56)

Les deux dernières phrases défont le rêve azur argent de l'héroïne. Tout peut être résumé dans ces quelques lignes : « Avoir ou ne pas avoir./ *To get or not to get*./ J'ai, donc je suis./ Avoir pour être./ Avoir au dépens d'être./ Avoir d'abord » (Bessette, 1959, p. 30). Si la réaction de Bessette face au monde qui se construit après-guerre nous semble aujourd'hui d'une grande lucidité, on peut facilement imaginer qu'elle ait heurté ses contemporains qui, après les privations de la guerre, étaient tout entiers tournés vers l'oubli du passé et le désir de bonheur. Les énumérations répétées et presque sans fin de tous ces objets aussi désirables et désirés que triviaux donnent presque le vertige. En même temps elles bousculent la frontière de la bienséance qui tente de voiler une avidité sans fond derrière l'élégance et les bonnes manières.

Un autre thème universel du roman que Bessette malmène est celui de l'amour. Tous ses textes en effet tournent autour de l'amour – ou du manque d'amour. L'amour dont elle dit, encore une fois avec prescience, les évolutions à venir, libération du désir et confusion entre sexe et amour. Elle dit crûment et sans métaphore la puissance du

désir féminin dans son premier roman, *Lili pleure*. L'héroïne éponyme, empêchée par sa mère d'épouser son premier amour, finit par s'épanouir dans un plaisir qui est à la fois explosion libératrice et révélation à soi :

> Ne me regardez pas ainsi parce que je suis amoureuse./ C'est un amour qui fait du bruit./ Qui carillonne. Qui claironne. Qui tambourine. Qui piaffe. Qui gémit. Qui râle. Qui fend l'âme. Qui n'a plus de son pour s'exprimer. Qui doit en inventer. Qui doit en multiplier. Qui doit en recommencer … J'ai envie de faire l'amour avec lui. Parfaitement./ J'ai envie de me déshabiller pour lui. Parfaitement./ Toute ma vie./ Je me déshabillerai pour lui toute ma vie… Été de la Saint Martin./ Automne d'une femme. Regain de jeunesse./ Dernier sourire./ Refoulement de maternité./ Et Lili chante : / – Je sais ce qu'est le plaisir maintenant./ Oui je sais ce que c'est:/ LE PLAI-SIR . / Elle est très contente de savoir ce que c'est : LE PLAISIR. (Bessette, 1953, pp. 141–144)

On retrouve cette franchise à propos du désir féminin dans *MaternA* (1954) sous la forme d'une relation lesbienne entre BrittA, la directrice d'école et DjeminA, son adjointe qui raconte :

> Si vous l'aviez connue il y a 20 ans.
> Vous l'auriez aimée aussi.
> Quand nous nous sommes trouvées ensemble,
> chante DjemA.
> pour travailler,
> ensemble
> nous étions
> ensemble
> Elle et moi, nous deux.
> Elle a toujours des excuses. Il faut la comprendre.
> moi je
> la comprends.
> Après ma déception d'amour (avec le gentleman farmer, c'est elle que j'ai
> rencontrée.
> Près d'elle, j'ai oublié.
> Elle a été de tous mes instants.
> ELLE.
>
> chante DJ. (Bessette, 1954, p. 182)

Cette liberté de ton face à l'amour et à la sexualité est finalement au cœur de *Le Bonheur de la nuit* (2006). Il ne s'agit pas ici d'amour fou ou d'amour lesbien mais « d'histoires dites d'amour./ Mêlées. Entrecroisées. Voisines. Superposées./ Dans un imbroglio endiablé » (Bessette, 2006, p. 198). En effet, « Le valet de chambre veut

Doudou la Blonde. Doudou la Blonde veut le Marquis. Le Marquis veut la Marquise et Chérie la Marquise veut le jeune homme jaune » (Bessette, 2006, p. 199). De toute façon, il s'agit de bousculer les normes et les limites de ce qui est acceptable. Et de nouveau Hélène Bessette va plus loin en faisant quasi exploser le concept même d'amour :

> ce fameux amour rarissime […] mis à la portée de tous et de toutes.
> Principe d'économie de la Société de Consommation.
> Tristan et Yseult. Evanouis dans l'espace. Visages évaporés. Dans la nuit des Temps.
> Le Couple. De papier journal. Fabrication méthodique. En série. N'importe où.
> N'importe quand. N'importe qui. Rencontres au pluriel. Jamais seul. Duo obligé.
> Obligatoire. Toujours deux. L'humanité rangée deux par deux pour un Paradis
> empli de Monoprix. Petits Tristans et petites Yseults. En milliers d'exemplaires. Et
> sans Eternité. (Bessette, 2006, p. 85)

L'amour démocratisé, mis à la portée de tous, comme le design ou la mode par Monoprix ! Il rejoint les biens dont il nous faut jouir dans la société de consommation mentionnée plus haut à propos de *La Tour*.

Hélène Bessette choqua ses contemporains par sa représentation sans aménité du monde dans lequel elle vivait. Le temps a passé, les perceptions ont changé et ce qu'elle dit ne choque plus personne aujourd'hui. Il n'en va pas de même pour sa manière de faire, qui est toujours aussi neuve et déstabilisante. Si Hélène Bessette n'est pas entrée dans le canon littéraire du vingtième siècle, c'est sans doute en partie parce que la radicalité est chez elle empreinte d'une sorte de sauvagerie qui s'attaque à tous les aspects de l'écriture en même temps. Cela commence par sa/ses définition/s du roman. Le prologue de *MaternA,* par exemple, s'ouvre ainsi :

> Roman sans paysage.
> Pas de décor.
> Pas le temps de décorer.
> Sans décoration.
> Siècle de la vitesse.
> Lecteur est pressé.
> La romancière est pressée.
> Le lecteur lit à 60 à l'heure.
> à 80 à l'heure.
> à 35 nœuds.
> à 400 à l'heure.
> et :
> LES PERSONNAGES SONT PRESSÉS.
> —VITE. ALLONS. DEPÊCHEZ-VOUS.
> VITE. » (Bessette, 1954, p. 9)

La lectrice ou le lecteur est en droit d'imaginer qu'elle ou il va lire un texte sur la destruction du roman dans la mesure ou vitesse et temps romanesque et temps de lecture semblent parfaitement incompatibles.

Quant au *Bonheur de la nuit*, la déclaration de la narratrice, n'implique-t-elle pas, d'une certaine manière, l'après destruction, le chaos ? :

> Breughel aux os blanchis élève la voix.
> —On peut juste parler de ce qu'on voit.
> Et, que voit-il ?
> Mon œil unique et fidèle, à optique à enregistrement perfectionné, à vingt dixièmes de vision, mon œil bien visionné s'est fixé sur :
> le Monde près de moi en délire.
> Cette Humanité aux Portes
> aux Portes de la Folie
> Soit pour entrer. Soit pour sortir.
> On n'en sait rien. On ne sait pas les voir. S'ils avancent. S'ils reculent. Le résultat est le même.
> Qu'il s'agisse d'une fin ou d'un commencement.
> Ainsi bien placé, entre deux mondes
> Ne sachant s'il faut avancer ou reculer.
> L'instant pathétique
> L'instant du choix
> Le moment théâtral. (Bessette, 2006, p. 13)

Il est évident en tout cas que le but même de l'écriture est ici de brouiller, de fracturer ou même de faire exploser toutes les frontières. Y compris celles qui séparent les différentes formes de créativité. Car la déclaration commence avec Breughel, peintre de la multitude humaine, et finit sur le théâtre, lieu où se joue non seulement la folie des hommes mais aussi les moments critiques du destin. Elle réitère d'ailleurs l'idée quelques pages plus loin : «Le roman comme récit d'une crise./ Plutôt somme d'erreurs et de rétractations./ Discussion avec soi-même./ Dénégation. Refus./[…] C'était donc du théâtre » (Bessette, 2006, p. 19).

On ne peut s'étonner alors que la structure des romans de Bessette ne soit pas dans les normes. Il n'y a pas de déclaration d'intention en ce qui concerne son seul roman policier, *Vingt minutes de silence* (1955). Elle n'en a pas besoin car elle commence par jouer de manière visuelle avec la notion de suspense typique du genre : quatre pages se succèdent, blanches, avec au centre « vingt minutes de silence », dans une police qui, de minuscule sur la première page, grandit sur les deux suivantes pour arriver à la taille attendue pour un titre à la quatrième. Ensuite arrive la page titre de la première partie : un mot plein centre en italiques, *ATMOSPHÈRE*. Le jeu sur les

limites entre l'écrit et le visuel imaginaire qu'il encourage va de pair avec le jeu sur les raisonnements aussi logiques que manipulateurs que maitrise tout bon auteur de polar et qu'Hélène Bessette pousse jusqu'à leurs limites, et peut-être même un peu plus loin si l'on se réfère au :

> RÉSUMÉ
>
> Le père était criminel
> La mère était criminelle
> Le fils était criminel
> C'était une famille de criminels.
> Car finalement qui est mort, sinon le fils ?
> On ne le rencontre plus nulle part, il est donc mort.
> Qui a tué le fils, sinon le père ?
> Qui est mort, sinon le père ?
> On ne le rencontre plus nulle part, il est donc mort.
> Qui a tué ?
> et
> Qui l'a tué ?
> Puisque le crime s'appelle parricide, c'est le fils qui a tué le père.
> Seule la mère n'est pas morte, on peut la voir, on peut la rencontrer.
> Elle est donc vivante. Puisqu'elle est vivante et que les autres sont morts, c'est donc elle qui a tué. (Bessette, 1955, p. 45–46)

Cela relève certes de l'humour mais aussi d'un désir de briser les codes, donc les limites. Ce qui est confirmé par les titres des trois parties suivantes du roman, respectivement « poème des données », « poème des questions » et « poème des solutions ». On joue toujours, mais de manière beaucoup plus sérieuse, à repousser, à flouter, ou à sauter par-dessus les limites des genres littéraires. On est encore à quelques années de la création par Hélène Bassette de son GRP, Gang du Roman Poétique, mais la pratique est évidemment en train de s'installer. L'extrait cité donne également un premier exemple de ce qui est une des caractéristiques de l'écriture d'Hélène Bessette, un rythme très particulier, scandé, presque syncopé, pas vraiment typique du polar, mais typique de l'environnement de beaucoup de polars classiques américains, celui du monde de la nuit et des boîtes de jazz. Les répétitions avec variations font penser aux motifs autour desquels on improvise sans jamais les perdre. Nous avons là une première instance d'une volonté de dépasser les limites ou frontières et de construire une œuvre transversale, inclusive, au-delà des règles en tout cas.

Le brouillage des règles qui enserrent ou contraignent la forme romanesque est encore plus évident dans *Le Bonheur de la nuit* dont la structure ne peut que surprendre et déstabiliser le confort de la lectrice ou du lecteur. Il y a d'autres exemples,

mais celui-ci est sans doute un des plus aboutis. Le roman semble à première vue être organisé de manière classique en parties. Sauf que la mise en page et la graphie qui annoncent ces parties ne semblent suivre aucune règle. Centrés dans le tiers supérieure d'une page blanche, nous trouvons (taille et type de police respectés) : « Prologue », « NUIT », « BONHEUR », « Fin du roman » et « ABSENCE ». Pourquoi ces variations ? Pourquoi ce R I E N tout seul au milieu d'une page blanche ? Fait-il partie du texte ou annonce-t-il une nouvelle partie ? La même apparente incohérence caractérise les en-têtes de chapitres. Il peut n'y avoir aucune indication, simplement passage à la page suivante et positionnement du texte. Quand ils sont présents, les titres vont du simple mot comme « Orage » ou « l'ennui » à des formulations quasi narratives, par exemple : « Vie privée de l'actrice » et en dessous « HISTOIRE DE CHÉRIE RACONTÉE À L'IMPARFAIT. » Plus troublant, les chapitres peuvent aussi, apparemment, débuter en cours de page, « LE BONHEUR (suite) » ou « Deuxième orage » pour ne citer que deux exemples.

On ne peut s'étonner alors que les personnages soient si peu réalistes. On pourrait affirmer que nous sommes ici dans la droite ligne du Nouveau Roman dont Bessette est contemporaine et auquel elle peut être associée. Comme chez Nathalie Sarraute, les personnages sont des agents d'expression de pensées ou d'émotions, les leurs ou celles des autres. La protagoniste d'*Ida ou le délire* (1973) en est un bon exemple en ce qu'elle est morte et n'est appréhendée par la lectrice ou le lecteur qu'à travers ce qu'en disent les femmes qui ont été ses employeuses – elle était femme de ménage. Hors des limites de la vie, hors champ, Ida demeure le mystère de la marge où on l'avait mise. En même temps les paroles qu'elle, ou sa disparition suscitent, non seulement font perdurer son existence mais en outre révèlent l'indifférence de classe des femmes qui parlent, le mépris assassin d'une bourgeoisie bornée qui ne pense que par clichés. Donc, même morte, Ida existe, elle est là un peu comme un trou noir dont on ne sait rien sauf qu'il est là.

Les personnages du *Bonheur de la nuit* sont, quant à eux, bien vivants et si frénétiquement actifs qu'il devient difficile de suivre leur parcours. D'autant plus qu'ils ne semblent pas dotés d'une identité stable, à commencer par le protagoniste aux contours très fluctuants. « Nata. Natanaël diminué./ Très diminué. » (Bessette, 2006, p. 23) devient « … Nata/…/ Chef de bande./ celui qui domine. Qui en a plus que les autres. Qui sait ce qu'il fait » (Bessette, 2006, p. 24). Puis « Monsieur Nathanaël./ Portrait. Style Empire. Cadre désuet. Ovale. Doré. Fané » (Bessette, 2006, p. 25). Puis encore, « Descendant des Natanaëls./ Depuis l'Empire. Sauf erreur. » et qui « astique dans le soleil les verrières de sa Thébaïde » (Bessette, 2006, p. 30). Il est aussi « vulgaire,

trivial à plaisir, [et] crie:/ —Comment ai-je pu épouser 'ça' ? » (Bessette, 2006, p. 38). On apprend aussi que « Monsieur Natanaël est le mari moderne./ Tout simplement./ La mentalité de souteneur du mari moderne./ Qui ne peut supporter sa petite putain de femme moderne. À crises modernes » (Bessette, 2006, p. 41).

La confusion est encore plus grande entre les personnages féminins qui gravitent autour de Natanaël. On peut citer des noms, Madame, Oula, Doudou, l'actrice, Chérie, la Soubrette. Mais dans l'action qui semble consister principalement à essayer de coucher avec Nata et encore mieux de l'épouser, elles se confondent, se superposent, se dissolvent l'une dans l'autre. Chérie serait également l'actrice, mais le texte déclare clairement « Chérie = Soubrette » (Bessette, 2006, p. 34). Et puis surgit « une grosse femme brune. Noiraude. Forte en postérieur […]/ Excitante et sexy./ […]/ Étonnante réplique de la femme disparue./ Effacée. Gommée » (Bessette, 2006, p. 56). Il y a aussi Doudou, à la fois ou tour à tour bourgeoise femme de médecin, putain, gouvernante du château, et une marquise avec 24 enfants. Elle est en plus et en même temps Doudou, Chérie et la Soubrette. La situation est résumée par la phrase « Doudou Chérie La très présente Oula la Soubrette Doudou la Blonde (Bessette, 2006, p. 79) où l'absence totale de ponctuation donne toute liberté à la lectrice ou au lecteur pour faire son choix, ou se perdre. Ce qui serait sans doute le plus sage au vu de la déclaration :

> —Oui il est fiancé !
> —Oui il va se marier !
> Personne ne sait plus avec qui. Lui, encore moins que les autres. (Bessette, 2006, p. 199)

Le brouillage est total, la disparition, ou dissolution des personnages complète. Nous arrivons au chaos, à ce monde en délire et cette Humanité aux Portes de la Folie mentionnés au début du texte et cités plus haut.

Il ne faudrait cependant pas oublier la référence à Breughel qui réapparait à plusieurs reprises dans le texte. Le parallèle entre le monde du *Bonheur de la nuit* et ses saynètes souvent agitées, toutes différentes et toutes en relation les unes aux autres et les toiles du peintre, fourmillantes d'une humanité peu différenciée mais où chacun est tout entier concentré sur ce qu'il fait – jouer, boire ou égorger, indique peut-être qu'il serait bon de prendre un peu de recul pour mieux saisir le panorama humain qui nous est offert par la romancière. Le recul à prendre est également suggéré par un certain nombre de personnages secondaires stables, la plupart domestiques de Nata, qui fonctionnent comme le chorus du théâtre grec où les apartés du théâtre de boulevard. La femme de ménage constate : « ils se battent » (Bessette, 2006, p. 35), puis « Il va l'épouser » (Bessette, 2006, p. 57). « —C'est elle qu'il préfère, marmotte la Cuisine aux aguets »

(Bessette, 2006, p. 56). Et la lingère de conclure : « Il n'y aura pas d'histoire avec elle » (Bessette, 2006, p. 68). On pourrait aussi penser aux films à gags des débuts du cinéma avec ses figures sautillantes et les intertitres. Cette intermodalité, plus ou moins explicite, est présente dans tous les romans de Bessette. L'auteure fait feu de tout bois pour, pourrait-on croire, faire imploser la forme du roman.[5]

Sauf que, et c'est immédiatement perceptible, elle crée par son écriture même un monde nouveau aussi excitant qu'il est déstabilisant. Nous sommes en fait de nouveau face à une tentative d'effacer ou au moins de jouer avec les frontières entre d'une part écriture et parole et de l'autre entre écriture et musique, plus précisément le jazz, déjà mentionné à propos de *Vingt minutes de silence*. Le luxe d'une longue citation devrait permettre d'apprécier en même temps que le caractère poétique de l'écriture, le rythme, les transitions tantôt imperceptibles, tantôt éclatantes de ce qui ici, nous semble-t-il, tire vers le blues.

> L'ennui doux. L'ennui triste. De couleur mauve.
> Aux paroles oubliées.
> — Qu'est-ce que tu disais ?
> Aux questions sans réponses.
> Aux paroles lasses.
> — Quelle heure est-il ? quatre heures dix ou deux heures vingt ?
> Aux promenades sans but.
> — Qu'est-ce que je faisais ?
> L'ennui oisif. Lascif.
> — T'as des cigarettes ?
> — On fait quelque chose ?
> Long. Longues les heures.
> Attendre l'événement.
> Qui ne se produit pas.
>
> L'ennui. Brume opaque. Entre les uns et les autres.
> L'éclairage gris.
> Le jour fade de l'ennui bien installé.
> Et rien ne se passe
> de ce qu'on espérait.
> L'attente longue de la Comédie-Tragédie.
> Souhaitée.
> Des morts. Des blessés. Des mourants. Des crimes.

---

[5] Dans *Histoire du chien*, texte inédit publié en 2018, elle va jusqu'à utiliser le langage de la programmation informatique.

Des procès. Des assassins. Des gendarmes. Des
juges. Des coups. Des blessures. Des cris.

NON

RIEN

Mais les regards embués
Sur le jour pâle et violet
Qui s'étale aux carreaux
Par-delà les jardins.[6] (Bessette, 2006, p. 177–178)

Tout est là. Hélène Bessette n'est pas au-delà des limites ou à la marge, elle est là où il n'y a plus ni limites ni marges. Entre écriture et musique mais aussi entre écrit et parole, texte pour les yeux et texte pour l'oreille. Ce qu'elle exprime d'ailleurs dans un autre roman, *Garance Rose* (1965) dans un court échange entre lecteur et narrateur :

—Ça n'a aucun sens.
Crie un lecteur. Vous nous jetez en plein récit. On ne suit pas le fil de votre histoire (car il a besoin d'un fil).
Très bien consent le narrateur. C'était pour donner le ton.
J'accorde les instruments.
Diapason avant les trois coups.
Bruissement des musiques.
On y est ?
Deux et un… trois. (Bessette, 1965, p. 34–35)

Les jeux sur la graphie et la disposition typographique participent bien sûr de la mise en place de ce rythme en même temps qu'ils suggèrent ou impliquent le 'dire' du texte avec ses pauses, ses variations d'intensité vocale et surtout le rythme du souffle.

Ces pratiques sont constantes, avec des variations, dans tous les romans de Bessette. Si *Le Bonheur de la nuit* donne la sensation d'une ronde, ou d'une farandole échevelée du sexe et de l'argent, *MaternA*, quant à lui est une ronde marchée tantôt au pas cadencé imposé par le pouvoir, tantôt au pas las du prisonnier dans sa cellule. Le texte est d'abord rythmé par ce A qui saute aux yeux, dans le titre et à propos duquel le texte offre très vite sinon une explication, du moins une affirmation.

maternA

le A est important.
Car l'enfance est le A de la vie.
C'est pourquoi on écrit : maternA

[6] Les espaces entre les lignes et entre les mots sont ceux voulus par Hélène Bessette.

C'est pourquoi les héroïnes s'appellent :
BrittA
GrittA
DjeminA
IolA
PierA
MonA
LisA
Le A domine.
Le livre parle en A.
Histoire sans homme.
Histoire de femmes.
Dans l'eau des bouches déformées des femmes,
le A comme une feuille morte entraînée.
Il est le A de la vie.
L'image ramollie des femmes dans l'eau pâle de leur vie quotidienne
et dans le jeu des clartés fades :
le A brillant
le A debout
le A vivant.
Le A de la vie.
Les femmes au cœur attiédi mais dans ce cœur :
le A rouge.
Le A de la vie.
Les femmes au visage illuminé par le A de la vie qui ne s'éteindra pas.
Mais que reste-t-il si quelqu'un coupe le courant.
Allumons le A. (Bessette, 1954, p. 12–13)

Le A omniprésent dans ce passage et qu'on retrouve d'une manière lancinante tout au long du roman suscite un certain nombre de remarques. La voyelle 'a' est certes la marque des prénoms et parfois des noms féminins dans de nombreuses langues. Ce n'est pas le cas en français qui préfère le e muet pour féminiser les noms. Ce qui pourrait être coquetterie de style prend cependant une dimension autre par le fait que, bien que situé en fin de mot, il est toujours en majuscule. Il y a là torsion, transgression de la graphie, qui pousse ou tire vers un ou des sens que la lectrice ou le lecteur se doit d'élaborer ou de découvrir car on est dans une variante au-delà des limites généralement acceptées, en quelque sorte hors-piste et dans l'immensité des inventions langagières.

Ce A est bien sûr pris comme une affirmation du féminin, d'un féminin qui, à travers la majuscule devient force de pouvoir, agent de maîtrise plus que de maternage. En même temps, il gomme les personnages qui ne sont plus définis que par le 'féminin' de ce A. Mais la manière dont il se dresse à la fin de noms féminins fait aussi

penser à un mur et peut être perçu comme une marque de la limite du pouvoir des femmes, d'autant plus que, placé en fin de mot, il clôt, visuellement, le propos. Son aspect emphatique suggère également le ridicule, ce que le texte développera à loisir. Par exemple à travers les « A » placés en milieu de mots – « un grand mAriAge », « l'École normAle » , « l'AnonymAt », ou « les dAmes » – qui dans leur grande majorité font référence au monde et à l'expérience traditionnels des femmes. Visent-ils à valoriser ce monde ou au contraire à souligner ses limites et ses contraintes ? Au vu des autres procédés relevés dans le texte, on peut avancer que la seconde hypothèse est la bonne.

Il y a tout d'abord le fait que dans cette histoire d'école maternelle, et malgré l'affirmation immédiate que l'enfance est le A de la vie, les enfants et leurs parents demeurent accessoires, et que ce qui est au centre du roman ce sont les « institutrA » autour de leur « directrA » et avec en arrière-plan « l'inspectrA » dans un système d'une hiérarchie rigide et sans tendresse. Le pouvoir s'exprime sans détours à travers la répétition inlassable de « MOI JE », « MOA » et « JE », le plus souvent centrés seuls sur une ligne, et qui, outre leur impact visuel, donnent au texte un aspect sonore. Aspect sonore que l'on peut qualifier de hurlant car il n'y a pas que les mots cités ci-dessus ; les insertions en lettres majuscules de mots ou phrases parfois détachés du texte et centrés, parfois dans le texte, sont très nombreuses. Il s'agit toujours d'injonctions, de mises en garde ou d'ordres. « TRA-VAIL-LEZ » (Bessette, 2006, p. 89), « TU METS BIEN LONGTEMPS À M'OBÉIR » (Bessette, 2006, p. 110) ou « PASSONS AUX CHOSES SÉRIEUSES » (Bessette, 2006, p. 262) n'en sont que quelques exemples. Sans oublier l'omniprésence des verbes hurler et crier. On ne parle pas dans *MaternA*, on hurle[7]. Tous ces signes d'emphase finissent, pourtant et à l'instar du A, par être contre productifs et par ressembler plus à un long cri de frustration ou de désespoir qu'à une manifestation d'autorité. Plus qu'une présence forte, ils traduisent une peur profonde de ne pas être vue et révèlent la situation des femmes dans la société, toujours à la limite de la disparition, et toujours secondaire et triviale.

Ces premières remarques indiquent également qu'à partir de « A » s'organise un autre franchissement ou dépassement des limites, en ce que le texte écrit offert à la lecture sort du silence et devient voix au sens premier du terme. Peut-on affirmer qu'on est tout proche de la poésie sonore ? Cela semble être le cas, d'abord en ce que le caractère emphatique ou d'urgence donné par les majuscules et le choix de termes du dire est conforté par ce rythme si spécifique à l'écriture de Bessette et qui ici est

[7] Nous en avons relevé plus de cinquante occurrences dans la centaine de pages de la première partie, recensement effectué à l'œil, sans l'aide de l'informatique et donc probablement en dessous du chiffre exact.

défini d'emblée comme fermé ou enfermé. En effet, nous ne sommes pas dans la fluidité et l'ouverture du jazz. Les titres de chapitres, « CHANSONNETTES SUR LES MINUTES, « CHANSONNETTES DE FEMMES » ou « dernière chansonnette » font passer l'idée de ritournelles sans fin, obsédantes et peu stimulantes. Un exemple est suffisant, le très infantile : « PAN PAN QU'EST-CE QU'EST LÀ ?/ C'EST POLICHINELLE MAM'ZELLE,/ PAN PAN QU'EST-CE QU'EST LÀ ?/ C'EST POLICHINELLE QUE V'LÀ » (Bessette, 1954, p. 281).

Sous la musique stridente et répétitive des majuscules, des hurlements et des chansonnettes, court cependant une autre veine, une voix ou une musique à mi-voix dont les variations et les répétitions suggèrent une mélancolie qui s'entend autant qu'elle se lit: « Prisonnière/ Détenue/ Maintenue/ Mains tenues/ Menottes » (Bessette, 1954, p. 33). Ou « Nous sommes des gens sans espoir, sans désespoir, sans projet, sans crainte, sans joie et sans chagrin. Nos vies diminuées, nos vies enfantines sous la tutelle de papa-gouvernement » (Bessette, 1954, p. 179) Ou encore, résumé parfait de ces vies qui tournent en rond :

> —N'oubliez pas, hurle DjeminA que : deux jours de vacances.
> Nous partons.
> Nous prenons la route.
> Nous filons.
> Nous nous évadons.
> (de la maison-prison).
> Nous mettons les voiles.
> Nous oublions un instant que nous sommes des fonctionnaires, des gagneurs de pain, des enchaînés.
> …
> —Hé bien, dit Djemi :
> nous ne sommes pas partis
> nous n'avons pas filé
> nous n'avons pas couru
> nous n'avons pas brûlé
> nous n'avons pas poursuivi (quoi ?)
> nous n'avons pas quitté (quoi ?)
> Nous sommes restés tranquilles
> tranquilles,
> à cause des bougies. (Bessette, 1954, p. 234 et 236)

Sans aller jusqu'à une analyse fouillée, on peut noter la différence entre les deux passages malgré une disposition typographique similaire. L'énergie, l'envie de vivre de la première partie avant le départ s'exprime par ces phrases courtes se succédant et contenant chacune une majuscule dynamisante, un verbe de mouvement au

présent et un point qui rythme l'action. Tout cela est complètement retombé au retour dans la deuxième partie où le rythme donné par les majuscules et les points a disparu, tout s'est alourdi avec la négation, ralenti avec l'usage du passé composé, ralenti jusqu'au « tranquilles », qui se répète et confirme avec les « quoi ? » qui précèdent, l'absence de but, la stase irrémédiable de la vie de ces « enchaînés ».

Des coups de boutoir à la complaisance et à l'aveuglement de ses contemporains au jeu tout en subtilité sur la ponctuation, en passant par la dissolution du concept de personnage ou la déstructuration de la forme même du roman, cet article a tenté de dégager quelques-unes des stratégies utilisées par Hélène Bessette dans sa remise en question de toutes les limites dans l'art en général et dans l'art littéraire en particulier. Nous n'avons pu qu'effleurer la complexité du travail accompli par la romancière sur la langue, sur la narration et sur les interactions entre les différents médias artistiques. Nous aurions pu aborder sa capacité au néologisme ou ses jeux avec la prononciation des mots. Nous aurions pu parler de son écriture peinture, en particulier dans *La Route bleue* (1960), qui fait penser à certaines peintures cubistes, ou à Nicolas de Staël. Le champ des recherches est vaste et aussi riche que le plaisir du texte qui ne manquera d'accompagner cette recherche. Car une autre, et non la moindre, des limites dépassées par Bessette est celle qui sépare l'auteure de sa lectrice ou de son lecteur. Quand on lit un roman de Bessette en silence ou à haute voix, on entre dans un plaisir intellectuel et esthétique actif qui nous donne l'impression que nous créons le texte avec elle, la lecture devenue art.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bessette, H. (2006). *Le Bonheur de la nuit.* Léo Scheer.
Bessette, H. (2007). *MaternA*. Léo Scheer.
Bessette, H. (2009). *Ida ou le délire*. Léo Scheer.
Bessette, H. (2021). *La Tour.* Le Nouvel Attila.
Bessette, H. (2017). *Garance Rose.* Le Nouvel Attila.
Bessette, H. (2017). *Vingt minutes de silence.* Le Nouvel Attila.
Bessette, H. (2018). *Histoire du chien*. Le Nouvel Attila.
Bessette, H. (Postface de Deck, J). (2018) *On ne vit que deux fois.* Le Nouvel Attila.
Bessette, H. (2020). *Lili pleure*. Le Nouvel Attila.

Marianne Camus. Maîtresse de conférences Université de Besançon 1996-2003, Professeure des Universités Dijon 2003-2011, spécialiste de l'analyse des discours représentant les femmes et des représentations du monde et d'elles-mêmes par les femmes. A animé un groupe de recherche interdisciplinaire (littérature, arts visuels, danse, performance, etc.), « Création au féminin ». A publié livres et articles sur ces sujets. Depuis chercheuse et conférencière indépendante.

CC BY NC SA

LIMES

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26237

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 06/03/2023
Accepté : 29/04/2023

In lim(in)e(s). Post-coloniser les frontières nuyoricaines

SANTA VANESSA CAVALLARI
Aix-Marseille Université (ED 354, CIELAM-groupe de recherche Transpositions) et Università di Pisa / France, Italie
✉ santa-vanessa.cavallari@etu.univ-amu.fr

« Minorities will become majorities if we don't patrol the borders »
Giannina Braschi, United States of Banana, 2011

RÉSUMÉ. Avec une condition politique oscillant entre l'indépendance et la dépendance aux États-Unis, Puerto Rico et sa civilisation sont l'incarnation culturelle de la lisière. Lieu de débat fluide et non pas flou, la frontière nuyoricaine forge une identité *boricua* singulière, issue du binarisme oppositif, mais participant du nomadisme dont s'empare l'époque post-moderne. L'article se propose d'explorer la façon dont la production littéraire de Giannina Braschi problématise le concept de frontière qui devient chez elle, au nom de tous les Nuyoricains, délimitation et séparation (*limes*) mais aussi seuil poreux habitable (*in limine*), à la fois lieu de fusion et de friction géopolitique et civilisationnelle. Dans le « trans » qui caractérise l'histoire portoricaine ainsi que la population nuyoricaine, l'identité culturelle n'est plus située dans un tiers espace qui résout les dissonances entre colonisateur et colonisé, mais dans une subversion rendue possible par l'hybridisme…

MOTS CLÉS :
Puerto Rico ; Littérature spanglish ; Giannina Braschi ; Porosité ; Transculture

RESUMEN. *In lim(in)e(s). Post-colonizar las fronteras nuyoricanas.* Con una condición política que oscila entre la independencia y la dependencia de los Estados Unidos, Puerto Rico y su civilización son la encarnación cultural de la frontera. Lu-

Pour citer cet article
Cavallari, S. V. (2023). In lim(in)e(s). Post-coloniser les frontières nuyoricaines *HYBRIDA*, (6), 95–117. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26237

gar de debate fluido pero no borroso, la frontera nuyoricana forja una identidad boricua singular, que emerge del binarismo oposicional pero participa del nomadismo del que se apodera la era posmoderna. Este artículo explora el modo en la que la producción literaria de Giannina Braschi problematiza el concepto de frontera, que se convierte para ella, en nombre de todos los nuyoricanos, en delimitación y separación (*limes*) pero también en umbral poroso habitable (*in limine*), al mismo tiempo lugar de fusión y de fricción geopolítica y civilizatoria. En el «trans» que caracteriza tanto la historia puertorriqueña como a la población nuyoricana, la identidad cultural ya no se sitúa en un tercer espacio que resuelve la disonancia entre colonizador y colonizado, sino en una subversión hecha posible por el hibridismo...

PALABRAS CLAVE:
Puerto Rico;
Literatura spanglish;
Giannina Braschi;
Porosidad;
Transcultura

ABSTRACT. ***In lim(in)e(s). Post-colonizing Nuyorican borderlands.*** With a political condition swinging between independence and dependence on United States, Puerto Rico and its civilization are the cultural incarnation of the border. A place of debate fluid but not blurred, the Nuyorican borderland builds a singular Boricua identity, result of an oppositive binarism but involved in the nomadism taken over by the postmodern era. The paper explores the way in which Giannina Braschi's literature problematizes the concept of borderland that, in the name of all Nuyoricans, becomes delimitation and separation (*limes*), but also porous habitable threshold (*in limine*), at the same time a place of fusion and geopolitical and civilizational friction. In the "trans" that characterizes Puerto Rican history as well as the Nuyorican population, the cultural identity is no longer located in a third space that blurs the dissonances between colonizer and colonized, but in a subversion made possible by hybridism...

KEY-WORDS:
Porto Rico;
Spanglih literature;
Giannina Braschi;
Porosity;
Transculture

1. Introduction

Dans le contexte socio-politique latino-américain, la question de la frontière se configure parmi les plus brûlantes et problématiques de l'histoire, surtout en lien au partage d'un espace entre indigènes et colons. Cela est encore plus évident dans la micro-réalité des Caraïbes qui malgré l'unité géographique qui les caractérise, pour leur histoire de terres de conquête sont habités par une différence et une multitude de peuples, de mœurs et de cultures rendant compliqué toute étude de cet espace.

Surtout à cause de sa position stratégique entre l'océan Atlantique et les États-Unis, marquant la voie maritime entre l'Amérique et l'Europe, l'île de Puerto Rico[1] est restée sous différentes dominations étrangères pendant plus que cinq cents ans, ce qui suffit pour comprendre que l'histoire de ce Pays est finalement l'histoire coloniale de ce dernier. Á l'origine habité par la population indigène des Tainos, il fut occupé par les Espagnoles au XV^e^ siècle. Au XVI^e^ siècle, suite au programme de colonisation par le royaume hispanique, les Caraïbes ont commencé à vivre leur histoire dictatoriale. Disputé entre les États-Unis et l'Espagne, à partir de 1895 le territoire a fait l'objet d'un conflit aggravé d'un côté par la révolte cubaine contre le gouvernement colonial espagnol et de l'autre côté par la pression américaine (Zivojinovic, 2001, p. 103). Toutefois, la présence des Espagnols domina au moins jusqu'à la fin du siècle, quand les Anglais avant et les Hollandais après, ont mené leurs missions de colonisation. Ce ne fut qu'en 1898, par le traité de Paris, que la présence espagnole fut complètement bannie et que l'île passa sous la domination étasunienne pendant la guerre hispano-américaine, éclatée lors de l'explosion du bateau Maine à Cuba. Après plusieurs années de contestation de l'appartenance politique de l'île, la résolution finale arriva en 1952 après la période d'industrialisation connue sous le nom de « Operation Bootstrap » (Operación Manos a la Obra) : l'île acquérait le statut de territoire libre associé aux États-Unis, ce qui a rendu la gestion de sa situation politique extrêmement compliquée entre dépendance et indépendance du colonisateur. Dans les années suivantes l'avis de la population portoricaine a été interpellé trois fois (1993, 1996, 1998) concernant le statut politique de l'île, avec la moitié des interpellés se disant favorables à l'indépendance et plus de la moitié favorables à l'intégration aux États-Unis (Le Pioufle, 2019, p. 44), même si dès le dernier plébiscite l'option « aucune des deux » est apparue, ce qui fait pressentir encore de l'incertitude.

---

[1] Nous avons choisi de garder le toponyme en espagnol pour préserver le lien avec la langue espagnole que les Portoricains considèrent comme l'héritage le plus important de leur patrimoine culturel.

Résultat de la double domination vécue par Puerto Rico est la présence constante des deux langues des colonisateurs, l'anglais et l'espagnol, ce qui est ultérieurement accentué si l'on considère que l'île n'a jamais eu l'occasion de consolider son identité culturelle. Par conséquent, la question de la langue maternelle se configure comme particulièrement épineuse pour les Portoricains. Dès 1902 par *The Official Languages Act* aussi bien l'anglais que l'espagnol furent déclarées comme langues officielles de l'île. Face à cette ambiguïté, virer vers le statut de population bilingue semblerait être une solution plus facilement applicable, même si dans la réalité cela n'est pas totalement vrai : les données (US Census Bureau, 2000) nous montrent que seulement une moindre partie de la population est bilingue et que la connaissance de l'autre langue n'est pas acquise par tout le monde au même niveau. Chez ces populations, fruit aussi des migrations circulaires, l'interférence linguistique est devenue tellement importante qu'elle génère une alternance de langues dans la même phrase, notamment à travers le *code-mixing* et le *code-switching*. Le *code-switching* étant « l'alternance des codes linguistiques au sein du même énoncé » et le *code-mixing* le mélange de « morphèmes venant de différentes langues au sein du même mot » (Anokhina et Rastier, 2015, p. 35), ces phénomènes peuvent être assez récurrents à l'oral, mais dans leur emploi à l'écrit ils posent des problèmes, notamment pour les lecteurs monolingues. Le fruit de la double présence linguistique est un *code-mixing* désormais employé plus que chacune des deux langues séparément : le spanglish. La légitimité du spanglish en tant que langue fait toujours l'objet de nombreux débats à l'heure actuelle. L'une des recherches pionnières dans ce domaine fut sûrement celle de Stavans (Stavans, 2003) qui pour la première fois s'est battu pour la légitimation du spanglish contre les attaques qui en faisaient une langue des illettrés. L'intégration d'un dictionnaire spanglish à la fin de son travail de recherche se positionne dans cette volonté de reconnaître cette langue à part entière, même si comme le soulève Celia Zentella (2017, p. 209) sa réflexion ne tient pas compte des études majeures sur la syntaxe spanglish. En particulier, les observations de Celia Zentella se poussent au-delà de la simple légitimation et dénoncent toute forme de coalition contre les bilingues espagnol / anglais, taxés d'être des monolingues ayant dépassé les confins de l'impérialisme unilingue et déformant les langues concernées (Celia Zentella, 2017, p. 212). La position de Stavans, beaucoup plus ancrée sur la lexicographie et la traductologie, vient a être complétée par López García-Molins qui mène une enquête sur la nature linguistique du spanglish en illustrant ses caractéristiques grammaticales et syntaxiques, ainsi que son comportement en termes de variation linguistique, arrivant à la conclusion qu'il ne peut pas être limité à un créole (López García-Molins, 2015). Et pourtant, dans la théorie de López García-Molins, le spanglish ne serait que le fruit

d'une transculturation linguistique toute projetée vers l'anglais (López García-Molins, 2015, pp. 27–28) et pour cela les locuteurs seraient obligés de connaître les deux langues pour pouvoir maîtriser le spanglish (López García-Molins, 2015, pp. 83–84). Cette position contraste l'idée du spanglish comme langue à part entière et la considère plutôt comme une variante dialectale de l'espagnol, une vision discutée à maintes reprises par Serra-Alegre et Moreno Guillamón. Ce derniers se sont longtemps engagés pour le rayonnement du spanglish surtout en contraste avec l'hégémonie anglaise du côté linguistique et étasunienne du côté politique (Serra-Alegre et Moreno Guillamón, 2020), de laquelle il est question dans notre étude.

Pour revenir à la question politique, parmi les pays de l'aire caribéenne, Puerto Rico constitue un cas particulier en matière de migration. Avec une première vague migratoire consistante dès les années '40, en effet, il a enregistré le taux d'émigration vers les États-Unis le plus élevé d'Amérique entre les années '50 et les années '70 (Boleda et al., 1995, pp. 38-39). La migration portoricaine, principalement vers les États-Unis, fut caractérisée par la dispersion des migrants au fil du temps sur l'ensemble du territoire étasunien et pas uniquement dans la ville de New York (Sandis, 1970, p. 26). Pourtant, un phénomène assez curieux que nous pouvons remarquer est le retour de nombreux migrants portoricains à leur terre natale, ce qui d'habitude n'est pas très commun parmi les flux migratoires du XX^{e} siècle. En effet, vers la fin du siècle, les Portoricains avaient émigré prioritairement pour augmenter leurs revenus et une fois leur objectif atteint, ils préférèrent souvent rentrer (Sandis, 1970, p. 37). D'ailleurs, les conditions économiques dans lesquelles versaient les États-Unis dans la dernière décennie du XX^{e} siècle, n'ont sûrement pas favorisé leur permanence ; sans compter que la croissance technologique portoricaine avait attiré à nouveau les natifs. Ainsi, les dynamiques migratoires expérimentées entre Puerto Rico et les destinations des migrants ont créé des flux migratoires qui ne sont pas linéaires et unidirectionnels, comme c'était plutôt le cas en Europe, mais circulaires. Autrement dit, la condition des migrants portoricains peut être assimilée à une « migrance » culturelle et géographique, plus proche de l'idée d'une errance incessante.

Bien évidemment, cela a eu des conséquences non seulement sur la construction identitaire des migrants, mais aussi sur le plan linguistique. Or, il ne faut pas penser qu'une telle modalité de migrer puisse être considérée comme non définitive. Les allers-retours incessants d'une territorialité à l'autre, malgré la proximité des espaces géographiques dans le cas spécifique de Puerto Rico et l'Amérique, brouillent l'identité en la rendant transitoire, trans-culturelle et trans-linguistique (Rodríguez, 2004, p. 8). En effet, contrairement aux tendances nationalistes, l'identité américaine est trop

serrée sous la hiérarchie qui voit les États-Unis phagocyter l'Amérique latine. Les réseaux culturels actifs dans le territoire américain impliquent la création de réseaux identitaires qui amortissent la silhouette monolithique proposée et imposée par le modèle étasunien ; en effet, ce n'est pas par hasard que les Latino-américains sont toujours définis métis, *Chicanos*, *Latinos* etc. et même la définition de « Iberoamérique » est de difficile convention.

Par tous les aspects que nous avons mis en lumière ci-dessus, nous pouvons bien comprendre que l'identité tout comme la langue portoricaine sont composites, hybrides et frontalières, toujours en rapport avec les États-Unis. Vis-à-vis de cette hybridité surtout linguistique, la création artistique en spanglish paressait une entreprise difficile, jusqu'au moment où récemment une littérature portoricaine, qui fait de l'hybridité frontalière son pilier, a commencé à être publiée surtout par des femmes. L'exemple le plus emblématique est sûrement celui de la littérature de Giannina Braschi (1953–), l'une des premières promotrices de la poïétique spanglish par la publication de son ouvrage *Yo-Yo Boing !* (1998).

Née à Puerto Rico dans une famille noble d'origine italienne, Giannina Braschi est une personnalité éclectique dès son plus jeune âge. En jetant un coup d'œil à sa biographie précédant sa carrière d'écrivaine et poétesse, nous avons l'impression qu'elle ait vécu plusieurs vies en une seule : joueuse de tennis de haut niveau, mannequin, enseignante. La complexité de sa personnalité se reflète complètement aussi bien dans son parcours pédagogique que dans la constitution de son profil intellectuel. L'activité principale de Braschi reste toujours l'écriture qui se déploie dans une multiplicité de genres littéraires, de thématiques et de langues. Et pourtant, par le biais de l'écriture Braschi n'a pas manqué de cultiver une curiosité investigatrice qui l'a menée à la maturation d'une réflexion philosophique profonde en communion avec les idéologies politiques de son espace et de son temps.

La richesse des expériences vécues par cette femme n'est pas uniquement le fruit d'une inclination naturelle à la découverte de tout ce qui est autre de soi, mais elle résulte probablement du désir de mouvement incessant qui l'a toujours caractérisée. Malgré ses origines qui constitueront une ancre dans son expérience d'intellectuelle, Braschi n'est pas restée longtemps dans un endroit sans bouger. Après une première expérience universitaire en Europe (Madrid, Rome, Paris, Londres), elle s'est installée à New York à la fin des années '70 où elle est restée en menant à terme son doctorat. C'est après cette formation, par les voyages et les études, que Braschi a pu se consacrer entièrement à son activité d'écriture et de journalisme. Si dans un premier temps la production littéraire de l'écrivaine est de nature purement académique avec

des recherches, des essais, des articles scientifiques, le vrai esprit poïétique braschien se déploie complètement dans le contexte étasunien et plus précisément nuyoricain[2].

Cet article se propose alors d'explorer la façon dont la production littéraire de Braschi problématise le concept de frontière qui devient chez elle, au nom de tous les Nuyoricains, délimitation et séparation (*limes*) mais aussi espace poreux habitable (*in limine*), à la fois lieu de fusion et de friction géopolitique et civilisationnelle. Après avoir passé en revue la manière dont la question de l'hybridité linguistique se déploie dans *Yo-Yo Boing !*, nous nous pencherons sur la manière dont cette dernière se fait porte-parole du déséquilibre politique avec les États-Unis dans *United States of Banana* (2011). Ce parcours dans la poétique braschienne sera accompli à la lumière de quelques constants dans ces écrits, tels que la variété et le mélange des genres littéraires, qui sont propres à l'autrice et la présence de protagonistes présentés comme voix nomades et migrantes dans un New York délabré, possédant tous les éléments nous fournissant une image dystopique.

2. Du translinguisme au transculturel : devenir transfrontalier

L'héritage culturel des Portoricains ne peut être considéré ni comme métis ni comme syncrétique, il n'est pas simple mélange de cultures dont aucune ne leur appartient. Pour nous référer à la situation culturelle portoricaine nous préférons donc le terme « transculture » (Ortiz, 2002; Welsch, 1999). En effet, ce terme permet de bien représenter la condition de transition permanente entre deux cultures vécue par les Portoricains ; cette condition ne doit pas être vue comme un manque de reconnaissance dans l'une ou l'autre culture, mais comme une situation d'échange constant qui enrichit le peuple les accueillant.

De manière plus concrète, exil et migration sont les deux circonstances dans lesquelles une approche transculturelle peut se développer chez un individu. Le processus de déplacement spatial, soit-il exilique ou migratoire, n'implique jamais un éloignement de l'espace politique et socio-culturel d'origine. Cela dit, exil et migration même quand ils sont définitifs, ne dessinent jamais une trajectoire unidirectionnelle, mais toujours bi, voire pluridirectionnelle entre plusieurs langues, cultures et surtout plusieurs nations – entendu ici en tant qu'union d'État et peuple. La naissance de cette

[2] Le terme « nuyorican » ou « newyorican » est composé de « New York » et « Puerto Rican » et est utilisé pour désigner une personne d'origine portoricaine, née et grandie pendant une partie de sa vie à Puerto Rico mais qui a émigré et qui vit aux alentours de New York.

transculture transnationale est absolument à rechercher dans les processus migratoires et est à l'origine surtout du concept moderne de mondialisation. La globalisation n'est que le fruit des transnationalismes et des transcultures qui à partir des migrations et à travers les diverses générations de migrants créent des familles à la culture stratifiée, sédiment d'une société plurielle.

Comme conséquence de cette transculture, les migrants, les exilés et ceux qui vivent dans une réalité postcoloniale, entretiennent également un rapport particulier avec le langage. En effet, ils font l'expérience de l'interférence linguistique et parfois éventuellement du *code-switching*. D'ailleurs, il est curieux que les chercheurs anglo-saxons se réfèrent au phénomène du *code-switching* avec le terme « translinguisme » (Anokhina, 2016, p. 627) qui s'adapte parfaitement à la condition des écrivains émigrés du XX^{e} siècle. L'idée de translinguisme ne doit pas nous faire penser à une condition d'hésitation entre deux langues-cultures et donc à un manque de prise de position, mais à la spécificité d'un incessant transfert aussi bien spatial que culturel et linguistique. En particulier, c'est le transfert linguistique qui mène à une position et à un positionnement singuliers, à la lisière entre deux langues, sans que l'une puisse prévaloir sur l'autre.

2.1. Se faire yo-yo ou comment habiter la frontière

Dans *Yo-Yo Boing !*[3] le choix d'un amalgame linguistique à l'intérieur d'un seul ouvrage résulte particulièrement significatif, d'autant plus qu'en réalité le co-linguisme se configure même triple. En particulier, l'ouvrage est articulé sans une division en chapitres et comporte trois parties (*Close-up, Blow-up, Black-out*) dont les deux liminaires sont écrites complètement en espagnol et la partie centrale en spanglish. Par l'expédient du mélange linguistique le but de Braschi dans cet ouvrage est celui d'illustrer l'expérience quotidienne des migrations circulaires portoricaines et de la médiation culturelle dont les migrants latino-américains sont menés à devenir les porte-paroles. En effet, par l'imposition d'un « bilinguisme radical » (Torres Padilla, 2007, p. 86) fruit du changement linguistique constant, le texte met en œuvre la subversion des hiérarchies linguistiques et des rapports de pouvoir, vu que le lecteur monolingue n'est plus celui qui jouit d'une position privilégiée. Le monolinguisme, souvent entraîné par l'emploi d'une langue dominante, ici met les lecteurs dans la condition d'expérimenter ce qu'est l'exclusion que l'on ressent lorsqu'on est linguistiquement et culturellement

[3] Le titre évoque à la fois le concept d'identité et celui du jouet bougé par des fils. Le yo – je en espagnol – ne serait qu'un objet oscillant dont le mouvement dépend des mains de quelqu'un d'autre.

minoritaires. En fin de compte, nous ne pouvons pas mettre sous cloche le fait que l'imposition d'un bilinguisme radical, telle quelle Braschi l'accomplit, est à plus large échelle une manière de s'auto-imposer et s'auto-affirmer : ceux qui voudront la lire, devront l'accepter telle quelle, ce n'est pas l'écrivaine qui s'adapte aux lecteurs, mais ces derniers qui acceptent son art.

Le bouleversement des logiques du pouvoir, bien entendu, ne reste pas au niveau de la langue dans *Yo-Yo Boing !* et cette dernière n'est que le prétexte pour discuter des équilibres du pouvoir sur le plan politique entre Puerto Rico et les États-Unis. Bien évidemment, par la remise en question des facteurs de la langue, nous sommes vite menés à la remise en question de tous les éléments composant l'identité ; en effet, la langue est inévitablement liée à l'identité et elle en constitue une facette.

Comme nous l'avons déjà illustré, l'instance linguistique en *Yo-Yo Boing !* fonctionne aussi et surtout d'instance politique. Par l'imposition au lecteur du passage incessant d'une langue à l'autre, l'écrivaine accomplit une action de résistance contre l'hégémonie monolingue de l'espagnol et / ou de l'anglais, ce qui se traduit par une tentative de gommer toute forme d'impérialisme. Néanmoins, il ne faut pas confondre cette révolte avec une non-volonté de trouver une autodéfinition identitaire pour le statut encore colonial de Puerto Rico. Le langage-frontière dont Braschi se fait la porte-parole, face à la condition politique de Puerto Rico, prône pour l'autonomisation de sa spécificité culturelle et politique, qui se situe à juste titre dans la non-prévalence d'aucun des deux pouvoirs. Cela reflète, d'ailleurs, le constant ton d'ambivalence dans l'œuvre. En d'autres termes, par la mise au point d'un langage-frontière l'écrivaine défie la suprématie du monolinguisme ; en effet, ce dernier présuppose une hégémonie qui est similaire au contrôle imposé par une constitution donnée sur une nation donnée.

Déjà dans *Yo-Yo Boing !* à maintes reprises la dimension portoricaine culturellement nomade est évoquée : « Como el estado libre asociado. Los puertorriqueños son puntos y comas. No pueden decidirse por el punto o por la coma » (Braschi, 2011a, pp. 214-215).

Le *code-mixing* braschien en réalité n'est pas uniquement le produit d'une culture nomade, il n'est pas uniquement le signe des frontières culturelles labiles qui caractérisent Puerto Rico, mais il s'agit d'un outil pour briser la discrimination Nord-Sud entre les deux Amériques ; le bilinguisme se configure donc non pas comme un compromis ou la construction d'une nouvelle union, mais comme destruction de la muraille américaine de la discrimination : « Tenemos que empezar a romper las murallas entre nuestras dos Américas. Y nosotros – tú y yo – tenemos que ser los portavoces, somos bilingües » (Braschi, 2011a, p. 194).

L'opération accomplie par Braschi dans *Yo-Yo Boing !* est celle de faire du nomadisme culturel propre au bagage portoricain la garantie pour la survie d'un groupe ethnique contre le nomadisme en flèche étasunien (Glissant, 1990, p. 24). Contrairement aux peuples qui se sont libérés du poids de la colonisation en exploitant le pouvoir de la racine unique, l'intention portoricaine est celle de ressortir en combinaison à ce qui est autre à soi, relationnel, rhizomatique.

La nature de la culture *latina* est en soi hybride, en effet, les *Latinos* ne partagent pas tous les mêmes expériences culturelles, linguistiques, économiques et sociales. La grande erreur des Américains a été celle de vouloir conformer sous les mêmes paramètres ce peuple, sous prétexte que la culture *latina* est homogène (Loustau, 2005, p. 444) : « Because Chicanos don't have a nation. Wherever I go, I am considered to be the maid of the world » (Braschi, 2011a, p. 195).

2.2. L'empire des bananes ou comment post-coloniser la frontière

La lutte de Puerto Rico pour l'autonomie culturelle contre l'imposition américaine, passe surtout par la défense de la langue espagnole, qu'à partir de la Seconde Guerre mondiale s'était configurée comme langue subalterne par rapport à l'anglais. Cela à Puerto Rico est représenté par l'imposition de l'anglais comme langue de l'éducation. Or, dans *United States of Banana* la dédicace à Nilita Vientós Gastón, impliquée dans la défense de l'espagnol comme langue d'éducation à Puerto Rico, inscrit tout l'ouvrage de Braschi sous le signe du soutien à cette cause et de l'opposition à la domination linguistique anglaise (Stanchich, 2020, p. 64).

Dans *United States of Banana* Braschi accomplit son parcours de politisation de l'identité rhizomatique et arrive à l'élaboration d'une poétique de la condition migrante. Comme le titre le met à nu, le mélange de roman et pièce théâtrale raconte la faillite de l'empire étasunien qui se transforme en hégémonie des bananes, libérant ainsi les minorités marginalisées du joug de la domination linguistique, culturelle, politique et économique. L'œuvre s'ouvre sur l'attentat du 11 septembre 2001, ce qui est emblématique d'un événement qui a causé un tournant dans les rapports entre l'Amérique latine et les États-Unis. En effet, si avant ce moment la force du géant étasunien était absolument hégémonique sur l'Amérique latine, avec le changement de la vision que le monde avait sur les États-Unis cette hégémonie commence à faire faillite (Lowry, 2020, p. 101). Dans la première partie la chute de l'empire étasunien, représentée par la destruction du World Trade Center lors de l'attentat du 11 septembre, établit une comparaison entre la peur du terrorisme et la terreur quotidienne de l'insécurité financière face à l'oppression du consumérisme (« Rio » Riofrio, 2020,

p. 33). En réalité, la dénonciation accomplie par Braschi contre le système consumériste et capitaliste met en lumière une dictature américaine qui agit silencieusement. En effet, dans le besoin de travailler de manière acharnée pour pouvoir survivre et en même temps pour subvenir aux besoins de la société capitaliste, « you're so abused by your boss that you have no time to think about the government. And that's exactly what the government wants – because the government does to other countries what your boss does to you at work. The government of this country is the boss of other countries » (Braschi, 2011b, p. 28).

La puissance étasunienne à la lumière de ces dénonciations se présente comme un bourreau déguisé en liberté ; sous l'égide d'une nation qui promette de faire rêver, les êtres humains restent emprisonnés sous la jupe de Lady Liberty et encore plus les immigrés comme les Portoricains, séduits par le rêve américain et puis trahis et abandonnés dans la prison d'Ellis Island. En effet, l'œuvre tourne autour de la tentative de libérer de la prison sous Lady Liberty le personnage Segismundo qui représente Puerto Rico et devient métaphore du rapport colonial qu'il entretient avec les États-Unis :

> The people want to liberate him. Especially his own people – immigrants and prisoners from around the world. So, in order to prevent the coming insurrection, a voting system is created to give the people the impression that Segismundo's destiny is in their hands. They are given three options : *Wishy, Wishy-Washy, Washy.* If they vote for Wishy – Segismundo will be liberated from the dungeon. If they vote for Wishy-Washy, the status quo will prevail. If they vote for Washy, he will be sentenced to death. (Braschi, 2011b, p. 7)

Les trois options évoquées ci-dessus indiquent respectivement le possible destin de Puerto Rico qui, comme proposé lors des plébiscites sur l'île, oscille entre l'indépendance (Wishy), l'état libre associé (Wishy-Washy) et la dépendance avec annexion aux États-Unis (Washy). Dans l'optique présentée par Braschi la société actuelle telle qu'elle se présente aux États-Unis est une continuation du colonialisme par des dynamiques différentes ; ainsi le postcolonialisme s'est configuré en relation à la colonisation comme conséquence de la faillite de l'impérialisme pur et, à la lumière de la globalisation, il pose de nouveaux défis. Pour cette raison, une réponse en clé décoloniale est nécessaire non seulement politiquement, mais aussi et surtout du point de vue anthropologique. Ce n'est qu'en laissant la perméabilité des frontières agir dans son flux naturel que les équilibres sociaux peuvent être bouleversés et que « Minorities will become majorities » (Braschi, 2011b, p. 39).

Bien évidemment, de la part de l'Américain, tout élément de diversité peut devenir facilement prétexte de discrimination, y compris la langue. Associée à une pro-

nonciation imparfaite ou à un accent, cette dernière devient une marque inévitable qui trahit la présence d'une langue maternelle autre que l'anglais : « It was because of your accent. They discriminate against Hispanics. » (Braschi, 2011a, p. 131). Le brassage des frontières géographiques, pourtant, ne peut être possible qu'avec le dépassement et l'apprivoisement des frontières entre les langues, comme Braschi le fait dire à Hamlet dans *United States of Banana* : « I never thought lands belonged to languages. That a tongue controls a land, imposing its sovereignty » (Braschi, 2011b, p. 42). Cela implique non seulement que le monolinguisme ne peut pas être imposé en raison d'une unité politico-géographique, mais surtout que la langue n'est pas autorisée à devenir un outil pour exercer la souveraineté.

2.3. Décoloniser la frontière de genre

Aux Caraïbes et à Puerto Rico la question de la frontière est épineuse non seulement en ce qui concerne la diaspora culturelle, politique et linguistique qui caractérise ces aires géographiques, mais également et de manière particulière en relation avec les enjeux du féminisme latino-américain. Sans pouvoir nous pencher dans les traits distinctifs du féminisme latino-américain dans le contexte de cet article, il nous suffira de préciser qu'en Amérique latine les premières formes de féminisme ont apparu à partir de la fin des années '70, avec une diffusion générale dans tous les pays aux années '80. Même si au début il s'agissait de se battre pour des propos qui étaient communs, au fil du temps les différents pays ont développé des formes de féminisme hétérogènes et ayant des spécificités régionales. Le féminisme *chicano* est beaucoup plus pragmatique et matérialiste que les féminismes précédents, au sens où il ne nourrit pas beaucoup de théories et réflexions philosophiques, mais il est plus voué à la reconnaissance de droit et meilleures conditions pour les femmes dans le concret de la société. En général, nous pouvons affirmer que même si les résolutions du féminisme « blanc » et *chicano* sont essentiellement de la même nature, la perspective qu'elles adoptent est complètement différente. Pour le dire autrement, le féminisme blanc–pour ainsi dire celui des classiques deux premières vagues–prônait pour un droit d'indépendance sur le corps féminin au travers du contrôle des naissances et de la possibilité de pratiquer l'avortement. Au contraire, les femmes *chicanas* aux années '60 revendiquaient le pouvoir de décision sur leur propre corps contre la stérilisation et le contrôle des naissances forcé et imposé par l'état (Hurtado, 1998, p. 139). La particularité la plus évidente des mouvements féministes caribéens est leur proximité aux mouvements nationalistes. Mieux dit, dans le contexte caribéen le nationalisme et le féminisme se fondent en un seul mouvement réclamateur visant à décoloniser tout colon, soit-il historique ou social. Et en effet,

notamment dans le cas spécifique de Puerto Rico les femmes ont eu la possibilité de recouvrir des positions privilégiées dans les organisations s'occupant de la lutte nationaliste. Or, à ce propos il est nécessaire de préciser que dans quelques cas, notamment celui de Puerto Rico, nationalisme et combat pour l'indépendance ne coïncident pas forcément : les nationalistes sont presque toujours indépendantistes, mais le contraire n'est pas toujours vrai (Le Pioufle, 2019, p. 27). En outre, dans le contexte portoricain, l'intersectionnalité et le transculturel dont s'empare le féminisme à partir de sa « troisième vague » (Bergès, et al., 2017 ; Schaal, 2012) sont intrinsèques au scénario latino-américain greffant la ligne de démarcation hommes / femmes sur les confins blanc / noir, ou mieux *chicano* / anglosaxon. De ce fait, la société latino-américaine ne peut pas s'abstenir de faire face à son identité triangulaire espagnole, américaine, indigène, donc blanche et noire. C'est évidemment pour ces raisons que le féminisme latino-américain naît lui-même intersectionnel beaucoup plus que tous les autres féminismes.

C'est d'ailleurs en raison de cette intersectionnalité que dans ce cas nous ne pouvons plus parler d'un féminisme postcolonial, mais plutôt décolonial, faisant donc référence à une dimension qui se situe entre la fin du colonialisme des grandes dominations européennes et le début de la nouvelle colonisation de la globalisation à l'ère néolibérale-capitaliste (Soriano, 2020, p. 150). Au demeurant, la subtile mais importante différence entre féminisme du postcolonialisme et du décolonialisme fait que les militants du deuxième féminisme, ayant comme mère patrie prioritairement l'Amérique latine, refusent la notion de « troisième vague » pour souci d'anticonformisme (Soriano, 2020, p. 152). Et pourtant, féminisme postcolonial et décolonial ont en commun le projet de contraster l'avancée de l'androcentrisme dans toutes ces formes, y compris celles où l'*andros* en question est le mâle.

Dans *Yo-Yo Boing !* le langage est source de malaise aussi bien pour les locuteurs de la narration que pour le lecteur et il est fortement politisé, dans la même mesure que les questions de genre. Nous ne pouvons pas manquer de remarquer que le langage tel qu'il est utilisé par Braschi se configure comme particulièrement proche des idées des sexualités *queers* pour un degré très élevé d'intelligibilité (Jones, 2020, p. 284). Dans la polyphonie qui investit l'ouvrage *Yo-Yo Boing !*, la fragmentation des identités protagonistes est véhiculée non seulement par une confusion de voix auxquelles il est souvent difficile d'attribuer des généralités, mais surtout par le fait que souvent on n'arrive pas à déterminer le genre sexuel du locuteur, ou plus précisément, le genre sexuel qu'il utilise pour se référer à lui change au cours de l'énonciation. De cette manière, les frontières de délimitation du signifiant deviennent de plus en plus floues.

En outre, la réflexion sur une sorte de « relativisme sexuel » est menée tout le long des monologues de la protagoniste par des éléments qui montrent une attraction vers le même sexe. Tout d'abord, le plaisir produit par son propre corps et surtout par les atouts du corps féminin (les règles, les seins, les fesses, le vagin) dévoile une sensibilité lesbienne qui reste quand même à moitié cachée dans l'ouvrage.

Cette multiplicité des genres sexuels changeants en réalité est un fil rouge qui traverse toute la production littéraire de Braschi et devient le porte-parole pour une revendication à plus large échelle sur le genre et sur les théories modernes qui le mettent en discussion, telles que le féminisme, les théories *queers* et transgenres. Cela ne fait que participer de la désagrégation de l'identité telle qu'elle est thématisée dans l'ouvrage de Braschi et ainsi même les genres sexuels participent de cette déconstruction, comme souligné dans *United States of Banana* :

> She [the Statue of Liberty] is a mixture of races and genders. But genders like genres are melting like seasons. The borders are no longer effective in underlining distinctions. […] How thick are the walls between cultures. (Braschi, 2011b, p. 121)

Ici, le concept de liberté associé à un mélange de genres sexuels est très significatif et constitue l'énième brassage des frontières. Cela signifie que le concept de « femme » n'est plus homogénéisé, mais doit s'adapter et englober à son intérieur tout ce qui n'est pas « femme » *stricto sensu* :

> Onlooker : This will be the wedding of the century.
>
> Onlooker : It will unite South America and North America.
>
> Hamlet : What a queer idea. (Braschi, 2011b, p. 145)

Ici pour la première fois Braschi évoque le concept d'hybridité en se servant du terme « queer », ce qui rapproche sa conception des frontières linguistiques et culturelles à une logique qui sort de tout paradigme de classification. En particulier, l'hybridité culturelle portoricaine ne se configure pas comme moyen terme qui résout les contradictions entre deux cultures – américaine et caribéenne en l'occurrence, mais comme tournant culturel qui pose le sujet discriminé dans la position d'opérateur d'un relativisme culturel. Ici, le mariage des deux Amériques ne symbolise pas une union syncrétique, mais relève plutôt d'une singularité et il vise au respect réciproque des spécificités de chaque culture.

En outre, par l'évocation des idéologies *queers* Braschi fait allusion à une décolonisation de toute limite typologique entre les genres et en particulier vis-à-vis du genre féminin. Les approches intersectionnelles desquelles le féminisme s'empare

en Amérique latine, se conjuguent à ce moment avec les mouvements trans pour se concrétiser dans un combat en faveur des minorités sexuelles et de genre. Autrement dit, la proteste contre toutes les formes d'oppression sexuelle, qui avait commencé à gagner du terrain vis-à-vis des discriminations homophobes ressorties entre autres lors de la Seconde Guerre mondiale, s'allie au discours politique du féminisme tel qu'il s'était configuré dès le siècle des Lumières et au-delà pour l'affirmation d'un transféminisme dont Braschi se fait porte-parole par sa littérature.

3. Multiculturalisme de la globalisation vs Conservation des spécificités : le post-national(isme)

À la fin de *Yo-Yo Boing !* Giannina Braschi affirme son intention d'enterrer le XX^e^ siècle pour regarder à l'avenir du XXI^e^ siècle, et en effet, *United States of Banana* s'ouvre sur la fin du millénaire emblématiquement clôturée sur la faillite de l'empire. En particulier, parmi les nombreuses figures dont l'écrivaine observe la mort pendant la destruction du World Trade Center lors de l'attentat du 1 septembre 2001, elle décide de se pencher sur la mort du businessman, emblème de celui qui a consacré toute sa vie à l'accumulation, obsédé par l'idée de devoir gagner de plus en plus d'argent : le businessman se retrouve donc victime du système capitaliste-consumériste, sa mort étant provoquée par une société pilotée par le marché, dans un monde où la banque est devenue lieu sacré et l'économie sa religion (Braschi, 2011b, p. 5) :

> The marketers keep inventing desires, necessities for you and for me. I need this. I need that. I need. I need. It's the need of a smoking fit. If you don't smoke that cigarette now, you'll die – when in reality you die because you succumb to the rage and rattle of the needy greed that keeps you busy needing more and more things. Is this the American Dream – the greedy need. […] This is the Chinese torture. (Braschi, 2011b, p. 21)

Ici non seulement Braschi nous met devant la réalité de l'avidité du consumérisme et détruit la fascination du rêve américain, mais elle dénonce le fait qu'au nom du dieu de la richesse les États-Unis sont en train de couper les jambes à la liberté de ses immigrants (Braschi, 2011b, p. 18). En d'autres termes, dans la recherche acharnée de main-d'œuvre à bon marché, la liberté des pays colonisés et des immigrants venant de ces pays est complètement sacrifiée, mais comme dans un cercle vicieux, en même temps, ces gens n'ont pas le choix : pour survivre dans la société consumériste il faut avoir le pouvoir d'acheter, ce qui uniquement le travail peut garantir (Braschi, 2011b, p. 28). Encore une fois pour fuir cette subalternité le colonisé n'a qu'une seule option :

> There are two movements in the history of colonization: invasion and immigration. Emigration is a reaction to the invasion of a nation. […] The colonizer organizes the invasion but doesn't prepare for the counter-invasion. The colonized moves from the land of the invaded to the land of his invader. […] Now, he is two. He speaks the language of the invader and the language of the invaded. His experience is bilingual. It is very hard to be two – and two who are in love – but their love doesn't match – it doesn't fit – it has larger legs than a giant – and a very short neck – or it could be an abomination – like the Royal Academy of Spain has declared Spanglish – but it is the language of the new man. […] The new man is a messenger. He is a mixture of races and culture. (Braschi, 2011b, p. 45).

L'histoire de la colonisation a toujours été linéaire pour la simple raison que le colonisé n'a jamais parcouru le chemin inverse, il n'a jamais déconstruit la trajectoire du colonisateur en le colonisant par l'immigration et en lui imposant une relation amoureuse avec lui. Cela serait possible en l'obligeant à l'acceptation pacifique de la coexistence dans son pays, à défaut de laquelle il sera menacé d'une colonisation à l'envers, une post-colonisation. Ici, le « post » dont il est question n'est pas purement chronologique ni relatif à la déconstruction (décolonialisme), mais un retour à la condition précédente à ce que le colonialisme devienne le paradigme dominant. Ainsi, l'être post-colonial est celui dont l'identité est parvenue à se libérer de la dépendance à une seule culture et faire de l'autre, du rhizomatique, de l'hybride, le moyen d'expression de son *ethos* :

> You call that Multiculturalism. They obliviated the Indians. And they continue to do so in the name of Big Mac. Eighty, ninety languages a day. Poof. Gone. […] American soccer players on the Brazilian team. French players on the British team. They sell themselves to the highest bidder. Is that diversity ? No, now all the teams are the same ! (Braschi, 2011b, p. 135)

À la lumière de ce que nous avons affirmé à propos de la dénonciation de la globalisation chez Braschi, le concept de multiculturalisme pourrait résulter homologuant dans sa vision ; pourtant le multiculturalisme n'est pas mélange qui gomme toute spécificité. L'influence de la mondialisation, ainsi que l'obsession économique produite par le capitalisme et le consumérisme entraînent une homologation des diversités culturelles uniquement au nom de l'enrichissement, qui comme montré ci-dessous, finalement n'est qu'illusoire dans le rêve américain :

> What about the GAP adds, featuring Asian, African, Gay models. It's not an African in African garb. It's just an African model. It's all GAP. That's what is killing Europe. Unification in the name of marketing. To think all the great diversity of cheese in France is gone, long gone. […] The unification kills diversity of flavors, and languages,

> just like McDonalds is cutting down the rain forests in Brazil for the sake of raising hamburger meat – fifty, eighty indigenous languages a day drop off the face of the earth. (Braschi, 2011b, pp. 133–134)

Or, il est incontournable de bien se pencher sur le fait que la globalisation et la multiculturalité qui en dérive n'est pas synonyme de transculturation. Chez Braschi, l'interculturel est culturel (Stanchich, 2020, p. 67). Toutefois, la condition politique dans laquelle Puerto Rico verse n'est que le résultat de cette vision prônée par la mondialisation, au nom d'une conformation aux paradigmes de succès culturel et économique, comme ceux vantés par le rêve américain : « Giannina : Wishy-Washy – keeping things in an eternal immobility – always leaving the issue for later – af if it had to be kept secret – the secret of my independence from the U.S. of B. » (Braschi, 2011b, p. 105). La décision de créer un état libre associé aux États-Unis ne constitue qu'une manière d'éviter tout dépassement des frontières avec sa conséquente possible suppression ou, plus précisément, d'éviter toute résolution qui puisse permettre un apprivoisement de cette dernière.

Or, telle qu'elle est discutée par Braschi et qui fait partie de l'héritage culturel de quelques aires géographiques comme les Caraïbes, la politique linguistique de l'in-between n'est pas bilingue mais translingue ; dans ce sens elle nous offre la possibilité d'une idéologie post-nationale (Puri, 2004) et post-conflictuelle : la porosité linguistique de la transculture fait que le monolinguisme résulte dépassé et que le translinguisme se configure plutôt en tant que post-monolinguisme. Nous ne discutons pas ici cette notion, car cela nécessite une analyse approfondie de la valeur et de l'emploi de la langue dans l'écriture braschienne que nous préférons aborder ailleurs. En outre, le bouleversement des concepts de langue maternelle, langue native et langue première occupe une place importante dans ses écrits, ce qui ne pourrait pas faire l'objet d'une réflexion approfondie dans le cadre de cet article (Derrida, 1996 ; Yildiz, 2014).

4. De la porosité de la frontière comme solution

Comme nous l'avons déjà illustré, nombreux sont les éléments à l'intérieur de la littérature braschienne qui transmettent l'idée d'ambivalence et qui font de cette dernière leur centre de réflexion. Nous nous occuperons donc d'illustrer de manière plus détaillée la signification et la valeur attribuée par Braschi à cette poétique de l'ambivalence.

Comme l'illustre Bhabha (Bhabha, 1994), l'opération accomplie par tout colonisateur se base sur le refus et l'ignorance de la condition culturellement différenciée

du monde, et cela par peur qu'appréhender l'Autre puisse le mener dans une zone dangereuse remettant en question son identité. En d'autres termes, la différence forme et déforme l'image de l'identité ; la confrontation avec l'Autre implique inévitablement une reconnaissance des différences, faisant ressortir la paranoïa de l'identification (Bhabha, 1991, pp. 61–62).

À la rencontre des paradigmes dominants des deux cultures, celle du colonisateur et celle du colonisé, il est inévitable d'assister à la production d'une ambivalence, d'une hybridation. Du côté du colonisé la résistance à la colonisation ne se configure pas forcément comme un acte d'opposition à la culture étrangère, mais comme l'effet, sur les paradigmes culturels dominants, de l'ambivalence créée par la rencontre des cultures. Les paradigmes culturels dominants sont justement l'élément qui permet de souligner les signes de la différence culturelle et de faire de cette dernière la base pour le pouvoir colonial. Or, l'exercice de l'autorité coloniale exige la production et la mise en relief des différences ; ce n'est qu'au nom de ces dernières que tout acte discriminatoire peut avoir lieu. En effet, l'imposition d'un paradigme unique de référence à la race, à la culture et à la nation est essentielle pour la préservation de l'autorité et c'est l'accentuation de cette imposition de paradigme unique qui permet la discrimination.

La discrimination est un processus de scission, tout comme la condition de subjection qui en dérive. Et pourtant, ce qui est discriminé ne fait pas l'objet d'une répression, mais il se répète et essaie de s'affirmer sous une autre forme, une mutation, un hybride. Lorsque les premiers indices d'hybridation se manifestent, comme effet de la discrimination, c'est le signe que le pouvoir colonial parvient à exercer son autorité ; en effet l'hybridité est la marque d'affirmation de l'autorité coloniale par la discrimination exercée sur plusieurs plans (Bhabha, 1994, p. 112). Bhabha définit la production d'identités discriminatoires permettant d'assurer une identité d'autorité unique et pure comme un processus de domination par désaveu : « The process of domination through disavowal (that is, the production of discriminatory identities that secure the 'pure' and original identity of authority) ». (Bhabha, 1994, p. 112). Néanmoins, cette hybridation du discriminé, essayant de pénétrer dans le discriminateur pour survivre perturbe la visibilité de la présence coloniale et rend la reconnaissance de son autorité problématique (Bhabha, 1994, p. 111).

Or, si cette discrimination est nécessaire, lorsqu'elle fait proliférer de plus en plus les différences, elles atteignent un tel niveau d'hybridité qui échappe à la surveillance de l'autorité coloniale. En effet, dans l'époque moderne, les dynamiques du colonialisme ont atteint un point où face à l'hybridité le simple exercice du pouvoir ne suffit plus. C'est au moment où l'effet du pouvoir colonial se configure comme produc-

tion d'hybridité, et non plus comme imposition ou répression des différences, qu'on assiste à un changement de perspective. Face à la nouvelle ambivalence résultant de l'autorité, se basant sur l'hybridité et pour cela capable d'être subvertie, la position du colonisateur perd son pouvoir :

> Hybridity is a problematic of colonial representation and individuation that reverses the effects of the colonialist disavowal, so that other 'denied' knowledges enter upon the dominant discourse and estrange the basis of its authority–its rules of recognition. Hybridity reverses the formal process of disavowal so that the violent dislocation of the act of colonization becomes the conditionality of colonial discourse. (Bhabha, 1994, p. 114)

Dans le cas spécifique portoricain, cela signifie aux égards des États-Unis que l'hybridité est le signe de la présence d'un pouvoir colonial déjoué, l'hybridité est le lieu-culture où l'on accomplit le bouleversement stratégique du processus de domination par la suppression des identités discriminatoires qui en résultent. Pour une culture nomade comme celle portoricaine, l'hybridité se configure comme seul « espace paratopique » habitable et dans ce cas le décentrement des marges devient le seul centre ou point de repère possible (Delgado, 2004, p. 39). En faisant l'expérience de la transculture et du translinguisme l'identité portoricaine aurait donc accompli une transpersonnalisation, elle est le fruit d'un flux fluide, se présentant comme objet plus polyédrique que poli. C'est alors dans cette optique que toute tentative de colonisation n'est pas efficace, car on ne peut pas rompre ce qui n'est pas solide, on ne peut pas partager ce qui fait l'objet d'un *continuum* :

> Segismundo : […] With you policy of divide and conquer you [the U.S.] can no longer conquer what you divided. In fact, you never conquered what you divided. If you had conquered it – it would still be with you – but you never conquered it – what you did was divide it. And the divisions of races – of religions – of sects – between people who have more in common with themselves than with you – are coming back to haunt you – they are the dead bodies that you carry on your back. (Braschi, 2011b, 177).

Tous ces aspects, par moyen de l'écriture telle que Braschi l'utilise, font de la culture portoricaine la porte-parole d'un canon de liquidité qui en souligne la modernité. Comme l'affirme Bauman (Bauman, 2000, p. 28) être moderne signifie être incapable de s'arrêter et encore moins de rester immobile, ce qui est l'emblème du nomadisme culturel propre aux Portoricains ; être moderne signifie dépasser perpétuellement soi-même, s'engager sans cesse dans un projet d'identité inaccompli et donc en pérenne construction. On en revient donc à l'idée du sujet nomade qui est tel non

pas simplement car il bouge, mais surtout car il est subversif : le sujet nomade, et plus précisément le sujet nomade portoricain, a choisi la voie de la subversion résistant ainsi à la tendance commune de s'établir dans les normes codifiées par la société – voire la globalisation, et surtout d'accepter passivement l'hégémonie – voire la colonisation (Osborne, 2010 : 36).

> I want to misplace myself. (Braschi, 2011b, p. 39)
>
> Because Chicanos don't have a nation. Wherever I go, I am considered to be the maid of the world. (Braschi, 2011a : 195)

5. Conclusion

À travers cet aperçu dans la littérature de lisière de Braschi, nombreux sont les éléments qui véhiculent une représentation emblématique et problématique de la frontière et de son dépassement. Plus précisément, le mélange linguistique et le dialogisme sont utilisés comme expédients artistiques pour véhiculer les représentations de la frontière géopolitique et identitaire. Ces expédients se conjuguent dans la production littéraire braschienne avec l'hybridité de genres textuels par des œuvres dans lesquelles nous pouvons retrouver des traces de poésie, de prose et de texte théâtral ou encore des citations d'auteurs, des paroles de chansons comme dans le cas de *United States of Banana*. Tous ces expédients contribuent à un positionnement vis-à-vis de la frontière qui n'est ni celui du dépassement ni celui du reculement ; dans la société contemporaine parsemée de frontières ces dernières doivent être apprivoisées sans que cela mène à un aplatissement des différences ou devienne source de discrimination, même lorsque ces dernières dévoilent les multiples facettes de l'identité humaine.

À ce propos, le mélange de genres textuels et des registres, plus largement, est le reflet d'une remise en question du concept d'identité aussi bien personnelle que collective et culturelle ; il représenterait les différentes transformations du sujet (Gameza, 2015, p. 22). Ainsi, nous avons illustré que dans un milieu comme celui portoricain, dont la complexité des dynamiques affecte la personnalité de chaque citoyen, la frontière joue forcément un rôle dans la quête identitaire, ce qui est représenté bien évidemment par le translinguisme.

En outre, par son engagement à la fois politique et littéraire, Giannina Braschi nous montre que même s'il est possible de faire de l'art sans une nation – ses écrits en sont la preuve -, il ne serait jamais possible de faire de l'art de qualité : le sujet sans nation ne peut pas parler selon Braschi, le *je* sans nation ne peut pas exister poétiquement (Rivera Monclova, 2010, p. 142) et c'est pour ces raisons que l'encadrement de ses

œuvres à l'intérieur d'un genre est particulièrement difficile. L'intention de l'écrivaine est celle de transmettre l'idée d'un lieu littéraire et énonciatif labile, fragile, qui peut être atteint quand même par la capacité d'apprivoiser les espaces trans : linguistique, frontalier, culturel.

Dans la littérature de Braschi et plus amplement dans la littérature féminine portoricaine de l'époque contemporaine, la frontière ne se configure plus comme démarcation mais plutôt comme système de vases communicants : elle ne délimite plus par sa solidité uniquement deux espaces impénétrables et imperméables à toute tentative de franchissement, mais elle est spongieuse, capable d'absorber toute la liquidité des dynamiques (post)modernes. Débat sur les genres, colonialisme et remise en question du concept de liberté ne sont que l'évidence des connotations sociales et anthropologiques dont les lisières se font les porte-paroles. Ductiles à tout mouvement, souple aux échanges bidirectionnels mais non biunivoques de notre temps, comme nous le montre Braschi, les frontières sont à la fois *limes* en tant que limites et *limen*, seuil d'accès et d'échange avec les autres cultures et identités pour mieux limiter la sienne.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Anokhina, O. (2016). Multilingual Writers and Metalinguistic Awareness: Can We Use Manuscripts as a Basis for Atypology of Scriptural Practices? In *Recherches En écriture : Regards Pluriels / Writing Research from Multiple Perspectives* (pp. 621–642). Éditions Universitaires de Lorraine.

Anokhina, O. et Rastier, F. (2015). *Écrire en langues : littératures et plurilinguisme*. Éditions des archives contemporaines.

Bauman, Z. (2000). *Liquid Modernity*. Polity Press.

Bergès, K., Binard, F. et Nedelex-Guyard, A. (2017). *Féminismes du XXI^e siècle une troisième vague ?* Presses universitaires de Rennes.

Bhabha, H. (1994). *The Location of Culture*. Routledge.

Boleda, M. et al. (1995). L'Amérique Latine, terre d'émigration. Approche du processus par la migration nette. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, *11*(2), 35–46. **https://doi.org/10.3406/remi.1995.1462**

Braschi, G. (2011a). *Yo-Yo Boing !* Amazon Crossing.

Braschi, G. (2011b). *United States of Banana.* Amazon Crossing.

Celia Zentella, A. (2017). Spanglish. In D. Vargas, L. Fountain-Stokes et N. Mirabal (dir.), *Keywords for Latina/o Studies* (pp. 209–212). New York University Press. **https://doi.org/10.18574/nyu/9781479892532.003.0059**

Delgado, A. H. (2004). Imperiosa y Anti-Imperial: Giannina Braschi o La Poética Del Imperioso Desacuerdo Nomádico. *Hispanic Poetry Review*, 4(1), 37-45. **https://hpr-ojs-tamu.tdl.org/hpr/article/view/163**

Derrida, J. (1996). *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*. Galilée.

Glissant, É. (1990). *Poétique de la Relation*. Gallimard.

Hurtado, A. (1998). Sitios y Lenguas: Chicanas Theorize Feminisms. *Hypatia*, *13*(2), 134–161. **https://dx.doi.org/10.1111/j.1527-2001.1998.tb01230.x**

Le Pioufle, C. (2019). *Feminism and the Puerto Rican Independence Movement since the 1950s. From Unrequited Love to a Matching Pair?* [Thèse de Doctorat]. Université de Rennes 2. **https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02172215**

López García-Molins, A. (2015). *Teoría del Spanglish*. Tirant Humanidades.

Loustau, L. R. (2005). Nomadismos lingüísticos y culturales en Yo-Yo Boing de Giannina Braschi. *Revista Iberoamericana, 71*(211), 437–448. **https://doi.org/10.5195/REVIBEROAMER.2005.5444**

Lowry, E. (2020). The Human Barnyard. Rhetoric, Identification, and Symbolic Representation in United States of Banana. In F. L Aldama et T. O'Dwyer (dir.), *Poets, philosophers, lovers: on the writings of Giannina Braschi* (pp. 100–110). University of Pittsburgh Press.

Ortiz, F. (2002). *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*. Cátedra ediciones.

Osborne, E. (2010). *El espacio del « entremedio » como espacio de negociación y provocación en Yo-yo Boing! de Giannina Braschi*. [Thèse de doctorat] Universidad de Chile. *repositorio.uchile.cl*, **https://repositorio.uchile.cl/handle/2250/108634**

Puri, S. (2004). *The Caribbean Postcolonial: Social Equality, Post-nationalism, and Cultural Hybridity*. Palgrave Macmillan.

« Rio » Riofrio, J. (2020). Rompiendo esquemas. Catastrophic Bravery in United States of Banana. In F. L Aldama et T. O'Dwyer (dir.), *Poets, philosophers, lovers: on the writings of Giannina Braschi* (pp. 32–42). University of Pittsburgh Press

Rivera Monclova, M. S. (2010). Eterno Tapón: Giannina Braschi Gridlocked in (Neo)Colonial Postmodernity. In *Discrimination, Evasion, and Livability in Four New York Puerto Rican Narratives*, (pp. 100–153). [Thèse de doctorat] Tufts University. **https://media.proquest.com/media/hms/ORIG/2/NpizH?_s=VXjdNsBZF2c7MJFiWNyXncczfNs%3D**

Rodríguez, J. T. (2004). *The Spanglish of New York Puertorrican Bilinguals: Attitudes and Code-Switching*. University of Puerto Rico. **https://www.proquest.com/docview/305078886?pq-origsite=gscholar&fromopenview=true**

Sandis, E. E. (1970). Characteristics of Puerto Rican Migrants to, and from, the United States. *The International Migration Review*, *4*(2), 22–43. **https://doi.org/10.2307/3092048**

Serra-Alegre, E., et Moreno Guillamón S. (2020). Peculiaridades del espanglish. In S. Betti et R. Enghels (dir.), *El inglés y el español en contacto en los Estados Unidos* (pp. 117–135). Aracne. **https://roderic.uv.es/bitstream/handle/10550/78294/EspanglishAracneSerra.pdf?sequence=1**

Schaal, M. A. (2012). *Altérité, performance, hybridité : une esthétique de la troisième vague féministe*. Indiana University.

Soriano, M. (2020). *Féminismes latino-américains en traduction: territoires dis-loqués*. L'Harmattan.

Stanchich, M. (2020). Bilingual Big Bang. Giannina Braschi's Trilogy Levels the Spanish-English Playing Field. In F. L. Aldama et al. (dir.), *Poets, philosophers, lovers: on the writings of Giannina Braschi* (pp. 63–77). University of Pittsburgh Press.

Stavans, I. (2003). *Spanglish : the making of a New American Language.* Rayo.

Torres Padilla, J. L. (2007) When Hybridity Doesn't Resist. Giannina Braschi's Yo-Yo Boing!. In D. S. Goldstein et B. Thacker (dir.), *Complicating Constructions: Race, Ethnicity, and Hybridity in American Texts*, (pp. 290–307). University of Washington Press.

U.S. Census Bureau. (2000). *Summary File 4 : 2000 Census of Population and Housing*, (pp. 7-50–7-53). **https://www2.census.gov/programs-surveys/decennial/2000/technical-documentation/complete-tech-docs/summary-files/sf4.pdf**, consulté le 31/10/2022.

Welsch, W. (1999). Transculturality–The Puzzling Form of Cultures Today. In M. Featherstone et L. Scott (dir.), *Spaces of Culture: City, Nation, World*. (pp. 194–213). SAGE.

Yildiz, Y. (2014). *Beyond the Mother Tongue : The Postmonolingual Condition.* Fordham University Press.

Zivojinovic, D. (2001). L'opinion publique américaine et les grandes antilles à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle. In L.-R. Abénon et F. Nenad (dir.), *La Caraïbe et son histoire: ses contacts avec le monde extérieur, Congrès du CARDH-AIP juin 1999* (pp. 103–107). Ibis rouge.

Santa Vanessa Cavallari est doctorante en littérature comparée à l'Université d'Aix-Marseille, en co-tutelle avec l'Université de Pise. Issue d'une formation en traduction littéraire, elle prépare une thèse sur auto-traduction et translinguisme chez les écrivaines migrantes et dissidentes du XX^{e} siècle. Son corpus de recherche pentalingue explore les frontières dans le genre sexuel et textuel. Ses recherches tournent autour des théories féministes, du transhumanisme, l'intersectionnalité, la migration en Europe et dans l'aire caribéenne. Elle est co-responsable du collectif jeunes chercheurs Frontières, membre du comité de rédaction des revues doctorales « Les Chantiers de la Création » et « Traits d'Union ».

CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26333

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 24/03/2023
Accepté : 20/05/2023

Faire advenir la complexité pour refaire corps : *Silence du chœur* de Mohamed Mbougar Sarr, une poétique du franchissement des frontières symboliques

VIRGINIE BRINKER
Université de Bourgogne / France
✉ virginie.brinker@u-bourgogne.fr

RÉSUMÉ. *Silence du chœur* est le deuxième roman de Mohamed Mbougar Sarr. À travers ce roman haletant de plus de 560 pages, décrivant l'arrivée de soixante-douze hommes subsahariens dans un village d'Italie, l'auteur s'emploie à démonter les frontières effectives et déconstruire les frontières symboliques que les hommes érigent entre eux par peur de se perdre ou se remettre en question. Le roman pointe ainsi la nécessité de faire corps social en faisant advenir la complexité des personnages et des situations, tout comme la nécessité de faire « corps avec le lieu » (Sarr, 2022, p. 119) en renouant avec la vérité profonde du mythe. Pour cela, l'auteur déploie toute une poétique au service du franchissement des frontières

MOTS-CLÉS :
Migration ;
Frontières symboliques ;
Complexité ;
Mythe ;
Corps

Pour citer cet article
Brinker, V. (2023). Faire advenir la complexité pour refaire corps : *Silence du chœur* de Mohamed Mbougar Sarr, une poétique du franchissement des frontières symboliques. *HYBRIDA*, (6), 119–140. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26333

symboliques, qu'il s'agisse d'outrepasser la frontière des mots eux-mêmes, ou de littéralement déplacer le lecteur, en le conduisant à éprouver la durée (principale ennemie des ragazzi), ou bien la polyphonie (premier pas vers l'examen critique). Les frontières entre l'art et la vie s'en trouvent elles aussi repoussées, comme au théâtre, genre vers lequel tend l'ensemble du récit, peut-être seul à même de garantir la possibilité de « refaire corps » après le chaos.

RESUMEN. ***Hacer que la complejidad suceda para reconstruir el cuerpo: 'Silence du chœur' de Mohamed Mbougar Sarr, una poética del cruce de fronteras simbólicas.*** *Silence du chœur* es la segunda novela de Mohamed Mbougar Sarr. En esta sobrecogedora novela de más de 560 páginas, que describe la llegada de setenta y dos hombres subsaharianos a un pueblo de Italia, el autor propone desmantelar las fronteras efectivas y deconstruir las barreras simbólicas que las personas erigen entre ellas por miedo de perderse o de cuestionarse. La novela apunta así a la necesidad de crear un cuerpo social haciendo emerger la complejidad de los personajes y las situaciones, así como a la necesidad de hacerse «uno con el lugar» (Sarr, 2022, p. 119) reconectando con la verdad profunda del mito. Para lograrlo, el autor despliega todo un sistema poético para traspasar las fronteras simbólicas, ya se trate de ir más allá de los límites de las propias palabras, o de desplazar literalmente al lector, llevándole a experimentar la duración (principal enemigo de los ragazzi), o la polifonía (primer paso hacia el examen crítico). Las fronteras entre el arte y la vida también se desplazan, como en el teatro, género hacia el que tiende toda la historia, quizá el único capaz de garantizar la posibilidad de «reconstruir un cuerpo» tras el caos.

PALABRAS:
Migración;
Fronteras simbólicas;
Complejidad;
Mito;
Cuerpo

ABSTRACT. ***Making complexity happen to rebuild the body: 'Silence du chœur' by Mohamed Mbougar Sarr, a poetics of crossing symbolic borders.*** *Silence du chœur* is Mohamed Mbougar Sarr's second novel. In this breathtaking novel of more than 560 pages, which describes the arrival of seventy-two sub-Saharan men in a village in Italy, the author sets out to dismantle the effective borders and deconstruct the symbolic boundaries that people erect between themselves for fear of losing or questioning themselves. The novel thus insists on the need to rebuild a social body by bringing out the complexity of the characters and situations, just as the need to refaire «corps avec le lieu» (Sarr, 2022, p. 119) by reviving the profound truth of the myth. To achieve this, the author deploys a whole poetic system to cross symbolic boundaries, whether it is a question of going beyond the boundaries of the words themselves, or literally displacing the reader, leading him to experience the passing of time (the main enemy of the ragazzi), or polyphony (the first step towards critical examination). The boundaries between art and life are also blurred, as in theatre, a genre towards which the whole story tends, perhaps the only one able to guarantee the possibility of «rebuilding a body» after the chaos.

KEY-WORDS:
Migration;
Symbolic Boundaries;
Complexity;
Myth;
Body

Soixante-douze hommes subsahariens, soixante-douze raggazi (« gars » en italien), débarquent à Altino, un village sicilien. Tel est le point de départ de ce roman qui s'emploie à décrire la rencontre (ou la confrontation) de ceux qui arrivent puis attendent, et de ceux qui les accueillent ou refusent de le faire. Du côté des aidants, il y a notamment Sabrina – la présidente de l'association Santa Maria –, et ses autres membres : le padre Bonianno, Carla, Lucia, ou encore Jogoy Sèn, un ancien ragazzi. Du côté des opposants, figurent entre autres Maurizio Mangialepre, le chef de file des nationalistes, et ses cousins, les jumeaux Sergio et Fabio Calcagno, ultra-violents, tenant des discours « aux accents semi-fascistes » (Sarr, 2022, p. 498).

Mais rendre compte ainsi, de manière si polarisée, de la galerie de portraits déployée par *Silence du chœur* serait échapper à l'« avènement de la complexité » (Sarr, 2022, p. 419) mis en scène par le roman. D'abord, parce que le roman accorde très largement la parole aux ragazzi eux-mêmes. Bemba, Salomon, Fousseyni, s'y expriment largement, au grè de dialogues reproduits et discordants qui invitent à penser la diversité et la complexité des situations. Ensuite parce que des pans entiers du roman, dans des pages grisées, rédigées à la première personne, sont même consacrées au journal tenu par Jogoy Sèn depuis son départ du Sénégal, lui qui a survécu à sa terrible traversée et s'emploie désormais à aider ceux qui arrivent, en étant traducteur. Cette figure de l'écrivain, quelque part, puisqu'il fait le lien entre les mondes et manie la langue, est elle-même redoublée par des figures d'artistes (Vera et Vincenzo Riviera, ou encore Giuseppe Fantini), dont les approches du sujet de la migration sont aux antipodes, offrant au roman une dimension métatextuelle indéniable. La question abyssale des fonctions d'une œuvre d'art face au sujet de la migration se trouve ainsi posée, mais également en partie résolue par les propositions esthétiques de Mohamed Mbougar Sarr.

Nous montrerons en effet que l'art de la nuance et les modalités poétiques du franchissement des frontières symboliques mises en œuvre dans le roman, tant au niveau des mots (le choix de certaines désignations), qu'au niveau de la structure de l'œuvre (polyphonie, digressions, invitations au déplacement critique du lecteur…) ou encore du rapport du roman au mythe et au genre théâtral, invitent à poser la question migratoire dans sa dimension existentielle avant tout. C'est parce que les ragazzi renvoient à la condition humaine dans son ensemble, et parce que les lecteurs sont invités par des choix énonciatifs et scripturaux à se reconnaître en eux que « faire corps avec le lieu » et « faire corps social » semblent pouvoir advenir comme deux modalités à même de déjouer les frontières symboliques dans *Silence du choeur*.

1. Des frontières infranchissables ?

1.1. Frontières effectives

Le village fictif d'Altino, présenté dans le roman, est inspiré d'un village sicilien bien réel dans lequel Mohamed Mbougar Sarr a séjourné pendant plus d'une quinzaine de jours en 2015, en compagnie d'un de ses amis poètes, à la rencontre de ceux qui arrivent puis attendent. Altino, village situé au pied de l'Etna, a tout d'un lieu-frontière, tel que défini par Michel Agier, ces lieux pouvant s'étendre sur une ville, voire un pays, contribuant considérablement à étirer la notion de frontière, et partant à la redéfinir dans l'espace, aussi bien que dans le temps :

> Que se passe-t-il juste de l'autre côté de la frontière, dans les « ghettos » de Kidal, Tinzawaten ou Gao au Mali, où se regroupent les expulsés et où ils se réorganisent pour préparer d'autres tentatives de passage de frontières ou pour organiser leur protestation publique ? Leurs questions, lentes à se résoudre, participent d'un étirement de la frontière dans la durée. Ces lieux sont des lieux-frontières. Ils nous ramènent à la problématique de l'élargissement de la frontière (ses espaces, sa durée) qui est une des caractéristiques générales du temps présent, à l'opposé de la croyance en une mondialisation abolissant les frontières. (Agier, 2013, p. 69)

Cette attente, c'est effectivement celle qui est subie par les ragazzi du roman, attendant de plaider leur cause en racontant leurs histoires, lors de commissions d'évaluation dans l'espoir de pouvoir décrocher du travail et un titre de séjour. Eux qui pensent leur périple terminé après de périlleuses traversées, après avoir pris tous les risques et s'être sauvés de dangers, se voient déniés toute capacité d'agir, se voient contraints de cadenasser leur énergie débordante, des mois durant.

1.2. Frontières symboliques : racisme et exclusion

Dès le début du texte, qui met en scène leur arrivée dans la ville, sous le regard de ses habitants, en l'espace d'une simple phrase, l'enchainement des prépositions dit les frontières symboliques auxquelles les ragazzi se heurtent : « ils étaient là, ils marchaient devant eux, parmi eux, vers eux, contre eux » (Sarr, 2022, p. 75). On peut les applaudir, comme les conspuer et les insulter, depuis les fenêtres :

> Détrousseurs ! On vous troussera ! Nègres ! Je vous chasserai ! On est chez nous ! Boxeurs ! On est chez nous ! Orang-Outans ! Hommes de cales ! On est chez nous ! Profiteurs ! Chez nous ! Fainéants ! Chez nous ! Voleurs ! Nous ! (Sarr, 2022, p. 79)

Le racisme grossier qui se déploie ici, par les références à l'animalisation et à l'esclavage, laisse entrevoir ce sur quoi se fonde – dans la langue – le discours haineux, à

savoir la fabrique d'un antagonisme : le pronom « je » laisse la place au « nous » ; un « nous » construit par opposition à un « vous » ; un « vous » conçu comme un être au pluriel, englobant et englobé.

Les frontières symboliques érigées par le discours de haine des partisans de Maurizio Mangialepre sont en effet sensibles dans le chapitre 9, où les invectives fusent ne souffrant aucun compromis :

> – Vous les avez croisés en venant ?
> – J'ai changé de trottoir.
> – Je ne veux pas d'eux ici, je leur ai bien dit.
> – Vous avez vu leurs yeux fureteurs ? À peine arrivés, ils cherchent déjà à voler.
> – On n'est plus en sécurité, c'est certain. (Sarr, 2022, p. 86)

L'effet de quasi stichomythie théâtrale ménagé ici est riche de sens. Là où elle est souvent ce qui porte le conflit théâtral – les visions du monde divergentes des personnages –, les répliques fusent, dans ces pages, unanimes, sans admettre aucune dissonance. On retrouve ici l'un des traits du discours populiste, pointés par Patrick Charaudeau dans son article « Pathos et discours politique » : « prendre la parole est un acte d'exclusion de la parole (pendant qu'on parle, l'autre ne parle pas) qu'il faut pouvoir légitimer » (Charaudeau, 2008, p. 51). Cette légitimation passe ainsi par « la mise en scène du pathos », notamment via des « stratégies discursives dramatisantes », ce qui se produit ici avec un crescendo des risques fantasmés associé à une « topique de l'angoisse » et de « l'antipathie » (– Et nos enfants ? Surtout nos filles… / – Vous avez vu ce qui s'est passé en Allemagne ? Des viols de masse ! Devinez les coupables ! » (Sarr, 2022, p. 86)), face à laquelle il convient de « s'instaurer en sauveur » (Charaudeau, 2008, p. 55) : « – On est chez nous ! Ils nous envahissent ! / – Nous chassent ! / – Nous remplacent ! / – Il faut continuer à faire comme hier, leur montrer, qu'on ne les laissera pas passer » (Sarr, 2022, p. 88).

Sans passer par la totalité de ces marqueurs discursifs, une certaine radicalité est présente aussi, dans les discours de certains ragazzi, notamment ceux de Salomon, en particulier lors d'un épisode où les membres de l'association proposent aux ragazzi de poser pour un calendrier afin de récolter des fonds :

> Vous nous demandez de poser pour votre calendrier… Nous refusons… Nous ne poserons plus. Nous ne sommes pas là pour poser pendant que la détresse tue nos familles. Trouvez-nous du travail au lieu de nous faire poser, donnez-nous les papiers. (Sarr, 2022, p. 237)

Cet épisode est très symbolique, et quasi métatextuel, puisqu'il est question, au fond, à travers la photographie, de la représentation des ragazzi par l'art, et de ce qu'ils

sont censés eux-mêmes représenter. Il est aussi ambivalent, se situant entre une entreprise d'humanisation, d'une part, pour certains membres de l'association caritative Santa Marta, et de réification de leurs corps, de l'autre, pour certains ragazzi. Mais on voit, en tout cas, dans la citation qui précède comment Salomon, et Bemba à sa suite, utilisent les pronoms de manière à mettre en scène les antagonismes. Non seulement le pronom personnel « nous » est immuable et connaît une inflation importante dans l'énoncé, comme pour galvaniser les troupes, mais cela est d'autant plus visible que le « vous », lui, change de nature. Désignant d'abord les membres de l'association, il finit par les englober dans une catégorisation politique et étatique qui les dépasse largement (« donnez-nous les papiers ») ; ils seraient ainsi responsables du maintien des ragazzi dans cette attente mortifère, ce qui est, à l'évidence dans le roman, un contresens. Le grossissement et la globalisation de la figure des aidants dans un « vous » qui a toutes les caractéristiques opposées à celles d'un « nous » (indignité/dignité ; futilité/nécessité ; volonté de nuire à autrui/empathie envers les familles), n'est pas sans rappeler l'idéologie, symétriquement opposée pourtant, des ultras, qui eux aussi érigent les pronoms et les humains les uns contre les autres. Rien d'étonnant dès lors à ce que l'épisode se solde dans une radicalité absolue : « La vraie mort, c'est Altino. La vraie mort pour nous, c'est la tranquillité. Votre association… Vous nous tuez. Nous vous tuerons. » (Sarr, 2022, p. 240). Ici, le glissement de la mort métaphorique (liée à l'attente, l'inaction, l'énergie vitale contrariée) à la mort littérale (« nous vous tuerons »), mime parfaitement le mécanisme de la radicalité.

Par ailleurs, tout en rendant audible un certain discours postcolonial de la part de certains ragazzi dans cette scène – « Nous ne sommes plus au temps de l'esclavage où le nègre n'était qu'une force de travail, corvéable et battable et tuable par l'homme blanc » (Sarr, 2022, p. 239) –, l'interruption de Jogoy Sèn vient mettre au jour le dysfonctionnement du dialogue : « Mais qui a parlé de ça ? dit Jogoy. Carla n'a jamais dit ça, Bemba. » (Sarr, 2022, p. 239). En effet, Carla, membre de l'association venue s'expliquer avec les ragazzi sur les malentendus posés par la question du calendrier, est accusée de maux qu'elle n'a pas commis et auxquels Salomon l'accuse pourtant d'avoir participé, tout en lui confisquant la parole. Les frontières symboliques érigées ne permettent pas l'écoute et le dialogue. Si, pris individuellement, les arguments de la réification des corps et de la futilité de l'entreprise peuvent avoir une possible légitimité, ils ne sauraient être assénés sans prise en compte du réel point de vue d'autrui, donc, sans volonté d'échanger et de partager des arguments autour d'un sujet.

C'est donc précisément sur ces deux terrains que le roman entendra se battre : introduire de la nuance et de la complexité ; offrir une pluralité de points de vue par une composition polyphonique.

2. Déconstruire les frontières

2.1. « L'avènement de la complexité » : faire corps social

« Il fallait des boucs émissaires pour empêcher l'avènement de la complexité » (Sarr, 2022, p. 419). Refusant tous les types de boucs émissaires, l'écriture de Mohamed Mbougar Sarr va, au contraire, creuser en premier lieu les personnages, de manière à en faire ressortir forces, faiblesses, aspérités, tensions internes. Les personnages sont en effet croqués avec nuance et complexité. Le Padre Bonianno, contrairement à ce que pourrait faire penser sa condition d'ecclésiastique « n'avait pas honte […] de la seule émotion qui semblait l'habiter : la rage » (Sarr, 2022, p. 69). Cette rage ne l'empêche pourtant pas de rechercher une relation authentique et amicale avec les ragazzi, lui qui parle sérère et tient à les saluer un à un à leur arrivée par une poignée de main. « *Moins homme d'église qu'homme* » (Sarr, 2022, p. 327), comme le mentionnera l'épitaphe sur sa tombe, tout en lui fourmille de paradoxes, jusqu'aux antithèses utilisées pour le décrire, quoi qu'il soit à l'évidence l'un des personnages les plus positifs du roman. Lucia, l'une des bénévoles de l'association le présente en effet de la sorte : « Padre Bonianno est la plus bienveillante personne que je connaisse, mais la forme de cette bienveillance peut effrayer » (Sarr, 2022, p. 293). L'épitaphe (*Moins homme d'église qu'homme)* est ainsi très certainement à prendre au son sens fort. Ce qui meut le Padre, ce n'est ni la peur de l'enfer, ni la recherche du Salut, c'est son humanité, une humanité loin d'être lisse et exempte de tensions, quoi que l'on puisse penser de l'onomastique quasi transparente de son nom.

Les autres personnages ont également une part d'ambivalence, notamment les membres de l'association Santa Marta. Carla ? « Une fille intelligente et sensible. Mais elle est encore un peu tendre… » (Sarr, 2022, p. 280). Sabrina ? « Un bulldozer de charité. Combative et impitoyable dans ses admirables engagements. Mais je ne pense pas qu'elle comprenne toujours tout… » (Sarr, 2022, p. 280) résume le Padre. Et que dire de Jogoy Sèn ? « Courageux et un peu perdu. Entre deux eaux… » (Sarr, 2022, p. 280), cet ancien ragazzi devenu traducteur et accompagnant, est en effet perpétuellement pris entre deux feux et accusé par certains ragazzi d'être un traître, depuis qu'il a régularisé sa situation. C'est ce que traduit parfaitement ce paragraphe qui le présente, tout en antithèses et symétrie inversée, flirtant avec la paronomase « désiraient »/ « détestaient » :

> Il incarnait ce qu'ils désiraient devenir mais détestaient puisqu'ils ne l'étaient pas encore et n'étaient pas certains de pouvoir jamais l'être : un homme qui avait ses papiers. Il était la personnification de leur paradoxe : à la fois objet de leur désir et objet de leur jalousie – voire de leur haine. (Sarr, 2022, p. 235)

Même Maurizio Mangialepre, le chef de file des nationalistes, gagne, lui aussi, en épaisseur au chapitre 42, où sont narrées sa rencontre et son idylle lors de leurs études communes de droit, avec Sabrina, la présidente de l'association Santa Marta, devenue son adversaire. Un temps, il a défendu comme elle les immigrés et « il n'y eut jamais autant de régularisations et d'accueils de sans-papiers qu'au temps où ils officiaient ensemble » (Sarr, 2022, p. 384), jusqu'à l'arrivée d'Hampâté, un ragazzo admiré de tous, y compris de Sabrina, qui va nourrir la jalousie de Maurizio, puis son dépit amoureux, le conduisant au meurtre. Et que dire aussi de ses cousins, les jumeaux Sergio et Fabio Calcagno, ultra-violents, tenant des discours « aux accents semi-fascistes » (Sarr, 2022, p. 498), sinon que la perte de son frère plonge Fabio dans une haine absolue ? Il ne s'agit pas de les épargner par le récit – puisque leur aveuglement est manifeste – ni de relativiser la gravité de leurs actes – eux qui ont orchestré une tuerie dans le bar du village, faisant six morts et neufs blessés, en cherchant à faire porter le chapeau aux ragazzi –, mais de nous donner accès, là encore, à une certaine complexité, pour éviter de désigner de façon trop hâtive et dangereuse des boucs émissaires, encore une fois. L'être humain est complexe et ambivalent, il est en cela irréductible à des discours qui viendraient l'enfermer, le contraindre, le plier à une seule facette de lui-même : « Complexe, mêlée, belle et laide à la fois, tantôt baignée par la lumière des cieux, tantôt plongée dans l'abjecte fosse au cœur de toute âme. Voilà ce qu'était l'humanité. Rien d'autre » (Sarr, 2022, pp. 206-207).

À une autre échelle, le docteur Salvatore Pessoto, traduit quant à lui la complexité des situations des aidants. Lui qui entraîne, lors de son temps libre, l'équipe de football des ragazzi, refuse de se complaire dans ce rôle d'accompagnant s'achetant une bonne conscience à moindre frais ou par charité :

> Le football ne sauvait pas les ragazzi. Au contraire, c'était leur échafaud, et lui, l'un de leurs bourreaux, le plus cruel sans doute : celui qui leur faisait croire que la grâce était encore possible alors qu'il n'en avait jamais été question. Le marchand d'illusions. Tout ceci devait s'arrêter. Qu'importait la honte de ne pouvoir venir à bout de cette misère. Elle était toujours plus supportable que l'autre honte, celle qui consistait à faire croire aux ragazzi qu'ils étaient en train de s'en sortir. Cette honte-là était doublée d'un odieux mensonge. Et il ne voulait plus mentir. (Sarr, 2022, p. 272)

Au-delà de la complexité du personnage lui-même, donc, c'est la tension que comporte la question de l'accueil qui se trouve ici mise en scène, de manière métonymique, puisqu'il en est question dans tout le roman. Il ne s'agit pas d'applaudir les migrants ou de les insulter (comme lors de leur premier « défilé » dans les rues d'Altino) ni d'adopter des postures factices et caricaturales, mais bien de prendre la mesure de

notre propre impossibilité de ne rien faire et, simultanément, de notre incapacité d'agir de manière significative. Tension vertigineuse, récusant tout manichéisme, mais qui ne pétrifie pas pour autant, à condition de creuser les questionnements et récuser toute opinion définitive. C'est ce à quoi semble inviter le roman, en mettant en scène, notamment, les doutes auxquels sont en proie les membres de l'association. C'est particulièrement visible dans le chapitre 22 où il est question de « mieux vivre ensemble » (Sarr, 2022, p. 198). Des dialogues, empreints de questionnements béants et non exempts d'autocritique, retranscrivent les dilemmes qui se posent aux aidants, la recherche de solutions concrètes et pécuniaires, ou pour entrer en relation véritable avec certains ragazzi. « Que faut-il faire, si tous nos efforts pour les rendre heureux n'attirent chez eux que frustration et colère ? », avait demandé Carla au Padre Bonniano avant sa mort :

> Padre Bonniano avait gardé le silence quelques secondes, puis lui avait répondu qu'il ne fallait peut-être pas essayer de les rendre heureux selon sa propre idée du bonheur, parce que c'était là une erreur responsable de bien des malheurs humains. Il avait rajouté qu'il ne savait pas précisément ce qu'il fallait faire, mais veillait en tout cas à ce que l'indifférence ne l'emporte pas. […] Il faut faire face […], faire visage […] veiller à avoir un vrai visage humain. (Sarr, 2022, p. 333)

Ainsi, la galerie de portraits présentée dans *Silence du chœur* invite à dépasser préjugés et évidences. En misant sur la diversité, l'ambivalence et la complexité des situations et des personnages, le roman élargit le propos sur la migration à celui sur l'humanité dans son ensemble, premier pas vers une véritable composition du « corps » social.

2.2. Retrouver la terre-mère et le sens du mythe : faire « corps avec le lieu » (Sarr, 2022, p. 119)

Une bonne part des productions contemporaines traitant de la migration consacre la métaphore des « migrants » en « Ulysse » modernes. C'est, notamment, ce qu'a montré Claire Lechevalier dans son article « Les larmes d'Ulysse : portraits du 'migrant' en 'héros grec' ». Au-delà de de l'utilisation de l'expression du « complexe » ou « syndrome d'Ulysse »[1] pour tenter d'analyser et de comprendre les souffrances psychiques liées à l'expérience de l'exil forcé et de la migration, elle s'intéresse aux enjeux du recours au personnage du héros grec pour représenter les exilés dans de nombreuses productions artistiques, notamment théâtrales, qui peuvent se faire tantôt « support[s]

---

[1] Elle fait notamment référence à Joseba Achotegui, *The Ulysses Syndrome : The immigrant Syndrome with Chronic and Multiple Stress*, Ediciones El Mundo de la Mente, 2014 (Titre original : *Emigrar en el siglo XXI : estrés y duelo migratorio en el mundo de hoy – Síndrome de Ulises*, Ediciones El Mundo de la Mente, 2009).

d'une réflexion sur la « désidentification » à l'œuvre dans les parcours de migrations [Ulysse a une « identité floutée », il est parfois même Personne] », tantôt invitation à

> représenter le migrant non pas sous le trait univoque d'une victime, mais dans son activité de lutte, sa capacité à agir, à s'adapter, mais aussi à rêver, à espérer. Il peut inviter à s'interroger sur les ambivalences de situations qui mêlent souffrance et 'héroïsme'. (Lechevalier, 2020, §6)

Dans le roman de Mbougar Sarr, l'analogie avec *L'Odyssée* est reprise, mais avec un pas de côté. Ce sont des ragazzi-Pénélope qui sont présentés :

> Ainsi, tous les jours, ils faisaient le monde, le défaisaient, le refaisaient, le décousaient, puis le retissaient encore, à l'identique, modernes et masculins Pénélope, occupés à un ouvrage-monde sans fin et plongés dans une attente dont l'horizon reculait. (Sarr, 2022, p. 337)

C'est un signe du fait qu'au-delà de la référence intertextuelle et de l'analogie le recours au mythe dans le roman fait l'objet d'un traitement tout à fait singulier. Dès le début du roman, l'arrivée des ragazzi est narrée sur un mode mythique, par une référence à un temps cyclique immémorial qui fait retour :

> Ils continuaient à marcher. En même temps qu'elle parut se substituer au monde, la ville sembla aussi se rétrécir, devenir une minuscule scène. Ragazzi et habitants s'y trouvaient pris : proches, condamnés à ne pouvoir ni s'ignorer ni s'éviter, comme deux êtres sur le point de se croiser dans une étroite ruelle. Le moment d'où toute la beauté – mais aussi tout le malheur – de l'histoire avait surgi se répétait : des hommes en rencontraient d'autres. (Sarr, 2022, p. 77)

C'est dire l'importance de la métaphore de cette première rencontre entre humains. Par le biais du mythe, mais aussi de la théâtralité (via l'allusion à la « scène »), tous deux jouant de leurs performativités respectives, de leur statut de paroles agissantes, la migration apparaît comme le symbole d'une condition propre aux humains, ce que les discours idéologiques et anxiogènes, focalisés sur une actualité et une dramatisation toujours plus spectaculaire, tendent à occulter. Le roman s'emploie dès lors à retrouver la puissance du mythe fustigeant « les fausses idoles que l'effondrement de leur [aux hommes] conscience du mythe avaient consacrées » (Sarr, 2022, p. 119). Retrouver la dimension mythologique de la migration, c'est retrouver sa dimension proprement existentielle, celle qui peut nous inviter à envisager une manière d'habiter le monde, ensemble. Et tout ceci n'est pas abstrait. Cela part d'un phénomène très concret. Michel Agier rappelle en effet que les lieux-frontières sont propices à la rencontre, la confrontation, d'individus qui n'avaient pas prévu de devoir le faire. C'est ce qu'il nomme des « situations de frontières », à savoir des situations « où l'on découvre

des gens que l'on ne connaît pas, dont on ne connaît éventuellement pas la langue, pas la manière de s'habiller, de parler, de penser, et inversement pour eux. Donc il faut trouver quelque chose qui fait qu'un dialogue soit possible, qu'une forme d'échange soit possible » (Agier, 2019, p. 234). Ce « savoir-être » est une manière d'habiter – et de construire – politiquement le monde, comme le précise également le philosophe Étienne Tassin :

> Car on ne saurait être-au-*monde* sans être-avec. Non pas *avec* les siens, ses proches, selon des affinités naturelles ou culturelles, mais *avec* ceux, au contraire, avec qui on n'*est* pas et avec qui on a à *agir*. Aussi cet *être*-avec est-il un *agir*-avec dont dépend, sur un mode politique, l'*être*-au-monde. Le monde n'est donc pas ce que nous avons (déjà) en commun, en partage, mais ce que notre action ensemble peut faire advenir comme monde commun dans l'institution de rapports avec les autres, étrangers, et l'étrangeté de soi. Si « étrange » que cela paraisse, il semble que ce soit à condition d'accueillir l'étrangeté de l'autre et la sienne que le monde cesse de nous être étranger, et nous d'être étrangers au monde, à cette condition que l'hospitalité peut être le nom d'une cosmopolitique. Mais encore faut-il que la « vie » – économique, politique, sociale, culturelle, mais aussi idéologique et technique – ne s'acharne pas à détruire ce monde » (Tassin, 2003,177).

Cet « être-au-monde » et « avec », ce « monde commun » progressivement « advenu » dans le roman, c'est celui qui s'est progressivement construit entre certains villageois et les ragazzi et qui culmine lors de la victoire de l'équipe de football d'Altino, comprenant de nombreux ragazzi, fêtée dans la *Tavola di Luca*, narrée dans le chapitre 46. Jusqu'à, précisément, que le bar soit « pris d'assaut » (Sarr, 2022, p. 413), pour des raisons essentiellement « idéologiques », les ultras de la région ayant été ameutés pour faire un sort à la « vermine à combattre » (Sarr, 2022, p. 497). Est-ce dire la précarité de ce « monde commun » érigé par les hommes eux-mêmes ? Sa difficulté ? Sans doute.

C'est peut-être la raison pour laquelle le roman recourt au mythe, notamment dans les séquences descriptives consacrées à l'Etna, en tant qu'il permet de creuser la question de la relation à l'autre et à soi-même, nous pousse à nous redéfinir et redéfinir notre rapport à l'autre, mais aussi au monde, au cosmos. En effet, retrouver le mythe et sa « crainte sacrée », retrouver en particulier la mémoire du « culte populaire et animiste [qui, pendant longtemps] avait été rendu [à l'Etna], avec ses rites, ses danses, et ses sacrifices » et ne pas la considérer comme « une vieille femme [que les hommes] prostituaient au tourisme, aux photos, aux guides, au commerce, à la laideur du kitsch », c'est renouer avec ce « temps où les hommes, qui n'avaient pas l'arrogance ou le désespoir de se croire seuls, savaient encore faire corps avec le lieu » (Sarr, 2022, p. 119).

Retrouver comment faire corps avec le lieu, c'est bien de cela qu'il s'agit : habiter le monde ensemble, habiter la Terre, celle que nous malmenons, comme nous malmenons nos semblables, quotidiennement, courant ainsi à notre perte. Et c'est elle, la Terre, qui finit, en fin de roman, par rappeler sa toute-puissance tellurique, par l'éruption volcanique de l'Etna, qui poussera l'ensemble des protagonistes vers l'exode, de sorte que le corps à corps avec le lieu s'impose. La dimension existentielle de la migration, déjà évoquée dans l'épigraphe du roman avec la référence à *L'Enéide* de Virgile, « Personne n'a de demeure fixe ; nous habitons dans les bois sacrés opaques » (Sarr, 2017, p. 9), est ainsi proprement mise en scène. Tous les habitants d'Altino seront forcés de la découvrir, dans un parallèle explicite avec la situation des ragazzi, qui signe le retournement final des situations, la fin des antagonismes, et l'union au sein d'un même « convoi des exilés » (Sarr, 2022, p. 567) :

> Chacun d'eux se demanda s'il pourrait un jour y retourner ou s'il serait obligé de retrouver une vie ailleurs. Tragique question qu'un jour, quittant leur terre dont ils ne voyaient plus que les lointaines lumières ou la silhouette enténébrée, plusieurs ragazzi qui étaient à leurs côtés durent aussi se poser. (Sarr, 2022, p. 563)

C'est l'Etna et sa « langue de pierre » (Sarr, 2022, p. 427), pour reprendre le titre de la dernière section du récit, et, à travers elle, la Terre qui a le dernier mot à la fin du roman, loin du tumulte et des discours idéologiques et fanatiques des hommes, loin du chœur tragique qu'ils forment ; c'est elle qui donne son titre au roman : « L'ultime chant ne leur appartenait pas. Il revenait à l'Etna. Elle l'avait lancé, seule. Puis le chœur d'Altino avait fait silence » (Sarr, 2022, p. 567). Et c'est la puissance du mythe, lui qui « relate et relie » (Sarr, 2022, p. 561), loin de toute forme de frontière réelle ou symbolique, qui se trouve consacrée par les tout derniers mots du texte avec la statue d'Athéna, épargnée, qui s'anime et prend vie pour venir insuffler et transmettre au seul survivant – celui que l'on retrouve dans le prologue de l'ouvrage – « la mémoire du lieu » pour qu'il en fasse le récit : « Ce serait à lui que reviendrait la tâche de dire le récit des ragazzi d'Altino » (Sarr, 2022, p. 568).

3. Poétique du franchissement des frontières

3.1. Le choix des désignations

« Mouvances », un laboratoire regroupant des mastérants et doctorants qui mènent une étude critique, notamment lexicologique, des discours produits sur les migrations, a analysé dans un article intitulé « Migrant·e/réfugié·e » (lui-même forte-

ment inspiré de l'article de Pierre Fiala, « La famille migr-, champ lexical et affrontements discursifs »), l'emploi des termes « migrants » et « réfugiés », en tant qu'ils sont les plus utilisés depuis le début des années 2000, et particulièrement depuis 2013, pour qualifier (généralement au masculin) les personnes arrivant sur le territoire européen. L'article montre combien l'emploi de ces termes a évolué et à quel point leurs usages sont rarement neutres, que ces termes soient confondus ou au contraire opposés. Ainsi, si l'emploi du mot « réfugié » est attesté dès le XV^e^ siècle, et précisé au XVIII^e^ siècle pour désigner les huguenots ayant fui la France durant les guerres de religion, c'est en 1951, avec la Convention de Genève, que « réfugié » devient une catégorie juridique définissant le droit à l'asile et permettant de protéger des individus personnellement victimes de persécutions politiques. Face au terme « réfugié », le terme d'« immigré » aurait une connotation plus économique, désignant directement ou indirectement les travailleurs étrangers. Le dérivé « migrant », issu du participe présent du verbe « migrer », est, lui, de construction plus tardive. Il est apparu au milieu du XX^e^ siècle, soit près de deux siècles après les mots « immigré », « émigrant » ou « immigrant », entrés dans le lexique au XVIII^e^ siècle. Dans ses premières acceptions, « migrant » était surtout employé comme synonyme d'« immigré », mais la construction du mot « migrant » sur la forme du participe présent insiste sur l'état de la personne, la présentant comme intrinsèquement en mouvement. Ce n'est que dans les années 2000 que le mot « migrant » se serait donc véritablement généralisé dans le langage courant. Ne correspondant à aucune catégorie juridique ou administrative officielle, ce terme était alors considéré comme une catégorie plus neutre que celle d'« immigré », bien plus employée, et devenue péjorative. Il avait d'autre part une portée générale, regroupant tous les individus en mobilité non touristique, qui se déplacent d'une région à une autre ou d'un État à un autre, titulaires ou non d'un titre de séjour. Cependant, à partir de 2011, et plus encore de 2015, avec les naufrages en Méditerranée, le sens du mot « migrant » tend à se spécifier et désigner les populations fuyant guerres et conflits, dictatures et violences, notamment celles venues d'Asie ou d'Afrique. Parallèlement, trois usages du mot « migrant » ont cours, dans le langage médiatique et courant. Il est utilisé soit comme un synonyme de « réfugié », soit comme un hyperonyme, soit comme un antonyme : les réfugiés fuiraient les persécutions, là où les migrants seraient non contraints et venus pour des raisons majoritairement économiques, sans tenir compte du fait que les raisons sont souvent entremêlées. Une étude récente portant sur l'emploi des termes « migrants » et « réfugiés » dans 339 articles (282 478 mots) des versions papier du *Monde* (171 articles) et du *Figaro* (168 articles), les grands quotidiens français de référence, s'attache à mesurer si le débat initié le 20 août 2015 par Barry Malone,

éditeur de la version anglophone d'*Al-Jazeera* en ligne, publiant un article sur son blog annonçant que le média n'utilisera plus le mot « migrant » pour couvrir les évènements de l'actualité, a eu un impact sur l'emploi des termes dans ces deux journaux français. Après une démonstration pointue, l'étude montre que « si le terme réfugié a été recalibré selon son sens légal, le mot migrant n'a pas été supprimé mais plutôt renforcé dans son contexte économique » (Calabrese et Mistaen, 2018, §87). On mesure ici combien les mots spécialisés dans la dénomination des personnes en déplacement développent de nouvelles représentations sociales.

Et c'est une dimension avec laquelle joue indéniablement Mohamed Mbougar Sarr. À la fin du roman, le poète Fantini choisira pour le sien le titre *Ragazzi* – « Le titre s'était naturellement imposé. Il savait qu'un roman de Pasolini portait le même nom, mais cela ne le dérangeait pas » (Sarr, 2022, p. 561) – terme régulièrement employé au fil des pages dans *Silence du Chœur*. Au-delà de l'hommage à Pasolini, il apparaît surtout comme un moyen de ne pas dire « migrants », un peu à la manière de Marc Alexandre Oho Bambe qui préfère employer celui de *fugees* dans son roman *Les Lumières d'Oujda* (2020). Le terme « ragazzi » introduit aussi une forme de familiarité (« les gars »), celle de celui qui les fréquente, vit à leur côté, connaît leurs intentions et leurs parcours individuels. C'est certainement aussi l'un des effets les plus forts du partage du journal intime de Jogoy Sèn (dans les pages grisées, avec changement de police) qui émaillent l'ouvrage. Nous prenons la mesure de ce qu'il vit, ressent, de sa singularité d'individu contre l'anonymat dans lequel les images mass-médiatiques ont eu tendance à l'enfermer. Mais nous mesurons aussi sur la durée (le roman compte 568 pages) comment ses sentiments peuvent évoluer, se transformer, voire se contredire. Le roman épouse ainsi une temporalité qui est tout sauf celle des médias, de l'aveu même de Jogoy lorsqu'il évoque la manière dont son embarcation a fait naufrage, signant la mort de trente-sept personnes :

> À la télé ou dans les journaux, on n'en parla pas très longtemps. Cela occupa un encart, un petit communiqué, l'espace d'un entrefilet. On l'indiqua sur un bandeau rouge qui défilait au bas de l'écran, avec de vagues informations et quelques chiffres. Deux jours plus tard, c'était oublié. La tragédie devenait ordinaire. Les drames autour de l'immigration jouaient à une macabre chaise musicale ; chacun, quotidiennement, chassait le précédent, occupait sa place, et attendait que le prochain l'en déloge. Cela usait, mais l'on s'accommodait de la catastrophe permanente, même si sa vérité restait intolérable. (Sarr, 2022, p. 177)

On perçoit bien dès lors les enjeux de l'arsenal poétique déployé par Mbougar Sarr pour prévenir ses lecteurs contre l'accoutumance à la « catastrophe ». Non seulement les ragazzi sont sortis des cadres habituels de leur catégorisation par ce terme-même, mais nous plongeons surtout, au fil des chapitres, dans l'intimité de l'un d'entre

eux, Jogoy Sèn, le roman jouant sur un double niveau d'énonciation, entre pages grisées et pages blanches. Au niveau structurel, cela va même plus loin, puisque la longueur de l'œuvre et ses nombreuses digressions ont aussi un sens très prégnant, pourvu qu'elles soient mises en lien avec la situation d'attente des personnages.

3.2. Vivre l'attente, éprouver la tension dramatique

Au-delà du partage d'une intériorité via l'usage du journal intime, il s'agit en effet de faire éprouver – dans sa chair pourrait-on dire – au lecteur, l'attente endurée par les ragazzi, tout entiers tournés vers les commissions d'évaluation de leurs histoires personnelles, celles qui pourront distinguer, comme le dit le texte avec beaucoup d'ironie les « bons migrants », ceux qu'une « mort certaine menaçait » (Sarr, 2022, p. 183), car « Migrant est un diplôme qui se mérite, avec différentes mentions dont la plus prestigieuse est : 'a failli mourir pour de vrai !' » (Sarr, 2022, p. 184). Ces commissions sont cependant sans cesse retardées, repoussées, alimentées, notamment, par les manigances politiques de Maurizio Mangialepre qui, faisant pression sur le maire dont il connaît l'ambition, cherche à les annuler. Tout ceci vient mettre un coup d'arrêt à l'énergie vitale des ragazzi, leurs désirs, leurs aspirations, leur besoin de travailler, voire leur espoir, les enlisant dans une léthargie dont seuls les distraient parfois les matchs de football et les sorties au bar de la ville, activités évoquées mais rarement narrées sous forme de scènes, comme pour mieux transcrire l'impasse de l'action. Par cette construction toute en effet de suspension et de retardements, le roman renverse – dans un commentaire métatextuel – la sempiternelle question du « Pourquoi es-tu parti de chez toi ? » (Sarr, 2022, p. 182) en « pourquoi es-tu là », qui consiste à voir « le migrant […] comme un homme qui est là, qui est arrivé, qui a un présent et veut construire un futur » (Sarr, 2022, p. 185). Non seulement Sarr donne beaucoup la parole aux ragazzi – « Mon objectif c'est d'aller en Angleterre ou aux États-Unis pour faire du business avec les voitures d'occasion. C'est dans ça que je veux tracer ma route. Je veux du travail. Je suis un homme fort », dit par exemple Bemba (Sarr, 2022, p. 191), mais il multiplie les digressions, pour mieux nous faire vivre et éprouver cette attente et les frustrations qu'elle engendre. Il crée, parallèlement, une véritable tension dramatique, car l'on attend, dès le début, un événement sans cesse différé. Il y a, entre autres exemples du soin particulier apporté au maintien de l'intérêt narratif, des effets d'annonce : « Tu tiens plus que tu ne le penses à la vie. Tu le sauras avant la fin » (Sarr, 2022, p. 521), ou encore des commentaires métatextuels comme celui formulé par Salvatore Pessato au chapitre 15 : « Ça fait presque six mois qu'ils sont là. Ils commencent à s'impatienter. […] C'est ça, le tragique : non ce qui se passe, mais ce qu'on

sent qu'il va se passer » (Sarr, 2022, p. 153). Mais si l'inattendu peut donc être entendu comme « diégétique », pour reprendre, par exemple, la terminologie de Vincent Jouve dans *Pouvoirs de la fiction. Pourquoi aime-t-on les histoires?* jouant pleinement le jeu de la dynamique lectorale en usant du « suspense » (l'effet incertain d'une situation connue) et de la « curiosité » (conséquence d'une information parcellaire), il est aussi « énonciatif », jouant « avec les scénarios intertextuels, en ne respectant pas l'horizon d'attente » et de « configurations formelles inédites » (Jouve, 2019, p. 35). Il en va ainsi du basculement soudain du roman dans la pièce de théâtre (nous y reviendrons) ou dans le roman policier à énigme avec les crimes qui ont eu lieu dans le bar du village, la *Tavola di Luca*, dont il faut élucider l'origine. À l'attente des commissions se substitue celle de l'affrontement final qui paraît inéluctable entre une partie de la population radicalisée, aveuglée par la haine des ragazzi, et la volonté de ceux-ci d'en découdre après la tragédie macabre du bar. À ces éléments s'ajoutent des digressions (sur le passé du Père Bonianno, sur l'exposition de Vera et Vincenzo Riviera…) qui ont aussi pour effet précis de retarder l'action, d'empêcher que quelque chose ne se passe, ce qui est la situation qui s'abat sur les ragazzi, maintenus dans une incapacité insupportable d'agir. Par cette forme-sens de la digression, Mbougar Sarr renoue ainsi avec cette célèbre formule de Soljenitsyne :

> Les artistes peuvent accomplir ce miracle. Ils peuvent surmonter cette faiblesse caractéristique de l'homme qui n'apprend que de sa propre expérience tandis que l'expérience des autres ne le touche pas. L'art transmet d'un homme à l'autre, pendant leur bref séjour sur la Terre, tout le poids d'une très longue et inhabituelle expérience, avec ses fardeaux, ses couleurs, la sève de sa vie : il la recrée dans notre chair et nous permet d'en prendre possession, comme si elle était nôtre. (Soljenitsyne, 1972, p. 69)

Cette « longue et inhabituelle expérience » c'est celle de l'attente endurée, loin de la banalisation de cette expérience, et ce sont en partie les digressions dans le roman qui la permettent.

Mais ces digressions sont aussi bien sûr riches de sens. Celle sur la vie du Padre Bonianno au chapitre 13, qui court sur une douzaine de pages (pp. 122-134) permet d'explorer des vérités profondes. Non seulement le récit de son séjour de huit années au Sénégal est résolument tourné vers « un geste radical, de comprendre la culture sérère et de supporter, par conséquent, que Roog Sèn, le grand dieu animiste de ce peuple, y fût mieux traité que le Christ, inconnu dans leur panthéon » (Sarr, 2022, p. 126), autrement dit vers la nécessité de ne pas camper sur ses positions, de laisser la pensée de l'autre advenir pour questionner et transformer, tout en rompant avec toute posture colonialiste ; mais il est aussi l'occasion de l'importance primordiale de « faire corps avec le lieu », comme mentionné précédemment :

> Soudain, l'austère curé, toujours plongé dans le texte biblique, commença à sentir et ne plus seulement comprendre les liens entre les différents êtres, la solidarité entre l'humain et le sacré, la signification du monde comme *ngel* – espace symbolique où dialoguent les hommes entre eux et avec ceux qui les y avaient précédés, espace où ce qui est dit compte, où la parole porte la densité sacrée d'un geste créateur. (Sarr, 2022, p. 127)

3.3. La structure polyphonique : un roman choral

Le Padre Bonianno est aussi celui qui refuse de parler à la place des ragazzi, mais se met en situation d'écoute lors des « répétitions des commissions » pour lesquelles il les entraîne afin qu'ils puissent avoir une chance de régulariser leur situation. « À travers ces répétitions, le Padre Bonianno n'écoutait pas seulement des récits, des aventures, des histoires ; il écoutait aussi des hommes, des voix humaines […] » (Sarr, 2022, pp. 255-256). De longues énumérations de groupes nominaux suivent : « Il écoutait le récit des causes du départ, le récit des frustrations en terre natale, le récit de l'avenir sacrifié […] le récit du voyage, le récit de la peur, le récit des violences subies […] » (Sarr, 2022, pp. 256-258). On voit ici combien l'auteur, par l'anaphore du terme « récit » et le biais du discours narrativisé, opère à la manière de son personnage et « tend l'oreille » tout en refusant de parler « à la place de », évitant une écriture du témoignage, comme pour nous faire mesurer l'effroyable indicible de ces situations et la pudeur qu'elles requièrent à l'égard de ceux qui les ont subies. Cela apparaît comme une manière d'écouter, humblement, de recueillir, et par ce seul geste, plein et entier, de restaurer l'autre dans son humanité car

> [l]à se trouvait l'absurdité : dans le fait qu'après avoir traversé l'enfer, ces hommes se retrouvent le cul sur une foutue chaise en métal aussi mortelle que sa cousine électrique, devant une commission dont les membres, chargés de décider de leur destin, n'auraient jamais la plus petite idée de ce qu'ils avaient réellement vécu. (Sarr, 2022, pp. 259-260)

En effet, comme le rappelle Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, la relation profonde et difficile qui se joue, via l'écoute, entre le témoin et le témoignaire, contribue à refonder l'humanité, détruite par cette absence de médiation :

> Ce que la confiance dans la parole d'autrui renforce, ce n'est pas seulement l'interdépendance, mais la similitude en humanité des membres de la communauté. L'échange des confiances spécifie le lien entre des êtres semblables […]. Il est des témoins qui ne rencontrent jamais l'audience capable de les écouter et de les entendre (Ricœur, 2003, pp. 207-208).

L'écoute, le geste d'écouter, sans « parler à la place de », mis en place par le roman, permet en effet de restaurer une « confiance » et par-delà une « similitude en humanité ». Une fois encore, la migration apparaît dans sa dimension humaine existentielle, mais non comme un « donné » : elle est à construire, et notamment par les modalités du récit.

C'est ainsi sans doute dans cette position d'écoute véritable que l'on cherche à placer le lecteur pour qu'il écoute tour à tour les récits de tous les protagonistes, que leurs paroles soient retranscrites au discours direct, ou bien qu'ils prennent en charge la totalité de la narration d'un chapitre.[2] Mais l'idée est ici sans doute aussi d'empêcher le lecteur de relâcher sa vigilance, de la laisser s'assoupir à l'ombre de quelque idéologie. Comme le dit très bien Khalid Lyamlahy « les prises de parole successives invitent le lecteur à reconsidérer sans cesse sa lecture, comme si la migration imposait un déplacement au cœur même du texte » (Lyamlahy, 2018). Prenons par exemple le discours du chef de file de la foule conservatrice, Maurizio Mangialepre :

> Notre terre porte avec elle des héritages nombreux, les traces des cultures qui l'ont façonnée sont encore vives sur son visage solaire. Oui, la Sicile est une terre de passages. Mais on ne l'a jamais volée à ses fils. Avant, les peuples qui arrivaient partageaient avec nous leur génie ; nous en profitions ensemble ; nous leur offrions notre terre, ils nous donnaient leur science, leur travail. Nous nous fécondions. Mais que reste-t-il de cette entraide ? Que nous apportent ces gens aujourd'hui ? Ils arrivent la main vide, la tendent, et attendent de nous qu'on les sorte d'une misère que nous vivons nous-mêmes. (Sarr, 2022, pp. 91-92)

Sous couvert d'une certaine ouverture d'esprit et d'une apparente volonté de partage, les amalgames fusent (la tentation du vol, de l'opportunisme profiteur, du misérabilisme absolu) confondant les ragazzi dans le pluriel d'un « ils » sclérosant d'une part, et noyant les habitants d'Altino dans un « nous » unifiant leur condition peu enviable et la rendant démesurément semblable à celle de ceux qui ont tout perdu : « une misère que nous vivons nous-mêmes », de l'autre. La rhétorique est ici la même que celle de Salomon, citée plus haut (Sarr, 2022, p. 237),[3] qui opérait par affrontement des pronoms et glissement fallacieux d'arguments, dans la mesure où la parole se présentait comme un flot discursif (avant l'intervention de Jogoy) et où il n'y avait donc pas de dialogue. Ainsi, le roman, par ces échos, opère comme un dialogue à distance entre les adversaires. La polyphonie permet des jeux de résonances et de mises à dis-

---

[2] Voir notamment sur ce point les chapitres 10, 11, 15, 21 et 31.

[3] Voir la citation analysée en page 4 de cet article.

tance comme ici, bien au-delà des polarisations systématiques des discours. En effet, ce que le texte fustige d'un point de vue thématique, en exposant la mécanique de « défiance », l'engrenage progressif de la violence et la polarisation exacerbée des positions, il parvient à le contrecarrer par la recherche d'une structure dynamique entrainant une posture critique, au sens le plus noble du terme :

> Rejeter un homme est la chose la plus simple qui soit pour un esprit humain. Il ne suffit que d'éteindre ce dernier, de le disposer tout entier au relâchement intellectuel. L'inverse, qui consiste à tenter de comprendre, coûte toujours trop d'efforts. C'est en ce sens que la paresse, la paresse au sens fort, la paresse intellectuelle donc, est la mère de tous les péchés capitaux. La source de la haine se trouve moins dans le cœur que dans l'esprit qui abandonne sa première prérogative, penser ; ce qui n'empêche nullement, bien entendu, qu'il y ait de pures haines fondées sur de grandes machines d'intelligence. (Sarr, 2022, p. 375)

En effet, grâce à la polyphonie romanesque, les échos entre les discours les font dialoguer, d'une part, même à distance, et permettent surtout de mettre en crise les discours qui apparaissent comme fortement polarisés et excluants en mettant au jour une certaine rhétorique commune et une symétrie des arguments. Par ces jeux d'échos tissés par le texte et ces effets de lecture programmés, le roman entend lutter contre l'exclusion, entendue comme « chose la plus simple qui soit pour un esprit humain », entraînant la vigilance et les « efforts » de « pensé[e] » du lecteur, loin de toute « paresse » intellectuelle.

3.4. La mise en abyme : abolir les frontières entre l'art et la vie

Le roman propose aussi explicitement une réflexion sur les potentialités de l'art face à un tel sujet. Au chapitre 16, les conceptions esthétiques du couple d'artistes Vera et Vincenzo Riviera sont présentées comme repoussoirs. Arrivés à Altino, dix ans auparavant, en même temps que les premiers ragazzi, ils sont incapables de s'intéresser à leur sort : « le phénomène leur parut mineur, sans aucun potentiel esthétique », s'apparentant à « une réalité vulgaire, trop sociale et restrictive, impropre à générer de la création » (Sarr, 2022, p. 157). Le jugement sur ce que devrait être l'art est ici formulé de manière absolument catégorique, ce qui leur vaut les foudres ironiques du narrateur : « [ils] préférèrent chercher l'inspiration ailleurs : dans la sexualité. Sujet, il est vrai, très nouveau en art » (Sarr, 2022, p. 157). Ils ne sont pas pourtant complètement indifférents à la situation, louant leur appartement à Jogoy Sèn, ce dernier incarnant, ironiquement là encore, selon le narrateur « leur bonne conscience, le blanc-seing qui leur était tendu et sur lequel ils validaient leur diplôme de charité pour l'Autre, celui

qui souffre, le Tiers-monde », dans un élargissement aussi hyperbolique que ridicule (Sarr, 2022, p. 160). C'est que leur opinion radicale sur l'acte créateur est précisément l'envers de ce que présente le roman qui évite rigoureusement tout jugement définitif sur les situations, les personnages et la nature-même de l'art. *A contrario*, Giuseppe Fantini, « le plus grand poète vivant d'Italie » (Sarr, 2022, p. 36), a, lui, arrêté d'écrire depuis quinze ans, en proie au doute face à son activité et même à son engagement, confronté à la masse des écrivains qui l'entoure : « chacun croyait pouvoir faire de la littérature. Moi, moi qui y avais consacré ma vie sans jamais avoir été sûr d'en avoir fait une seule fois, pas même dans un seul vers, je ne pouvais plus continuer à écrire » (Sarr, 2022, p. 284). Sa décision de se remettre à écrire sur les situations vécues par les ragazzi met-elle en jeu son « honneur de poète » ou son incapacité à « supporter [plus longtemps] le silence poétique » ? « Je ne sais pas, Amedeo. Je ne sais pas », répond-il à son ami le curé à la fin de leur dialogue à ce sujet. La mise en question permanente du savoir, de ce que l'on croit savoir, (« je ne sais pas »), voilà peut-être au fond ce que peut l'art et ce que nous donne à lire *Silence du chœur*.

3.5. Franchissement des frontières génériques et performativité : le monde du Toi

Dès lors, l'écriture même peut entreprendre de se chercher, de se frayer un chemin afin de trouver une voix/voie permettant de franchir allègrement les frontières génériques, mettant en doute et à l'épreuve la possibilité même de dire. Le roman renoue avec le mythe, comme on l'a vu, et prend des accents épiques mais il se fait aussi et peut-être avant tout pièce de théâtre, découpé en scènes lors du chapitre 32 qui dit la relation, au sens le plus noble du terme, de Lucia, cette jeune bénévole muette, et Fousseyni, le jeune Malien rescapé. Découpé en 5 scènes, présentant une alternance entre les discours des personnages et des didascalies, ce chapitre érige, par sa performativité et l'éloquence muette des corps qu'il met en scène, le possible d'un monde plus humain, fondé sur notre profonde interdépendance et la reconnaissance de nos vulnérabilités réciproques :

> Je ne voudrais pas te consoler en te disant que tu n'as rien à voir avec sa mort. Toi seul sais. Tu dois faire face à ce souvenir. Mais tu n'es pas seul. Tu n'es pas obligé de porter ça seul. J'aimerais retrouver ma voix pour te le dire.
>
> *Les deux s'étreignent toujours. La lumière baisse lentement, jusqu'à l'obscurité. Rideau* (Sarr, 2022, p. 319).

On ne peut s'empêcher de penser ici à la dernière page de *Peau noire, masques blancs* de Fanon :

> C'est par un effort de reprise sur soi et de dépouillement, c'est par une tension permanente de leur liberté que les hommes peuvent créer les conditions d'existence idéales d'un monde humain.
> Supériorité ? Infériorité ?
> Pourquoi tout simplement ne pas essayer de toucher l'autre, de sentir l'autre, de me révéler l'autre ?
> Ma liberté ne m'est-elle donc pas donnée pour édifier le monde du Toi ?
> À la fin de cet ouvrage, nous aimerions que l'on sente comme nous la dimension ouverte de toute conscience.
>
> Mon ultime prière :
> Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ! (Fanon, 1952, 188).

Pour conclure, il est intéressant que cette ultime sagesse soit professée par le biais du théâtre, genre vers lequel tend tout le roman, par sa proximité avec le mythe, son jeu avec la tragédie et ses références au chœur antique. Le théâtre est, comme le mythe, un miroir de la condition humaine, mais il est aussi mise en jeu des corps. Faire corps social, faire corps avec le lieu, le monde, voilà l'ambition que se propose *Silence du chœur*, sans jamais pour autant donner de leçons définitives, mais en faisant advenir la complexité des êtres et des situations, reculant sans cesse les frontières symboliques qu'érigent entre eux les hommes par peur de se remettre en question.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Agier M. (2013). *La Condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. La Découverte.

Bertho E. et Mbougar Sarr M. (2019). Les migrations méditerranéennes. Entre enquête et polar. Entretien avec Mohamed Mbougar Sarr, *Multitudes*, (76). **https://www.multitudes.net/les-migrations-mediterraneennes-entre-enquete-et-polar/**

Charaudeau P. (2008). Pathos et discours politique. In Michael Rinn (dir.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue* (pp. 49–58). Presses universitaires de Rennes. **https://books.openedition.org/pur/30418?lang=es**

Calabrese L. et Mistaen V. (2018). La nomination des migrants dans *Le Monde* et *Le Figaro*. Analyse d'une catégorisation polémique, *REFSICOM, Médias et migrations/immigrations* (5), **http://www.refsicom.org/415**

Fanon F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Seuil.

Fiala P. (2018). La famille migr-, champ lexical et affrontements discursifs. In L. Calabrese et M. Veinard, *Penser les mots, dire la migration*, (pp. 145–152). L'Harmattan.

Jouve V. (2019). *Pouvoirs de la fiction. Pourquoi aime-t-on les histoires ?* Armand Colin.

Lechevalier C. (2020). Les larmes d'Ulysse : portraits du « migrant » en « héros grec », *Elfe XX-XXI*, (9). **https://doi.org/10.4000/elfe.2213**

Lyamlahy K. (27 mars 2018). Une épopée migratoire. *En attendant Nadeau*. **https://www.en-attendant-nadeau.fr/2018/03/27/epopee-migratoire-mbougar-sarr/**

Mouvances (2018). Migrant·e/réfugié·e. *Dictionnaire situé des migrations*. **https://mouvances.hypotheses.org/de-a-a-z/migrant%E2%88%99e-refugie%E2%88%99e**

Oho Bambe, M. A. (2020). *Les Lumières d'Oujda*. Calmann-Levy.

Ricœur P. (2003 [2000]). *La mémoire, l'histoire, l'oubli.* Seuil.

Soljenitsyne, A. (4-11 septembre 1972). Le cri. [Le discours du prix Nobel]. *L'Express*, 1104, 66–73.

Sarr, M. M. (2022 [2017]). *Silence du chœur*. Présence africaine.

Virginie Brinker est MCF en Littératures Francophones à l'Université de Bourgogne. Membre du laboratoire CPTC, ses recherches portent essentiellement sur les productions littéraires d'auteurs subsahariens francophones contemporains et les écritures de la migration. Elle a notamment publié sur cette question « La figure littéraire du réfugié dans le recueil Bienvenue! : style iconique et médiatisation » in H. Allouch et alii (dir.), *Vies et fictions d'exils*, Presses Universitaires de Laval, 2020 ; « Partir, rester, revenir ? Fictions et migrations dans quelques œuvres cinématographiques et littéraires africaines contemporaines », in P. Baudry (dir.), *Migrations et mobilités*, Pessac, MSHA, 2018, ou encore « Représenter les exilés ou comment la littérature se joue et déjoue les frontières », *Africultures* n°106, *Objets d'inhumanité : Frontières, traversées, migrations*, 2018. Co-organisatrice de l'événement « Accompagner la migration : des représentations à l'action » (Université de Bourgogne, décembre 2022), elle est aussi membre du Quartier des Autrices et des Auteurs, comité de lecture des écritures dramatiques contemporaines francophones.

CC BY NC SA

LIMES

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26219

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 02/03/2023
Accepté : 21/04/2023

De l'Orient à l'Occident : migration et reterritorialisation identitaire chez Mahmud Nasimi

ACHILLE CARLOS ZANGO
Université de Bamenda / Cameroun
✉ zachica2001@yahoo.fr

RÉSUMÉ. Cet article questionne la portée de la migration dans la reterritorialisation identitaire de Mahmud Nasimi à travers son récit *Un Afghan à Paris* (2021). En effet, à son arrivée dans la mythique ville de Paris, après avoir perçu dans la langue française un moyen de textualisation du parcours tumultueux subi depuis le départ de son pays d'origine, l'Afghanistan, jusqu'à celui d'accueil, la France, l'auteur a également trouvé dans cette langue un moyen de construction de son identité plurielle. Tout part de sa découverte de l'art européen et surtout de la littérature française qui deviendra pour lui la source du déclic de l'appropriation de l'ailleurs. Entre la terre d'origine secouée par des crises multiples, l'étranger s'impose finalement à l'auteur comme terre de reterritorialisation identitaire. En nous servant des approches autofictionnelle et intermédiale, ces lignes démontrent que l'écriture et la thématique *d'Un Afghan à Paris* sont l'expression de la rencontre entre deux aires culturelles : l'Occident et l'Orient.

MOTS CLÉS :
migration ;
identité ;
Orient ;
Occident ;
reterritorialisation

Pour citer cet article
Zango, A. C. (2023). De l'Orient à l'Occident : migration et reterritorialisation identitaire chez Mahmud Nasimi. *HYBRIDA*, (6), 141–161. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26219

RESUMEN. *De Oriente a Occidente: migración y reterritorialización de la identidad en Mahmud Nasimi.* Este artículo examina el significado de la migración en la reterritorialización de la identidad de Mahmud Nasimi a través de su relato *Un afghan à Paris* (2021). En efecto, a su llegada a la mítica ciudad de París, tras haber percibido en la lengua francesa un medio de textualización del tumultuoso viaje que emprendió desde su país de origen, Afganistán, hasta su país de acogida, Francia, el autor encontró también en esta lengua un medio de construcción de su identidad plural. Todo comienza con su descubrimiento del arte europeo y especialmente de la literatura francesa, que se convertirá para él en la fuente que inicia la apropiación del otro lugar. Entre la tierra de origen sacudida por múltiples crisis, el extranjero se impone finalmente al autor como tierra de reterritorialización identitaria. Mediante enfoques autoficcionales e intermediales, estas líneas muestran que la escritura y la temática de *Un Afghan à Paris* son la expresión del encuentro entre dos áreas culturales: Occidente y Oriente.

PALABRAS CLAVE:
migración ;
identidad;
Oriente ;
Occidente;
reterritorialización

ABSTRACT. *From East to West : Migration and Identity reterritorialization according to Mahmud Nasimi.* This article questions the migration scope in the Mahmud Nasimi's identity reterritorialization through his novel *Un Afghan à Paris* (2021). Upon his arrival in Paris, after perceiving a means to textualize in the French language the tumultuous course from his home country (Afghanistan) to France, his host country, the author has equally found in this language a means of expressing his multiple identities. It all starts with his discovery of European arts and French literature that will become for him a way to own elsewhere. His home country shaken by crisis, for the author; abroad becomes a land of identity reterritorialization. Through the autofictional and intermediality approaches, these words show that the writing and thematic of this text, express a breakthrough between two cultural areas: West and East.

KEY-WORDS :
migration;
identity;
Orient;
Occident;
reterritorialization

1. Introduction

À travers sa politique de valorisation des arts et des lettres sous la Renaissance, François Ier a transformé Paris en la capitale intellectuelle et artiste de la France. Cette vision futuriste transformera plus tard cette ville, devenue mythique, en la capitale des livres comme le démontre Frédéric Barbier.[1] Cela dit, plusieurs auteurs français et francophones feront de Paris le leitmotiv de leurs œuvres.[2] Que ce soit dans les textes,[3] ou les paratextes,[4] Paris va s'imposer, au fil du temps, comme une capitale-frontière, une capitale-carrefour et donc un espace de croisements des peuples, des arts et des cultures entre des personnages venant d'horizons divers.

C'est justement cette représentation qu'on peut lire dans le récit *Un Afghan à Paris* de Mahmud Nasimi. Publié en 2021 aux Éditions du Palais en France, ce récit autofictionnel retrace le parcours périlleux ayant conduit l'auteur dans la capitale française. Durant ce riche itinéraire, une place importante est accordée à ses souvenirs d'enfance marqués par des êtres chers et des moments mémorables qui ont constitué le ferment de son enracinement sur le sol natal. Mais son arrivée à Paris le plonge dans l'univers artistique européen et surtout dans la littérature française. Dès lors, par le biais de cette littérature française, le jeune Afghan, qui ne connaissait rien de la langue française à son arrivée en France, pénètre « un nouveau monde », un univers culturel étranger qui bouleversera ses codes, ses repères linguistiques et culturels provocant ainsi une reterritorialisation de son identité d'Afghan. Il apparaît de ce fait une rencontre, non seulement entre un individu et une culture étrangère, mais aussi et surtout le croisement de deux aires culturelles : l'Orient et l'Occident. Cela dit, cette rencontre, mise en récit, pose en toile de fond une question fondamentale, à savoir : comment la migration de l'Orient vers l'Occident est source de reterritorialisation identitaire chez Mahmud Nasimi dans son récit *Un Afghan à Paris* ?

Répondre à cette question nous plonge indubitablement dans un autre réseau d'interrogations qui permettent de mieux la circonscrire, à savoir : comment l'écriture de la migration de l'auteur est mise en texte ? Par quels moyens l'auteur découvre

---

[1] Barbier, F. (dir). (2007). *Paris capitale des livres*. Paris bibliothèques.

[2] Bancquart, M-C. (2006). *Paris dans la littérature française après 1945*. La Différence.

[3] Parmi les auteurs ayant situé la trame de leurs œuvres à Paris, on pourrait citer : Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1835), Émile Zola, *Au bonheur des Dames* (1883), Guy de Maupassant, *Bel-Ami* (1885), Marcel Proust, *Du côté de chez Swann* (1913)…

[4] C'est le cas de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris* (1831), Bernard Dadié, *Un Nègre à Paris* (1959)…

l'art européen et la littérature française ? Cette découverte, suivie d'une appropriation culturelle, ne sont-elles pas des voies permettant la reterritorialisation identitaire de l'auteur ?

Vouloir répondre à ce questionnement nous place dans une pluralité d'approches appliquées à la littérature. Dans un premier temps, l'autofiction nous permettra d'analyser la mise en texte de l'écriture de la migration chez l'auteur. Ensuite, l'intermédialité servira à questionner la présence de l'art étranger dans le récit, lequel art est le moyen de découverte de la culture étrangère. Et dans le dernier point, l'on interrogera le regard ou l'attitude de l'auteur-héros face à la culture étrangère, d'où la reterritorialisation de son identité en terre étrangère.

2. De la migration à une écriture autocentrée

S'il y a un aspect frappant qui marque l'écriture de Mahmud Nasimi, c'est sans aucun doute son caractère autocentré. Nous serons même tenté de parler de manière hyperbolique d'une écriture autiste, tant tout dans le récit tourne autour de son auteur. Écrire pour « se dire » ou « s'affirmer » est en réalité le projet qui a donné naissance à *Un Afghan à Paris*. Dans cette séquence, nous allons étudier deux fonctions de l'écriture autocentrée chez l'auteur, à savoir : revisiter le passé mémorable et exposer le départ tumultueux de son pays natal l'Afghanistan.

2.1. Revisiter le passé mémorable

De prime abord, il est important de préciser que le récit de Mahmud Nasimi est une autofiction selon la terminologie de Serge Doubrovsk.[5] Ce terme en lui même a été forgé sur celui de l'autobiographie, et en est le prolongement malgré quelques divergences :

> L'autofiction, c'est la fiction que j'ai décidée, en tant qu'écrivain, de me donner à moimême et par moimême, en y incorporant au sens plein du terme, l'expérience de l'analyse, non point seulement dans la thématique, mais dans la production du texte. (Doubrovsk, 1980, p. 165)

L'autofiction est donc une façon qu'a l'auteur de se penser, de s'inventer un autre lui-même ou de se projeter à l'intérieur d'un parcours plus ou moins fictif : « L'autofiction […] est tout simplement la fusion d'une narration romanesque et d'un

[5] Ce terme apparaît pour la première fois en 1977 dans son roman *Fils*.

contenu autobiographique qui, du fait de cette fusion, subit des modifications drastiques selon les critères actuels du vraisemblable » (Schmitt, 2010, p. 83). À l'instar de l'autobiographie, l'autofiction implique ainsi l'identité de trois instances. Celle de l'auteur dont le nom apparaît sur la couverture du livre, celle du narrateur qui dit « Je », et celle du personnage dont nous lisons l'histoire et qui peut entretenir de nombreuses analogies avec l'auteur réel. L'autofiction allie en quelque sorte deux pactes contradictoires : un pacte autobiographique (où l'auteur se déclare narrateur-personnage et s'engage ainsi à dire la vérité), et un pacte fictionnel dès lors que que son histoire est récit, passé, souvenir, qui suppose oubli et donc création ou invention pour combler les vides de la mémoire.

En tout état de cause, le tryptique auteur-narrateur-héros est bien respecté dans l'œuvre d'autant plus que l'auteur, Mahmud Nasimi, est également le narrateur et le personnage principal. Cette présence est renforcée au paratexte du livre à travers le discours du préfacier Ayyam Sureau qui rappelle les circonstances ayant conduit à son écriture. Ces dernières seront reprises plus tard dans le récit par l'auteur en personne. Pour lever toute ambiguïté à ce sujet, il précise au lecteur : « Je m'appelle Mahmud, je viens de l'Afghanistan. Je suis né en 1987 à Jabalsaraj, dans la province de Parwan, au sein d'une famille ouverte et éduquée. J'ai commencé mes études à Kaboul, orientées vers les sciences politiques » (p. 21).

Une fois cette classification générique rappelée, on ne saurait oublier de mentionner que l'une des caractéristiques de l'écriture de l'autofiction, comme l'autobiographie, est la présence de la mémoire qui permet à l'auteur de se tourner vers le passé, de fouiller dans les méandres du souvenir afin de trouver des explications ou des réponses au présent. C'est pourquoi l'autofiction et l'autobiographie sont un acte de saisie de soi-même par le biais du passé. Dans ce retour vers le passé, une place de choix est toujours accordée à l'enfance des auteurs comme on le voit chez Nasimi. Il justifie le choix de rappeler ce moment de sa vie en ces termes : « Toute mon enfance est restée si vivante dans ma mémoire qu'aujourd'hui encore chaque instant me revient à l'esprit avec une douceur qui m'apaise et m'anime » (p. 49). De ce fait, on se rend compte que la narration est dans un premier temps structurée, en partie, autour de cette période de sa vie. Dans un second temps, elle est caractérisée par une introspection profonde du passé, accompagnée de nombreux verbes réfléchis. Toutefois, le projet de « se dire » ne signifie pas pour l'auteur de purifier le récit de toute histoire d'autres personnes proches de lui. Il s'agit de comprendre qu'en réalité, l'auteur, malgré son « obsession », accompagne son récit d'enfance d'autres personnes ou faits marquants de cette séquence de sa vie. D'ailleurs, les titres de plusieurs chapitres renseignent sur

ces personnes et ces moments : « Mon enfance », « À ma mère », « Un anniversaire mémorable », « Un ami inoubliable », « Un amour perdu ».

Parmi les personnes proches, nous avons : sa grand-mère, son oncle, sa mère, son ami d'enfance et Nelufar, son premier amour. Ces personnes ont chacune joué un rôle important dans l'éducation traditionnelle afghane de l'auteur, une éducation oscillant entre rigidité et souplesse, entre moments heureux et malheureux. Tout commence par son départ de la campagne où il est cloîtré avec ses parents du fait de l'absence des jeux, notamment du cerf-volant, son jeu de prédilection. Son arrivée à Kaboul est vécue comme un moment de libération. Une fois dans cette capitale, deux figures dualistes s'imposent : son oncle et sa grand-mère. Le premier est une personne austère, intransigeante qui éduque le narrateur avec rigueur. La deuxième représente son mur de lamentation, son réconfort. Elle lui donne une éducation dans la tendresse : « Si j'étais le prince de la maison, chéri de toutes les femmes qui m'entouraient, mon oncle se comportait comme un vrai tyran avec tout le monde et j'en avais très peur » (p. 49). Toutes les deux éducations cumulées lui permettent de saisir, au fil du temps, l'essence des choses, l'essence de la vie, à savoir que rien n'est donné à l'avance, il faut savoir tirer des leçons des situations difficiles. Comme il en est du destin de tout homme, les situations difficiles ne manquent pas dans son parcours. L'écriture de ces tranches de vie de son passé mettent également en exergue la question du déterminisme dans l'existence de tout être humain. C'est pourquoi cette écriture du passé rappelle chez l'auteur l'espoir qui habite l'homme face aux évènements. Et l'auteur le vérifie durant son mémorable anniversaire en compagnie de son ami inoubliable.

Le retour vers le passé révèle, pour ainsi dire, l'un des projets de l'auteur à savoir : rendre hommage à certains de ses proches, exalter l'identité afghane qu'ils ont réussi à façonner en lui. En commençant par sa grand-mère qui lui permet de découvrir certains pans de la culture afghane comme la fête de l'Aïd, à sa mère également pour sa tendresse et son écoute, l'auteur ne peut que clamer : « Aujourd'hui, à l'heure où j'écris, je voudrais caresser de mille tendresses les mains de nos grand-mères » (p. 51). L'hommage est encore plus fort à l'endroit des mères du monde :

> Je vous salue, mères, dont nous serons toujours chéris tant que vous vivrez. […] Mes mots ne suffisent pas à vous décrire, ni aucune langue. Je vous écris d'une main tremblante, avec une émotion profonde. Vous êtes belles et précieuses. Je vous salue, je vous aime et vous remercie. (p. 74)

De plus, le retour vers le passé est aussi une quête intérieure de soi. Du fond de son exil, l'auteur remonte le fleuve du passé pour mieux saisir la part de la culture

afghane qu'il a ensevelie en lui. Cette identité, qui s'est construite au gré des rencontres et des événements de son enfance, est en réalité toujours vivante. Le souvenir de ces êtres chers lui rappelle d'où il vient, le chemin parcouru pour arriver en cette terre étrangère. L'écriture devient une quête du passé, une quête des origines pour se saisir dans la totalité. C'est avec douleur et nostalgie qu'il fait le triste constat de son passé perdu à jamais, mais toujours vivant à l'esprit :

> Aujourd'hui, je n'ai plus Nelufar à mes côtés pour fleurir mes journées de sa présence, ni cette mère qui me protégeait de tous les dangers et m'apprenait à surmonter les obstacles, ni cette grand-mère qui m'offrait en cachette quelques gourmandises dans un repli de son voile, ni ces amis qui me comprenaient, ni ce pays dans lequel j'ai semé des milliers de souvenirs… (p. 113)

Le recours à l'histoire personnelle exprime donc une aspiration à revisiter le passé formateur, à remonter le courant ou le fleuve, bref à retrouver, selon Bachelard, « le grand lac aux eaux calmes où le temps se repose de couler. Et ce lac est en nous, comme eau primitive, comme le milieu où une enfance immobile continue de séjourner. » (Bachelard, 1960, p. 94). Dans ce grand lac où coulent toujours les souvenirs du passé, le départ précipité de l'auteur occupe également une place considérable au fond des eaux tumultueuses de son pays en guerre.

2.2. Décrire le départ précipité d'un pays en guerre

Comme nous l'avons précisé précédemment, l'écriture autofictionnelle de Mahmud Nasimi n'est pas uniquement centrée sur son histoire individuelle. C'est aussi l'histoire collective de tout l'Afghanistan qui est présentée en toile de fond et lui permet de peindre les pages sombres de ce pays d'Asie qui ploie sous le coup de multiples crises depuis des décennies. Sous cet angle, le récit de l'auteur devient un véritable cri de révolte face à la situation tragique et dramatique de son pays. En décrivant cette guerre du terroir, sa mémoire opère des va-et-vient entre le passé et le présent pour faire le triste constat du statu quo de la situation. Il a quitté un pays en effervescence et malgré le temps, les choses ne se sont guère améliorées. Abandonner tous ses êtres chers pour l'inconnu n'a pas été une décision facile à prendre. Cela explique sans doute pourquoi le jour du départ est toujours présent dans sa mémoire et lui rappelle ce jour sombre de sa vie :

> C'est un immense choc qui me remue encore tout entier quand j'y pense. En ce jour où ma vie était en danger, j'ai fui en laissant tout sur place : études, amis, famille, amour, souvenirs d'enfance et jeunesse. Je suis parti sans parapluie ni chapeau sur la tête pour affronter ce qui m'attendait. (p. 23)

Cet aspect triste de l'histoire collective de l'auteur est relaté dans le chapitre « Déraciné ». D'un point de vue chronologique, selon ses propres propos, le lecteur apprend qu'il est né en 1987. C'est en 2013 qu'il quitte son pays, soit à l'âge de 26 ans : « C'est au cours de ce qui restera gravé dans ma mémoire comme une journée déchirante que j'ai été obligé de quitter précipitamment mon pays en avril 2013, sans un au-revoir » (p. 23). Dès ce début du récit, on observe un changement de ton dans la narration. Raconter devient pour l'auteur une expression de sa révolte face à toutes les atrocités vécues par les populations de son pays. La guerre a sonné la déchéance de l'Afghanistan sur tous les plans.

L'auteur vit cette descente aux enfers comme une vraie meurtrissure et en profite pour dresser un tableau alarmant de la situation. Deux adverbes lui permettent de présenter le contraste saisissant : hier et aujourd'hui. De la page 25 à 27, divers domaines sont passés au crible de la critique. Intéressons-nous à quelques séquences : « Hier, mon beau pays émerveillait avec son ciel tel un océan suspendu […] Aujourd'hui, il est devenu un champ de bataille et d'expérimentions des différentes armes et bombes » (p. 25) ; « Hier, Kaboul était une ville moderne et romantique. […] Aujourd'hui elle est réduite en cendre » (p. 25) ; « Hier, les gens inventaient et découvraient avec fierté. […] Aujourd'hui, ils ne découvrent que la liste des morts quotidiens et l'arrivée de leurs cercueils » (p. 26) ; « Hier le gouvernement était formé de personnalités honnêtes, […] Aujourd'hui, […] le candidat à la présidentielle est un homme autrefois connu comme terroriste » (p. 27)…

Ce réquisitoire montre que l'Afghanistan est entré dans une période sombre de son histoire. Depuis des lustres, ce pays est plongé dans une phase de crises sans fin. L'auteur a d'ailleurs du mal à mettre un visage sur les causes réelles de la situation. Comment y parvenir lorsque son pays natal « est plongé dans une guerre depuis si longtemps que l'on ne peut plus savoir pourquoi. L'argent ? Le pouvoir ? La religion ? » (p. 24). La guerre en Afghanistan s'avère devenir une fatalité contre laquelle les humains et les hommes politiques sont impuissants. Ces dernières décennies, plusieurs historiens se sont penchés sur les causes réelles et profondes de ces crises interminables, mais les tentatives d'explication sont toujours restées lacunaires. William Maley résume la situation en ces termes :

> Les difficultés que connaît actuellement l'Afghanistan sont dans une large mesure le produit de son histoire tourmentée et de sa situation géographique complexe. Ces facteurs ont contribué à engendrer un État affaibli, ouvert à l'ingérence de puissances étrangères et en proie à des perturbations depuis des décennies. L'insurrection qui secoue actuellement le pays est soutenue par les talibans, qui opèrent depuis leurs sanctuaires au Pakistan. Tant qu'il n'y aura pas de progrès sur ce front, la situation en Afghanistan restera dans l'impasse. (Maley, 2011, p. 31)

La situation de l'Afghanistan apparaît de nos jours comme une énigme difficile à résoudre tant les enjeux se sont complexifiés au fil du temps. L'auteur vit cela comme un véritable déchirement interne qu'il ne peut extirper de sa mémoire. « En regardant ce que sont devenus [sa] patrie et [ses] compatriotes, [son] cœur est souvent sur le point d'éclater, de briser en mille morceaux » (p. 24). Cette guerre vit désormais en lui, elle est une partie de lui et constitue son identité originelle historique. Malgré la distance, le choc est toujours présent. Alors, raconter devient pour lui une thérapie, ou mieux une catharsis face à son impuissance de changer la situation de ses compatriotes restés au pays et qui souffrent le martyr au quotidien. Raconter devient un moyen de purge pour l'âme qui vit dans une douleur infinie. Dans cette tragédie intérieure, seuls les livres et surtout l'écriture lui apportent un peu de réconfort : « Je m'efforce d'effacer cette emprise douloureuse et inutile qui m'emprisonne, de l'arracher de ma vie, de la remplacer par une force nouvelle en moi. Par l'écriture je suis passé sur une autre rive où je trouve la consolation, l'espérance, la paix… » (p. 28).

L'écriture se mue en une force de consolation face aux atrocités qui secouent les siens. L'auteur, à travers ce regard sur le drame qui déstabilise son pays, montre bien que sa terre d'origine vit toujours en lui malgré l'exil. En réalité, raconter devient une

> tentative [du sujet] de construire et donner une image de lui-même. […] C'est l'effort pour ressaisir son identité à travers les aléas et les avatars de l'existence dans une cohérence qui la rende communicable à autrui. Le récit suppose ainsi un processus de totalisation à travers lequel l'énonciateur cherche à donner sens et consistance à sa vie. (Lipiansky, 1983, p. 61)

Du développement précedent, il apparaît que le choix d'écrire sur soi constitue pour l'auteur une sorte d'ancrage identitaire. Cette histoire revisitée est en réalité, une affirmation de sa nature ontologique d'Afghan qui connaîtra une reterritorialisation identitaire à son arrivée en France avec sa découverte de l'art européen.

3. L'arrivée en France ou la découverte de l'art européen

Le choix du français comme langue d'écriture d'*Un Afghan à Paris,* par l'Afghan Mahmud Nasimi, est un véritable cas d'école en matière de franchissement des frontières linguistiques. L'auteur, par cette option, remet au goût du jour la question de l'ouverture et de l'enrichissement de l'identité au contact de nouvelles cultures. Dans le cadre spécifique de notre texte d'étude, l'appropriation culturelle de l'étranger, par l'auteur à son arrivée en France, explique l'écriture intermédiale qui articule son texte et en fait un véritable répertoire de l'art européen et surtout de la littérature française.

3.1. Du contact de l'autre à l'appropriation culturelle

Quand Mahmud Nasimi arrive en France après avoir traversé « l'Iran, la Turquie, la Grèce, la Macédoine, la Serbie, la Hongrie, l'Autriche, l'Allemagne et la Belgique » (p. 23), il ne connaît aucun mot de cette langue étrangère qu'est le français. Son pays d'origine ne connaît que deux langues officielles : le dari et le pachto. Mais il n'opte pour aucune des deux langues pour textualiser le périple qui l'a conduit en France. Le jeune immigré Afghan, qui avait en horreur les livres dans son enfance, trouve miraculeusement dans l'écriture un moyen d'affirmation de soi. En réalité, la lecture des œuvres des auteurs français lui a ouvert l'univers d'un autre monde, d'une autre culture qui lui était jusque-là inconnu. C'est ainsi que la littérature française lui apprend : « l'Histoire, les saisons, les paysages, l'amour, le deuil, le remord, le regret, et une joie de vivre à nulle autre pareille. […] La littérature lui livre des souvenirs nouveaux qui se mêleront aux siens » (pp. 11-12). En tant qu'un art, la littérature n'est plus seulement un ensemble de textes oraux ou écrits, mais c'est aussi le réservoir du patrimoine culturel d'un peuple, celui de la France en l'occurrence. Cette littérature remplit pleinement son rôle de véhicule de la culture et enseigne à l'auteur une manière d'être, un ensemble de pratiques et de mentalités portées par un peuple.

La découverte de la littérature étrangère est le point de départ d'une renaissance identitaire chez le jeune immigré. Les livres deviennent des objets de passion qu'il dévore sans réserve. C'est une véritable métamorphose interne qui s'opère en lui. On assiste à une délocalisation et relocalisation identitaire. De son pays l'Afghanistan, il ne reste que des souvenirs, l'histoire, la culture… qu'il doit traduire dans la langue de l'autre. Son livre devient une reconnaissance à l'endroit de cette littérature salvatrice, devenue la source du déclic du nouveau monde qui s'offre désormais à lui et dont il contemple la beauté et les merveilles :

> En découvrant la littérature française, ce jour où mes pas m'ont conduit au cimetière du Père-Lachaise, j'ai soulevé le voile qui me cachait la beauté du monde. […] Tourner les pages, c'est avoir accès à la douceur de la nature. Les livres tracent mon chemin, en guidant mon imagination vers de beaux horizons. Ils font dorénavant partie de mon voyage autant que la lumière par la lumière et le sourire dans la vie. (p. 17)

Dans cette révolution, il trouve dans la langue française le moyen adéquat d'expression de soi. Ce faisant, il brise le dilemme du choix de la langue qui habite bon nombre d'écrivains francophones et que Lise Gauvin désigne par « l'intranquillité ». En effet, « ces écrivains ont en commun de se situer à "la croisée des langues", dans un contexte de relations conflictuelles – ou tout au moins concurrentielles – entre le fran-

çais et d'autres langues de proximité. » (Gauvin, 2016, p. 28). Face à un tel dilemme, l'auteur opte pour une formule chère à Jacques Derrida : « Je n'ai qu'une seule langue, ce n'est pas la mienne. »[6] Mahmud Nasimi réussit à transcender cette « intranquillité » pour exprimer sa pensée, son être et sa culture dans une langue qui n'est pas la sienne. Un exploit qui pousse le préfacier à s'interroger sur ce choix fastidieux : « Ce récit a été écrit en français par un jeune homme afghan. Pourquoi ne l'a-t-il pas écrit en dari, sa langue *maternelle* ? Pourquoi s'est-il donné tant de mal quand son éditeur aurait pu traduire ? » (p. 7).

En réalité, il s'avère que depuis son contact avec la langue française, l'auteur a trouvé le meilleur moyen pour se raconter. On assiste non seulement à un franchissement des frontières spatiales, mais aussi linguistiques. La langue française ne représente plus pour lui uniquement un moyen d'intégration en terre étrangère, mais aussi de survie. Cela explique les motivations qui le poussent à l'écriture d'un livre. Le premier chapitre : « Un livre pour survivre » en est l'illustration. Ce livre, né de son apprentissage et de sa passion pour la langue française, est le résultat d'une détermination, celle de pénétrer la culture de l'autre. Laquelle est symbolisée par la langue française et permet à l'auteur de mieux exprimer ses sentiments, son identité forgée depuis l'enfance en Afghanistan. Il se confie :

> À l'inverse, écrire en français a révélé en moi des sensations que j'avais éprouvées en Afghanistan et dont je n'avais pas conscience. Voici un exemple : lorsque j'étais enfant, j'étais heureux à la campagne. Je ne savais pas ce qu'était la Nature, le sentiment d'appartenance, de paix et de bien-être qu'elle procure. Je savais sans le savoir. Et puis, en lisant Maupassant, je suis tombé sur le mot « clapotement » et j'ai cherché sa signification dans le dictionnaire. C'est alors que j'ai retrouvé, intact en moi, le chant de la rivière qui passe à côté de notre maison et le vif bonheur qu'il me procurait, et qui m'habite encore, sans avoir jamais su ce que je l'entendais. Le mot clapotement que j'ai appris en lisant Maupassant a invoqué le chant de la rivière qui a bercé mon enfance, il l'a fait remonter à la surface. (p. 8)

L'expérience de l'auteur vient confirmer la question de la non personnalisation de la langue. La langue française, bien qu'étant un patrimoine culturel de la France, appartient en réalité à tous les locuteurs qui ont choisi d'en faire leur langue d'expression ou de communication. Nous réalisons également que les frontières culturelles peuvent

---

[6] Dans son ouvrage *Le monolinguisme de l'autre* (1996), Jacques Derrida développe le caractère universel de la non-appartenance de la langue à travers cette formule paradoxale. Cette formule sera reprise par l'Algérien Harchi Kaoutar dans son ouvrage *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve* (2016).

être apprivoisées par quiconque, et cette conception confirme l'identité-rhizome[7] développée par Édouard Glissant. Dès lors, le récit *Un Afghan à Paris* apparaît comme le résultat de l'appropriation d'une culture, d'une langue : « J'apprenais la langue française. […] Et puis un jour, au bout de ces trois années de vie en France, naquit un livre, Mon livre » (p. 19). Au bout de l'écriture de son récit, l'auteur se rend compte de la métamorphose qui s'est opérée en lui. Grâce à une langue étrangère, il s'est libéré des douleurs de l'exil, des douleurs de son passé. L'adoption de la langue française lui a ouvert les portes de la culture étrangère, ce qui explique l'écriture intermédiale qui structure et accompagne la narration :

> Les morts ne sont plus muets, ils me parlent avec leurs merveilleux poèmes, le chant de leurs quatrains, la mesure de leurs alexandrins, le rythme de leurs vers, le souffle de leurs textes. C'est auprès d'eux que j'ai trouvé une motivation extrême, ce sont eux qui m'ont donné envie d'apprendre la langue française, la langue de l'amour et de la paix, la langue de Molière. C'est ainsi que j'ai décidé d'approcher la culture française, la vie des artistes et l'histoire de la France. (p. 39)

3.2. L'écriture intermédiale

Née de l'intertextualité[8] dont il n'est que le prolongement, l'intermédialité, comme l'intertextualité, partent du postulat selon lequel un texte ou un média n'existe jamais tout seul, il est toujours en relation avec d'autres textes ou d'autres médias. D'une part, il fait le plus souvent partie d'un livre, c'est-à-dire d'un ensemble d'autres textes et médias qui entrent en résonance avec lui, et contribuent à lui donner son sens. D'autre part, un texte ou un média est souvent pétri de références culturelles plus ou moins conscientes (citations, pastiches, parodies…) qui sont autant de traces plus ou moins littérales issues d'autres livres ou d'autres époques. Pour Silvestra Mariniello, l'intermédialité est « la pluralité des médias, de leur coexistence, de leurs croisements, de la synchronie implicite dans la médiatisation des événements » (Mariniello, 2003, p. 48).

---

[7] Cette métaphore s'inspire du rhizome pour exprimer le caractère ouvert et pluriel de l'identité que Glissant désigne également sous le terme « créolisation » : « L'identité [est] le résultat d'une créolisation, c'est-à-dire de l'identité comme rhizome, de l'identité non plus comme racine unique mais comme allant à la rencontre d'autres racines. » (Glissant, 1996, p. 23).

[8] Théorisée par Julia Kristeva dans son ouvrage *Semeiotikê* (1969), elle montre, à partir des travaux de Bakhtine, le caractère ouvert du texte. Par conséquent, étudier la littérature revient à mettre à jour son intertextualité, c'est-à-dire sa capacité à se référer à d'autres textes. Ainsi, « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. » (Kristeva, 1969, p. 145).

Comme on peut le remarquer, l'intermédialité est une approche qui étudie les croisements, les interférences, les dialogues entre les médias, ces médias étant eux-mêmes les moyens d'expression de la culture. L'analyse d'*Un Afghan à Paris* nous permet de découvrir un véritable croisement entre les médias. L'auteur a transformé son histoire en un répertoire artistique de l'art européen en général et de la littérature française en particulier. Comme dans une bibliothèque, il promène le lecteur d'un rayon à l'autre, faisant découvrir sa riche culture née de ses multiples lectures. Au centre de ce croisement, une ville fait office de carrefour : Paris. Plus que la capitale de la France, il s'agit d'un lieu de la mémoire artistique et littéraire. Dans cette capitale mémorielle, plusieurs micro espaces évoquent l'histoire culturelle de la France : le cimetière du Montparnasse, le cimetière de Montmartre, le cimetière du Père-Lachaise, le Jardin de Luxembourg, la Seine, l'Arc de Triomphe, la tour Eiffel, le pont Mirabeau, la place de la Concorde, la place de la Bastille, le Musée du Louvre, le Musée d'Orsay… Chaque visite dans ces lieux est un moment de recueillement et de méditation qui replonge l'auteur dans le passé et lui permet de communiquer, ou mieux, communier avec ses idoles ; celles dont les œuvres ravivent de nombreuses émotions chez lui : « Une fois tous les quinze jours, je visite le cimetière du Montparnasse pour saluer Charles Baudelaire, Guy de Maupassant, Marguerite Duras et bien d'autres artistes qui reposent là » (p. 44). Ou encore : « Je ne savais pas que les grands écrivains, poètes, musiciens, chanteurs, compositeurs, acteurs, comédiens, réalisateurs et philosophes dormaient là, au cimetière du Père-Lachaise, je l'ai appris plus tard » (p. 37). Plus explicitement :

> Parfois je marche jusqu'à la Seine et, autour de Saint-Sulpice, je sens la fumée de la cigarette de Jacques Prévert, au café de Flore je vois mon écrivain bien-aimé Albert Camus, assis en terrasse, un journal dans les mains. En passant par la rue de Verneuil, les voix de Serge Gainsbourg et Jane Birkin parviennent à mes oreilles. Avant de m'arrêter devant les bouquinistes du quai des Grands-Augustins, je croise George Sand qui déambule une fleur rouge dans les cheveux et, en arrivant au bord de la Seine, la beauté du musée du Louvre et l'horloge du musée d'Orsay me ramènent à la réalité. […] Là, je vois le grand homme, le père de la littérature française, Victor Hugo. […] Après une courte pause en face de l'appartement de Mme de Sévigné, je reviens vers le Jardin du Luxembourg, j'entends Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre s'exprimer à la Sorbonne. J'admire la grandeur du Panthéon, telle une montagne qui garde en son sein Émile Zola, Jean-Jacques Rousseau et tant d'autres, comme André Malraux dont le front sérieux sur une photo de jeunesse ne cesse de me parler et dont j'aime les discours. (pp. 44-45)

C'est ainsi qu'on dénombre dans le récit de Mahmud Nasimi deux médiums principaux : la littérature et la musique. Parmi les références aux artistes musiciens on

peut relever : Jacques Brel[9], Francis Cabrel, Georges Brassens, Serge Gainsbourg, Jane Birkin, Edith Piaf, Barbara. Pour ce qui est des écrivains français, nous allons nous limiter à quelques-uns, tant le nombre est impressionnant et couvre pratiquement la période depuis la Renaissance jusqu'au XXème siècle : Honoré de Balzac, Pierre de Ronsard, Jean de La Fontaine, Paul Éluard, Boris Vian, Charles Baudelaire, Guy de Maupassant, Marguerite Duras, Jacques Prévert, Albert Camus, Georges Sand, Victor Hugo, Jean-Paul Sartre, Émile Zola, André Malraux… Tous ces auteurs et artistes de différents siècles, époques littéraires et de différentes nationalités (française et belge), se rencontrent dans ce tissu textuel pour former une mémoire littéraire transculturelle et « transtemporelle ».

La rencontre entre l'auteur et ces créateurs permet le tissage d'un réseau interartistique qui éclaire la richesse culturelle européenne. Ces artistes et leurs œuvres jouent le rôle de médiateurs entre l'auteur, en tant qu'étranger, et la culture française en général. Et cette médiation est davantage rendue possible du moment où l'auteur est un lecteur passionné, boulimique même à la limite. Dans la marche vers l'autre, le texte littéraire étranger sert donc de lanterne ou de pont-culturel et permet d'accéder à un monde jusque-là inconnu. Par la littérature, dès lors, l'auteur vit dans la culture de l'autre et s'y identifie d'ailleurs :

> La littérature fait partie de ma vie, mais elle me touche plus profondément lorsque je vois le poème gravé sur la tombe de Louis Aragon et d'Elsa Triolet à Saint-Arnoult-en-Yvelines ; lorsque je visite la chambre de Chateaubriand dans sa maison de la Vallée-aux-Loups ; lorsque je lis *Du côté de chez Swann* du cher Marcel Proust, lorsque je regarde *La Grande Librairie* de François Busnel… […] Ou encore lorsque j'entends René Frégni raconter comment grâce à Jean Giono les fontaines, les rivières, les oiseaux, la forêt… sont entrés par les barreaux de sa cellule et lui ont fait découvrir la littérature. » (pp. 45-46)

Ainsi présentés, les arts sont des moyens de réduction des distances culturelles et spatiales. Lire ou écouter une œuvre française, ou européenne, représente pour l'auteur une rencontre : rencontre enrichissante et créatrice, rencontre-création aussi au niveau de l'écriture de sa propre histoire, qui se nourrit de bribes mémorielles extraites de différentes lectures pour pouvoir exister et qui constitue aussi une écriture à la recherche d'un rapport avec l'étranger et ses arts. On se rend compte que du point de vue esthétique, la création de l'auteur cherche dans d'autres arts une source d'inspiration, soit par confrontation de la différence de représentation, soit par attraction pour l'autonomie

[9] Jacques Brel, auteur-compositeur d'origine belge, est l'un des rares artistes non français évoqués par l'auteur.

esthétique du texte littéraire en lui-même. Dans cette confrontation enrichissante, l'art européen devient d'abord un sujet à traiter, il sert de référence comme activité esthétique à laquelle l'auteur produit son propre livre, ce livre pour survivre comme l'indique le titre du premier chapitre : « Un livre pour survivre. »

L'art étranger, de ce fait, fournit une impulsion créatrice ou un modèle et remplit alors une fonction médiatrice qui permet à l'auteur de traduire sa nouvelle identité en construction. À travers tous ces écheveaux artistiques entremêlés, se forme son tissu narratif, devenu lui-même une sorte de documentaire « plurimédiatique », ou pluriculturel, et marquant ainsi une reterritorialisation identitaire chez l'auteur.

4. La reterritorialisation identitaire

François Cheng, écrivain francophone d'origine chinoise, est sans aucun doute l'un des premiers écrivains à avoir textualisé dans la littérature le parcours de personnages migrants de l'Orient pour l'Occident, initiant ainsi le dialogue interculturel entre ces deux aires culturelles. Sa production littéraire[10] et critique[11] en est une parfaite démonstration. Son livre, *Le Dialogue : Une passion pour la langue française* (2002), relate si bien le parcours extraordinaire qui l'a conduit à 73 ans à l'Académie française[12]. Comme Mahmud Nasimi, il ne connaissait aucun mot français à son arrivée en France à l'âge de dix-neuf ans. Le récit *Un Afghan à Paris* illustre également la découverte et l'apprentissage de la culture étrangère par le biais de la migration. Un tel mouvement conduit, indubitablement, à une reterritorialisation de l'identité de l'auteur. Ce dernier rompt, de ce fait, les barrières culturelles et valorise les identités transfrontalières, caractéristiques des écrivains migrants.

4.1. Rompre les barrières culturelles

L'histoire de Mahmud Nasimi est un exemple du dépassement de soi en terre étrangère. Cette expérience, vécue et assumée, est le refus de l'ethnocentrisme qui confine l'individu dans une espèce de cage culturelle et qui est à l'image de la caverne

---

[10] On pourrait citer par exemple son roman *Le dit de Tianyi* (1998).

[11] C'est ce que démontre Véronique Brent dans sa thèse de doctorat (2008) en présentant François Cheng comme « Le pèlerin entre l'Orient et l'Occident ».

[12] Précisons que de nombreux auteurs francophones avant lui ont eu l'honneur d'être élus à l'Académie française : Julien Green (1972), Senghor (1983), Assia Djebar (2005), Amin Maalouf (2011), Dany Laferrière (2015)…

de Platon. Au fond de la caverne qu'on peut assimiler à un repli sur soi, l'individu perçoit son monde, qui est toujours très loin de la réalité, puisque limité par ses propres barrières culturelles qui en définissent tous les contours et les sens, sans l'intervention ou l'existence de l'autre. Or, l'écriture d'*Un Afghan à Paris* se fonde sur l'idée d'apprentissage, d'échange, d'acceptation et du respect de l'autre comme posture salvatrice dans la rencontre ou la découverte de l'étranger. C'est donc une écriture qui vise à déconstruire le stéréotype, à modérer le repli sur soi, l'ethnocentrisme, c'est-à-dire la tendance à juger d'autres cultures seulement à travers notre propre regard déformé par notre habitus.[13] Maalouf met en avant la nécessité d'ouverture dans un monde de plus en plus diversifié :

> Chacun d'entre nous devrait être encouragé à assumer sa propre diversité, à concevoir son identité comme étant la somme de ses diverses appartenances, au lieu de la confondre avec une seule, érigée en appartenance suprême, et en instrument d'exclusion, parfois en instrument de guerre. Pour tous ceux, notamment dont la culture originelle ne coïncide pas avec celle de la société où ils vivent, il faut qu'ils puissent assumer sans trop de déchirements cette double appartenance, maintenir leur adhésion à leur culture d'origine, ne pas se sentir obligés de la dissimuler comme une maladie honteuse, et s'ouvrir parallèlement à la culture du pays d'accueil. (Maalouf, 1998, p. 83)

Nous remarquons en effet que c'est à travers la différence, ou l'altérité, (représentée par la langue française et l'art européen), que l'auteur, à son arrivée à Paris, se rend compte de sa propre vision du monde, qu'il se découvre en réalité. Et cette vision est dès lors dynamique et non statique, puisqu'elle se modèle au gré de ses lectures. Ces arts étrangers construisent une nouvelle identité en lui, qui est loin de celle du jeune immigré Afghan quittant sa terre natale sous les coups des guerres sanglantes. Prenant l'exemple de sa propre trajectoire, il en profite pour valoriser les migrations, devenues indubitablement l'un des moyens de rencontre et de dialogue entre les peuples : « Si les migrations n'existaient pas, comment un oiseau pourrait-il voyager du nord au sud, pour charmer un petit poisson rouge de la mélodie de son chant ? » (p. 91).

Dans un monde de diversité et de migration, l'arrivée de l'auteur en Europe lui permet d'opérer deux actions capitales : quitter et découvrir. Au cours de ce périple, il quitte une terre, une histoire, une culture… pour découvrir les mêmes entités dans son espace d'accueil qu'est la France. Le départ ne représente plus une tragédie, ou

---

[13] Sur la base des travaux de Pierre Bourdieu, Anne-Catherine Wagner (2023) définit l'« habitus » comme étant « un ensemble de dispositions durables, acquises, qui consiste en catégories d'appréciation et de jugement et engendre des pratiques sociales ajustées aux positions sociales. Acquis au cours de la prime éducation et des premières expériences sociales, il reflète aussi la trajectoire et les expériences ultérieures : l'habitus résulte d'une incorporation progressive des structures sociales. »

la fin d'une existence, mais une aubaine pour faire corps avec l'autre et se nourrir de nouvelles expériences afin de façonner son identité toujours en plein ajustement au gré des découvertes. Clanet insiste d'ailleurs sur ce besoin de briser les barrières culturelles pour acquérir de nouvelles expériences : « À côté du principe d'authenticité culturelle, il convient de poser le concept de dialogue entre les cultures. Sous peine de favoriser les cloisonnements nationaux, […] il importe d'ouvrir chaque culture à toutes les autres dans une perspective largement internationale » (Clanet, 1993, p. 24).

Même s'il est vrai que la confrontation identitaire, non maîtrisée par un sujet, évolue quelquefois vers un affrontement identitaire qui peut déboucher sur des « identités meurtrières » chez Maalouf, l'ouverture à l'altérité, apporte tout de même à l'auteur un plus dans sa connaissance du monde, ce qui lui permet de mieux s'intégrer dans la société d'accueil et se sentir aussi bien que chez lui. Parmi les outils d'intégration, il faut surtout relever l'importance de la langue française devenue non seulement langue d'apprentissage et d'expression, mais aussi langue de libération et d'affirmation : « Écrire en français a révélé en moi des sensations que j'avais jamais éprouvées en Afghanistan et dont je n'avais pas conscience » (pp. 7-8). Et comme François Cheng, Mahmud Nasimi décide de « s'investir tout entier dans cette langue, y inscrire les chiffres de son destin, au point d'en faire un instrument de survie, ou de création » (Cheng, 2002, p. 11).

Ainsi, face à la découverte et à la connaissance de la culture étrangère, l'auteur ne se contente pas seulement de briser ses barrières culturelles afghanes pour s'ouvrir à l'étranger, bien plus, il accepte l'autre comme une part entière de son identité en mutation. Il faut bien comprendre que cette opération, qui est rendue possible par la volonté ou le sentiment d'amour ou de passion, ne doit pas se confondre à l'assimilation. En faisant corps avec l'autre, l'auteur, d'un point de vue culturel, ne perd rien de sa culture d'origine. On le voit dans cette narration de sa propre histoire qui rappelle et sous-tend son ancrage culturel malgré sa découverte de l'étranger. *Un Afghan à Paris* est donc un récit qui exprime l'identité multiple, un récit « où dialoguent la mémoire, le retour sur soi et l'appel vers l'insistante et douloureuse « méditation » sur la destinée humaine ; une voix qui, à travers les pouvoirs de l'art et du langage, tente de donner sens à la vie » (Brent, 2008, p. 323) de son auteur. Une vie riche, elle-même située à la rive de plusieurs frontières culturelles.

4.2. À l'aune des identités transfrontalières

Par l'acte d'écriture ou de création, Mahmud Nasimi atteint une autre rive. Et son identité ne pourrait plus être définie en fonction de son origine afghane uni-

quement. Elle est en réalité la somme de son histoire, de ses expériences, de son vécu en France. Elle se situe désormais au carrefour de plusieurs cultures : la culture d'origine (culture afghane) et celle d'accueil (culture européenne et française en particulier). Dans cette mouvance en permanence, les arts étrangers et la langue française constituent des points d'intersection ou des relais : « Mahmud Nasimi écrit à partir de l'autre rive, en français. *En lisant et en écrivant*, il apprivoise une langue qui ne s'est jamais imposée à lui, mais qu'il fait sienne par lui-même, librement » (pp. 9-10).

L'auteur-narrateur et personnage principal d'*Un Afghan à Paris* peut désormais se définir comme un écrivain de la frontière ou à la frontière de plusieurs rives culturelles. Son récit n'est pas fixé dans la culture d'origine et lui-même, personnage principal, franchit des rives continentales pour se définir. La narration travaille à définir la pluralité des cultures qui fusionnent les contours de diverses frontières, celles des temps, des espaces, de l'histoire, du parcours et de l'expérience personnelle de son auteur. Ainsi, ce dernier, au regard de sa propre expérience, ne considère plus les limites entre les pays ou les continents comme des séparations, mais plutôt comme des liens, des ponts qui rendent possible la rencontre et la métamorphose des Hommes. C'est à juste titre qu'on peut rappeler avec Léonora Miano que :

> la frontière évoque la relation. Elle dit que les peuples se sont rencontrés, quelquefois dans la violence, la haine, le mépris, et qu'en dépit de cela, ils ont enfanté du sens. Ma multi appartenance est porteuse de sens. Elle rappelle, à ceux qui croient en la fixité des choses, des identités notamment, que non seulement la plante ne se réduit pas à ses racines, mais que ces dernières peuvent être rempotées, s'épanouir dans un nouveau sol.[14]

Mahmud Nasimi souligne lui-même la place de l'étranger dans la constitution de sa nouvelle identité reterritorialisée. Depuis son arrivée à Paris, tout a basculé en partant de l'intérieur. On est loin du jeune Afghan innocent confié à sa grand-mère et qui subira les explosions assourdissantes des bombes. L'homme qui a débarqué à Paris apeuré a trouvé refuge et réconfort dans la lecture et l'écriture si bien que : « Par l'écriture [il est] passé sur une autre rive où [il] trouve la consolation, l'espérance, la paix » (p. 28).

De ce point de vue, il exprime la nécessité de la reconnaissance de ses divers héritages parce qu'il écrit au confluent de plusieurs cultures qui dialoguent en lui. Plus encore, en convoquant également d'autres arts dans son écriture, l'auteur brise ainsi toute barrière entre la littérature et d'autres arts. Par ce mélange, s'instaure désormais

---

[14] Léonora Miano, 2012, (quatrième de couverture).

un dialogue interartistique qui, une fois de plus, exprime toutes les mutations d'un monde en fusion, d'un monde où tout repli sur soi est désormais interdit, toute appartenance nationale exclusive et impossible. Il y a donc un besoin manifeste de la part de Mahmud Nasimi, de ne plus se considérer comme appartenant à un lieu fixe, à une terre, à une couleur précise, mais comme porteur d'une culture plurielle ou « culture-arc-en-ciel. » Il exprime son amour pour toutes ces terres qui ont façonné sa nouvelle identité en ces termes :

> J'aime ma patrie, je l'aime infiniment, j'ai grandi dans sa robe et j'y ai des souvenirs, doux et amers. J'aime aussi la Belgique, car elle a donné naissance à Jacques Brel, elle m'a offert ma première famille européenne et une de mes meilleures amies y habite. Mais… j'aime la France ! (p. 31)

En fin de compte, son récit se situe entre « ici » et « là-bas », ce qui constitue une sorte d'appartenance non à une terre figée, mais au monde entier. Cette littérature, que nous qualifions d'arc-en-ciel, caractérise et surtout cristallise en quelque sorte la condition des œuvres migrantes postmodernes, prises entre plusieurs univers culturels. Ce sont des œuvres où se lisent la rencontre et le dialogue entre plusieurs aires culturelles. Pour Élisa Diallo, « La littérature migrante serait cette littérature produite par les écrivains de la migration, c'est à dire ayant effectivement vécu l'expérience du passage ou de l'installation dans un pays autre, ou étant nés de parents immigrés. » (2012, p. 23). La littérature migrante est donc une littérature de rencontre entre plusieurs cultures, langues, espaces… Et l'écrivain migrant, à l'image de Nasimi, devient « celui qui accomplit une traversée de l'espace, un phénix qui meurt pour renaître, qui fait scission entre son passé et son avenir » (Lebrun, 2002).

En quittant l'Afghanistan pour vivre à Paris, l'auteur a entraîné la fusion de deux espaces devenus dès lors référentiels. Le récit, produit de son expérience, l'affiche clairement dans une position autodiégétique qui lui confère le rôle de médiateur. Cette posture lui permet de traduire les cultures en fusion, tout en véhiculant également des notions d'appartenance multiple ou d'identité composite. De même, dans cette connaissance de l'autre, il apparaît une résurgence des émotions et des déchirements que vit l'auteur depuis le départ de la terre natale. Entre la perte de l'espérance et des joies ineffables, l'étranger s'inscrit comme le nouveau souffle. L'auteur reconnaît la place occupée par la France dans la construction de son identité en ces termes :

> Aucun autre pays ne peut sans doute me donner, à l'heure actuelle, une telle jouissance de la vie sur terre que la France. Aucune autre langue ne peut me permettre de traduire mes sentiments que celle de ce pays, le pays de Pierre de Ronsard, Jean de La Fontaine, Paul Éluard… qui me bouleversent par la puissance de leur poésie. (p. 42)

5. Conclusion

Raconter son histoire pour exprimer la reterritorialisation de son identité suite à sa son arrivée en Occident : tel est le projet qui a permis à Mahmud Nasimi de donner naissance au récit *Un Afghan à Paris*. Partant d'une aire culturelle à l'autre après moult périples, ce texte exprime le parcours initiatique et enrichissant d'un homme confronté à l'expérience d'une double culture. Et pour exprimer ce parcours, notre analyse s'est structurée en trois moments. Partant de son écriture autocentrée, nous avons poursuivi sur son arrivée en Europe avant de terminer par la reterritorialisation identitaire qui se dégage de son expérience. De cette étude, il apparaît la place inéluctable de Paris comme ville des frontières, ville des croisements ou des métamorphoses.

Comme on peut le constater, le récit de Mahmud Nasimi met en relief la question de la mutation des identités qui se construisent à la suite des migrations et la découverte des cultures de l'espace d'accueil. Ainsi, est mise en exergue l'expression du processus de reconstruction identitaire de l'auteur située à la fois entre la trace d'une identité originelle éclatée et l'espoir d'une autre en train de se faire au gré des contacts et des rencontres depuis son arrivée à Paris. En conciliant les différences culturelles, en se réalisant pleinement dans cette dualité existentielle, l'auteur-narrateur-personnage éclaire implicitement sur la possibilité et la matérialisation certaine d'une rencontre entre deux espaces : l'Occident et l'Orient. Il faut donc lire *Un Afghan à Paris* comme « le récit d'une traversée du désert. Celle de tout homme qui s'efforce de dire, dans la seule langue dans laquelle il peut être entendu, c'est-à-dire celle des autres, ce que lui-même est seul à pouvoir dire »[15] (p. 12). Ce récit marque, à n'en point douter, une extension de la francophonie littéraire asiatique déjà amorcée par des écrivains comme François Cheng, Gao Xingjian, Dai Sijie, Shan Sa, Anna Moï… Mahmud Nasimi signe ainsi son entrée parmi ces écrivains et s'inscrit à son tour dans cette littérature de rencontre et de dialogue qui caractérise les écrivains migrants en général.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bachelard, G. (1960). *La poétique de la rêverie*. PUF.

Baudelle, Y. (2003). Du roman autobiographique : problèmes de la transposition fictionnelle. *Protée*, *31*(1), 7–26. https://doi.org/10.7202/008498ar

Brient, V. (2008). Une figure de la francophonie chinoise : François Cheng « Pèlerin entre l'Orient et l'Occident ». [Thèse de doctorat]. Université François Rabelais Tours.

[15] Nous reprenons ainsi les propos du préfacier Ayyam Sureau.

Cheng, F. (2002). *Le Dialogue : Une passion pour la langue française*. Desclée de Brouwer.

Clanet, C. (1993). *L'interculturel. Introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines.* Presses Universitaires du Mirail.

Derrida, J. (1996). *Le monolinguisme de l'autre*. Galilée.

Diallo, É. (2012). *Tierno Monénembo. Une écriture migrante*. Karthala.

Doubrovsky, S. (1980). *Parcours critique*. Galilée.

Gauvin, L. (2016). Des littératures de l'intranquillité. *Intercâmbio*, *9*, 27–33. **https://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/14880.pdf**

Glissant, É. (1996). *Introduction à une poétique du divers.* Gallimard.

Kristeva, J. (1969). *Semeiotikê*. Éditions du Seuil.

Lebrun, M. (2002). L'écrivain migrant et ses pays : proximité et distanciation. **https://www.academia.edu/5553661/L_%C3%A9crivain_migrant_et_ses_pays_proximit%C3%A9_et_distanciation**

Lipiansky, M. (1983). Une quête de l'identité. Revue des sciences humaines, (191), 59–71

Maalouf, A. (1998). *Les Identités meurtrières*. Grasset.

Maley, W. (2011). Afghanistan : éclairage historique et géographique. *Revue Internationale de la Croix-Rouge*, *93*, 31–50. **https://international-review.icrc.org/sites/default/files/irrc-880-maley-fre.pdf**

Mariniello, S. (2003). Commencements. *Intermédialités*, (1), 47-62. **https://doi.org/10.7202/1005444ar**

Miano, L. (2012). *Habiter la frontière*. L'Arche.

Nasimi, M. (2021). *Un Afghan à Paris*. Les Éditions du Palais.

Schmitt, A. (2010). *Je réel/Je fictif. Au-delà d'une confusion postmoderne*. Presses universitaires du Mirail.

Wagner, A-C. (2023). Habitus. *Sociologie*. **http://journals.openedition.org/sociologie/1200**

Achille Carlos Zango est Enseignant/Chercheur, Chargé de Cours à l'École Normale de Bambili de l'Université de Bamenda-Cameroun. Sa thèse de Doctorat/PhD en Études française et francophone obtenue en 2017 à l'Université de Dschang-Cameroun porte sur le thème : « À la rencontre de l'altérité. Une lecture des enjeux identitaires et interculturels chez quelques écrivains migrants francophones : François Cheng, Assia Djebar, J.M.G Le Clézio et Gaston-Paul Effa. » Il est par ailleurs auteur d'un recueil de nouvelles (*Tu diras ces douleurs*, Paris, Harmattan, 2012) et de plusieurs articles scientifiques publiés dans des Revues internationales ou des collectifs d'auteurs. Les questions d'identité/altérité, migration, culture et interculturalité dans les littératures française et francophone constituent le champ primordial de ses recherches actuelles.

CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26244

LIMES
OTHER PERSPECTIVES

ISSN : 2660–6259
Sent : 06/03/2023
Accepted : 11/06/2023

Rebuilding the Symbolic Boundaries between the East and West: Occidentalism in *The Battle at Lake Changjin*

STANKOMIR NICIEJA
University of Opole / Poland
✉ stann@uni.opole.pl

ABSTRACT. The article explores the concept of Occidentalism and its portrayal in the recent Chinese blockbuster film, *The Battle at Lake Changjin*. The author contends that the movie represents a resurgence of Occidentalism in Chinese popular cinema, reinforcing the East-West binary and promoting a narrative of Chinese superiority. The discussion begins by contextualizing the historical origins of the East-West binary and its role in shaping Western identities and justifying practices like colonialism. The article also highlights the intricate complexities and contradictions within the film, as well as its implications for China's cultural and political landscape, specifically the shift in China's attitude towards the West during President Xi Jinping's tenure. The article emphasizes the growing closure of the Chinese mindset, exemplified by the adoption of "wolf-warrior diplomacy" and the portrayal of the West as an adversary in the media. This shift is also discernible in Chinese popular cinema, exemplified by films like *Wolf Warrior 2*, which de-

KEYWORDS:
war film;
China;
propaganda;
Orientalism;
Occidentalism

To cite this article
Nicieja, S. (2023). Rebuilding the Symbolic Boundaries between the East and West: Occidentalism in *The Battle at Lake Changjin*. *HYBRIDA*, (6), 163–177.
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26244

pict Chinese protagonists triumphing over villainous Western characters. The author underscores the essentialist portrayal of the Chinese in *The Battle at Lake Changjin* as morally and spiritually superior to their Western counterparts. By creating a stark binary opposition between the East and West, the movie accentuates cultural differences and constructs them as insurmountable. Additionally, the article explores the film's narrative structure, its influences from Western and Chinese cinema, and the depiction of key characters, including General Douglas MacArthur and Mao Zedong.

RÉSUMÉ. ***Reconstruire les frontières symboliques entre l'Orient et l'Occident : L'occidentalisme dans 'The Battle on Lake Changjin'.*** L'article explore le concept d'occidentalisme et sa représentation dans la récente superproduction chinoise, *The Battle at Lake Changjin*. L'auteur soutient que le film représente une résurgence de l'occidentalisme dans le cinéma populaire chinois, renforçant le binaire Est-Ouest et promouvant un récit de supériorité chinoise. La discussion commence par une mise en contexte des origines historiques du binaire Est-Ouest et de son rôle dans la formation des identités occidentales et la justification de pratiques telles que le colonialisme. L'article met également en évidence les complexités et les contradictions du film, ainsi que ses implications pour le paysage culturel et politique de la Chine, en particulier le changement d'attitude de la Chine à l'égard de l'Occident pendant le mandat du président Xi Jinping. L'article souligne la fermeture croissante de la mentalité chinoise, illustrée par l'adoption d'une «diplomatie du loup-garou» et la présentation de l'Occident comme un adversaire dans les médias. Cette évolution est également perceptible dans le cinéma populaire chinois, comme en témoignent des films tels que *Wolf Warrior 2*, qui mettent en scène des protagonistes chinois triomphant de méchants personnages occidentaux. L'auteur souligne la représentation essentialiste des Chinois dans *The Battle at Lake Changjin*, qui sont moralement et spirituellement supérieurs à leurs homologues occidentaux. En créant une opposition binaire entre l'Orient et l'Occident, le film accentue les différences culturelles et les présente comme insurmontables. En outre, l'article explore la structure narrative du film, ses influences sur le cinéma occidental et chinois, et la représentation des personnages clés, notamment le général Douglas MacArthur et Mao Zedong.

MOTS-CLÉS :
film de guerre ;
Chine ;
propagande ;
orientalisme ;
occidentalisme

RESUMEN. ***La reconstrucción de las fronteras simbólicas entre Oriente y Occidente: El Occidentalismo en 'The Battle on Lake Changjin'.*** El artículo analiza el concepto de occidentalismo y su representación en la reciente superproducción china *The Battle at Lake Changjin*. El autor sostiene que la película representa un resurgimiento del Occidentalismo en el cine popular chino, reforzando el binario Este-Oeste y promoviendo una narrativa de superioridad china. El

PALABRAS CLAVE:
cine bélico; China;
propaganda;
orientalismo;
occidentalismo

debate comienza contextualizando los orígenes históricos del binario Oriente-Occidente y su papel en la conformación de las identidades occidentales y la justificación de prácticas como el colonialismo. El artículo también destaca las intrincadas complejidades y contradicciones de la película, así como sus implicaciones para el panorama cultural y político de China, en concreto el cambio de actitud de China hacia Occidente durante el mandato del Presidente Xi Jinping. El artículo destaca la creciente cerrazón de la mentalidad china, ejemplificada por la adopción de la «diplomacia del guerrero lobo» y la representación de Occidente como adversario en los medios de comunicación. Este cambio también es perceptible en el cine popular chino, ejemplificado por películas como *Wolf Warrior 2*, que presenta a protagonistas chinos triunfando sobre villanos personajes occidentales. El autor subraya la representación esencialista de los chinos en *The Battle at Lake Changjin* como moral y espiritualmente superiores a sus homólogos occidentales. Al crear una dura oposición binaria entre Oriente y Occidente, la película acentúa las diferencias culturales y las presenta como insuperables. Además, el artículo explora la estructura narrativa de la película, sus influencias del cine occidental y chino, y la representación de personajes clave, como el general Douglas MacArthur y Mao Zedong.

The distinction between the East and West is one of the most diffuse, contradictory, and confusing cultural notions (Maxwell, 2011, pp. 8–11). The term "East" is used to refer to a vast geographic region that includes China, Japan, Korea or Vietnam but also India and Kazakhstan as well as Russia (especially its Asian part) and the Middle East. Even more confusingly, the "West" refers to a large expanse that includes Europe, but also North America, Australia and New Zealand. Today, the East vs West binary opposition may seem increasingly imprecise, restrictive and simply outdated (Maxwell, 2011, pp. 11–13). Already, Edward Said showed in *Orientalism* (2003 first published in 1978) how artificially amplified East-West differentiation could hinder mutual understanding between nations and could be used to justify a variety of dubious policies, including colonialism and imperialism. In this view, Orientalism is an imperialist epistemology indicating that the disparities between Western and Eastern civilizations are inherent and fundamental.

Despite its inherent imprecision, the dichotomized pattern of thinking remains deeply ingrained in the popular imagination. Indeed, the East-West distinction is a surprisingly durable notion. Politicians, journalists, academics, and the general public find it extremely difficult to discuss the contemporary world without relying on this distinction. Apparently, for those who use it, it expresses a relevant difference, even if problematic or purely imaginary. At the same time, the resilience of the distinction does not necessarily imply semantic stability (I write about it more extensively in Nicieja, 2018, pp. 33–35). In fact, as Bonnett notes, the East-West dichotomy has undergone constant redefinition and transformation, moving beyond its initial geographical distinction to assume predominantly cultural and figurative significance, rendering actual geographic locations irrelevant over time (Bonnett, 2004, p. 2).

In the past, the sharp distinction between the East and West played an essential role in establishing strong and cohesive Western identities. Scholars, intellectuals and politicians in the West deliberately used the East-West discourse to naturalise a seemingly insurmountable barrier between the two cultural realms. They cultivated the vision of the West as possessing moral, intellectual, and cultural superiority over civilizations outside the Western sphere. In recent years, however, the function of the East vs West distinction has shifted. Today, it seems to be more important for many Eastern or global South countries to build their own strong national identities vis-à-vis the imaginary and symbolic West. This predisposition has led to the proliferation of officially sanctioned movements and ideologies in countries such as China, Iran or Russia which envisage themselves not only as different but also superior to the West. The East vs West distinction has become a handy rhetorical tool for the political elites

in these countries to provide legitimation for their policies. They often highlight the differences between their societies and those of the West, emphasizing their distinct lifestyles, values, practices or worldviews as well as their assumed moral, intellectual, and cultural superiority over the Western sphere. They have developed the discourse of Occidentalism as a counterpoint to Orientalism. In this way, Occidentalism is on the one hand developed to oppose Orientalist practices, but on the other, it steeped in the same assumptions, and thus remains an extension of Orientalist epistemological frame.

In the specific context of the People's Republic of China (PRC), Xiaomei Chen (2002) applies the term Occidentalism to define the local appropriation of Western discourse. She sees Occidentalism as a range of practices that involve the active participation and indigenous creativity of the Orient in the process of self-appropriation, even in the face of being appropriated and constructed by Western Others. By constructing the Western Other, the Orient has found a means to engage actively in its own self-definition and reclamation. As Chen further elaborates, "Occidentalism uses the essentialization of the West as a means for supporting a nationalism that effects the internal suppression of its own people. In this process, the Western Other is construed by a Chinese imagination, not for the purpose of dominating the West, but in order to discipline, and ultimately to dominate, the Chinese self at home" (2002, p. 3). Thus, the Chinese Orient has engendered a distinct discourse through its constant revision and manipulation of imported Western theories and practices. This discourse is characterized by a unique fusion of the Western construction of China and the Chinese construction of the West, wherein these elements interact and permeate one another.

In the post-Mao China, those tendencies towards Occidentalism and self-Orientalisation, persisted simultaneously changing their character. Beginning in 1978, under the leadership of Deng Xiaoping, the PRC government began implementing the policies of reform and opening, many of which apparently aimed at dismantling, or at least softening, the sharp East-West divide. The new regime became committed to building a globally connected and internationally significant China (Berry, 2018, p. 38; Liu, 2003, p. 5). Newfound Chinese willingness for international cooperation was accompanied by general eagerness for Western and particularly American culture. It could be noticed in various aspects of Chinese society, including the widespread study of English.[1] Before the outbreak of the global pandemic, Chinese students were often sent to study in Western countries, primarily English-speaking ones, and tour-

[1] English became a compulsory subject in Chinese schools in 2001 (Hu, 2005; Hu & McKay, 2012).

ism from China to the West was constantly growing. The Chinese fascination with the West was also evident in popular culture, with Chinese fashion, film, television, and music increasingly embracing Western styles and forms through both direct import and adaptation.

President Xi Jinping's ascent to political leadership in 2012, has marked another turn in China's domestic as well as foreign policies. The subsequent consolidation of his power has resulted in extension of censorship, further repression of dissent and crackdowns on various freedoms throughout China, but particularly in Hong Kong, Tibet and Xinjiang. In terms of foreign policy China adopted a confrontational attitude to its adversaries later dubbed "wolf-warrior diplomacy". The COVID-19 pandemic that originated in China was later used as a pretext to close the country off from the outside. At the same time, English ceased to be compulsory in Chinese schools ('Why China Is Turning Away from English', 2022). This trend has been reinforced by the representation of the West in the media as an enemy, not a mere rival (Lemaître, 2022). All these developments suggest a closing of the Chinese mind and a further drift towards tighter authoritarianism.

The shift in tone and attitude towards the West and the US has also become evident in Chinese popular cinema. In recent years, many of the most popular films made in the People's Republic of China feature fearless protagonists who are not only successfully competing against Westerners, as for example in *The Wandering Earth* (2019), but are openly seeking their defeat in direct combat. The later tendency became epitomised in *Wolf Warrior 2* (2017), a story of a disgraced People's Liberation Army (PLA) soldier who fights with Western mercenaries in some unspecified African country. Soon after the release *Wolf Warrior 2* broke all Chinese records for attendance and box-office revenue (Teo, 2019). Revealingly, despite the film's explicit anti-Western message, it articulates those anti-Western sentiments referring to the conventions and concepts developed in Hollywood. Critics as well as the audience immediately pointed to the striking similarity of the film's narrative and formal construction to *Rambo*, a series of American action films from the 1980s (Berry, 2018; Teo, 2019). In fact, *Wolf Warrior 2* can be viewed as an indirect homage to Hollywood action movies of the late 20th century. It relies on a flipped American paradigm of a hyper-masculine, hyper-fit Chinese saviour who rescues not only his fellow countrymen but also the locals from Western villains. *Wolf Warrior 2* even perpetuates old (and usually avoided today) Western stereotypes about Africa as a homogenous continent beset by of violence, poverty, and mysterious contagious diseases. The apparent contradictions of *Wolf Warrior 2* start to make more sense when we filter them through Xiaomei Chen's

theoretical framework of Chinese Occidentalism. We can see them as a part of a long tradition of repurposing Western ideas for the anti-Western political agenda.

In 2021 *Wolf Warrior 2* lost its status of the most popular and profitable film in Chinese history to *The Battle at Lake Changjin*, another locally-made blockbuster. *The Battle at Lake Changjin* cost $200 million to produce and earned over $820 million at the box office (Brzeski, 2021). But not only the financial success makes *The Battle at Lake Changjin* even more interesting creation for analysing Occidentalist tropes in Chinese films. Both cinematic hits are built around the conflict between the noble, virtuous Chinese and villainous Westerners. However, in the case of the former production, the contrast between America and China is much more essentialist in its character. In *Wolf Warrior 2* the Chinese are able to prevail against their foreign adversaries largely thanks to their ultimately more effective equipment, logistics and training. The foreign mercenaries were unable to acknowledge China's new powerful status because they were blinded by ignorance and racist prejudice. In the climactic showdown between the two antagonists, Big Daddy (Frank Grillo) and Leng Feng (Wu Jing), the Westerner throws a dismissive line at his opponent: "People like you will always be inferior to people like me". Enraged Leng Feng's retort is as swift as it is brutal. After beating Big Daddy into a bloody pulp, he triumphantly whispers into the dead man's ear "That is fucking history".

The Battle at Lake Changjin offers a return to that very history when the geopolitical circumstances and the balance of power were less advantageous for the PRC. It is not a story about taking over global leadership in which the aspiring powerhouse replaces the outgoing and decadent empire. *The Battle at Lake Changjin* is set in the times of the Korean War (1950-1953) when the freshly established People's Republic of China was in a much more precarious position. *The Battle at Lake Changjin* is a victorious underdog narrative. Americans become defeated (at least the film presents it in this way) by the nominally weaker and inadequately-equipped army. Thus, to a much greater extent than *Wolf Warrior 2*, *The Battle at Lake Changjin* is a story built around moral and spiritual superiority of the Chinese set against their inherently inferior adversaries. In terms of its structure, *The Battle at Lake Changjin* is arguably a more complicated and original tale. Naturally, it would be disingenuous to call *The Battle at Lake Changjin* devoid of any outside influences. On the contrary, it is not hard to recognise numerous inspirations from many canonical Western war stories. At the same time, *The Battle at Lake Changjin* cannot be simply dismissed as a Chinese knockoff of a Western text to the extent that *Wolf Warrior 2* is a pastiche of the 1980s American action films. But apart from American influences, *The Battle at Lake Changjin* draws

just as readily on the rich heritage of Hong Kong cinema (two of the films directors are from Hong Kong) and Chinese propaganda film made in the 1950s and 1960s. The highly eclectic character of the film is additionally underlined by the fact that as many as three highly accomplished and experienced directors, Chen Kaige, Tsui Hark and Dante Lam, have taken the credit for it. Such collective directorship of a single coherent feature film (not a collection of vignettes or short films) is rare, even in China.

The Battle at Lake Changjin has a multi-threaded structure. At first the audience follows the story of two brothers, Wu Qianli (Wu Jing) and Wu Wanli (Jackson Yee) who are ordinary soldiers fighting in the same unit of the Chinese Volunteers' Army. But in the second part of the film, they recede into the background and give way to grandiose battle scenes in which individual performances are less significant.

The film creates its own, strongly Occidentalist view of the world where Chinese values have positive connotations and the ones associated with the United States are clearly negative. Thus, the main axis of the film's plot is based on recurring underlining of the difference and symbolic creation of a sharp binary opposition, with one, the Chinese side, elevated and presented as superior. Time and again, the film emphasizes the "essential Chinese spirit" and higher morale as well as motivation that enabled them to overcome superior military capacity of the American side. The film suggests that the material disadvantages of the Chinese soldiers in that war were compensated by their spiritual and motivational superiority. In other words, the film amplifies cultural differences and constructs them as unsurmountable.

The Battle at Lake Changjin opens with a self-Orentalising scene reminiscent of the Chinese fifth generation directors' films.[2] Influenced by the aesthetics of classical Chinese paintings, the scene portrays one of its central characters, Qianli, returning from war to his elderly and frail parents. He is carrying the ashes of his fallen older brother, Baili. Qianli's arrival also carries a glimmer of hope for brighter days to come. Having received generous provisions of money and land from the communist government, he embodies the promise of a more prosperous future. However, this idyllic existence is swiftly shattered with the eruption of the Korean War. Qianli is compelled to heed the call to arms once more. He must now defend his nation and safeguard the modest gains afforded to him by the recently established People's Republic of China.

The bucolic portrayal of poor villagers yearning to live in peace after years of war and hardship is contrasted in the film with the CGI-rendered scenes depicting

[2] This similarity is far from accidental. Chen Kaige, one of the three directors of *The Battle at Lake Changjin*, is one of the most prominent representatives of the fifth generation of the Chinese filmmakers.

menacing American war machinery. The contrasting imagery is further amplified by other sharp juxtapositions developed throughout the film. The narrative perspective repeatedly shifts between Chinese and American viewpoints, juxtaposing both the plight of ordinary soldiers as well as their commanders. Thus, the plot is built around sharp binary oppositions that create a contrast between the East and West. Modesty and determination of the ordinary Chinese are put against the arrogance of the American military leaders. While the Chinese, both soldiers and their commanders, appear driven by patriotism and a candid desire to protect their motherland, the Americans emerge as political opportunist, exercising their imperial ambitions. American arrogance is most vividly personified by the character of Douglas MacArthur (James Filbird), the film's chief villain. Quite ironically from the Western perspective, MacArthur's self-destructive ambition is put against an apparently stoic and composed Mao Zedong (Tang Guoqiang). While MacArthur is aggressive, bellicose, and is shown drawing plans to invade China and crush the revolution, China's leader is depicted as a wise and thoughtful statesman.

Scenes featuring MacArthur in the film unfold against menacing soundtrack. The rowing camera shows the American general through series of extreme close-ups that focus mainly on details such as his shoes, sunglasses, pipe or clenched fists. None of those techniques are used to present Mao. Whenever Mao appears in the frame, the camera is stable, rendering him in a style reflecting the aesthetics of Chinese propaganda posters and social-realist paintings. In many scenes we see the Great Helmsman brooding over important decisions alone (often in the early morning hours when others are asleep) or surrounded by considerate and attentive advisers. As depicted in the film, Mao's decision-making process starkly contrasts with MacArthur's seemingly arbitrary and sporadic directives, a distinction that emerges prominently within the film's narrative. Furthermore, the movie accentuates Mao's altruistic nature by depicting his consent to dispatch his own son to the Korean front, ultimately portraying his son's death in the war as a simultaneously futile and heroic. Through this, *The Battle at Lake Changjin* creates a clear clash between two vastly different ideologies, with Mao and the newly established People's Republic of China representing Confucian harmony,[3] while MacArthur and the United States embodying rapacious imperialist ambition.

In order to maintain such uncomplicated symbolic order, the film sticks to a very narrow interpretation of history. The Korean War was a significant Cold War

[3] In reality Mao Zedong was strongly opposed to Confucianism and worked hard to eliminate it from Chinese practices.

proxy conflict, and China's role in it was complex (Guan, 2022). *The Battle at Lake Changjin* does not bother to reflect any of these nuances. Instead, it frames the Korean War as basically a direct Sino-American clash (Guan, 2022). Quite astonishingly for a film about the Korean War, it does not feature even a single character from Korea. Such starkly simplifying arrangement provides motivation for the extreme sacrifice expected from the Chinese soldiers. From the perspective drawn by the film, the conflict with the Americans is a purely defensive war, not a foreign expedition. It also aligns with the official Chinese interpretation of history. The soldiers may be in Korea but their goal is to prevent American aggression on China. The Chinse have to wage a bloody war on a foreign land in order to prevent even more disastrous conflict.

The self-Orientalising dimension of *The Battle at Lake Changjin* is also emphasized by the exploration of the themes of filial piety and unconditional devotion to the collective. In the course of the film, one of the brothers, Wanli, metamorphoses from a mischievous rascal, we see at the outset, to a fully-fledged revolutionary hero. The hero's journey is completed in the sequel to *The Battle at Lake Changjin*, *The Battle at Lake Changjin II* (2022), also known under the title *Water Gate Bridge*. The sequel ends with a scene that reconstructs the homecoming sequence from the beginning *The Battle at Lake Changjin*. However, this time it is Wanli returning to his parents with Qianli's ashes.

The Americans in *The Battle at Lake Changjin* are depicted as a mortal enemy that must be ruthlessly destroyed, but there is also a narrow margin of humanity given to them. The film singles out several individual American soldiers and presents their mundane concerns. The enemy is not, as it is customary in war films (including numerous Western war films), a faceless mass. Predictably, the amount of screen time given to the Americans is not comparable to the Chinese side. One does not even expect any representational symmetry in this case. While a parallel is drawn between the military commanders on both sides, there is a noticeable absence of a comparable parallel between the soldiers of the opposing formations. The narrative in *The Battle at Lake Changjin* aligns us with several ordinary American soldiers at the beginning, but their stories are not pursued. Despite this, the film's more nuanced portrayal of the American side, especially when we compare them to Americans in *Wolf Warrior 2*, highlights their personal struggles, providing a more complex view of the conflict on the personal level. At the same time rather than weakening the Occident-Orient contrast it makes it more natural and acceptable for the audience. For instance, a scene when Chinese soldiers try to eat frozen potatoes huddled in the snow, is immediately juxtaposed with a lavish Thanksgiving feast organised in the US military camp.

The most vivid attempt at more complex rendition of the US side in the film is realised through the figure of General Oliver P. Smith (John F. Cruz). He stands out as the rare exception among the American miliary seniors. From the very beginning he recognizes the Chinese potential and he is one of the few to acknowledge that the Chinese joining the Korean War is going to dramatically change the course of the events. In a symbolic scene at the end of the film, General Smith pays homage to the fallen Chinese soldiers he comes across during his army's retreat. Seeing a group of the Chinese who froze to death sticking to their positions in extreme cold, he salutes to honour their sacrifice. Smith thus departs from the simplistic vilification of the enemy that is evident in other sequences of the film. *The Battle at Lake Changjin* portrays the Chinese side as fundamentally different from their Western adversaries. The sacrificial heroism of the Chinese is uncritically romanticized. Despite the recurring depictions of the horrors of combat, the film is lacking in any critical appraisal of war. While ordinary American soldiers dream about returning home, and their leaders envisage a quick and politically advantageous campaign, the Chinese are eager to fight and embrace sacrificial death. There is hardly any rift between the Chinese command and their front-line soldiers.

All the Chinse look united in their determination to defeat the enemy. They dedicate their lives to their motherland and valiantly obey orders. Thera are very few complaints, even in the face of grotesquely inadequate supplies and equipment. Chinese soldiers do not have winter uniforms for the extreme cold and must sustain themselves on a literally tooth-breaking diet of frozen potatoes. Moreover, each character's demise is glorified as an act of valour and selflessness, rather than absurd coincidence or misfortune. All deaths of the key Chinese characters are meticulously staged, aiming to evoke a profound sense of reverence for their patriotic devotion.

To further amplify the contrasts, the film portrays the Chinese involvement in the war as an undisputable military triumph. In reality the outcomes of the war were far from clear-cut and the conflict ended with a stalemate. Unquestionably, the Chinese intervention saved the North Koreans from annihilation (Guan, 2022). However, the preservation of North Korea was achieved at a horrendous human cost. The film aptly illustrates the Chinese sacrifice on the most rudimentary level of the trench soldier. In the course of the two films, *The Battle at Lake Changjin* and *Battle at Lake Changjin II*, all soldiers from the depicted company die in battle, with one notable exception. Quanli is the sole survivor. Simultaneously, the film glosses over and even glamorise the shortcomings of the Chinese leadership. The Chinese commanders send their soldiers to fight in extreme weather conditions with little concern for individual human life.

The Battle at Lake Changjin may portray Americans and the Chinese as irreconcilable, but in terms of technical execution, it demonstrates a remarkable capacity to overcome cultural boundaries and incorporate foreign practices. Like many Chinese blockbusters made today, *The Battle at Lake Changjin* is clearly indebted to the technical and stylistic achievements of Western cinematic art. In this respect, there are few differences between the Chinese production and similar American productions. *The Battle of Lake Changjin* feely incorporates ideas and conventions from influential war films made in the US that emerged at the turn of the 21st century. Movies like *Saving Private Ryan* (1999), *The Thin Red Line* (1999) or *Black Hawk Down* (2001) employed state-of-the-art cinematography and inventive staging methods to create a more captivating and authentic representation of the atrocities of war, while also amplifying the grandeur of the reconstructed battles. The films were distinguished by their depiction of extreme violence and realistic portrayal of wounded and destroyed bodies, complemented by an intense portrayal of emotions such as aggression and fear, conveyed through the use of shaky camera work and dynamic editing. *The Battle at Lake Changjin* is a clear continuator of that cinematic tradition. The film blends the poetics of a Chinese propaganda film with the modern technology of cinematic storytelling developed in Hollywood. Similarly to the American precursors, the film's main attractions are spectacular, large-scale battle scenes captured with the state-of-the-art kit. This was particularly evident in the film's extensive reliance on special effects and very dynamic action sequences. At the same time, *The Battle at Lake Changjin* introduces elements that are not often present in Western war films. These include dynamic and highly kinetic camera shots that are mounted on drones and the extensive use of computer-generated imagery (CGI). The difference in approach to depicting combat and horrors of war becomes even more evident when we compare *The Battle at Lake Changjin* with Christopher Nolan's highly acclaimed *Dunkirk* (2017). Both films have similar scattered and multi-layered narrative structure that highlights various perspectives and experiences. But while's Nolan work is chiefly interested in the psychological effects of war on the involved individuals, Chen, Hark and Lam' emphasis is on panoramic picture. They prioritise action and the awe-inspiring spectacle of death and destruction. *The Battle at Lake Changjin* extends its connection with its Western precursor to a new dimension. One hallmark of the American war films of the early 21st century was their representational realism combined with the glorification of heroism of the depicted characters (Gates, 2005). These movies presented an unprecedented level of moralizing and celebration of war, much like *The Battle at Lake Changjin*. Another feature that the film borrows from Hollywood is very faithful reconstructions of

the uniforms, weapons and heavy military equipment, from machine guns to helicopters and tanks.

Like many recent war films, *The Battle at Lake Changjin* strives to present contemporary military conflicts in a naturalistic fashion, emphasizing the horror, confusion, and brutality of combat. While Hong Kong cinema is famous for its gory imagery and wild depictions of violence, films from the mainland are usually much more subdued in this regard. This is mainly because of the strict censorship regulations in the PRC. Chinese censors are notoriously intolerant about displays of disproportionate violence or cruelty. Scenes deemed by them as gratuitous or excessive are usually cut away from both PRC productions as well as the imported films. It seems that in the case of *The Battle at Lake Changjin* the creators were given much greater leeway and allowed for more explicit than usual depiction of brutality and gore.

The Battle at Lake Changjin offers a perspective on China that diverges from the country's usual, officially sanctioned portrayal as a modern and ambitious nation poised to overtake the United States economically and militarily. The film not only offers a nostalgic journey to Mao Zedong's China, but attempts to revive the strong nationalist and anti-imperialist sentiments from the period. The plot emphasizes the struggle against foreign domination and the defence of national sovereignty and rendering the message unapologetically Occidentalist. The film seems to suggest that the Chinese have been superior to the West all the time, even when they appeared weak and backward while the American advantages are fleeting and superficial. What counts is the unwavering spirit and determination, as displayed by the Chinese soldiers, rather than technological accomplishments. By highlighting the contrast between humble and unassuming Chinese soldiers and their ostentatious and overconfident American counterparts, the movie underscores a profound difference that is essential and unchanging.

Despite its enormous success in the domestic market, *The Battle at Lake Changjin* failed to generate similar interest in the markets outside China. Instead, it elicited either indifference or indignation (as it was the case in South Korea where some viewers called for banning of the film for its prejudiced vision of the Koran War). In the 1980s and 1990s America produced its resounding gallery of capitalist superheroes. They expressed the American ambitions and ideas of asserting global hegemony through combination of combat mastery and the possession of ultramodern weaponry. Today, the Chinese government openly contests the international order dominated by the United States. They promote their own image as a benign force that is robust in the defence of its sovereignty, but does not seek world dominance. In his

speeches Xi Jinping likes to portray China as a country that resorts to violence only in self-defence (Pottinger et al., 2022). But looking at the latest cinematic works, like *The Battle at Lake Changjin*, a much more complicated picture emerges. The deep and perverse fascination with American dominance and hyper-masculine violence is hard to hide. Chinese leaders remain in awe of American triumph in the Cold War. One of the favourite phrases in the Chinee political lexicon is rejection of "the Cold War mentality". However, the films that China produces under its total control, seem to be taken straight from such Cold War mentality framework.

The Battle at Lake Changjin makes an intriguing fusion of Hollywood action and adventure with classic Chinese communist propaganda films. By incorporating cutting-edge technology and updating the genre to meet the standards of the 21st century, the film revitalizes Chinese desire for positive self-representation. Although the movie obviously favours the Chinese perspective and promotes the officially sanctioned interpretation of the Korean War, it still can be quite informative for the Western audience. *The Battle at Lake Changjin* shows very clearly that Orientalism is not exclusively limited to the West. In the similar manner that it has been practiced in the West, the Chinese intellectuals and artists also use a self-referential strategy to construct their own identity and image in the global arena. By analysing the case of *The Battle at Lake Changjin*, we can see how the film reproduces and reinforces Orientalist stereotypes about China's history, culture and politics, while simultaneously projecting a nationalist and heroic narrative. The film thus reveals the contradictory dynamics of Occidentalism and its continuing appeal in contemporary cinema and society.

BIBLIOGRAPHICAL REFERENCES

Berry, C. (2018). Wolf Warrior 2: Imagining the Chinese Century. *Film Quarterly*, *72*(2), 38–44. **https://doi.org/10.1525/fq.2018.72.2.38**

Bonnett, A. (2004). *The Idea of the West: Culture, Politics and History.* Palgrave Macmillan.

Brzeski, P. (2021, October 11). China Box Office: 'Battle at Lake Changjin' Marches Past $600M. *The Hollywood Reporter*. **https://www.hollywoodreporter.com/movies/movie-news/battle-at-lake-changjin-box-office-1235029428/**

Chen, X. (2002). *Occidentalism: A Theory of Counter-discourse in Post-Mao China*. Rowman & Littlefield.

Gates, P. (2005). "Fighting the Good Fight:" The Real and the Moral in the Contemporary Hollywood Combat Film. *Quarterly Review of Film and Video, 22*(4), 297–310. **https://doi.org/10.1080/10509200590475788**

Guan, F. (2022). The Art of War. *Dissent Magazine*. **https://www.dissentmagazine.org/article/the-art-of-war**

Lemaître. (2022, October 16). The West, China's designated enemy. *Le Monde.Fr*. https://www.lemonde.fr/en/international/article/2022/10/16/the-west-china-s-designated-enemy_6000533_4.html

Liu, K. (2003). *Globalization and Cultural Trends in China*. University of Hawaii Press.

Maxwell, A. (2011). *The East-West Discourse: Symbolic Geography and Its Consequences*. Peter Lang.

Nicieja, S. (2018). *Lessons from the East: Representations of East Asia in Contemporary Anglophone Films and Novels*. Peter Lang.

Pottinger, M., Johnson, M., & Feith, D. (2022, November 30). Xi Jinping in His Own Words. *Foreign Affairs*. https://www.foreignaffairs.com/china/xi-jinping-his-own-words

Said, E. W. (2003). *Orientalism: Western Conceptions of the Orient*. Penguin Books.

Teo, S. (2019). The Chinese film market and the Wolf Warrior 2 phenomenon. *Screen*, *60*(2), 322–331. https://doi.org/10.1093/screen/hjz017

Why China is turning away from English. (2022, April 12). *The Economist*. https://www.economist.com/china/2022/04/13/why-china-is-turning-away-from-english

Stankomir Nicieja is an associate professor at the Institute of Linguistics, Department of Studies on Culture and Religion, University of Opole in Southern Poland. His academic interests circle around cinema, contemporary British and American fiction and utopian studies. He has published on various aspects of the relations between literature, film, politics and theory. He currently focuses in his work on the representation of the West in Chinese popular cinema. He is the author of the monographs *In the Shadow of the Iron Lady: Thatcherism as a Cultural Phenomenon and Its Representation in the Contemporary British Novel* (2011) and Lessons from the East: Representations of East Asia in Contemporary Anglophone Films and Novels (2018). He also co-edited several volumes including *Evil and Ugliness Across Literatures and Cultures* (2012), *Faces and Masks of* Ugliness *in Literary Narrative* (2013), *Poisoned Cornucopia: Excess, Intemperance and Overabundance Across Cultures and Literatures* (2014) and *The Outlandish, Uncanny, Bizarre: Culture, Literature, Philosophy* (2016).

CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26243

LIMES
OTHER PERSPECTIVES

ISSN : 2660–6259
Sent : 06/03/2023
Accepted : 08/05/2023

The role of the "frontier" in conceptualising the Russian imperial identity: a study based on Polish political prisoners

KARINA GAIBULINA
Opole University / Poland
✉ karina.gaibulina@uni.opole.pl

ABSTRACT. This article explores the intricacies of constructing and defining the identity of individuals residing at the southern and eastern frontiers of the Russian Empire. The inhabitants of these imperial cities and fortifications, nestled between two cultures, primarily consisted of forcibly displaced individuals and their progeny, apart from those in military or administrative service. The presence of Polish exiles in the eastern and southern peripheries of the Russian Empire was a direct consequence of its expansionist policy. Through the diaries, correspondence, and published works of three Polish political prisoners – Adolf Januszkiewicz, Bronisław Zaleski, and Seweryn Gross – we delve into the complex, ambiguous, and multifaceted identities of their oppressors, the steppe dwellers,

KEYWORDS:
Siberia and Central Asia / Polish exiles / Polish "Siberian triangle"; Russian imperialism / postcolonialism

To cite this article
Gaibulina, K. (2023). The role of the "frontier" in conceptualising the Russian imperial identity: a study based on Polish political prisoners. *HYBRIDA*, (6), 179–198.
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26243

and the political exiles themselves, all intertwined in complex colonial relations. This investigation challenges simplistic distinctions such as "us" versus "them" and "here" versus "there".

RÉSUMÉ. *Le rôle de la «frontière» dans la conceptualisation de l'identité impériale russe : une étude basée sur les prisonniers politiques polonais.* Cet article explore les subtilités de la construction et de la définition de l'identité des individus résidant aux frontières du sud et de l'est de l'Empire Russe. Les habitants de ces cités impériales et des fortifications, nichées entre deux cultures, étaient principalement constitués d'individus déplacés forcés et leurs descendants, à l'exception de ceux en service militaire ou administratif de l'Empire. La présence d'exilés polonais dans les périphéries est et sud de l'Empire Russe était une conséquence directe de sa politique expansionniste. À travers les journaux intimes, la correspondance et les travaux publiés de trois prisonniers politiques polonais – Adolf Januszkiewicz, Bronisław Zaleski et Seweryn Gross – nous plongeons dans les identités complexes, ambiguës et multiformes de leurs oppresseurs, les habitants des steppes et les exilés politiques eux-mêmes, tous entrelacés dans des relations coloniales complexes. Cette enquête remet en question les distinctions simplistes telles que « nous » contre « eux » et « ici » contre « là-bas ».

MOTS-CLÉS :
Sibérie et l'Asie centrale / Exilés polonais / « Triangle sibérien » polonais ; Impérialisme russe / Postcolonialisme

RESUMEN. *El papel de la «frontera» en la conceptualización de la identidad imperial rusa: un estudio basado en prisioneros políticos polacos.* Este artículo explora los entresijos de la construcción y definición de la identidad de los individuos que residían en las fronteras meridional y oriental del Imperio ruso. Los habitantes de estas ciudades y fortificaciones imperiales, enclavadas entre dos culturas, consistían principalmente en individuos desplazados a la fuerza y su progenie, aparte de los que prestaban servicio militar o administrativo. La presencia de exiliados polacos en las periferias oriental y meridional del Imperio ruso fue consecuencia directa de su política expansionista. A través de los diarios, la correspondencia y las obras publicadas de tres presos políticos polacos –Adolf Januszkiewicz, Bronisław Zaleski y Seweryn Gross– nos adentramos en las complejas, ambiguas y polifacéticas identidades de sus opresores, los habitantes de la estepa y los propios exiliados políticos, todos entrelazados en complejas relaciones coloniales. Esta investigación pone en tela de juicio distinciones simplistas como «nosotros» frente a «ellos» y «aquí» frente a «allí».

PALABRAS CLAVE:
Siberia y Asia Central / Exiliados polacos / «Triángulo siberiano» polaco; imperialismo ruso / Postcolonialismo

1. The geography of imperial power

In discussing the south-eastern boundaries, the Grand Duchy of Moscow opted for the term "frontier" rather than "border", a choice that suggested a less definite demarcation line. From the late 16th century onwards, Russian authorities embarked on a project of constructing fortifications to safeguard these outlying areas, thereby establishing a defensive line that progressively penetrated deeper into the steppes. Consequently, a network of settlements and fortresses emerged, housing local centres of imperial power (Remnev, 2004) and military deployments, and effectively drawing a line that marked both the external and internal "temporary borders" of the Russian state. This strategic layout legitimised the steady integration of frontier territories. Over time, this system of fortifications proved to be an invaluable tool for Russian domination, helping to organise social life and trade in the region, and providing a significant economic and military advantage over nomadic groups (Khodarkovsky, 2004).

The nation-building strategy employed on the peripheries of the Russian Empire (Gerasimov, Glebov, Kaplunovski, Mogilner & Semyonov, 2012) was predicated on an artificial *orientalist* bifurcation of "us" and "them", and "here" (referring to protected cities or settlements) versus "there" (alluding to the unknown, menacing steppes). This crafted imperial "topography of Otherness" acted as a distinguishing feature for the Other inhabitants of the Empire (Schick, 2012). A broad swathe of borderland not only distinguished nomads from the settled populace and grazing lands from agricultural fields, but also demarcated Muslims from Christians, and tribal federations from a sovereign state led by a monarch. The close proximity of nomadic communities directly influenced the construction of the peripheral Russian identity, which employed *xenotopic* (Schick, 2012),[1] antinomic, and binary structures, defining the Otherness of nomads through the lens of their origins. Such binary pairs further bolstered imperial dominance strategies over ethnic groups, achieved through their absorption and incorporation into the administrative and legal framework of the Empire while pushing the amorphous borderland further afield (Khodarkovsky, 2004). This resulted in an internal dynamic of (re)defining what was considered "familiar" versus what was "alien". On one hand, elements of exotic cultures and nations were domesticated and interpreted; on the other, elements resistant to assimilation were expelled beyond the borderland. Consequently, the distinctions between territories initially belonging to the Russian state and those annexed during its expansion became blurred, creating the illusion of cultural ho-

[1] Irvin Schick used the term *xenotopia* to describe the "technology of place" in Oriental discourse.

mogeneity within the Empire. The fluidity of the borderland's physical and ontological framework (Bassin, 1991) aligned seamlessly with Russian colonial strategies, mirroring the geography of imperial power, which hinged on the multifaceted subjugation and integration of the eastern and southern peripheries into the broader Empire, in terms of political, economic, administrative, and cultural facets (Remnev, 2000).

Willard Sunderland highlighted not only the non-overseas nature of Russian conquests (Hobsbawm, 1989, p.59; Thompson, 2000, pp.15-16) but also the multicultural aspect of the Russian colonial project, asserting that it was not solely ethnic Russians who participated in it (Sunderland, 2003). One factor contributing to this was the persistent shortage of qualified administrative and military personnel that the Russian Empire experienced throughout the 19th century. The relocation of "undesirable individuals" from the western provinces to "areas beyond the Ural" enabled the harnessing of their physical and intellectual potential for the pacification and security of vast territories within the ever-expanding Empire. These particular conditions also facilitated the integration of political criminals into the ranks of imperial agents without disrupting the hierarchy of subordination. The ambivalence of the position of Polish exiles involved in imperial politics is illustrated by the fact that their only route to pardon and subsequent return home was to acquiesce to the rules of the state system, which had effectively enslaved them. Consequently, the presence of Polish exiles in the Siberian borderlands was a result of the Empire's expansionist policy, directed simultaneously towards both the East and the West. For a more detailed analysis, I have chosen texts authored by three 19th-century Polish political prisoners: Adolf Januszkiewicz,[2] Bronisław Zaleski,[3]

---

[2] Adolf Januszkiewicz (1803–1856) was born in Nieświz and pursued his studies in Vilnius. There, he became a member of a clandestine student organisation known as the "philomaths." Following his involvement in the November Uprising, he was exiled to Western Siberia in 1832. His residences included Tobolsk, Iszyma, Omsk, and Nizhny-Tagilsk. Between 1842 and 1849, he served in the borderland imperial administration in Omsk. During this tenure, he embarked on three expeditions to the steppe. The longest of these voyages, lasting six months, occurred in 1846, during which he maintained a diary and corresponded with family and friends. After Januszkiewicz's passing, his younger brother, Eustachy Januszkiewicz, gathered all the materials and, in 1861, published them in Paris as a book titled: *Żywot Adolfa Januszkiewicza i jego list ze stepów kirgiskich*.

[3] Bronisław Zaleski (1820–1880) was born in what is now Lithuania and pursued his studies in Dorpat. He was first exiled to Chernihiv in 1838. Following his release, he completed his education in Kharkiv. Zaleski was arrested for a second time in 1848 and dispatched as a soldier to the Orenburg Line, where he remained for nine years. During his exile, Zaleski participated in two scientific expeditions in 1851–52 and a military operation against the Khanate of Kokand in 1853. He was granted a pardon in 1856. In 1860, he made the decision to emigrate and subsequently resided in Paris. There, he joined the group of patriotic exiles at Hotel Lambert, led by Adam Czartoryski (Jedlicki, 2014; Macińska, 2014), and served at the Polish Library until his death, during which time he published an impressive array of texts.

and Seweryn Gross,[4] who were exiled to Western Siberia[5] due to their activities advocating for independence.[6] Engaging in the imperial administration, they each contributed, to varying degrees, to the execution of the Empire's colonial plans, participating in diverse activities such as diplomatic missions, scientific research, and military expeditions. Consequently, the texts they produced whilst fulfilling their official duties, despite their individual substantive and methodological differences and varied writing "aspirations", laid bare their intricate involvement in the operation of the Russian bureaucratic framework. Through their diaries, correspondence, and published texts, they crafted a unique portrait of the "oppressor", the exotic "Other", and the political prisoners, as observed through the complexities intrinsic to the frontier nature of the colonial identity laboratory.

2. The city as an imperial projection

The Siberian borderland towns depicted by the selected exiles were more than merely Russian cities; they were distinctly Russian imperial cities. The fortification lines, delineating the sphere under the Russian Empire's control, offered diverse means of exerting influence while linking various cultures (Remnev, 2000). As Jürgen Osterhammel highlighted, empires were governed from cities (2014, p. 243). Unlike Kazan or Astrakhan, which were subsumed by the expanding Muscovite state, cities such as Orenburg, Omsk, Semipalatinsk and others were meticulously constructed under the

---

[4] Seweryn Gross (1852–1896) was born in the Kaunas area. He studied law in St. Petersburg, where he developed associations with the Russian Narodniks. Arrested in 1880, he was sent to Semipalatyńsk for five years. In 1884 with the assistance of the Kazakh poet Abai Qunanbaiuly, he compiled a study of the customary law of the Kazakhs, which was published in 1886 under the title *Materialy dlya izucheniya yuridicheskih obichaev kirgizov*. A Polish version of the article, entitled *Ze stepów Azji Środkowej*, was published posthumously under the name of his friend, Jan Witort, in 1899 (Milewska – Młynik, 2012).

[5] Following the loss of state independence in 1795, a new era in Poland's history commenced, characterised by political repression from the Russian authorities against any "nation-building" activities. With the fall of Napoleon's campaign and the establishment of the Kingdom of Poland in 1815, the mass exile of Poles to the eastern reaches of the Empire began in earnest, sparked by the trial of the Philomaths in Vilnius between 1823 and 1824. This trial also represented a significant shift in Russia's domestic policies. Prior to this, deportation to Siberia was chiefly reserved for prisoners of war. However, for over a century following this trial, deportation became a punishment extended to conspiratorial activities and any actions advocating independence. Subsequent major waves of exile occurred following the defeat of the November Uprising (1831-1832) and the January Uprising (1863-1864) (Adamczewski, 2019; Caban, 2001; Kaczyńska, 1991).

[6] In addition to the published works of the three exiles, I will also utilise archival resources, including handwritten travel diaries and personal correspondence.

stringent supervision of the imperial state and exclusively for its interests – forming a precisely designed "power landscape" (Osterhammel, 2014, p. 283). Borderland towns, unlike other cities within the Empire, took on a "representative" role in addition to their administrative and military functions. The intrinsic duality – a peripheral location paired with Russian territorial ambitions – shaped their character, the primary purpose of which was to denote, segregate, defend, and control the region and its population on either side of the city walls.

Bronisław Zaleski highlighted the fluid nature of the Russian borderland in his article *Polish exiles in Orenburg*: "in the initial years, the banks of the Ural [river] were the final frontier. However, over time, it advanced incrementally further into Central Asia," encapsulating the Empire's territorial and colonial advancements with the declaration that, "Russia has no borders in the east" (Zaleski, 2008, p. 30). There was good reason to perceive the city of Orenburg, founded in 1736, both literally and metaphorically as the "gate to the East" (Khodarkovsky, 2004, p. 156), opening the doors to the heart of the continent[7] (Vasil'ev, 2014; Bekmakhanov, 1992). The Siberian capitals – Orenburg, Omsk, and Irkutsk – served as centres of political and military control, adapting colonial projects to the diverse reality of the imperial peripheries (Remnev & Sukhih, 2006). Bronisław Zaleski also drew attention to the expansion of the fortification line's both "regulating" and "civilising" aspects, as well as the borderland's bipolar, transcultural dimension. He wrote, "The Ural [region] became fully domesticated – on its other side, Orenburg merchants began striking deals with caravans from Central Asia. The Kyrgyz sultans joined the Russian border administration" (*Z Orenburga*, 1881, p.79)

The grandeur of state and military buildings in the frontier capitals presented a public display of power and opulence, embodying the Empire through the imported styles of Western architecture, thus transforming notions of political order into tangible expressions of geometry and stone (Osterhammel, 2014, p. 268). For instance, Orenburg, one of the strongest bases for the Russian frontier army in the mid-19th century, was in itself a tangible "projection of the Empire" (Pavlenko, 2015, p. 29). Omsk similarly safeguarded imperial interests with its distinct military and administrative character, as noted by many travellers (Remnev, 2009, p. 62). Adolf Januszkiewicz underscored the striking nature of the West-Siberian capital in his letter to Gustaw Zieliński:

---

[7] The Empire's interest in Central Asia was related to the Silk Road, leading caravans with luxury goods from India and China through the centre of the continent – through the great Central Asian Khanates – and further to the West. The first on the Russian "land route to India" was the Kazakhs, then called Kyrgyz-Kaisaks or simply Kyrgyzs.

> The city of Omsk left a profound impression on us. [...] The government edifices, which house almost all the administrative bodies, are awe-inspiring. The military academies are quite magnificent. [...] Here, one can find a multitude of sturdy walls and squares reminiscent of those in the capital. [...] We haven't yet heard the music, but each day we are roused by the booming of cannons from the fortress. It is the artillery battery, which fires daily at a target across the Irtysh river. (Januszkiewicz, 2003, p. 182)

The goal of regular, almost ritual military exercises was to demonstrate to the residents and the eastern delegates visiting the city the power of the Empire and its capacity and willingness to resist in case of a sudden contest of its hegemon position. However, the impact of the imperial symbols had a reversal trajectory, as dissatisfaction with the colonial policy was unloaded back onto the cities. For instance, sultan Kenesary Khan, whom Januszkiewicz mentioned in his diary, began an open revolt against the Russian Empire by attacking the city of Akmola, which was built on lands formerly belonging to his family, leaving only ruins after it (Bekmakhanov, 1992).

For the Polish political prisoners, these border towns primarily represented symbols of modernisation and a broad notion of European civilisation, bridging the East and the West. The postal system, for instance, allowed them to maintain contact with their families, friends, and other prisoners. These towns also offered fundamental amenities necessary for the functioning of the "modern man," like access to healthcare or cultural outlets such as local libraries, theatres, and museums. These museums, sanctified by an apotheosis of art (which Paul Connerton compared to cemeteries (1989, p. 62)), took exotic objects and handicrafts out of the everyday context of nomadic life and presented them to Western audiences as collections, complete with precise, unambiguous descriptions. Essentially, these museums created new and "safe" spaces for contact with foreign cultures (Mitchell, 1991) that were a part of the Empire. Both Seweryn Gross and the Kazakh poet Abai Qunanbaiuly (Käkitai, Tutgul Kunanbai, 1909) contributed to the creation of the first collections for the ethnographic museum in Semipalatinsk.

Libraries, which Habermas referred to as the 19th century's "temples of knowledge" that "were a mark of civic pride" (Osterhammel, 2014, p. 10), took on additional distinctive values in Siberian cities. These institutions became local repositories of Western civilisation and the epicentres of its propagation. It is noteworthy that all three chosen Polish exiles were involved in compiling library resources. For instance, while residing in the city of Ishim, Januszkiewicz amassed a significant collection of books and magasines sent to him by his family, which he shared with his

friends. Upon moving to Nizhny Tagil, one of his tasks was caring for the local library (Januszkiewicz, 2003, pp. 323, 330). Starting from 1854, Zaleski also took care of the library in Orenburg, systematically organising materials on Central Asia and its inhabitants. During his free time, Gross organised the library in Semipalatinsk. The catalogue was so impressive that it elicited praise from American traveller George Kennan, who remarked that "the selection of books deserves applause for the founders of the library" (Kennan, 1906, pp. 83-84). The case of Gross demonstrates that despite the formal separation of the tasks of the aforementioned institutions, they were often established by the same individuals. Their common objective was to systematise knowledge about the exotic Siberian reality, presenting it from different perspectives in line with totalising, supposedly universalising, scientific categories. However, these "institutions-carriers of memory" (Le Goff, 2007) were also found to be affected by the Foucauldian marriage of power and knowledge (Foucault, 1981).

3. "At the edge of European civilisation"

The "domestication" of the borderland by the Russian Empire resulted in the development of homogenising identity concepts for its citizens. The physical distance from the centre of the Russian colonial settlements led to an internalised sense of marginality among the borderland inhabitants. This provincial inferiority complex was offset by emphasising close historical and traditional connections with Western civilisation and projecting the mission of bringing progress (as proclaimed by the Empire) to the steppes (Remnev & Sukhih, 2006). This reinforced their sense of superiority over their "primitive native" neighbours. The imperialist discourse served as a "good ideological cement" that bound together diverse social groups; it alleviated existing antagonisms within the borderland community and gave each member the sense of being a true "citizen" of the Empire (Hobsbawm, 1989, p. 70). The belief in cultural continuity and indivisibility between European Russia and its Siberian peripheries was a distinguishing feature of Russian imperial ideology. However, in reality, neither the frontier nor the steppe community were organised "in accordance with a two-class or two-race stratification" (Osterhammel, 2014, p. 287). The "permanent temporality" of imperial borders suggested that drawing a clear dividing line – be it internal or external, territorial or ethnic, or even epistemological – was impossible.

The indeterminate space of the Siberian borderland led to the emergence of a new type of community, which, drawing on Homi Bhabha, can be termed a "hybrid product of imperialism" (Driver & Gilbert, 1999, pp. 4-5). To highlight the "displa-

cement" of the colonial encounter, Bhabha proposed the concept of the "Third Space" (Bhabha, 1994, p. 37). According to him, this space is riddled with contradictions, repetitions, and "meanings and symbols of culture" that lack any "primordial unity or fixity" (Bhabha, 1994, p. 37). Such a perspective moves beyond rigid, essentialist dichotomies (like "us versus them" or "here versus there"), revealing the "radically open" (Soja, 1996, p.107) bidirectional and reciprocal influence of cultural patterns. For example, Januszkiewicz noted the dynamic (hybrid) nature of the frontier cities, offering a succinct portrait of Semipalatinsk, a Siberian settlement located "at the edge of European civilisation" (Januszkiewicz, 2013, p. 29). This town had a population of "7,000 people, largely Tatars, Tashkinians and Bukharians", and "the Kyrgyz language was in common use" (Januszkiewicz, 2013, pp. 26-27). Bronisław Zaleski, in turn, internalised the dichotomous discourse of *xenotopic* oppositions. In a letter to his patroness Róża Sobańska, he claimed: "Although Ural people have their character, which is not so easy to define, they are not so interesting to us, as they are always our people" (Bcz. rkps. sygn. 6928, p. 5).[8]

The ambiguous status of the political prisoner was also a consequence of the liminal nature of exile itself, which blurred previous roles and social privileges. These conditions fostered closer relationships between individuals like Zaleski, a nobleman, and Taras Shevchenko, a former serf. During scientific expeditions, a precious but fragile friendship emerged between them due to their shared status as political prisoners, which equalised their social and economic standing. Shevchenko taught Zaleski painting *en plein air*, while Zaleski assisted Shevchenko in selling his artwork in Poland. However, upon their return from exile, old antagonisms resurfaced, pertaining to issues such as the political and economic implications of peasant emancipation. Disagreements on these matters, influenced by their social backgrounds, resulted in their mutual estrangement (Caban, 2006).

During his exile, Seweryn Gross maintained amicable relationships with other political prisoners, including Russians and Ukrainians such as Aleksandr Blek, Aleksandr Leontiev, Yevgeniy Michaelis, and others. He also developed a rapport with the Kazakh poet Abai Qunanbaiuly (*Uly Abaigha adaldyk*, 2002), who could be considered a paragon of hybridised Otherness. Their common ground was found in progressive revolutionary-democratic beliefs and aspirations. Notably, after returning to Poland, Gross reverted to a strict dichotomous division between "us" and "them" in his later articles, underlining the *oriental* divide.

---

[8] The Princes Czartoryski Library, manuscripts.

Adolf Januszkiewicz's relationships and assessments transcended the conventional framework of contemporary Eurocentric, dualist, Manichean dichotomies. On one hand, he felt a genuine cultural and civilisational bond with a part of the Russian aristocracy. As a proponent of progress in a Russian uniform, he advocated for the anti-conquest (Pratt, 1992) ideas of modernisation endorsed by the Russian Empire, such as the expansion of education and healthcare, as well as the reorganisation of the nomads' economy (BPP476, pp. 389-393).[9] Conversely, despite employing binary oppositions inherent in colonial discourse, Januszkiewicz frequently acknowledged and admired the intellectual and eloquent abilities of Central Asia's inhabitants (Januszkiewicz, 2013), defending their "reputation" in front of his family. He maintained that, "despite their flaws partly due to religion, lack of enlightenment, and superstitions, they are a nation no worse than any other" (BPP476, p. 439).

Another Polish exile serving the empire – Wiktor Iwaszkiewicz – who was Januszkiewicz's friend and guide to nomadic culture, and who "knew perfectly" (Januszkiewicz, 2013, p.47) the Kazakh language, offered an even more intricate example. The esteem Iwaszkiewicz held among the nomads was evidenced by one of the *biys,*[10] who humorously urged him to finally confess that he too had "Kyrgyz blood flowing" (Januszkiewicz, 2013, p. 48) in his veins. However, such recognition heightened Iwaszkiewicz's (subconscious) urge to underscore his affiliation to "civilisation". He did this by demonising the primitivism of the nomads and amplifying their "wildness", as demonstrated by one of his stories about a guide who, as per Iwaszkiewicz, after slicing off a chunk of a prisoner's ear, began to "gnaw it" (Januszkiewicz, 2013, pp. 191-192). The reason behind Iwaszkiewicz's introduction of questionable elements into some of his narratives lay in the "abjective" (Kristeva, 1982) strategies of identity construction and a desire to accentuate his stark contrast from the inhabitants of the steppes. Partial assimilation of foreign cultural patterns and customs, or even recognition by the Other as "one of them", suggested a blurring of binary divisions between the "coloniser" and "colonised", which threatened the colonial ideological structure in itself (Stoler, 2009). Therefore, emphasising, and sometimes even conjuring differences, legitimised the civilisational "gap" that differentiated the representative of Western civilisation from the "primitive nomads".

---

[9] Polish Library in Paris, manuscripts.

[10] A *biy* is a judge or "guardian" of social order and justice, rooted in the oral tradition of customary law (Sapargalijew, & Djakow, 1982, p. 83).

4. On the other side of the city walls

The nebulous concept of the frontier facilitated colonial expansion and exploration, simultaneously shaping the so-called "contact zones" of Russia. These zones, characterised by fluctuating proportions of "conflict and cooperation" (Osterhammel, 2014, p. 356), possessed a transformative capacity affecting all that came into contact with them. As Mary Louse Pratt articulated, these "spaces of encounter" were distinguished by asymmetrical power relations in terms of dominance and subordination, facilitating interactions among individuals historically and geographically separated from each other (Pratt, 1992, p. 6). The liminality and transitory nature of these imperial borderland "contact zones" structured colonial relationships and determined the transmission of knowledge and cultural patterns, material commodities, and human migration. These zones thus served to fortify connections among different regions of the Empire. The Russian system of fortifications and settlements functioned akin to seaports, symbolically serving as a double gateway that both opened the path towards subjugated territories and linked them with the rest of the Empire (Remnev, 2004).

The strengthening of ties between the imperial centre and its eastern and southern peripheries also involved the implementation of a series of reforms[11] that facilitated an indirect or "hybrid" form of administration. On one hand, these measures allowed for the gradual integration of Kazakhs into the bureaucratic system,[12] progressively adapting and limiting the range of powers of traditional institutions (Remnev, 2000). On the other hand, by intensifying cultural and civilisational interferences, these measures sparked internal transformations in relationships between various kin groups, presenting career opportunities for more ambitious nomads. The representative form of administration, grounded in collaboration with local Kazakh aristocracies[13] – such as sultans, *biy*, *batyrs*,[14] elders and heads of kin groups (Bek-

---

[11] Every subsequent reform and statute (implemented in 1822, 1855, 1867-1868, 1886, 1891) reinforced the Russian position in the Central Asian region, implying the need for standardisation and unification of the administrative system for such an expansive and culturally diverse territory (Remnev & Sukhih, 2006).

[12] Russian policy hinged on preserving the illusion of political and cultural autonomy by backing khans who were loyal to the Empire and quashing any insurrections or unifications of nomads opposing imperial control (Vasil'ev, 2014, pp. 33, 148-149).

[13] The steppe aristocracy comprised both hereditary (the so-called "white bone," which included sultans) and elective (the "black bone," consisting of biys, batyrs, and elders) elements.

[14] *Batyr* – a warrior, commander of the army.

makhanov, 1992, p. 31) – enabled some of them to attain high-ranking positions and privileges within the structure of imperial power (Walikhanov, 1904). Consequently, a phenomenon of *comprador*-like (Gawrycki & Szeptycki, 2011) behaviour among the nomads emerged, marking the formation of a group of intercultural intermediaries who reaped material benefits from cooperation with the colonisers. This is exemplified in the organisation of legations, or so-called *divans*, in peripheral capitals as mentioned by Zaleski in his article (*Z Orenburga*, 1881, p. 79), or in the appointment of judges and "senior sultans" loyal to the government, about whom Januszkiewicz wrote in a letter to Zieliński.[15] The exclusivity and elitism of Russian posts, reserved for a select few steppe deputies lured by "career opportunism" (Cywiński, 2013, p. 598), allowed the Empire to dictate interaction rules, which progressively assumed an authoritative tone. Nomads who accepted these new conditions found themselves in an inherently submissive, dependent position.

From the perspective of the nomads, the imperial cities held a dual symbolic significance, being perceived both as an alien, threatening force and as a source of novel opportunities. Despite their unequal standing, the Kazakhs were not mere passive recipients of the imposed imperial paradigms, but instead actively engaged in cultural exchange, manipulating the prevailing political conditions to their advantage. For instance, Adolf Januszkiewicz, in a letter dated May 22, 1846, addressed to his younger brother January Januszkiewicz, recounted a court hearing that lasted several days concerning the election of a senior sultan in one of the regions near Semipalatinsk:

> A few Kyrgyz [...] submitted a request to the borderland governor, complaining that Biyseke, taking advantage of his position as the senior sultan, was oppressing them. They demanded Koichubai to be elected in his place. [...] Wiktor [Iwaszkiewicz] [...] asked: 'Who wrote it?'. All unanimously replied that the complaint's author was Koichubai's secretary, a young mullah. He confirmed it, confessing that he had drafted the document according to the elders' words, who had put their tamga [stamps] on it [...]. Then dozens of Kyrgyz, who had their signatures under the complaint, yelled [...] that they held no grievances against Biyseke and had never placed their marks, and even mentioned that a few among them had passed away years ago. (Januszkiewicz, 2013, pp. 34-35)

[15] "Khan was one, and today, in the Middle Horde, there are seven senior sultans." (Januszkiewicz, 2013, p. 75).

The described attempt to falsify the document highlights a deliberate manipulation of impersonal correspondence mediated by written materials (Goody, 2001). It also indicates the gradual erosion of the existing (proto)democratic nature of power in the steppes, which had previously ensured self-regulation within the nomadic community. The emergence of individualisation through economic emancipation undermined the social relations based on reciprocity and the principle of *do ut des* (Malinowski, 2001). The Russian Empire's encouragement of internal conflicts between traditional behavioural patterns and advancing "liberalisation" led to the emergence of a new type of crime. Simultaneously breaking both legal structures ultimately thwarted Koichubai's attempt to assume the coveted position, as Januszkiewicz and Iwaszkiewicz's task was to verify the legitimacy of the complaint.

5. A stranger in their own homeland

Starting from the 18th century, the Russian Empire increasingly emphasised its affiliation with the Western world. In pursuit of this goal, certain nomads were granted access to secular, reformed education, under close state supervision. The aim was to cultivate a qualified cadre of officials of local origin, who were "Europeans" "in taste, in opinion, in morals and in intellect" (Anderson, 2006, p. 91). As a result, the first generation of Kazakh intelligentsia emerged, receiving a Western education in the Russian Cadet Corps located in Orenburg, Omsk, and other borderland cities. Pedagogy became a powerful tool in the promotion of cultural hegemony (Gramsci, 1971), transforming the perceptions, ideas, and aspirations of subjugated nations by presenting them with role models to emulate (Hobsbawm, 1989, p. 76).

Despite the opportunities for progress within the new social order, imperial educational initiatives also harboured a hidden threat from the perspective of the nomads. When questioned by Januszkiewicz, one of the sultans of the Middle Horde named Usman expressed his reluctance to send his son to school, he replied that: "it is useless because if God gave someone reason, then people will not add more" and – as Januszkiewicz continued further – "it took significant evidence to convince him [Usman] that it is indeed possible to learn something from others" (Januszkiewicz, 2013, p. 127). However, the sultan's concerns were not unfounded. The prolonged isolation of nomadic children in borderland towns, often situated far from their family pastures, resulted in the disruption of the translation of cultural patterns (Baliński & Rakoczy, 2015). The extent and significance of identity and ideological transformations that occurred in their minds, personalities, and preferences as a result of

their close relations with the coloniser can be observed in another passage from Januszkiewic"s diary. It evokes Fanon's portrayal of the "Creole newcomer",[16] returning from the imperial centre:

> During the inventory registration, a young Kyrgyz approached, and with a soldier-like stance, he took off his hat. This action amused everyone, and Sultan Cholkonbai remarked, "It seems you've just arrived from across the Irtysh; the Russians must have taught you to take off your hat and stand at attention like a soldier". (Januszkiewicz, 2013, pp. 160-161)

The influence of foreign civilisation and the disciplined body of the military environment left deep and noticeable, albeit not fully conscious, imprints on individuals' postures and gestures. This helps to understand the nomads' suspicion and reluctance towards the establishment of new schools in the steppe, as well as their opposition to the obligation of sending their children there (Remnev & Sukhih, 2006, pp. 134-135). The scepticism towards "certified indigenous representatives" serving in the Russian administration was also rooted in concerns about group identity and the future of the traditional social hierarchy, values, and privileges. The growing intergenerational conflict, arising from the "acculturation" (Baliński & Rakoczy, 2015, p. 10) of mediators who returned from the "Third Space" (such as officials, translators, officers, or educated individuals), posed a threat to the stability and "purity" of the steppes' culture. Unintentionally, through the propagation of Enlightenment values, they undermined the very foundations of their own tradition by elevating education to exceptional prestige.

Abai Qunanbaiuly was the epitome of a transcultural mediator. Despite his father's objections, he chose to dedicate himself entirely to science instead of assuming the position of senior sultan. Every winter, he would come to Semipalatinsk, where he delved into the works of Western and Eastern philosophers, as well as progressive or revolutionary Russian literature available in the local library. Unlike the Polish context, where the Russian language was seen as a symbol of political and cultural oppression, and associated with the loss of independence, for the nomads, mastering the language of the coloniser opened doors to European intellectual achievements (Anderson, 2006, p. 116). As Osterhammel argued, languages embodied specific "vehicles of knowledge" (Osterhammel, 2014, p. 781). For Abai, entering the transnational and global imagi-

---

16 "There is the newcomer, then. He no longer understands the dialect [...]. Confronted with the most trivial occurrence, he becomes an oracle. He is the one who knows. He betrays himself in his speech." (Fanon, 2008, p. 13).

nary reading community marked a significant turning point in his life (*Uly Abaigha adaldyk*, 2002) – a kind of rite of passage that sparked a division in his personality. By connecting "in himself" and "with himself" two different cultural orders, Abai personified a typical example of a "transcultural translator," enabling mutual translational flow through his movement between systems of cultural references.

The emerging hybrid forms of identity did not imply a pejorative imitation of the coloniser, but rather a creative incorporation of foreign models into the traditional nomads' patterns and worldview, resulting in a new quality. Abai, recognising the necessity of these changes, sought an alternative path to "modernity." In contrast to the previous generation of *compradors*, he envisioned the future of the steppes as aligned with civilisational progress that would consider the needs of the nomads. However, the price of this split perception experienced by transcultural mediators, like Abai, who retained the "mimetic difference," often faced stigmatisation from both the imperial and nomadic sides. This personal drama of double alienation arose from their irreversible estrangement in their own native land due to their contact with civilisation (Anderson, 2006, p. 93).

Despite apparent similarities, the steppe modernisation initiatives promoted by the Russian and Kazakh sides contained fundamental differences. The Russian Empire aimed to tighten control over its vast territory through fragmentary institutional integration of the colonial Others into the economic, military, and political-ideological structure. In contrast, the inhabitants of the steppes sought to level the differences in civilisation in order to establish an equal position in their relations with the coloniser, defending their interests within the imperial system. These two visions of "development" proved to be mutually exclusive because blurring such sharp *orientalist* dichotomies as "us" and "them" and implementing Enlightenment principles in the long term could potentially challenge the Empire's position on the steppes and its supremacy over the colonised nations (Bhabha, 1994).

6. "Wearing a Russian uniform." Key conclusions

The concept of the "finite temporality" of the Russian state borders (Remnev, 2004), discussed earlier in this paper, was inherently contradictory and faced challenges when confronted with the complex reality of the Siberian "Third Space." The continuous need to question and cross existing frontiers, which was a characteristic of imperial expansion, shaped the relationships between the people residing on both sides of the fortification line. As a result, it became impossible to define the identities of imperial citizens, exiles, or nomads with certainty.

The example of Polish exiles serves to highlight a distinctive aspect of Russian colonialism, which extended not only towards the East and South but also towards the West. Interestingly, the annexation of eastern territories was perceived differently by Polish exiles, who associated it with a process of civilisation. While the Russian perspective primarily emphasised the political and economic necessity of expansion, with ideological considerations being of secondary importance. Examining the involvement of Polish political prisoners and other ethnic groups incorporated into the expanding Russian state reveals the complexity and multicultural nature of its imperial project. It encourages us to move beyond the binary framework of "core-periphery" proposed by Immanuel Wallerstein (2006), as well as *orientalist* dichotomies and top-down dynamics of domination often seen in postcolonial studies. Instead, it highlights the interdependencies, differences, and stratifications of the very concepts of "centre" and "periphery."

The imperial context shaped the dynamics of encounters between various subjects within the transcultural "contact zones," where the spectre of colonial subordination loomed. However, upon closer examination, the idea of a "common fate" between Polish exiles and nomads, based solely on their shared experience of Russian oppression, proved to be insufficient. As Gayatri Spivak pointed out, different forms of subordination also gave rise to different interests and groups (1994). Despite the unique circumstances of Polish prisoners' interaction with the borderland administration, the nomads perceived them as representatives of the Russian authorities. While the abstract notion of shared European origins and the belief in a "civilising mission" fostered a sense of unity between Polish prisoners and certain segments of the Russian upper class and imperial administration, it also led to the internalisation of the imperial discourse, of which they were victims themselves. In the Siberian borderlands, Russian expansion and conquest were seen through the lens of Enlightenment ideology, enabling a shared understanding between historical adversaries such as Poles and Russians. This perception justified the involvement of Polish political prisoners in the imperial agenda of exploration and military expeditions, becoming a central narrative in their writings. However, it also obscured the coercive nature of conquest and control over the steppe region.

The vast and indeterminate Siberian landscape blurred the previously antagonistic divisions and gave way to a policy of negotiating ethnic, state, social, religious, and ideological distinctions. For Polish political prisoners, the established colonial "political and cultural dividing line" (Osterhammel, 2014, p. 326) maintained by the Russian Empire took on additional complexities. The ambiguous nature of their status,

coupled with their interpersonal interactions with superiors, further complicated the dynamics within the "Polish Siberian triangle" and challenged the rigid dichotomy of "us" versus "them." As a result, the double alienation experienced by the exiles necessitated a (re)evaluation of their identities in relation to a constellation of doubled cultural references. On one hand, the Enlightenment and progressive discourse offered an interpretation that justified the annexation of the steppe, leading the Polish exiles to adopt an imperialistic perspective[17]. On the other hand, Polish exiles held proclamations asserting the superiority of Polish culture over Russian culture, which they believed was influenced by Eastern elements such as Mongol and Byzantine. This conviction led them to view the civilisational relations of their oppressors as superficial compared to the authenticity of Western empires (as described by Zaleski), or to condemn the abuses, ruthlessness, and greed of Russian officials (as described by Januszkiewicz). As a result, it was only through the *orientalisation* and marginalisation of their historical rival outside the realm of European civilisation that Polish exiles could construct a collective identity as true representatives of the West in the Russian Siberian borderlands. Paradoxically, in Polish-Russian relations, it was the subjugated who *orientalised* the oppressor, perceiving Russian culture as less developed. This belief provided the foundation for Polish exiles to assert their genuinely Western character. Amidst the exotic Siberian landscape, they remained caught between enslavement and a (self-)identification with Western culture, reinforcing and replicating the imperial dichotomies of "steppe space" versus "city space" and "East" versus "West."

BIBLIOGRAPHICAL REFERENCES

Adamczewski, P. (2019). *Polski mit etnopolityczny i Kaukaz*. ISP PAN.

Anderson, B. (2006). *Imagined communities. Reflections on the origin and spread of nationalism*. Verso.

---

[17] Poland's north-eastern neighbour, initially in the form of the Grand Duchy of Moscow and later as the Russian Empire, played a significant role in shaping Polish national identity. Geographically, politically, and culturally, Poland found itself situated on the periphery of the European continent, "to the east of the West and the west of the East" (Janion, 2006, p. 11). However, the Polish elite's affiliation with the Roman Catholic religious community and the realm of Latin civilisation played a significant role in fostering their belief in "material, cultural, social, and spiritual" superiority. This belief gave rise to the concept of *kresy*, which referred to the eastern borderlands and served as a means of safeguarding the Christian world from potential military aggression from the East (Sowa, 2011). Polish Romanticism, drawing upon a repertoire of national imagery and re-examining the "historical wounds" within the context of statehood loss, solidified the notion of the "barbaric" and despotic nature of their Eastern European rival. This rival was characterised by the Orthodox religion and the influence of Mongol heritage (Kieniewicz, 1977).

Baliński, T., & Rakoczy, M. (2015). Antropologia szkoły: tradycje, postulaty, inspiracje. *Almanach Antropologiczny Communicare, 5*, 7–25. https://doi.org/10.31338/uw.9788323518075

Bassin, M. (1991). Inventing Siberia: visions of the Russian East in the early nineteenth century, *American Historical Review, 96*(3), 763–794. https://doi.org/10.2307/2162430

Bekmakhanov, E. (1992). *Kazakhstan v 20-40 XIX veke.* Kazak Universiteti.

Bhabha, H. K. (1994). *The locations of culture*. Routledge.

Caban, W. (2001). *Służba rekrutów z Królestwa Polskiego w armii carskiej w latach 1831–1873*. DiG.

Caban, W. (2006). *Z Orenburga do Paryża. Bronisław Zaleski 1820-1880*. Wydawnictwo Akademii Świętokrzyskiej.

Connerton, P. (1989). *How societies remember*. Cambridge University Press.

Cywiński, B. (2013). *Szańce kultur. Szkice z dziejów narodów Europy Wschodniej*. Trio.

Driver, F., & Gilbert, D. (1999). Imperial cities: overlapping territories, intertwined histories. In F. Driver and D. Gilbert (Eds.), *Imperial cities* (pp. 1–17). Manchester University Press.

Fanon F. (2008). *Black Skin, White Masks*. (Translated by C. L. Markmann) Pluto Press.

Foucault, M. (1981). The order of the discourse. In R. Young (Ed.), *Untying the text: a post-structuralist reader*, (pp.48–78). Routledge & Kegan Paul.

Gawrycki, M.F., & Szeptycki, A. (2011). *Podporządkowanie – niedorozwój – wyobcowanie. Postkolonializm a stosunki międzynarodowe*. WUW.

Gerasimov, I., Glebov, S., Kaplunovski, A., Mogilner, M., & Semyonov, A. (2012). The centrality of periphery, Introduction. *Ab Imperio*, (1), 19-28. https://doi.org/10.1353/imp.2012.0026

Goody, J. (2001). *The logic of writing and the organization of society*. Cambridge University Press.

Gramsci, A. (1971). *Selection from the prison notebooks.* (Edited and translated by Q. Hoare and G. Nowell Smith). Lawrence & Wishart.

Hobsbawm, E. (1989). *The age of Empire 1875-1914*. Vintage Books.

Janion, M. (2006). *Niesamowita słowiańszczyzna. Fantazmaty literatury*, Wydawnictwo Literackie.

Januszkiewicz, A. (2003). *Listy z Syberii.* (Ed. H. Geber). Czytelnik.

Januszkiewicz, A. (2013). *Listy ze stepów kirgiskich i dziennik podróży.* (Ed. H. Geber). PTL.

Jedlicki, J. (2014). *The Vicious Circle 1832–1864. A History of the Polish Intelligentsia – Part 2.* (translated by T. Korecki) Peter Lang.

Kaczyńska, E. (1991). *Syberia: największe więzienie świata 1805-1914*. Oficyna.

K[alinka], W. (1881). *Z Orenburga*. Przegląd Polski.

Käkitai, Tutgul Kunanbai, (1909), *Qazaq aqyny Ibrahim Qunanbai ulghynyn ölni*, Санкт-Петербург.

Kennan, G. (1906). *Sibir' i ssilka*, V. Vrublevskogo.

Kieniewicz, S. (1977). Wpływ zaboru rosyjskiego na świadomość społeczeństwa polskiego. *Dzieje najnowsze, IX – 4*, 105–115. https://rcin.org.pl/dlibra/doccontent?id=50365

Khodarkovsky, M. (2004). *Russia's steppe frontier. The making of a colonial empire 1500-1800*. Indiana University Press.

Kristeva, J. (1982). *Powers of horror: an essay on abjection.* (Translated by L. Roudiez). Columbia University Press.

Le Goff, J. (2007). *Historia i pamięć.* (Translated by A. Gronowska and J. Stryjczyk). WUW.

Macińska, M. (2014). *At the Crossroads: 1865–1918: A History of the Polish Intelligentsia – Part 3*. (Translated by T. Korecki). Peter Lang.

Malinowski, B. (2001). *Prawo, zwyczaj, zbrodnia w społeczności dzikich.* De Agostini Altaya.

Materialy dlya izucheniya yuridicheskih obichaev kirgizov, vip.1, materialnie pravo. (1886). Omsk.

Milewska-Młynik, A. (2012). *Seweryn Gross wśród badaczy kazachskiego prawa zwyczajowego*, Muzeum Niepodległości.

Mitchell, T. (1991). *Colonising Egypt*. University of California Press.

Simpson, Y. (1999). 'Capital of Colonies': real and imagined boundaries between metropole and empire in 1920s Marseilles. In F., Driver & D. Gilbert, *Imperial cities* (pp. 136-154). Manchester University Press.

Osterhammel, J. (2014). *The transformation of the world. A global history of the nineteenth century*. (Translated by P. Camiller). Princeton University Press.

Pavlenko, S. (2015). Zesłanie jako spotkanie kolonialne. Przestrzeń Uralu i Syberii w oczach Tomasza Zana. *Świat Tekstów. Rocznik Słupski*, (13), 5–31. **https://swiattekstow.apsl.edu.pl/images/publikacja/13/pavlenko.pdf**

Polish Library in Paris, manuscripts 476. (s.d).

Pratt, M. L. (1992). *Imperial eyes. Travel writing and transculturation*. Routledge.

Remvev, A. (2000). Regionalnie parametru imperskoy 'geografii vlasti' (Sibir' i Dalniy Vostok). *ab-Imperio 3–4*, 343-358. **https://doi.org/10.1353/imp.2000.0045**

Remnev, A. (2004). *Rossia dalnego vostoka. Imperskaya geografiya vlasti XIX- nachala XX vekov.* OmGU.

Remnev, A. (2009), 'Tigr zakolotiy gusinim perom'. Kazus zapadnosibirskogo general-gubernatora knyazya P.D. Gorchakova. *Acta Slavica Iaponica*, (27), 55–75.

Remnev, A., & Sukhih O. (2006). Kazachskie deputacii v scenariyach vlasti: ot diplomaticheskikh missiy k imperskim pretenziyam. *ab-Imperio*, (1), 119–154. **https://doi.org/10.1353/imp.2006.0023**

Sapargalijew, G., & Djakow, W. (1982). *Polacy w Kazachstanie w XIX w.* (Translated by A. Trombala and J. Plater). Czytelnik.

Schick, I. C. (2012). *Seksualność Orientu. Przestrzeń i eros*. (Translated by A. Gąsior- Niemiec). Oficyna Naukowa.

Soja, E. (1996). *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*. Oxford

Sowa, J. (2011). *Fantomowe ciało króla. Peryferyjne zmagania z nowoczesną formą.* Universitas.

Spivak, G. Ch. (1994). Can the Subaltern Speak? In P. Williams, L. Chrisman L., *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory. A reader,* (pp. 66–111). Colombia Press.

Stoler, A. L. (2009). Making Empire Respectable: The Politics of Race and Sexual Morality in 20th-Century Colonial Cultures. *American Ethnologist 16*(4), 634–660. **http://www.jstor.org/stable/645114**

Sunderland, W. (2003). Empire without Imperialism? Ambiguities of Colonization in Tsarist Russia. *ab-Imperio 2*, 101-114. **https://doi.org/10.1353/imp.2003.0036**

The Princes Czartoryski Library, manuscripts 6928. (s.d.).

Thompson, E. M. (2000). *Imperial knowledge: Russian literature and colonialism*. Greenwood Press.

Uly Abaigha adaldyk (Estelikter, maqalalar, suretti shezhireler). (2002). Semey.

Vasil'ev, D. (2014). *Rossiya i Kazachskaya step': administrativnaya politika i status ukraini XVIII-pervaya polovina XIX veka.* Politicheskaya enciklopediya.

Walikhanov, S. (1904), *Sochineniya Shokana Walikhanova.* Zapiski Imperatorskogo Geograficheskogo Obshestva po otdeleniyu etnografii XXIX, Sankt-Perergurg.

Wallerstein, I. (2006). *European universalism. The rhetoric of power*. The New Press.

Zaleski, B. (2008). *Wspomnienia z Uralu i stepów kazachskich.* (Ed. A. Zieliński). PTL.

Karina Gaibulina was born in Almaty, Kazakhstan, where she graduated from the Academy of Applied Arts with a degree in monumental sculpture. She continued her education at the Institute of Polish Culture at the University of Warsaw in Poland. Her master's thesis was published as a book: *Adolf Januszkiewicz. 24 lata zesłania na Syberii: pomiędzy «cywilizacją» a «światem półdzikim»* in 2014. In 2022 she completed a PhD at the University of St. Gallen in Switzerland. In her doctoral thesis entitled *Antropologowie z przymusu. Polscy zesłańcy w służbie kolonialnej Imperium Rosyjskiego*, she developed the topic of the participation of Polish exiles in the Russian Empire's colonial polity run in Central Asia's steppes. Her main interests oscillate around media studies, cultural anthropology, post-colonial studies (particularly on the 19th-century Russian Empire and Kazakhstan), the theory of orality and literacy, writing practices and personal documents of Polish exiles in Siberia. As part of the doctoral thesis, a project of a short documentary movie titled Adolf Januszkiewicz, among dear Kazakhs, was produced. It was selected for the American Association of Geographers Short Films 2021. She is the ideological inspirer and one of the main organisers of the Spotlight project – a summer school devoted to using audio and visual materials in the humanities and social sciences.

CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26240

LIMES
OTHER PERSPECTIVES

ISSN : 2660–6259
Sent : 06/03/2023
Accepted : 24/05/2023

Fanonian analysis of racism and postcolonial structures of othering

KITIJA MIRONČUKA
University of Latvia / Latvia
✉ kitija.mironcuka@lu.lv

ABSTRACT. The paper explores how boundaries affect the search for identity in the context of racism and colonialism. Colonized individuals often experience a sense of alienation and inferiority caused by the limitations imposed by colonial power structures, leading to a quest for personal identity. However, the binary division between the colonizer and colonized affects everyone involved, making searching for personal identity more complex and reinforcing systemic racism. The first section of the article examines how race, a socially constructed concept, plays a crucial role in defining the difference between oneself and others, imposing structures of othering based on Fanonian analysis. The second section discusses whether it is possible to avoid or overcome racism and racial oppression, shedding light on the inherent nature of othering, racism, and latent violence.

KEYWORDS:
racism;
structural violence;
symbolic boundaries

RÉSUMÉ. *Analyse fanonienne du racisme et des structures postcoloniales d'altérisation.* L'article explore la manière dont les frontières affectent la recherche d'identité dans le contexte du racisme et du colonialisme. Les individus colonisés éprouvent souvent un sentiment d'aliénation et d'infériorité causé par les limites imposées par les structures de pouvoir coloniales, ce qui conduit à une quête d'identité personnelle. Cependant, la division binaire entre le colonisateur et le colonisé affecte toutes les personnes concernées, ce qui rend la recherche d'une identité personnelle plus complexe et renforce le racisme systémique. La

MOTS-CLÉS:
racisme;
violence structurelle;
frontières symboliques

To cite this article
Mirončuka, K. (2023). Fanonian analysis of racism and postcolonial structures of othering. *HYBRIDA*, (6), 199–216. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26240

première partie de l'article examine comment la race, concept socialement construit, joue un rôle crucial dans la définition de la différence entre soi et les autres, imposant des structures d'aliénation basées sur l'analyse Fanonienne. La deuxième partie examine s'il est possible d'éviter ou de surmonter le racisme et l'oppression raciale, en mettant en lumière la nature inhérente de l'aliénation, du racisme et de la violence latente.

RESUMEN. *Análisis fanoniano del racismo y de las estructuras postcoloniales de la alteridad.* El documento explora cómo afectan las fronteras a la búsqueda de identidad en el contexto del racismo y el colonialismo. Los individuos colonizados experimentan a menudo un sentimiento de alienación e inferioridad causado por las limitaciones impuestas por las estructuras de poder coloniales, lo que les lleva a buscar una identidad personal. Sin embargo, la división binaria entre colonizador y colonizado afecta a todos los implicados, lo que hace más compleja la búsqueda de la identidad personal y refuerza el racismo sistémico. La primera sección del artículo examina cómo la raza, un concepto socialmente construido, desempeña un papel crucial en la definición de la diferencia entre uno mismo y los demás, imponiendo estructuras de alteridad basadas en el análisis Fanonian. La segunda sección analiza si es posible evitar o superar el racismo y la opresión racial, arrojando luz sobre la naturaleza inherente de la alteridad, el racismo y la violencia latente.

PALABRAS CLAVE: racismo; violencia estructural; límites simbólicos

1. Introduction

Racism is a form of discrimination that can be both subtle and pervasive (Elias, 2023, p. 1). Racism not only separates people into different groups based on characteristics like skin color, ethnicity, or cultural practices but also actively creates and perpetuates symbolic boundaries, beliefs, and narratives that differentiate and distinguish between these groups. However, in response to existing beliefs and narratives, societal norms serve on an interpersonal and relational level as a means of power distribution and controlling social order by avoiding anything deemed unacceptable or different (Christian, 2018, p. 178). In contrast, at an institutional level, racism is either a failure to acknowledge the Other (racial or societal minority) (Elias, 2023, p. 5) or allocates different societal benefits to the Self versus the Other (Golash-Boza, 2016, p. 133).

The ambiguous forms of racism and various uses of racializing, i.e., the identification of race and racial identities, in different societies embed different expressions of racism and racialization that eventually marginalize diversity and relations creating classification between the Self and the Other (Ahmed, 2012, p. 43; Seikkula, 2019, pp. 95–96). Moreover, racism affects how values and ideas accepted in one culture extend to people in other cultures without considering that these values and beliefs are not universal or held by all people (Christian, 2018, p. 172). Nevertheless, various forms of racism hold the same form, for example, causing harm, discrimination, and marginalization of individuals or groups who do not fit the restricted norms of the dominant cultural narrative, regardless of whether unintentionally or on purpose (Osanami Törngren & Suyemoto, 2022, para. 9). Therefore, to analyze racism means to understand its structures, not whether it is biologically determined or socially constructed, and as mentioned by Glasgow (2009): "[o]ne virtue of identifying racialized groups (and their members) as the targets of racism is that it allows us to avoid taking a stand on whether race is real" (p. 81). In other words, racism's fundamental component is the claim that one's culture is superior and considered the center of value systems, even though this concept is primarily about power dynamics and asserting one's dominance over others. Exploring the historical context of colonialism can provide valuable insights into the mechanics of racism and how it perpetuates a cycle of prejudiced beliefs, behaviors, and symbolic boundaries by blurring the lines of identity boundaries.

One of the main boundaries created throughout colonialism is the idea of civilization. Éduard Glissant (1997) argues that the colonial imposition of culture and civilization onto colonized people is a manifestation of a "will to civilize," that is "linked to the passion to impose civilization on the Other" (p. 13n2). The colonizers' "will to civilize" stems from their belief that they are superior to the colonized and

that it is their responsibility to "civilize" and "improve" the colonized. In this case, the colonizers impose their Self-ness onto the natives as the Other, based on the understanding that their beliefs and narratives can ensure the better development of native societies. This mentality encourages the racist imposition of the colonists' culture and civilization upon the natives.

The same narrative was illustrated by a well-known French West Indian thinker Frantz Fanon who emphasized the dependence of the Other on the Self, emphasizing that the natives depended on the colonizers for their identity and sense of self. Fanon focused on the perspective that the Other or the black embodiment is dependent on the colonial Self, where there is no blackness (otherness) without the established Self: "[f]or not only must the black man be black; he must be black in relation to the white man" (Fanon, 2008, p. 90). For Fanon, there is no double meaning – the black person as the Other has no ontological resistance in the eyes of the white person as the Self.

However, Fanon's perspective fails to regard the symbolic boundaries preexisting in creating and sustaining the relationship between oneself and others. It is crucial to recognize that not only does the Other rely on the Self, but the existence of the Self is dependent on the symbolic representation of the Other (Mbembe, 2019, p. 132; Stephens, 2018, p. 311). As a result, racial relations are prone to various shifts, power dynamics, and shifting hierarchical structures as social standards change in response to already established narratives and beliefs. Nevertheless, addressing Fanon's viewpoint allows for a more comprehensive examination of the colonial perspective on racial relations, highlighting the significance of racial bias expressed through a hierarchical system that categorizes people based on physical and cultural abilities (Knoblauch, 2020, p. 300).

By realizing the significance of symbolic boundaries in sustaining racism, it can be possible to comprehend the ubiquitous and enduring nature of racial power structures and hierarchies in postcolonial society. This knowledge can show how to challenge the social structures that categorize people into various racial, ethnic, and social groupings while also destroying the stable, now nearly invisible limits of institutionalized, systemic racism.

2. Racism and societal relations

According to Sayyid (2017, p. 20), the concepts of "race" and "racism" can be altered by shifting the focus from cultural and biological factors to political factors,

which impact both lived and non-lived bodies as well as participation in society. In this context, Fanon also presented the perspective of racism as a biopolitical tool used to ostracize the Other who resides on the inferior side of the demarcating line, in what he called the "zone of non-being," while the Self inhabits the privileged "zone of being" (Fanon, 2008, p. xii; Grosfoguel, 2016, p. 11). This biopolitical perspective helps to perceive how racism is established and maintained by everyday political practices that all social actors accept as part of daily life (Essed, 1991), where the demarcating line between the Self and the Other functions as a symbolic boundary establishing and maintaining racism. Consequently, racism is a system that maintains inequalities, discrimination practices, and stereotypes based on one understanding of race, various beliefs and narratives, and physical embodiment.

Therefore, the foundation of racism is the hierarchical distinctions between various racial and ethnic groups based on social, cultural, and historical aspects centered around societal and personal beliefs and narratives that create a sense of "normalcy" or "naturalness", or even between centers and peripheries, the Self and the Other (Christina, 2018, p. 179; Grosfoguel, 2016, p. 12). The unjust distribution of wealth and power in society and prejudice against and stereotypes of particular groups are all made acceptable through normalization and biopolitical structures of objectivization of the lived experiences of others.

During colonialism, the colonizers implemented practices that objectified and normalized the natives, aiming to discipline bodies to gain better use of them (Mbembe, 2001, p. 113) and more appropriate cultural assimilation, social hierarchies, and economic exploitation. These practices profoundly impacted natives' views regarding their skin color, lifestyle, and values. Consequently, Fanon's works demonstrated how colonization and decolonization subjected black individuals to normalization, resulting in the psychological transformation of native's bodies and lifestyles, as well as the whitening of their skin color and self-image, referred to as denegrification.

Colonialism was based on a misguided idea of what was expected and acceptable, resulting in the belief that being white was the ideal way of existing while being black was considered inferior. Colonizers did not see blackness as an appropriate characteristic of the civilized Self, resulting in the observation that "'native' is declared impervious to ethics, representing not only the absence of values but also negation of values. He is, dare we say it, the enemy of values" (Fanon, 2021, p. 6). The further established association of blackness with savagery and the antithesis of civilization was seen as one more aspect that threatened the colonizers' (the Self's) social structure, identity, culture, and power systems (Fanon, 2021, p. 108; Mbembe, 2019, p. 77).

Because of this, the discourse of authority in the colonial setting established power dynamics that favored the white colonizers over the black colonized natives, resulting in a suppression of black identity (Nielsen, 2011, p. 368). However, these structures also produced a new understanding of the Self and the Other, where the Self was seen as the one who may have more control or influence over the other in racially determined relationships. Nevertheless, normativity's elaborate and intricate mechanisms – which aim to make everyone conform to a unified ideal or standard – maintain this power dynamic. According to Fanonian analysis, the white person is the model for others within the colonial system., illustrating that whiteness is established as the standard in this context. Therefore, the normativity of the colonial Self was not preexisting; it was formed through various colonial praxis.

In social interactions, being seen as an example does not always depend on physical appearances, such as skin color, ethnicity, or racial traits. Instead, it often comes down to having a clear understanding of one's position of power and superiority; this results in what Michel Foucault (2008) described as a fear of power degradation (pp. 66–67). Sense of one's superiority and authority can cause a generalized sense of dread of losing one's cultural identity, influence, and power, which manifests in a desire to maintain one's position of power by demeaning others and alienating them from oneself. Here of importance comes the distinction between the Self and the Other, the one who holds power and the one who does not. Notably, the subjugation and normalization of the Self and foreign Others become a reason to draw false conclusions about others' race, skin color, authority, and ability to participate in social processes.

However, these relations are not constant. The Self holds its stance only if the Other is unwilling to change these hierarchical power relations. Therefore, in certain colonial situations where the colonizers were imposing their language, culture, and even skin color as the norm, the natives affected by the colonial system felt compelled to change their mentality (inner body) and outer body – their external appearance and lifestyle to gain some ontological grounds for their existence (Stephens, 2018, p. 319). As the new Self, the colonizers tried to reform the natives' understandings and beliefs. And as Others, the natives were, through experienced colonial violence or their own desire, compelled to integrate into this new political situation.

Integration into colonial society required a transformation in one's body. The body became not an object but a changeable subject, whose "skin, which has either been naturalized or born here, is assumed to not belong here – in this place, in this land, within this topography. The historical and social meaning of race in a location

dislocates certain bodies" (Sundstrom & Kim, 2014, p. 28). People have felt the need to fit the new ideal of the body by exercising denegrification or whitening of the body, according to Fanon (2008, p. 91). However, in the context of biopolitics, where each bios has its own role, the transformation of oneself has an immense impact on everything around them. Thus, while the black individual felt the need to "become a man among men" (Fanon, 2008, p. 92), the one-sided relations of the hierarchical colonial system became unbalanced. As a result, the relations between colonized and colonizers created a world that sustained a system affecting everyone involved, making it impossible to escape the biopolitical colonial regimes (Nayar, 2020, pp. 217–218).

As Fanon describes, the black body strived to become part of the colonizer's world, and the blackness became dependent on the white person's perception, creating a dialectical necessity for freedom by separating themselves from their own identity (Fanon, 2008, p. 114). It meant that the Other needed to disentangle oneself from blackness and alter the hierarchical position of oneself versus the colonizer, to become a new self. However, in no way it meant that the new self was accepted, on the other hand, new boundaries were established:

> The white gaze, the only valid one, is already dissecting me. I am fixed. Once their microtomes are sharpened, the Whites objectively cut sections of my reality. I have been betrayed. I sense, I see in this white gaze that it's the arrival not of a new man, but of a new type of man, a new species. A Negro, in fact! (Fanon, 2008, p. 95; Stephens, 2018, p. 315–316)

Without an integral part of their identity, the person feels a sense of disconnection, loss, and confusion, forced to attempt to establish new grounds for their identity and embodied experiences (Glissant, 1997, p. 143). However, losing one's prior identity and not being accepted by the Self can cause violent reactions and resistance both towards those alike, the self and the opposing ones. And in the Fanonian illustration, as the natives were surrounded by colonizers' brutality and violence in dismantling their blackness, they adopted these practices to dismantle the colonizers' whiteness or even their own blackness in some instances. This leads to the creation of new boundaries and reinforces the existing ones. Hence in some cases, the natives took the places of colonizers, practicing the differentiation and normalization practices onto their people, who were unwilling to be subjected to colonial structures; in other words– they kept on fighting for their previous identity. Nevertheless, it is crucial to recognize that breaking down these boundaries is not an easy task, as they are deeply ingrained in society's structures and institutions.

3. Colonial biopolitics and violence

The colonial system represents "racial denial of any common bond between the conqueror and the native" (Mbembe, 2019, p. 77), creating everlasting tension between the Self and the Other. And at the core, the discourse of racial subordination encompassed in these relations represents the particularity of racial identity (Gilroy, 1999, p. 202), while also disclosing the ambivalence in identity-creating processes. Judith Butler, in her book *The Force of Nonviolence* (2020), wrote:

> The 'I' and the 'you' the 'they' and the 'we' are implicated in one another, and the implication is not only logical; it is lived out as ambivalent social bond, one that constantly poses the ethical demand to negotiate aggression. (p. 69)

However, what occurs when this aggression is not simply a matter of negotiation but becomes structurally, and symbolically embedded in newly established identities and cultures, narratives, and beliefs? Fanon (2021) declared that the colonizer is the one who "brings violence into the homes and into the minds of the colonized subjects" (p. 4). While the point of view presented is valid, it is critical to bear in mind that the violence against others and those who do not conform to the normalized definition of the Self is primarily characterized by the daily deprivation of identity rather than the actions of any particular colonizer or group. This distinction is crucial in understanding the nature and impact of such violence. Meaning violence was already part of everyday life outside the colonial system, but what is important is the normalization of violence – the imposing of identities even though identities may never have been fixated.

The identity became a subject to symbolic boundaries and undefinable ideas of normality:

> I wanted to be typically black – that was out of the question. I wanted to be white – that was a joke. And when I tried to claim my negritude intellectually as a concept, they snatched it away from me. They proved to me that my reasoning was nothing but a phase in the dialectic. (Fanon, 2008, p. 111)

In this context, the power dynamics impacted how the Self and the Other acted, behaved, and perceived the core concepts of their appearance, being, and sense of belonging. This tension creates a defensiveness to the power imposition and subordination because the "experience of being a black male subject in the institutions of whiteness is that of being on perpetual guard: of having to defend yourself against those who perceive you as someone to be defended against" (Ahmed, 2012, p. 161). And when natives start to fear their blackness (Fanon, 2008, pp. 7–9), the same idea

of "fear of the other" between the colonizers and colonized, the Self and the Other, disseminated. Thus, in colonial racialized relations, the gaze and the place of the Other are vital, making the Self the object of the Other (Knoblauch, 2020, p. 299), for one cannot exist without the other. Their interconnections are inescapable and even necessary for upholding already present power relations. In other words, "the colonizer depends upon colonized, for when the colonized refuse to remain subordinate, then the colonizer is threatened with the loss of colonial power" (Butler, 2020, p. 48). Hence, the colonizer and colonial system are always "in relation to the place of Other" (Bhabha, 2004, p. 63).

The new violence thus is born the "colonized subject thus discovers that his life, his breathing and his heartbeats are the same as the colonist's" (Fanon, 2021, p. 10). The colonial violence is not only internalized terror representing natives' daily lives as they are taught to behave more like the colonizers, follow the laws, and experience the colonizers' violence on their bodies through whipping, raping, beating, and torturing. This violence is also defined by the external terror of losing the dominance, letting both the Self and the Other (the colonizers and natives) believe violence is the only choice. At the same time, colonizers developed a fear of the "savage" natives (Fanon, 2021, p. 150). Throughout this "entrenched, systemic, oppressive character of colonialism in which the world of the colonized is transformed into a normalized lawless space, Fanon believed the decolonization phase could only be accomplished through violence, that is, through an armed struggle for liberation" (Nielsen, 2011, p. 375). Hence, while natives fear losing their identity and being subjected to the order of colonizers, colonizers begin to fear the natives, who are fighting against the colonial regime.

Justifying colonizers behavior against natives, claiming that they were merely trying to help the natives fit into the new social structure (Fanon, 2021, p. 24), they reinforce the idea of them being the holders of the right ideas and truth, subjecting natives to their ideals of normality enforcing also concept, in this case, of whiteness, and "[r]acism in turn is often reduced to bad feeling, [t]he narrative of an injured whiteness becomes central to [be] represented as hurt by the proximity of racial others" (Ahmed, 2012, p. 169). The act of racism becomes an act of portraying the Other through violent stereotypes, which reduces them to concepts of savagery and irrationality. Meanwhile, the dominant group views themselves as superior, rational, and noble. For instance, the colonizers' methods of communication implied that natives were sick and in a vegetative state, even more – resembling animals (Fanon, 2008, p. 7, p. 225). All types of racism have a shared hierarchy perspective, whether it is institutional, systemic, or racial discrimination. They all stem from the notion that certain people are considered

superior due to some normalized traits. Therefore, the racial relations between the Self and Other can create an aggressive and violent tension.

It is crucial to understand that racism may not directly cause violent acts but fosters an environment where violence is more likely to occur. Fanon illustrated the injustice and harm caused by the colonial system on natives and the black embodiment. He emphasized that colonizers committed not only physical violence but also caused psychological hardships by depriving natives of their authentic identities and diminishing them to the status of the Other. Thus, it can be observed how "[c]olonial biopolitics does not only beat the colonized body into the dead or dying, it renders through slow, protracted violence of denial, the descent of the human into the nonhuman" (Nayar, 2020, p. 223). In a sense, the pursuit of decolonization to achieve freedom and power made the natives become the savages the colonizers believed them to be. During their effort to establish control, the colonizers used harsh and brutal methods to impose their beliefs and social systems on the colonial territories. This led the natives to view them as also savages, having witnessed the harshness of colonization firsthand.

Both the native and colonized individuals need to exist within the oppressive systems that were produced and maintained by the distribution of colonial and racial power. The colonial system became embedded in the new identities of both the Self and the Other, making it difficult to dismantle the structures of institutionalized systemic racism. Hence, it was essential to deconstruct these boundaries of the Self and the Other by providing the necessary tools to disrupt and break down these structures of oppression. If "the other is within us and affects how we evolve as well as the bulk of our conceptions and the development of our sensibility" (Glissant, 1997, p. 27), then without the necessary tools, the daily violence and tension evolve and submerge in the structures, identities, and environment.

To achieve progress, it was crucial to address issues related to skin color, geographic location, and racial hierarchies that were used to maintain colonial power and distinguish between the colonizers and the colonized (Mbembe, 2019, pp. 77–78; Oliver, 2003, p. 183). Race became a political apparatus that ensured, sustained, and promoted life and order. However, what characterizes something as violent is how the idea and memory of race are comprehended, for example, the idea that "finally culminates in mass murder, genocide, expulsion and ethnic 'cleansing' often begins with less obvious forms of violation such as social discrimination, the constant refusal to let others participate in social and political life, sheer ignorance and demanding indifference" (Liebsch, 2006, p. 131).

Nevertheless, implicit biases, discriminatory actions, ignorance, and mimicry can become mainstream racism and make it challenging to identify and address them, worsening racial tension and violence over time and contributing to the ongoing presence of systemic racism in all aspects of society (Fanon, 2021, p. 108). As Foucault has written: "power produces; it produces reality; it produces domains of objects and rituals of truth" (Foucault, 1995, p. 194). Thus, the existing racial relations and racism represent the complexity of colonial power relations; it is not just about the colonizer and the practiced racism, i.e., the depersonalization of natives and racialization of the entire colony as savages or less meaningful Others. Mainly colonially embedded racism depicts that it cannot be overcome without overcoming the system itself as everyone already is involved in certain narratives of the Self and the Other.

Nevertheless, no matter how subjectivity is constituted, the historical continuity gets altered and aids in transforming new meanings (Nielsen, 2011, p. 371). New perceptions of oneself are created even outside the scope of skin color and heritage. The perception of racism shifts hence not only between conflict between white and black races but also between dynamics focused on bodily practices and lived experiences and overall power dynamics of the Self and the Other.

4. Driving force of racism and othering

Racism as a worldview is sustained by participating in social structures and reinforces structural inequalities, creating a cycle of discrimination and injustice (Atenasio, 2019, p. 152). In that case, addressing how these practices become embedded in the relations between the Self and Other is crucial, examining how domination, fear, and normalization-embedded techniques of the racial paradigm contribute to racism and racial oppression.

Colonial settings showcase how violence becomes necessary – either for protection or to cultivate power (Mbembe, 2001, pp. 174–175). In this case, colonial situations frequently employ not only physical violence but also "denial and deprivation" (Nayar, 2020, p. 223) to establish and uphold control over colonies and their inhabitants. Fanon even suggested viewing the felt fear of the colonizer as the fear of white man who was defending himself by creating the Other to keep his desires and preoccupations in the place and intact (Fanon, 2008, p. 147). A racist worldview in which colonists see themselves as superior and the colonized as inferior might result from the will of dominance, superiority, and fear. Nevertheless, to overcome the possibilities of Other becoming more human, more civilized, and superior, the colonial "power is

already operating through schemas of racism that persistently distinguish not only between lives that are more or less valuable [..], but also between lives that register more or less empathetically as lives" (Butler, 2020, p. 112). Not only the racist stereotypes internalize language, values, and violent attitudes of colonizers (Oliver, 2003, p. 181) but also the fundamental value of life and the value of living.

Colonialism involves the domination and control of one group over another through political, economic, and cultural means. The colonial mentality of one-sided relations strives to overtake generational thinking, producing a relational system where "the other is the one who must, each time, prove to others that he is a human being" (Mbembe, 2019, p. 132). But the possibility to prove the evolvement, the sense of equality and other potentials are taken away (Fanon, 2008, p. 41). Soon after, the racial standards that partook place in colonization became a standard for immediate othering – positioning the foreigners as the Other, simplifying all based on the Self's perception. it is not simplification because "it is a false representation of a given reality. It is a simplification because it arrested, fixated form of representation that [..] constitutes a problem for the *representation* of the subject in significations of psychic and social relations" (Bhabha, 2004, p. 107). The fixed roles and differences between the colonizer and colonized, the Self and the Other, are not just a simplification but an intrinsic structure limiting and normalizing in its nature.

The fixed roles and differences between the colonizer and colonized are not just a simplification but an intrinsic structure limiting and normalizing in its nature. Therefore, even something out of context, such as music, can be used to create stereotypes about marginalized groups. Fanon provided a description of a white woman who feared black people's music and dancing because of her father's association with it, illustrating how deeply ingrained biases can develop and influence how others are perceived and treated (Fanon, 2021, pp. 180–184). She was not afraid because of music itself, but of the image the father's stories and depiction created. Moreover this paradigm showcases how people who returned home possibly spread fear of black people or the Other by perpetuating beliefs about the natives' savagery, upholding the notion that all individuals who resemble this Other will act similarly. This example serves as a reminder of how deeply ingrained and commonplace preconceptions influence how others are seen and treated.

Consequently, the identity boundaries are not dismantled merely by changing power relations and positions – a societal system needs to overgo changes. Because the subject becomes trapped in their identity, and their position as either the Self or the Other remains fixed regardless of the power dynamics. New boundaries are created by

merely removing the colonial experience from their identities without considering the repercussions. In fact, in racial relations not only symbolic meanings that encompass the Self and the Other is important, or the time and place, but also imagined meanings and norms, and the interchangeable relations of people involved (Stephens, 2018, p. 311). Hence, even if the colonized becomes the Self and the colonizer the Other, this does not change how these positions are perceived, as they are deeply embedded in the symbolic boundaries established by societal narratives. Therefore, it is necessary to go beyond mere changes in power dynamics and positions to truly dismantle these symbolic boundaries and create a more equitable and just society, going beyond the identity itself.

Even after they are no longer directly under colonial rule, colonized people may still internalize negative attitudes about their own culture, identity, and value because of the persistence of established boundaries between the rightful, the normal and valuable. Both involved "have to move away from the inhuman voices of their respective ancestors so that genuine communication can be born" (Fanon, 2008, p. 206). Nevertheless, as stated by Fanon, the effect on the individual self "is precisely the elaboration, the formation, and the birth of conflicting knots in the ego, stemming on the one hand from the environment and on the other from entirely personal way this individual reacts to these influences" (Fanon, 2008, p. 62). When the understanding of one's worth and dignity is influenced by negative stereotypes and attitudes imposed by others and themselves, this can have unintended consequences for marginalized and dominant groups, even if no one person or group actively tries to cause harm (Atenasio, 2019, p. 170). Because, as stated, beliefs and attitudes can become deeply ingrained in society and can continue to shape the way that people view and treat one another, even if they are not consciously aware of it, racial inferiority, racial discrimination, and stereotyping still take place in settings also outside the colonial system.

Therefore, people's perceptions and actions towards one another are still influenced by ingrained prejudices and racist beliefs, even when the colonial system is no longer in place and the concept of race does not play a more dominant role. Racial prejudice and inequality are still maintained because social constructs are still utilized to group and distinguish people based on their physical and socioeconomic traits, or

> In short, we call beliefs 'racist' even when they neither issue in racist behavior nor issue from racist noncognitive attitudes; we call attitudes' racist' even when they fail to effect racist behavior and are unaccompanied by racist beliefs; and we call some behavior 'racist' even when it takes place in the absence of racist beliefs or attitudes. (Glasgow, 2009, p. 69.)

Even if racially predetermined oppression is no longer associated with the concept of race, social constructs are still used to categorize and differentiate people based on physical characteristics such as skin color, hair texture, and facial features, and socioeconomic factors such as social status, income level, class, and overall belonging to society (Garcia, 2017, p. 13). Race becomes a tool throughout the interaction that also helps to compel violence throughout institutions, systems, and structures. However, "[a]fter a society becomes racialized, a set of social relations and practices based on racial distinctions develops at all societal levels" (Bonilla-Silva, 1997, p. 474); racism is not solely driven by the idea of race as a characterization of the normalized Self, but also by embedded power structures and relations between the Self and the Other.

Of course, the concept of race, the notion of a superior race, and the imbalance of power produced by colonialism continue to be core aspects of racism. Even when there is no open dialogue about race, racist attitudes and discrimination based on racial prejudice still exist. Thus, racism reinforces the notion that one group (based on racial, ethnical, or cultural and societal aspects) is superior to all others, limiting others' opportunities by either assimilating or annihilating them (Bhabha, 2004, p. 49). Therefore, racism can manifest itself in a variety of ways and can even persist in the absence of overt attitudes or beliefs. Overcoming racism means not overcoming concepts of race, but the symbolic implications in the relations of the Self and the Other.

As showcased, racism is primarily a relationship between the Self and the Other, the normalized and foreign. And whether people accurately describe race or even believe that race matters in social contexts, if both continue to persuade the normalization of the "Other" based on myths and stereotypes, and violence, then the interlocked relational violence becomes embedded and unavoidable like the concept of race. Furthermore, whether the question is genuinely about race does not change the fact that it is possible to talk about racism. As a result, confronting and destroying the cultural norms and attitudes that support these constructs is also necessary to eliminate the symbolic limits underpinning them, because the meaning people have change with shifts in narratives.

5. Conclusion

Racism is constantly subjected to shifting norms, influenced by narratives, beliefs, and symbolic boundaries (Marriott, 2018, pp. 283–286). Consequently, individuals may internalize these norms, reinforcing the existing normalization system. However, the subject that racism affects shows a desire to establish their position

overcoming normalization; for instance, within colonial contexts, the subject (the Self or the Other) wants to become the dominant in racial relations (Fanon, 2021, p. 92). These power dynamics in racial relations are intrinsically violent since it is unpredictable whether the Self or the Other will be willing to adapt. Problematizing the willingness to adapt and not cave to the presumed natural reaction, it is viable to emphasize the violence that results from the power dynamics between the Self and the Other. While the Self is seeking to maintain its power and normalize its superiority over the Other, the Other is simultaneously trying to undermine the *status quo* and break through this bond that the Self imposes.

According to Fanon, the Self might resist the Other's aspirations to emerge and claim their own identity, leading to violence against the Other. On the other hand, the Other may resist the attempt of the Self to hold onto power, which could result in violence toward the Self and the Other. The cycle of violence reinforces the asymmetry between the two groups and becomes a part of the power dynamic. Thus, it is crucial to comprehend power dynamics and how they contribute to prejudice and violence to overcome these relationships affecting bodies, language, and everyday practices. Hence racial superiority is so deeply ingrained in society that it becomes the default or "normal" way of existence, creating an inescapable tension between the Self and the Other. Accordingly, designating the Other as something implies becoming the Other: "the more we claim to discriminate between cultures and customs [..], the more completely do we identify ourselves with those we would condemn" (Levi-Strauss, 1952, p. 12).

Therefore, even in racism as a systemic ideology is embedded in colonial biopolitics, power structures, and dominant relationships between the Self and the Other, the underlying bias of how the relations will be perceived and performed depend on prior symbolic understandings (Knoblauch, 2020, p. 306). However, when acknowledging that the Self cannot exist without the Other and that racializing and othering are always in place, a more meaningful dialogue about racism may result.

To overcome racism and the structural consequences, every individual must actively abolish these structures as part of the system. Fanon, in his work *Black Skin, White Masks* (2008), concludes that "[b]oth have to move away from the inhuman voices of their respective ancestors so that genuine communication can be born" (p. 206). Observing how relationships are formed can help understand conceptual history or genealogy or how concepts come to be embedded in everyday life. It does not imply eradicating one's past, guilt, or fears. If it is feasible to articulate the mission in this way, it is to comprehend the history and learn from it – not via acts of violence, but through dialogue (Sayyid, 2017, p. 24). Because even while there will always be the

interconnected relations of the Self and the Other, the nature of those relations can be transformed.

Therefore, while for the colonial system, the meaning of race was crucial to the sustainability of racism, in the modern era, race seems to be a secondary issue that becomes visible when systemic injustice, inequality, or discrimination has been pointed out. Nevertheless, the understanding of how colonialism left behind a long-lasting legacy of racism and inequality can be made more accessible with the help of Fanon's observations. The persistent struggles of people of color in postcolonial states reflect colonialism's lasting effects, including economic and political dominance. Fanon's works can also help to understand the psychological trauma of collective Other; this allows us to see how people of color internalize negative stereotypes and perpetuate harmful cultural beliefs about themselves and their communities. Fanon's perspective also emphasizes the significance of analyzing and challenging the ways colonialism continues to influence current power dynamics and inequalities structures and might be beneficial in addressing systemic and structural racism and violent racial, ethnic, and social discrimination.

To conclude, Fanon's postcolonial study of racism and colonialism offers a critical viewpoint on how racism, relationships, and social and cultural beliefs are intertwined and emphasizes colonialism's continued effects on people of color. His work illuminates how the Self and the Other are intertwined in symbolic understandings of identity and why racism is an act of discrimination and symbolic dehumanization that helps the dominant and superior group pursue their aims. These racial inequalities balance the norms established by societies and marginalized communities' lived experiences, illuminating a stark contrast between the ideals of equality and the harsh reality of systemic discrimination and conflict of symbolic boundaries. Therefore, by comprehending Fanon's ideas, a better grasp of the causes and lasting effects of racism might be gained to make the world more just and equitable.

BIBLIOGRAPHICAL REFERENCES

Ahmed, S. (2012). *On Being Included. Racism and Diversity in Institutional Life*. Duke University Press.

Atenasio, D. (2019). Blameless Participation in Structural Injustice. *Social Theory and Practice*, *45*(2), 149–177. **https://www.jstor.org/stable/45219127**

Bhabha, H. K. (2004). *The Location of Culture*. Routledge Classics.

Bonilla-Silva, E. (1997). Rethinking Racism: Toward a Structural Interpretation. *American Sociological Review*, *62*(3), 465–480. **https://doi.org/10.2307/2657316**

Butler, J. (2020). *The Force of Nonviolence*. Verso.

Christian, M. (2019). A Global Critical Race and Racism Framework: Racial Entanglements and Deep and Malleable Whiteness. *Sociology of Race and Ethnicity, 5*(2), 169–185. https://doi.org/10.1177/2332649218783220

Essed, P. (1991). *Understanding Everyday Racism: An Interdisciplinary Theory*. Sage Publications.

Elias, A. (2023). Racim as Neglect and Denial. *Ethnic and Racial Studies*, 1–23. https://doi.org/10.1080/01419870.2023.2181668

Fanon, F. (2008). *Black Skin, White Masks*. (R. Philcox, Trans.). Grove Press.

Fanon, F. (2021). *The Wretched of the Earth*. (R. Philcox, Trans.). Grove Press.

Foucault, M. (1995). *Discipline and Punish. The Birth of the Prison*. Vintage Books.

Foucault, M. (2008). *The Birth of Biopolitics: Lectures at the Collège de France, 1978-1979*. M. Senellart, F. Ewald & A. Fontana (Ed.). Palgrave Macmillan (Translation G. Burchell). https://doi.org/10.1057/9780230594180

Garcia, J. A. (2017). The Race Project: Researching Race in the Social Sciences Researchers, Measures, and Scope of Studies. *Journal of Race, Ethnicity, and Politics*, *2*(2), 300–346. https://doi.org/10.1017/rep.2017.15

Glasgow, J. (2009). Racism as Disrespect. *Ethics*, *120*(1), 64–93. https://doi.org/10.1086/648588

Glissant, É. (1997). *Poetics of Relation*. (Translated by B. Wing) University of Michigan Press. https://doi.org/10.3998/mpub.10257

Gilroy, P. (1999). *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*. Verso.

Golash-Boza, T. (2016). A Critical and Comprehensive Sociological Theory of Race and Racism. *Sociology of Race and Ethnicity*, *2*(2), 129–141. https://doi.org/10.1177/2332649216632242

Grosfoguel, R. (2016). What is Racism? *Journal of World-Systems Research, 22*(1), 9–15. https://doi.org/10.5195/jwsr.2016.609

Knoblauch, S. H. (2020) Fanon's Vision of Embodied Racism for Psychoanalytic Theory and Practice. *Psychoanalytic Dialogues, 30*(3), 299–316. https://doi.org/10.1080/10481885.2020.1744966

Levi-Strauss, C. (1952). *Race and History*. UNESCO.

Marriott, D. (2018). *Whither Fanon? Studies in the Blackness of Being*. Stanford University Press.

Mbembe, A. (2019). *Necropolitics*. Duke University Press.

Mbembe, A. (2001). *On the Postcolony*. University of California Press.

Nayar, P. K. (2020). Fanon and Biopolitics. In D. J. Byrd & S. Javad. (Eds.), *Frantz Fanon and Emancipatory Social Theory. A View from the Wretched* (pp. 217–230). Brill.

Nielsen, C. R. (2011). Resistance through Re-narration: Fanon on Deconstructing Racialized Subjectivities. *African Identities, 9*(4), 363–385. https://doi.org/10.1080/14725843.2011.614410

Oliver, K. (2003). Alienation and Its Double; or, The Secretion of Race. In R. Bernasconi & S. Cook (Eds.), *Race and Racism in Continental Philosophy* (pp. 176–195). Indiana University Press.

Osanami Törngren, S. & Suyemoto, K. L. (2022). What does it mean to "go beyond race"? *Comparative Migration Studies, 10*(9). https://doi.org/10.1186/s40878-022-00280-6

Sayyid, S. (2017). Post-Racial Paradoxes: Rethinking European Racism and Anti-Racism. *Patterns of Prejudice, 51*(1), 9–25. http://dx.doi.org/10.1080/0031322X.2016.1270827

Seikkula, M. (2019). Adapting to Post-Racialism? Definitions of Racism in Non-Governmental Organization Advocacy that Mainstreams Anti-Racism. *European Journal of Cultural Studies*, *22*(1), 95–109. https://doi.org/10.1177/1367549417718209

Stephens, M. (2018). Skin, stain and lamella: Fanon, Lacan, and inter-racializing the gaze. *Psychoanalysis, Culture & Society, 23*, 310–329. https://doi.org/10.1057/s41282-018-0104-1

Sundstrom, R. & Kim, D. (2014). Xenophobia and Racism. *Critical Philosophy of Race*, *2*(1), 20–45. https://doi.org/10.5325/critphilrace.2.1.0020

Kitija Mirončuka is currently a research assistant at the Institute of Philosophy and Sociology, University of Latvia in Latvia. In 2020, she earned her M.A. from the University of Latvia by presenting her thesis on the ethical aspects of structural violence using Johan Galtung's framework. In addition to her academic pursuits, she is also interested in critical research on terrorism and the racism studies. Specifically, she is working on her Ph.D. thesis, which addresses the philosophical analysis of the structural aspects of racism from a postcolonial point of view. The aim is to create a new conceptual framework for understanding racism as a relationship between the Self and Other and establish ethics of responsibility associated with this dynamic.

CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26246

LIMES
OTHER PERSPECTIVES

ISSN : 2660–6259
Sent : 06/03/2023
Accepted : 20/06/2023

Migration aspirations: fallible impact of structural factors and incongruence of aspirations claimed by Ukrainian students at the Czech Republic

LUDĚK JIRKA
University of Hradec Králové / Czech Republic
✉ ludek.jirka@uhk.cz

ABSTRACT. Traditional approaches in migration studies are push and pull factors, neoclassical theory of migration and historical-structural approaches, however these approaches are not human-centered because self-identification, self-realization, aspirations or desires of migrants is not adopted. This article, based on qualitative research in the Czech Republic and Ukraine from 2014 until 2022, is aimed at young Ukrainian participants who throughout eight years migrated in their 15-16-years-old as students at High school in Uničov, Czech Republic, while their parents stayed in Ukraine. This article shows that aspirations, instead of objective

KEYWORDS:
young people; West Ukraine; migration; aspirations; classical migration approaches

To cite this article
Jirka, L. (2023). Migration aspirations: fallible impact of structural factors and incongruence of aspirations claimed by Ukrainian students at the Czech Republic. *HYBRIDA*, (6), 217–238. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26246

structural factors, are more decisive for participants and it indicates that migration aspirations are strongly ambiguous and heavily affected by strong inclination to subjective goals which asses the incongruence between participants and their parents in this research.

RÉSUMÉ. *Aspirations migratoires : impact faillible des facteurs structurels et incongruité des aspirations déclarées par les étudiants ukrainiens en République tchèque.* Les approches traditionnelles dans les études sur la migration sont les facteurs d'incitation et d'attraction, la théorie néoclassique de la migration et les approches historiques et structurelles, mais ces approches ne sont pas centrées sur l'humain car l'auto-identification, la réalisation de soi, les aspirations ou les désirs des migrants ne sont pas adoptés. Cet article, basé sur une recherche qualitative en République tchèque et en Ukraine de 2014 à 2022, s'adresse aux jeunes participants ukrainiens qui, pendant huit ans, ont migré à l'âge de 15-16 ans en tant qu'étudiants au lycée à Uničov, en République tchèque, tout en leurs parents sont restés en Ukraine. Cet article montre que les aspirations, au lieu de facteurs structurels objectifs, sont plus décisives pour les participants et il indique que les aspirations sont fortement affectées par une forte propension aux convictions personnelles et aux objectifs individualistes qui évalue l'incongruité entre les participants à cette recherche.

MOTS-CLÉS :
jeunes ; l'ouest de l'Ukraine ; migration ; aspirations ; approches migratoires classiques

RESUMEN. *Aspiraciones migratorias: impacto falible de los factores estructurales e incongruencia de las aspiraciones reivindicadas por los estudiantes ucranianos en la República Checa.* Los enfoques tradicionales en los estudios de migración son los factores de empuje y atracción, la teoría neoclásica de la migración y los enfoques histórico-estructurales, sin embargo, estos enfoques no están centrados en el ser humano porque no se adopta la autoidentificación, la autorrealización, las aspiraciones o los deseos de los migrantes. Este artículo, basado en una investigación cualitativa en la República Checa y Ucrania desde 2014 hasta 2022, está dirigido a jóvenes participantes ucranianos que a lo largo de ocho años emigraron en sus 15-16 años como estudiantes de secundaria en Uničov, República Checa, mientras sus padres se quedaron en Ucrania. Este artículo muestra que las aspiraciones, en lugar de los factores estructurales objetivos, son más determinantes para los participantes e indica que las aspiraciones se ven fuertemente afectadas por una fuerte inclinación a las persuasiones personales y metas individualistas, lo que evalúa la incongruencia entre los participantes de esta investigación.

PALABRAS CLAVE:
jóvenes; Ucrania occidental; migración; aspiraciones; enfoques clásicos de migración

1. Introduction[1]

Migration studies traditionally provide approaches which elaborate on structural inequalities between states. These disproportions should be the causes or determinants of migration and impetuses are usually political, economical or materialized factors, but also supply of work or degree of poverty. This should create distinctions between migrants and non-migrants, thus between those who are seen as more successful and those who are not capable to realize migration and stay in country of origin in their miserable living standards. However, this understanding stems from analysis of structural differences between states instead of analysis of human-centered perspective. Therefore critical migration studies claim that structural factors could not be analyzed as triggers of migration and emphasized should be intrinsic human-centered aspiration, desire or ability. This underlines studying of inner perspective of migrants which enables us to scrutinize differences between migrants according to their self-identification and subjectivity.

Migration aspirations of young Ukrainians from Western Ukraine (specifically from Rivne and Zhytomyr *Oblasts*)[2] are analyzed in this article. They are the first migrants in the Czech Republic from their family because their parents stay in Ukraine. They are suitable participants for researching migration aspirations as they migrated to Uničov, small town in the Czech Republic, in their 15-16-years-old to be enrolled at local High School. It was the Czech school which provided that opportunity to them. Its representatives decided to search for new students in Western Ukraine because their High School experienced insufficient number of enrolled Czech students. This was caused by demographic decline of Czech population and young Ukrainians should complete depleting classes.

This was a once lifetime opportunity and some young participants voluntarily decided to migrate while others were "forced" to migrate (not in term of refugees) because the decision about movement was made by their parents. After resettlement, voluntarily migrated participants decide to stay in the Czech Republic, primarily owing to positive evaluation of economic and political patterns of the Czech environment, but for "forced" participants were not the same factors reasons for stay and during or

---

[1] I sincerely thank to anonymous reviewers for their comments and advices which help to improve this article.

[2] This is Ukrainian term for region. I will rather use this term instead of word "region" because "region" could be confusing in its meaning.

after their studies they move back to country of origin. Objective factors should not be seen as the decisive determinants for migration because aspiration, self-realization and identification seem to be more reasonable for making differences between participants, but also between them and their parents. This is crucial for this article because aspirations and identifications create dispositions for inter-generational and inter-group differences. That arrangement is important for studying aspirations in the field of migration studies because it shows us that aspirations alleviate social reproductive context.

Research was conducted during years 2014-2022 and the period was accompanied with tremendous changes in Ukraine which also reach geopolitical level. First, the inclination of Ukrainians towards Western economic and political structures has been increased since 2013. Second, political and social separation from Russian influences (or Commonwealth of Independent States specifically) resulted in war in Eastern Ukraine (2014 – onwards). Afterwards, it escalated into Russian Invasion of Ukraine (2022), but the research was completed until that exacerbation. However, during the period of conducted interviews (2014-2022) was significant, especially in the Western Ukraine, progressive societal declination from orientation on Russia, also because many Ukrainians understand that Russia is the aggressor launching battles in Donetsk and Luhansk *Oblasts* since 2014.

Following parts are methodology, theoretical implications and findings. Theoretical section reveals differences between terms aspiration, desire, volition, capability and ability and shows the importance of inner human perspective for migration studies. Findings concern with division between voluntary and "forced" participants' aspirations and introduce the migration outcomes for young participants.

2. Ukrainian migration and Student migration to the Czech Republic

Ukrainian migration to the Czech Republic started shortly after the dissolution of Soviet Union and fall of communism in Soviet satellites. In 1994, there were only 14 230 Ukrainian citizens in the Czech Republic, but in 1999 the number increased to 65 883 (CSO, 2023). Ukrainian migration to the Czech Republic is generally understand as "labor migration" or "economic migration" (Drbohlav a kol., 2008), but these terms accentuate only working perspectives. The political system, specifically the non-development of migration policy until 1999 (Barša & Baršová, 2005), allowed circular migration, but in 1999 were introduced visas for entering the Czech Republic. However, the number of Ukrainians did not diminish. In 2004, the Czech

Republic became member state of European Union and new restrictions and controls for newcomers were established. The entrance of the country to the European Union only increased its attractiveness for migrants, further exacerbated by the entrance of the Czech Republic into Schengen zone (2007). After 2008, the Czech policy aimed at attracting qualified or lower-qualified "needed" workers (to certain sectors) and introduced programs, such as "Regime Ukraine", to allure these migrants. Ukrainian migrants started to settle permanently in the Czech Republic. In 2021 lived there 196 637 migrants with Ukrainian citizenship and created the biggest ethnic group (CSO, 2023). Since 2008 also increased migration for reunification of families and student migration.

Student migration means moving to another country for a purpose of education. Migration of Ukrainian students to the Czech Republic is heavily understudied by Czech scholars and only a few studies research this topic. They primarily analyze Ukrainians studying Czech universities (Kopecká & Leontiyeva, 2018; Jirka & Leontiyeva, 2022). Regarding to Czech Statistical Office, in 2003 were at Czech universities only 454 Ukrainian students, but in 2020 it was 4 083 (CSO, 2023).[3] Their number increased, however Ukrainians are only third most numerous students in the Czech Republic (after Slovaks, Russians, Kazakhs and Belarusians; CSO, 2023) and from statistics is not able to follow the number of Ukrainian students at High Schools because Czech Statistical Office follows only migrants with long-term visas for the purpose of studying and this category encompasses university students as well as students at High Schools.

Poland seems to be the most attractive country for Ukrainian students because in this Central European country created Ukrainians 42% of all international students in 2014 (Brzozowski & Pedziwiatr, 2015; Gasińska, 2016). Some authors even estimated higher percentage of Ukrainian students Poland in 2016 (53,5%; Hrynkevych, 2016). Among the reasons of student migration is linguistic and cultural proximity, geographical closeness, possibilities of studying without tuition fees, tradition of Ukrainian migration or lower costs for living (Brzozowski & Pedziwiatr, 2015).

Studying Ukrainian students at Czech High Schools is salient because they are part of strong Ukrainian student migration to the European Union and – together with their fellows from Ukraine – created the largest ethnic minority in the Czech Republic. Most Ukrainian students at Czech universities appreciate language proximity,

[3] However, many Ukrainian students in the Czech Republic could have another type of residence permit, such as permanent residency or Czech citizenship (Leontiyeva & Kopecká 2018).

lower costs of living, higher quality of education (than in Ukraine) and possibility to find suitable jobs after graduation (Leontiyeva & Kopecká, 2018) and all of this could be stated also for those studying Czech High Schools. Thus they try to find economic logic in their education abroad and quality of educational system (Kondakci, 2011), but also possibility to remain in European Union job market (Lendák-Kabók, Popov & Lendák 2020).

Studies of international student migration are mostly aimed at tertiary education and, as Christof Van Mol (2014) stated, the trajectory of student migration is in macro-, meso- and micro-level factors similar to other forms of international migration. Micro-level could clarify the exact aspirations experienced by international students, including those at High Schools, and individual preferences and other dependent factors should be put into account (Van Mol, 2014). This is an important statement, but it should be scrutinized under aspiration framework (De Haas, 2021).

3. Theoretical implications: Missing social dimension and self- consciousness in migration theories

Symptomatic for traditional approaches in migration studies, primarily push and pull factors, historical-structural theories and neoclassical theory, is portraying migration from the top (De Haas, 2021). These approaches studied migrants as passive actors, they are seen as pushed and pulled by determinative forces, performing their roles instrumentally, rationalistically and agreeably towards benefits in certain countries, and they should act for the utilization of their migration route (Carling & Collins, 2018). In addition, migrants are supposed to maximize profit pragmatically (Collins 2018) because of economic rationalization of migration (Carling & Collins, 2018). However, these classical migration approaches might fail in recognition of inner migrants' perspectives because migrants could not be reduced to objects determined by outer forces or to human beings willing to maximize profit. Missing is self-consciousness, self-identification and self-decision (De Haas, 2021).

These approaches are linked to social patterns and contextual economic, political and materialized factors (Fresnoza-Flot & Nagasaka, 2015). According to young Ukrainians, they are usually studied as determined by poor economic development of Ukraine because living standards after 1991 fell dramatically, unemployment and corruption increased and young people experienced shortage of jobs and housing which resulted in – simultaneously with the freedom and possibility of traveling after the dissolution of Soviet Union – their outmigration to more prosperous countries

(Drbohlav a kol., 2008). Economic, political or materialized implications are studied as decisive for decision-making processes of young Ukrainians, but this is more about top-down macro-level determinative outer forces anchored in structural inequalities.

For further elaboration could be given an example. The Czech Republic experienced before 24th of February 2022 strong immigration from Zakarpattia *Oblast* (Zakarpatska *Oblast*, also known as Transcarpathian Ukraine, Ruthenia or Subcarpathian Ruthenia) and researchers studying reasons of emigration from this *Oblast* usually observe poverty[4] (Drbohlav et al., 2015) or historical ties to the Czech Republic[5] as the decisive factors of migration (Uherek, Valášková, Bělohradská & Mušinka, 2008). The first reason is based on presumption that increase of living standards is impulse for lower emigration and vice versa. However, this rationale overlooks one essential aspect: According to data of Czech Statistical Office (2023), the immigration of Ukrainians to the Czech Republic slowly increased during economic development of Ukraine (2000-2008). More Ukrainians from Zakarpattia *Oblast* migrated to the Czech Republic during the period of economic development of their country because they had more resources which enabled movement (Benson & O'Reilly, 2009). Therefore, strict correlation between increasing poverty and increasing migration could not be put into consideration. Similarly, in 2018 the number of Ukrainians who wanted to migrate to European Union reached 19%, in 2019 it was 35% and in 2021 it created 45% and during strong economic development of Ukraine grew number of possible migrants (Ivashchenko, 2021). The presumption that increasing level of poverty pushed more Ukrainians to migration might fail because it is macro-level theoretical implication paying attention to structural inequalities between countries and without studying the inner human perspectives.

Top-down approaches deal with migrants as servants for optimization and allocation of human sources in regions (Faist & Kivisto, 2010) because these theories mostly emphasize economic well-being of certain territory and migrants should satisfy its demands. Primarily neoclassical theory of migration refers to restoring labor force where is needed (developed regions) because the positivistic idea of this theory is fill the labor market with sufficient number of suitable workers. This positivistic and modernistic framework of macro-level theories is also obvious in the understanding that migrants might contribute to development of poorer countries (Faist, Fauser &

---

[4] This rural region is one of the poorest in Ukraine.

[5] Zakarpattia Oblast was during interwar period (1918-1938) part of Czechoslovakia.

Kivisto, 2011). Further, historical-structural approaches about migration also provide explanations based on economic and structural inequalities between countries with usual conclusion about straightening the gaps. This is also positivistic as well as modernistic understanding.

Theories also stated that all inhabitants in certain areas are equally affected by the same conditions[6] (Faist & Kivisto, 2010). This point regarded population in specific area as group with common collective consciousness rather than as society consisted of individuals and their selective decisions. However, proclivity to migrate is subjective and individuals recognized the possibility of migration differently even when the external stimuli are common.

Additionally, poverty level and other similar macro-level factors are not necessary reasons of migration (Van Hear, Bakewell & Long, 2017) but also reasons of stay (Carling, 2014). Inhabitants are not affected only by wish to leave, but decision to be sedentary is also an option (Carling, 2014). For example, affluent German society has relatively high level of emigration, while poorer Zimbabwean society, with undoubtedly harsh economic conditions in the country, has low level of emigration. Thus it means that macro-level factors in specific countries could prevent from migration and affluent society can tend to be more migratory (Carling & Schewel, 2018; De Haas & Rodríguez, 2011) and this goes behind the rationale of push and pull factors and neoclassical theory about migration from poor to rich areas. Supply of working positions in certain regions or countries and higher salaries are not necessary the reasons for migration because inhabitants could decide to stay in their own locality despite impoverishment of their place. Their decisions mostly depend on their own evaluation of expectations and circumstances.

However, critical migration studies exemplified migration as bottom-up and human-centered social process because determinants or causes of migration are usually impersonal mechanisms and only predictions about migrants' behavior, but migrants are human beings with their own self-consciousness and agency (Gasper & Thanh-Dam, 2010; Rodan & Huijsmans, 2021). Macro-level migration theories are not often sufficient as they preferably aim on positivistic and modernistic pathway instead on real acting (Carling & Collins, 2018). To sum up, explaining migration rather as bottom-up social process is more appropriate.

---

[6] In addition, these approaches also forget to elaborate on borders, immigration/emigration policies and institutional constraints and this make the migration free of migration control and restrictions (Faist & Kivisto 2010).

4. Aspirations, desire, volition and drivers of migration

Determinants or causes should be rather replaced by drivers of migration. This term express mixing the forces with certain functions leading to activate migration while these forces are clustered and not standing apart in explaining mechanism of migration to concrete direction (Carling & Talleraas, 2016; Collins, 2018; Rodan & Huijsmans, 2021; Van Hear, Bakewell & Long, 2017). More specifically, drivers are outer influences, political measures, knowledge, materialistic aspects (Carling & Collins, 2018) or socioeconomic formation (Van Hear, Bakewell & Long, 2017; Collins, 2018) and combination of drivers facilitates desire of migrants (Collins, 2018). This could sound similarly to above mentioned theories, but necessary is to emphasize that some drivers have a more potency than others – drivers proximate to social assemblage and mediating drivers are accompanied with interactionism and social explanation and they might be more able to create or deploy individual human agency and decision (Carling & Collins, 2018; Van Hear, Bakewell & Long, 2017).

Desire to migrate is thus more shaped by social forces based on social relations (Rodan & Huijsmans, 2021) which generate affections by a consciousness and sub-consciousness influences (Collins, 2018). To be exhaustive in explanation of desires, Carling and Collins (2018) also stated that drivers are a matter of socially based emotions. Migration is thus initiated as socially influenced by relation to migration and capacity to act (Carling & Collins, 2018).

Terms capability (freedom) and aspiration might sound empirically intertwined but analytically are different (De Haas, 2021). Term aspiration could be defined as relation to migration opportunities (but also to staying; Carling & Collins, 2018) when factors from social sphere are active aspirational outsets with certain impact on opening the ambitions to migrate. Aspiration has intentional potency[7] (Cairns & Smith, 2011; Caring, 2014; De Haas, 2011) and migrants, in inceptional pre-migration phase, identify themselves with the objectives of the future or possible achievements and they work towards achieving their goals, such as education, living standards, better political environment or cultural traits, but also towards mobilizing effort to reach certain object within the social context and relations.[8] These goals may

[7] According to Van Mol et al. (2018), term aspiration could not be equalized with term intention because intentions refer to more concrete plans, availability of resources and legal possibilities, but term aspiration do not necessarily ends by migratory intentions.

[8] As Carling and Talleraas (2016) stated, 'life aspirations' and 'migration aspirations' play distinct roles.

be effects of personal development and are concentrated on upward social mobility, effort to fulfill own potential (Scheilbehofer, 2017) or achieving positive self-realization. According to Beck (1986), personal development and activities aiming at building human potential is the matter of planning life pursuits (and these plans are flexible and adaptive), but they are also aiming at producing working and living situations. Migrants thus might use strategic planning (Collins, 2018) or arrange actions with the wish of achievement (Carling & Schewel, 2018) and information, perceptions and values are then used for the purpose of consideration (De Haas, 2011; Van Mol et al., 2018). However, aspiration could be evaluated ambiguously because objectives could be ambiguous. Goals of migration could differ significantly as well as the individual pathway how to achieve them.

Migration aspirations are not also stable over time but are dynamic and changeable (Scheilbehofer, 2017) and migrants should rely on their ability to migrate. The ability more denotes with the turning of aspiration into action, however necessary is to highlight that everyone with migration aspiration is not able to transform his/her aspiration to ability to migrate (Carling, 2014; Carling & Schewel, 2018) and not everyone with capability of moving has the ability to action (Carling & Schewel, 2018).[9]

Terms aspiration and desire are of different meaning, at least as defined by Francis L. Collins (2018) and Hein De Haas (2021). Term desire might be more connected with decision based on emotions and affections from social surrounding (Collins, 2018) while term aspiration can be more premeditated at future objectives, social mobility and personal development (De Haas, 2021). According to this research, both terms are suitable but aspirations more resonate with personal intentions and its ambiguity regarding future objectives provides us studying the differences between human beings on identification level.

However, it all does not mean that socialization processes do not encompass the individual traits. These processes are needed to be counted as attributes influencing people and social arrangement, but they could be desirably deployed or shifted upon choices because fully socialized person is able to self-realize himself/herself as complex human being with the possibility of choice in the social sphere around.

---

[9] The position of migration management or governance is usually important, but only when policy is seen as having certain impact on aspirations and capabilities of different persons (De Haas & Rodríguez 2011).

5. Methodology

Qualitative research was realized from 2014 to 2022 in Western Ukraine (specifically in Rivne and Zhytomyr *Oblasts*) and in the Czech Republic. The long-term research was held for two main reasons. First, this research was not supported by research grant or scholarship and it was originally part of dissertation thesis. Second reason is more important: participants enrolled at High School in Uničov gradually year by a year and decisive was the saturation of research sample.

Research primarily relies on semi-structured interviews. This method provides stable questions for interviews, but possible is also to ask on additional questions emerging from the specific contexts of meetings (Fontana & Frey, 1998). The same list of question was used throughout all interviews, however with some minor changes. For example, four questions regarding origin (whether participants have Czech or Polish origin which could enable them smooth immigration to the European Union) were summed up into one question. Main purpose of interviews was to reveal self-identification processes and aspirations of participants, recognizing their identification with Czech and Ukrainians environment, unveiling affiliation to parents and socioeconomic status of parents and disclosing possibilities of overcoming Czech migration policy. However, the most salient part of interviews was to recognize aspirations, intentions and identifications of participants. This is the subjectivity which could be discovered by interviews because self-identification and self-realization might be expressed in narratives. Emphasis on narratives also means giving excessive trust to participants' voices and necessary is to be aware of limitations of spoken words. For instance, participants refer about the past with knowledge of what happened since then. Author of this research is fluent in Ukrainian language and possible misunderstandings in interviews were thus reduced.

Conducted were nineteen interviews with students (Table1), three interviews with teachers from High School and one interview with mayor of Uničov. Five interviews were conducted in Western Ukraine (Dubno and Kvasyliv) during summer holidays and in the Czech Republic were interviews realized in towns Uničov, Brno and Olomouc. Only one recording was made with each participant and interviews were not taken upon their return, but during their studies. With many participants then stayed author in contact by social media and participants were asked online for necessary clarification of their answers or their following life-course. Thus some participants were asked online on their situation after their return. Almost all participants know each other and information about the subsequent life-course of specific participants – especially of those who stopped communication with author – were also gathered from their counterparts.

All interviews were transcribed and saved in author's personal archive. Important for research was also field-diary into which were written unrecorded notices about participants. Besides that, author spend one month in Uničov to acknowledge the local social (for instance, where is possible to spend free time) and economic (for instance, whether are working opportunities) environment. This information served for deeper understanding of participants' aspirations and their own social position in migratory situation.

Table 1

Participant	Resources	Kind of migration	Where the interview was conducted	Status at the moment of interview	Date of interview
Lera	**2**	**V**	Ukraine	Student–After moving to the Czech Republic, interview held during summer holidays	01/08/2014
Julja	**2**	**V**	Ukraine	Student–After moving to the Czech Republic, interviews held during summer holidays	01/08/2014
Valeria	**2**	**V**	Ukraine	Before moving to the Czech Republic	09/07/2014
Albina	**2**	**V**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	23/02/2015
Elena	**2**	**F**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	23/02/2015
Nikolaj	**1**	**F**	Ukraine	Student–After moving to the Czech Republic, interview held during summer holidays	26/07/2014
Alexander	**2**	**V**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	18/08/2017
Viktoria	**1**	**F**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	18/08/2017
Anna	**1**	**F**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	18/08/2017
Ivan	**1**	**F**	Czech Republic	Student at university–After moving to the Czech Republic	20/04/2018
Jana	**1**	**V**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	27/09/2018
Lara	**2**	**V**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	27/03/2019
Evdokia	**2**	**V**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	27/03/2019
Vasyl	**1**	**V**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	01/07/2021

Denis	**1**	**F**	Ukraine	Worker at company–After moving to the Czech Republic, former student, interview held during summer holidays	03/08/2021
Olena	**1**	**V**	Ukraine	Student–After moving to the Czech Republic, interview held during summer holidays	04/08/2021
Vladyslav	**2**	**F**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	06/11/2021
Jaroslava	**2**	**V**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	17/11/2021
Emma	**2**	**V**	Czech Republic	Student–After moving to the Czech Republic	17/11/2021

LEGEND

Resources:
1 – wealthy, affluent, with and more resources
2 – middle class or below

Kind of migration:
F – Forced instrumental migration
V – Voluntary-intrinsic instrumental migration

6. Ambiguous aspirations of Ukrainian participants

Trigger of student migration was the effort of representatives from High school in Uničov to find new students in Czech diasporic associations in Western Ukraine (from 2011 onwards), mainly due to insufficient number of enrolled Czech students. Participants were aware that this was the migration opportunity:

I liked it here, I wanted to be here and it was such an opportunity (to study in the Czech Republic). I liked it here and I needed to try it. I would regret if not. I have friends here (Ukrainian students in Uničov) and we went together (from Dubno to Uničov). If I would be alone, I am not sure about migration.[10]

Participants' decisions to migrate were based upon the socially driven opportunity which, once recognized, became impetus for excitements and ambitions to migrate (Collins, 2018). However, individual perception of opportunity was ambiguous. Some participants were "forced" by parents to migrate who wanted to improve their descendants' living prospects. These parents usually connect descendants' movement with presumed social mobility and this could be unproductive on account of different participants' objectives. Additionally, the higher pressure could be translated into less attachment of descendants with parental target:

[10] Participant Lara, b. 2001, Uničov, Czech Republic, 27/03/2019.

> We often hang around and I liked it here (in Ukraine) and I do not want to be there (in the Czech Republic). Once I came at home and said: 'Mum, I do not want go there.' And she said: 'Why? We solved documents for six months and you do not want to go? No. You will go. You do not have a possibility to stay. What do you want to do here?' Ok, so. Parents wanted it more than me. I do not want so much, then I also refused, but it was too late.[11]

On contrary, participants who voluntarily and intrinsically migrated were under less parental pressure concerning their social mobility:

> We talked with parents about Poland. That I should try education in Poland. But I said to my mother that I could not take such a huge amount of money from them (for education). I would rather learn Czech language and I will do my best to learn it. I think this is normal. And my parents agreed and the rest was just on me (…) My philosophy is weird, many people do not like it, but I do my best, I know what is needed. (After I will graduate at High School), I need to do entrance exams (at university) and then stay at university. I know what to do now.[12]

Voluntary and intrinsic migration of this participant is associated with more individualized effort while "forced" migration might be seen as obligation or obedience:

> My mother arranged it (migration) thanks to her friends. She somehow arranged it and she sent me here. Honestly, she sent me here. I did not want to go to the Czech Republic, but my mother said: 'And what do you want to do here (in Ukraine)? You do not even know. Which university you will choose?' And I do not know. I graduated (from elementary school in Ukraine), so she sent me here and said: 'We will try it. We will see.' So I came here.[13]

Voluntary and intrinsic migration is related to less attainability to commands of parents:

> I decided that I will go to the Czech Republic. We talked about it with my father. My parents did not want me to study in the Czech Republic, but then I decided that I will arrive there on an entrance procedure. It was one month before the entrance procedure. (...) I always argued with my parents. Again, again and again I tried to persuade them. Why did they not want me to go? Here (in the Czech Republic) it is fine to study and it is quite bad to study in Ukraine recently. (...) I had the possibility (go to the Czech Republic) and I wanted to use it.[14]

---

[11] Participant Nikolaj, b. 1997, Kvasyliv, Ukraine, 26.07/2014.

[12] Participant Albina, b. 1996, Uničov, Czech Republic, 23/02/2015.

[13] Participant Ivan, b. 1995, Olomouc, Czech Republic, 20/04/2018.

[14] Participant Alexander, b. 2000, Uničov, Czech Republic, 18/08/2017.

Participants could be divided into two groups – first is consisted of twelve participants who might be linked to voluntary and intrinsic migration and second is consisted of seven participants who are tied to involuntary "forced" migration (De Haas, 2021). Participants from second group usually feel deprived of their own movement because they aspire to stay in country of origin owing to familiar environment, family and friends: "But it is better also there (in Ukraine) because there are my friends and everything and being here (in the Czech Republic) is psychologically hard for me"[15]. However, participants from first group expected positive results from their relocation and often anticipated migration success. Their familiar environment may be lost on behalf of opportunity.

Parents usually realized the harsh economic situation of Ukraine, but were not sure about the accuracy of migration of their children. Participants with voluntary and intrinsic decision to migrate had to often persuade their parents about the suitability of migration which caused tensions in the households. As participants remembered, parents were not aware of opportunities abroad and had different objectives developed distinctly during their life-course. Social world of parents was usually dominated by attachment to region, which endured from Soviet era, and their experiences meant certain limitations of their assessments while participants wanted to use their opportunity independently on parental persuasion. Participants' objectives – as they understood – could not be achieved locally. Parents who "forced" their children to migrate were also afraid of sending children abroad, but their objective was social mobility of descendants which was connected with persuasion that in Ukraine is no future. Those participants did not claim in narratives any tensions because they were compliant with parental authority and migration was based upon enforcing obedience.

Five participants from second group grow up in relatively wealthy and affluent families – their parents are mostly entrepreneurs and one is high-rank official – and this is important for social capital and status. These participants had advantageous dispositions for migration success, primarily thanks to financial resources of the family, however their intrinsic dimension to migrate was rather weak and they wanted to realize themselves in Ukraine. Although, some participants from second group told during interviews (on direct question: "Do you want to stay in the Czech Republic?") that they wanted to stay in the Czech Republic, at least temporarily, but they also expressed intentions to move back to country of origin due to personal ambitions,

[15] Participant Denys, b. 2002, Dubno, Ukraine, 14/02/2022.

marriage with their boyfriend, working opportunities, possibility to achieve success in their homeland or not giving up the familiar environment:

> I want to go back. Not now, not in one or two years, it will take longer when I will achieve the finances. This is basis for me. Then I will come back and work on family business, this restaurant and hotel.[16]

These participants were also unassertive in classes, they maintained close friendship with their Ukrainian friends and were not usually able to properly do their homeworks because they often had a weak knowledge of Czech language. This was confirmed by teacher:

> (In the classes) they lived in the centre of Czech speakers, they had the possibility to learn Czech language and came through it better than in some special language courses. They could speak in Czech language, be with Czechs and involved in discussions with them. But those who were less motivated were seemingly only in group of Ukrainians and spoke rather Ukrainian than Czech.[17]

This characteristic is not common for all participants from the second group because some did their homework properly and are fluent in Czech language, however important is less interest concerning their studies and possibilities to stay. Some reasons to return were pragmatic. Jaroslava stated: "I need to take care of my older father. He is not my biological father, but my mother married with him and now he is 70-years-old".[18]

Some participants from the second group finally decided to go back to Ukraine and realized themselves in their country of origin. Jaroslava mentioned her obligation to father, but in the other cases were the decisions to return more nuanced with ambitions: "I will work in Ukraine in IT. They need specialists for development of software or applications for Western countries and I will work there".[19] These participants expressed aspirations to return despite the objective economical and political differences between Ukraine and the Czech Republic.

However, for the first group was the situation significantly different. They had intrinsic aspirations to realize migration and as many participants from this group stat-

---

[16] Participant Denis, b. 2000, Dubno, Ukraine, 03/08/2021.

[17] Participant Marek, Uničov, Czech Republic, 22/05/2022.

[18] Participant Jaroslava, b. 2004, Uničov, Czech Republic, 17/11/2021.

[19] Participant Ivan, b. 1995, Olomouc, Czech Republic, 20/04/2018.

ed, their summer camps, excursions, student exchanges or tourist trips in the Czech Republic were also the triggers of migration: "I saw life in the Czech Republic thanks to summer camps. We were in towns and I just saw that people have a better life. I saw it, definitely. Because I was not abroad, just at these camps".[20] Another participant told: "We were on exchange (student exchange stay) and my brother liked it here. He was enthusiastic: 'Jana, we will go. It will be very nice'".[21]

Some participants from the first group are good students in their class, some not, however they are able to integrate smoothly into the Czech environment because of their voluntary motivations to being part of Czech social assemblage. They overcome constraints by their ambitions to be included and they emphasize that for them is better to stay in the Czech Republic owing to local economic development and living standards. The possibility of return back to Ukraine is neglected because this country is considered as backward and without any feasibility of personal and living development. Intentions to stay might be instrumental, but also intrinsic because perspective of living in their new country is evaluated in terms of excitement and enthusiasm. After finishing High School, these students are usually enrolled at Czech universities and they also evaluated Czech tertiary education in terms of enthusiasm.

The same objective structural factors are not seemingly decisive for participants' decisions. Participants with voluntary and intrinsic ambitions to migrate have a perspective of stay in the country of immigration due to structural factors while participants from the second group do not have desire to stay despite the same factors. Aspirations, self-consciousness and volitions are primarily for accomplishment of their life course in the Czech Republic. This makes some participants asserting their interest in studying and staying in the Czech Republic while in case of others are not migration aspirations adopted.

Essential are for the first group of participants possible achievements in country of immigration. They voluntarily identify with their possibilities and work towards reaching their objectives. This is connected with personal development, self-realization and social mobility in country of immigration. On contrary, participants from the second group seek possibilities in their country of origin and they are persuaded that personal development is at their home. They connect their aspirations and future planning with familiar environment.

---

[20] Participant Albina, b. 1996, Uničov, Czech Republic, 23/02/2015.

[21] Participant Jana, b. 2000, Uničov, Czech Republic, 27/09/2018.

Therefore, the ambiguity of aspirations, decisions, self-realizations and self-identifications might be translated into their personal welfare – whether in the country of origin or in the country of immigration – and it shows that "objective" structural factors are not the decisive moments for their choice. More important is inner perspective which generates the migration/return migration and thus differences between participants.

This article deals with interplay between aspirations, family ties and personal development and this is important for assessment of participants' pathways and parents involved. Parents of participants are not obviously able to transmit aspirations to their children. They might be willing to project migration aspirations on their descendants, but participants did not necessarily connect their aspirations with migration success. However, the family relations and their connection to (non)migration aspirations deserve further attention. The same stands for connection of family ties, social mobility and (non)migration aspirations because social mobility in migration could be hindered or enabled by different objectives of parents and their children.

To sum up, this research shows that in this specific case of Ukrainian student migration to the Czech Republic are not structural factors decisive for participants and aspirations are ambiguous. However, they are ambiguous to the extent that migration aspirations, based on self-identification, seem to be more individualistic and could create dispositions for inter-generational and inter-group differences. This deserves further awareness, though it shows that specific participants identify themselves with distinct objectives and these objectives are also different from parental ones. It could mean lowering importance of reproductive social context at the expense of personal ambitions and development because migration aspirations – related in the article to participants and their parents from Ukraine – create rather dividing line.

7. Conclusion and discussion

In traditional approaches in migration studies (push and pull factors, neoclassical theory, historical-structural approaches) are structural factors usually considered as triggers of migration. Although, symptomatic for this assessment is analytical emphasis on structural aspects as they stand and the presumed congruency between structure and migration is seen as reason for social context of migration. For an instance, poverty in country of emigration is seen as push factor, thus starting point of analysis is the poverty and economic crises which somehow should impact migrants' behavior. But the question is – could it catch inner perspective of migrants?

Coincidence between structural factors and migration formed understanding in migration studies, but this understanding does not match with human-centered perspective. It provides only presumption that migrants are passively determined by external forces and they should decide instrumentally, rationalistically and pragmatically about utilization of their migration route (which means maximizing of profit) because decisive is the economic logic of migration (Carling & Collins, 2018). However, this characteristic usually fails when it comes to understanding self-identification and inner perspective of migrants.

Thus necessary is to elaborate on aspiration, desire, capability, ability of migrants (or other similar terms could be developed as well) which incline to be more focused on human-centered self-identification and self-realization. Aside from the naturalizing influence of structural differences, which are usually seen as the only reasons for migration, the aspiration/desire or other similar terms could reveal how migrants themselves evaluate their migration route. Economic political or materialized circumstances could be taken into account, however not as starting point for analysis – the evaluation of these conditions should be reserved for migrants.

Orientation on human-centered perspective and self-evaluation of migration route is promising for future research in migration studies. This particular research dedicated to Ukrainian students at the Czech Republic reveals that participants could be divided into two groups along their self-identifications. First group of participants expressed voluntary and intrinsic ambitions for movement and their perspective is to stay in the country of immigration while participants from second group were usually "forced" by parents and they do not have such a strong aspiration to migrate. Participants from both groups developed different aspirations according to their positions – first group positively evaluated structural factors and environment in their new country because they aspire to stay and second group aspire to move back to country of origin in spite of objectively better structural factors in the Czech Republic.

Different migration aspirations are based on identification level and self-realization, but the distinctiveness is also between objectives of participants and their parents. Based on more human-centered perspective, the individual aim at personal achievement, development and objectives have disposition for creating inter-group and inter-generational division, thus between participants themselves and their parents. The results of this research are thus strongly associated with ambiguity of migration aspirations because these aspirations neglect social reproduction at the expense of individuality of participants, their willingness for personal development and their own goals. However, it should be also stated that it does not necessary mean conflicts

in families owing to different objectives, associated with migration aspirations, does not means disputes in other situations. Also, it should be stated that participants were often minors and they are needed to be treated specifically and differently than adults. For example, they look less cautiously on their own future.

BIBLIOGRAPHICAL REFERENCES

Barša, P. & Baršová, A. (2005). *Přistěhovalectví a liberální stát. Imigrační a integrační politiky v USA, západní Evropě a Česku*. Masaryk University.

Beck, U. (1986). *Risk Society*. Munich.

Benson, M. & O'Reilly, K. (2009). Migration and the search for a better way of life: a critical exploration of lifestyle migration. *The Sociological Review, 57*(4), 608-625. **https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.2009.01864.x**

Brzozowski, J. & Pedziwiatr, K. (2015). Student Immigration and Internalization of Polish Universities: The Case of Ukrainians at the Cracow University of Economics. In A. Surdej, & M. Kedzierski (eds.), *Economic Challenges for Higher Education in Central and Eastern Europe* (pp. 214 – 240). Torun.

Cairns, D. & Smyth, J. (2011). *I wouldn't mind moving actually:* Exploring student mobility in Northern Ireland. *International Migration*, *49*(2), 135–16. **https://doi.org/10.1111/j.1468-2435.2009.00533.x**

Carling, J. (2014). *The Role of Aspirations in Migration. Paper presented at Determinants* of International Migration. International Migration Institute, University of Oxford. **https://jorgencarling.files.wordpress.com/2014/09/carling-2014-the-role-of-aspirations-in-migration-2014-07.pdf**

Carling, J. & Talleraas, C. (2016). *Root Causes and Drivers of Migration.* PRIO Paper, Peace Research Institute Oslo. **https://www.prio.org/publications/9229**

Carling, J. & Collins, F. (2018). Aspiration, Desire and Drivers of Migration. *Journal of Ethnic and Migration Studies, 44*(6), 909-926. **https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1384134**

Carling, J. & Schewel, K. (2018). Revisiting Aspiration and Ability in International Migration. *Journal of Ethnic and Migration Studies, 44*(6), 945-963. **https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1384146**

Collins, F. (2018). Desire as a theory for migration studies: temporarility, assemblage and becoming in the narratives of migrantion. *Journal of Ethnic and Migration Studies, 44*(6), 964-980. **https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1384147**

Czech Statistical Office. (2023).

De Haas, H. & Rodríguez, F. (2011). Mobility and Human Development: Introduction. *Journal of Human Development and Capabilities*, *11*(2), 177-184. **https://doi.org/10.1080/19452821003696798**

De Haas, H. (2021). A Theory of Migration: The Aspirations-Capabilities Framework. *Comparative Migration Studies*, *9*(8), 1-35. **https://doi.org/10.1186/s40878-020-00210-4**

Drbohlav, D. (ed.). (2015). *Ukrajinská pracovní migrace v Česku: Migrace – remitence – (rozvoj).* Karolinum.

Drbohlav, D. (ed.). (2008). *Nelegální ekonomické aktivity migrantů. Česko v evropském kontextu.* Karolinum.

Faist, T. & Kivisto, P. (2010). *Beyond Border.* Sage Publication, Inc.

Faist, T., Fauser, M. & Kivisto, P. (2011). *The Migration-Development Nexus.* Basingstoke.

Fontana, A., & Frey, J. H. (1998). Interviewing: The Art of Science. In N. K. Denzin, & Y. S. Lincoln (Eds.), *Collecting and Interpreting Qualitative Materials* (pp. 47-78). Sage Publications, Inc.

Gasińska, M. (2016). Studenci z Ukrainy w Polsce. Uwarunkowania, oczekiwania i opinie w świetle badania ewaluacyjnego w AFiB Vistula. *Zeszyty Naukowe Uczelni Vistula*, *47*(2), 127-147.

Hrynkevych, O. (2017). Cross-border factor of educational migration of Ukrainian youth to Poland: social-economic opportunities and threats. *Economic Annals–XXI 163*(1-2), 26–30. **https://doi.org/10.21003/ea.V163-05**

Jirka, L. & Leontiyeva, Y. (2022). Transnacionalismus, integrace a identifikace: Diskuze o proměnlivosti a dynamice sociálních procesů na příkladu studentské migrace z Ukrajiny. *Sociologický časopis/Czech Sociological Review 58*(1), 29–51. **https://doi.org/10.13060/csr.2022.009**

Kondakci, Y. (2011). Student mobility reviewed: Attraction and satisfaction of international students in Turkey. *Higher Education*, *62*, 573–592. **https://doi.org/10.1007/s10734-011-9406-2**

Lendák-Kabók, K., Popov, S. & Lendák, I. (2020). The Educational Migration of Sub-state Ethnic Minorities on the Outskirts of the EU: A Case Study of Serbia. *Intersections 6*(2), 130–153. **http://doi.org./10.17356/ieejsp.v6i2.592**

Leontiyeva, Y. & Kopecká, L. (2018). *Migrace ukrajinských studentů do České republiky. Perspektivy lidského kapitálu.* Asociace pro mezinárodní otázky. **https://www.amo.cz/wp-content/uploads/2018/10/AMO_ukrainian-students-in-the-czech-republic_CZ1.pdf**

Fresnoza-Flot, A. & Nagasaka, I. (2015). *Mobile Childhoods in Filipino Transnational Families: Migrant Children with Similar Roots in Different Routes.* Palgrave Macmillan.

Gasper, D. & Thanh-Dam, T. (2010). Movements of the 'We': International and Transnational Migration and the Capabilities Approach. *Journal of Human Development and Capabilities, 11*(2), 339-357. **https://doi.org/10.1080/19452821003677319**

Ivashchenko, K. (2021). Dynamika Mihracijnych Nastrojiv Naselennja Ukrajiny: Shcho Zminylosja za 30 Rokiv. In V. Vorona & M. Shulha (Eds.), *Ukrajinske suspilstvo: Monitorynh Socialnych Zmin 30 Rokiv Nezalezhnosti* (pp. 169–184). Kyjiv.

Rodan, L. & Huijsmans, R. (2021). "Our generation…" Aspiration, Desire and Generation as Discourse Among Highly Educated, Portuguese, Post-austerity Migrants in London. *The European Journal of Development Research*, *33*, 147-164. **https://doi.org/10.1057/s41287-020-00299-4**

Scheilbehofer, E. (2017). Shifting Migration Aspirations in Second Modernity. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, *44*(6), 999-1014. **https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1384151**

Uherek, Z., Valášková, N., Bělohradská, K. & Mušinka, M. (2008). *Cizinecké komunity z antropologické perspektivy: vybrané případy imigračních skupin v České republice.* Etnologický ústav AV ČR, v.v.i.

Van Hear, N., Bakewell, O. & Long, K. (2018). Push-pull plus: reconsidering the drivers of migration. *Journal of Ethnic and Migration Studies 44*(6), 927–944. https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1384135

Van Mol, Ch., Snel, E., Hemmerechts, K. & Timmerman, Ch. (2018). Migration aspirations and migration cultures: A Case Study of Ukrainian migration towards the European Union. *Population, Space and Place*, *24*(5), 1–11. https://doi.org/10.1002/psp.2131

Van Mol, Ch. & Timmerman, Ch. (2014). Should I Stay or Should I Go? An Analysis of the Determinants of Intra-European Student Mobility. *Population, Space and Place*, *20*(5), 465–479. https://doi.org/10.1002/psp.1833

Luděk Jirka currently works at the Department of Cultural and Religious Studies, Faculty of Education, University of Hradec Králové. His research interests cover migration, anthropology and Ukraine. He spent study stay at Bielefeld University in Germany and at University of California, Los Angeles, in the United States.



CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26431

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 03/04/2023
Accepté : 27/05/2023

Au croisement de la littérature, du reportage et de l'enquête : le Nouveau Journalisme français contemporain

SVEN HANSEN-LØVE
Université de Cadix / Espagne
✉ svenhansenlove@yahoo.com

RÉSUMÉ. En France, comme dans le reste du monde, le Nouveau Journalisme rencontre un succès grandissant. Devenu désormais incontournable dans le paysage culturel, il se situe à l'intersection du journalisme et de la littérature dans sa conception classique. En cela, on peut estimer qu'il est bien en phase avec l'époque, où les formes hybrides – le croisement des genres dans leurs pluralités – après avoir été longtemps désapprouvées, se voient enfin consacrées. Le Nouveau Journalisme français, que l'on appelle aussi journalisme littéraire, se veut toujours plus en prise avec l'humain, à l'écoute des différentes voix et récits, considérés dans leur singularité, tout en apportant une attention constante aux évolutions de la société. La démarche de ces « reporters du réel » tel qu'ils aiment à se définir eux-mêmes, s'appuie en grande partie sur une exploration minutieuse du quotidien. La méthode repose également sur une immersion absolue dans leur sujet, soit par le biais de très longues enquêtes sur le terrain, soit par l'analyse approfondie de faits divers emblématiques. Ces enquêtes d'un nouveau genre, in-

MOTS-CLÉS : journalisme littéraire ; croisement des genres ; analyse du quotidien ; observation participante

Pour citer cet article
Hansen-Løve, S. (2023). Au croisement de la littérature, du reportage et de l'enquête : le Nouveau Journalisme français contemporain. *HYBRIDA*, (6), 241–257.
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26431

tégrant plusieurs disciplines (littérature, sociologie et journalisme), agissent à la manière d'un puissant révélateur, exposant au grand jour les failles et les injustices de nos systèmes.

RESUMEN. *En la encrucijada de la literatura, el reportaje y la investigación: el Nuevo Periodismo francés contemporáneo.* En Francia, como en el resto del mundo, el Nuevo Periodismo es cada vez más popular. Se ha convertido en una parte esencial del paisaje cultural y se sitúa en la intersección del periodismo y la literatura en su concepción clásica. En este sentido, puede considerarse en sintonía con los tiempos que corren, en los que las formas híbridas -el cruce de géneros en sus pluralidades-, tras haber sido desaprobadas durante mucho tiempo, se consagran por fin. El Nuevo Periodismo Francés, también llamado periodismo literario, quiere estar cada vez más en contacto con el ser humano, escuchando diferentes voces e historias, consideradas en su singularidad, al tiempo que aporta una atención constante a las evoluciones de la sociedad. El enfoque de estos «reporteros de la realidad», como les gusta definirse, se basa en gran medida en una exploración meticulosa de la vida cotidiana. El método se basa también en una inmersión absoluta en su tema, ya sea a través de larguísimas investigaciones de campo o mediante el análisis en profundidad de acontecimientos emblemáticos. Este nuevo tipo de investigaciones, que integran varias disciplinas (literatura, sociología y periodismo), actúan como un poderoso revelador, poniendo al descubierto los fallos y las injusticias de nuestros sistemas.

PALABRAS CLAVE:
periodismo literario; intersección de géneros de géneros; análisis de la vida cotidiana ; observación participativa

ABSTRACT. *At the crossroads of literature, reportage and investigation: the contemporary French New Journalism.* In France, as in the rest of the world, New Journalism meets a growing success. It has become an essential part of the cultural landscape and is situated at the intersection of journalism and literature in its classical conception. In this, one can estimate that it is well in phase with the time, where the hybrid forms–the crossing of the kinds in their pluralities–after having been disapproved for a long time, see themselves finally consecrated. The New French Journalism, also called literary journalism, wants to be more and more in touch with the human being, listening to different voices and stories, considered in their singularity, while bringing constant attention to the evolutions of the society. The approach of these "reporters of reality" as they like to define themselves, is based largely on a meticulous exploration of daily life. The method also relies on an absolute immersion in their subject, either through very long field investigations or through the in-depth analysis of emblematic news stories. These investigations of a new kind, integrating several disciplines (literature, sociology and journalism), act as a powerful revelator, exposing the flaws and injustices of our systems.

KEY-WORDS:
literary journalism; crossing of genres; analysis of daily life; participatory observation

1. Introduction

Depuis quelques années, ce que l'on appelle faute de mieux le *Nouveau* Nouveau Journalisme[1] connaît un essor prodigieux à travers le monde. Bien sûr, on peut voir ce mouvement comme une énième résurgence du journalisme littéraire, tel qu'il se pratique en vérité depuis plus de deux siècles. Néanmoins, nous allons nous efforcer de cerner ce qui fait la spécificité de ce journalisme, en nous intéressant en particulier à sa version française.

De nos jours, pas un pays qui ne dispose de sa tribu de reporters au long cours, combatifs et audacieux, déterminés à en découdre avec le réel ; pas une librairie qui ne garnisse ses rayons d'ouvrages de Journalisme Littéraire, un genre toujours plus diversifié et fécond. La France, depuis quelques années, s'est notablement illustrée dans le domaine (Sery, 2021). La caractéristique de ce nouveau genre est qu'il se trouve pile au croisement de la littérature et du journalisme, de l'étude sociologique et des enquêtes criminelles. Certains ouvrages deviennent pour ainsi dire inclassables... Les anglophones, chez qui le genre existe depuis longtemps, ont trouvé pour lui une appellation bien pratique (de même qu'un peu fourre-tout) : *non-fiction*. À l'image de notre époque, où l'hybridation des formes et la mixité des genres s'épanouissent dans la société, après avoir été rejetées, voire méprisées de longues années.

Sans doute, une des particularités de la démarche de nos journalistes hexagonaux est l'intérêt extrême accordé au quotidien sous toutes ses formes : attention portée à l'étude des routines et coutumes, même en apparence les plus insignifiantes – en particulier dans les environnements professionnels. Plus encore, il repose sur une écoute attentive de la diversité des voix et des récits, afin d'appréhender le réel dans toute sa complexité.

Deux pratiques caractérisent les représentants actuels du journalisme littéraire en France.[2] L'une d'elles consiste à s'immerger dans l'existence des gens en se fondant parmi eux (Florence Aubenas, Elsa Fayner, Bérengère Lepetit…), un peu à

---

[1] La formulation est de Robert S. Boynton, le directeur du programme de journalisme littéraire de la New York University. Les appellations sont nombreuses toutefois : les anglophones utilisent aussi les termes de « narrative non-fiction », « long form » ou « narrative journalism » ; en France on parle de « journalisme du réel ».

[2] Parmi les auteurs français, mentionnons : Florence Aubenas, Jean Hatzfeld, dans une certaine mesure Emmanuel Carrère ; ainsi que, bien que moins médiatisées, Madeleine Riffaud, Bérengère Lepetit, Elsa Fayner, et plus en amont (en avance sur son temps), Maryse Choisy. Liste non exhaustive, on peut citer également Valentin Gendrot (infiltré dans la police), Thomas Morel (trois ans parmi les travailleurs précaires), Anne Tristan (infiltrée au sein du Front national).

la manière d'espions, en dissimulant l'identité et le véritable projet des reporters – une méthode similaire à la fameuse technique d'observation participante des anthropologues. L'autre vise à dépeindre avec une précision quasi maniaque la vie, y compris dans sa plus triste platitude, d'individus au destin par ailleurs hors norme, funeste ou criminel (cf. *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère). Ce projet ne peut se réaliser que par un long travail en amont de recherche et de documentation, ainsi que par une fréquentation assidue du sujet.

Dans un premier temps, je montrerai comment nous en sommes venus à cette appellation de « Nouveau Journalisme », puis de « Nouveau Nouveau Journalisme », un mouvement devenu très influent, en provenance des États-Unis. Je m'arrêterai alors sur le journalisme littéraire français contemporain, dont nous verrons qu'il s'inscrit parfaitement dans cette mouvance. J'examinerai ensuite la méthode dite de « terrain », immersive et éprouvante, de nos journalistes hexagonaux. Je m'efforcerai d'en définir les propriétés et les enjeux, tout en considérant l'histoire du journalisme d'investigation en France, à l'ombre de l'un de ses plus illustres représentants, Albert Londres. Je mentionnerai les dilemmes éthiques que cette démarche peut engendrer.

Dans un second temps, je m'intéresserai à la description du quotidien d'hommes ordinaires au destin « extraordinaire » – en ce sens de « spectaculairement meurtrier et tragique ». Certains auteurs français, parmi les plus emblématiques du journalisme littéraire, y ont consacré divers textes, devenus depuis des ouvrages de référence. J'évoquerai également quelques affaires criminelles qui ont donné lieu à de longs récits, au retentissement considérable. Il conviendra d'insister sur un élément crucial, qui caractérise la méthodologie des Nouveaux Journalistes : le rapport au temps. Seule une temporalité extensible et généreuse (jusqu'à des années d'enquête, ce qui pose une foule de problèmes ; humains, matériels comme logistiques) permet aux reporters de dégager les signes du quotidien ; ces précieux signes dont la révélation a pour but de capter l'essence de nos sociétés. L'objectif est de saisir au mieux le réel, avec comme horizon l'espoir, un jour, de vivre en harmonie avec les autres. Un travail de fourmi, qui exige une pugnacité et une patience infinie.

Enfin, nous verrons qu'il est possible de distinguer un thème spécifique qui revient dans presque toutes les enquêtes, qu'elles soient de terrain ou d'analyse : l'obsession du rendement, de la possession ou de l'accumulation. Une idée fixe qui définit l'époque contemporaine, mais dont l'origine remonte probablement à la période des Trente Glorieuses. Georges Perec, grand spécialiste du quotidien, l'avait bien pressenti.

2. Le Nouveau Journalisme, une « littérature du quotidien »

La méthode de reportage consistant en la longue fréquentation d'un environnement a toujours existé dans le journalisme littéraire. En outre, les frontières ont souvent été poreuses entre le métier de journaliste et celui d'écrivain.[3]

Cependant, c'est véritablement avec le Nouveau Journalisme américain (années 1950 à 1980 environ) que cette méthode de travail s'affine et s'affirme avec le plus de vivacité. Dès lors, le journalisme se revendique, non plus comme un parent pauvre de la littérature et du roman, mais comme création artistique à part entière. Et c'est à partir du moment où la pratique est théorisée et conceptualisée que l'on commence à considérer les journalistes comme d'authentiques auteurs, aux œuvres parfois révolutionnaires. C'est aussi à cette période que les ventes d'ouvrages de journalisme littéraire explosent, bouleversant le monde éditorial ; aux USA d'abord, puis dans le reste du monde.

Le premier à théoriser le mouvement fut l'écrivain américain Tom Wolfe, dans son essai *The New Journalism* (1973). C'est avec lui que la notion de Nouveau Journalisme est née. Les conceptions que Wolfe formula dans cet essai eurent un grand retentissement. Dans son argumentation, Wolfe défend l'idée que le Nouveau Journalisme en est venu même, en se combinant avec la littérature, à la surpasser.[4] En empruntant abondement ses techniques (construction des récits sous forme de scènes, utilisation récurrente de dialogues, profusion de détails et de descriptions), le Nouveau Journalisme a fini, selon lui, par transcender la littérature. Pourtant, paradoxalement, Wolfe ne pouvait s'empêcher au fond de lui de considérer toujours le Nouveau Journalisme comme le « brouillon » de la littérature[5] – ce qui a été contesté par la suite.[6]

---

[3] Joseph Kessel, Colette, Pierre Mac Orlan, Blaise Cendrars, Nicolas Bouvier, Georges Orwell, pour ne citer qu'eux… la liste des auteurs ayant œuvré longuement à la frontière des deux diplines est infiniment longue.

[4] Tom Wolfe déclara, avec son fameux goût de la provocation : « Panique dans le monde littéraire ! Le roman est mort ! Le Nouveau Journalisme triomphe ! ».

[5] Tom Wolfe ne peut s'empêcher de rattacher le Nouveau Journalisme à une longue tradition littéraire française inspirée entre autres par le réalisme social de Zola ou de Balzac.

[6] Citons à ce propos un fameux et fascinant contre-exemple : Stephen Crane, l'un des précurseurs du genre aux États-Unis, a d'abord écrit de longues nouvelles, transformées par la suite en reportages publiés (avec succès) dans des journaux, puis reprises de nouveau sous la forme de romans – autrement dit, un va-et-vient permanent entre les disciplines.

Une nouvelle génération est apparue quelques années plus tard, plus radicale encore que la précédente : les Nouveaux Nouveaux Journalistes.[7] Pour cette génération, la question de l'évaluation par rapport à la littérature dite « traditionnelle » n'a plus de raison d'être. Seul compte le résultat ; la puissance d'évocation et d'immersion des récits. Les *Nouveaux* Nouveaux journalistes se distinguent également par une farouche volonté de dénonciation sociale. Robert S.Boynton a entrepris une série de longs entretiens des principaux acteurs de ce courant aux États-Unis, regroupés dans un ouvrage intitulé *Le temps du reportage*. Ce recueil a permis de donner un cadre au mouvement, dont l'une des caractéristiques est l'intérêt porté au quotidien des gens.

> Au fond, le Nouveau Nouveau Journalisme est la littérature du quotidien. À l'inverse des scénarios excentriques de Wolfe et de ses personnages hors du commun qui jaillissent de la page, le Nouveau Nouveau Journalisme ausculte les fondations de l'expérience quotidienne, explore ce que Gay Talese appelle « ce courant fictionnel qui serpente sous le flot de la réalité ». De ce point de vue, des écrivains comme John Mc Phee et Gay Talese, poètes en prose du quotidien, apparaissent comme les figures majeures de la génération précédente. À travers la quête de Talese pour transformer en œuvre d'art un reportage sur l'ordinaire, nous devinons un aspect de l'entreprise du Nouveau Journalisne que Wolfe dissimule dans son manifeste. Mc Phee comme Talese insistent sur l'importance d'un reportage rigoureux sur les évènements et sur les personnages de la vie quotidienne, plutôt que sur le brio du style et de l'écriture. Le reportage sur les petits détails de l'ordinaire, souvent sur une période de plusieurs années, est devenu leur signature. (S. Boynton, 2012, p.18)

Telle sera également la signature de nos auteurs hexagonaux, très influencés par le courant américain. Cependant, selon moi, les Français se sont montrés particulièrement coriaces et exigeants dans leur travail, en repoussant encore les limites de l'exploration du quotidien. Naturellement, avant de choisir un corpus et de l'étudier, il a fallu procéder à des choix parfois arbitraires, le domaine se voulant extrêmement vaste. Chaque semaine de nouveaux ouvrages sont publiés, avec un succès toujours grandissant en librairie (Lévrier, 2022). Alors que la profession se précarise de plus en plus – avec internet, la propagation des *fake-news*, la menace de l'intelligence artificielle – la publication sous le format livre donne aux journalistes un moyen de faire évoluer leur métier, ainsi qu'une issue possible à la crise qu'ils endurent. Elle leur permet aussi de retrouver une certaine indépendance, perdue quand ils se mettaient au service d'un

[7] Adrian Nicole Leblanc, Michael Lewis, Lawrence Weschler, Eric Schlosser, Richard Preston, Alex Kotlowitz, Jon Krakauer, William Langewiesche, Lawrence Wright, William Finnegan, Ted Conover, Jonathan Harr, et Susan Orleans font partie de cette nouvelle génération.

quotidien ou d'un hebdomadaire. Ainsi, ils sont de plus en plus nombreux à se tourner vers la publication de livres, soit en substitution des périodiques, soit en accompagnement. Notons que, parallèlement, les supports du journalisme se multiplient : romans graphiques, films de cinéma, podcasts…

J'ai voulu m'arrêter sur trois de ses représentants les plus fameux en France (Florence Aubenas, Emmanuel Carrère, Jean Hatzfeld) dont la démarche est différente et complémentaire à la fois. J'ai choisi également de mentionner d'autres auteurs, plus confidentiels, mais dont le travail paraît pertinent vis-à-vis des thématiques actuelles. Mais revenons d'abord un peu en arrière avec l'histoire du journalisme littéraire français, et les origines de la pratique des enquêtes en immersion.

3. La méthode immersive

Il serait impossible d'aborder l'histoire du journalisme littéraire français sans mentionner Albert Londres (1884-1932). Ce reporter de légende est considéré comme l'un des pères du mouvement, en France et au-delà. Exerçant simultanément la profession de journaliste et d'écrivain, il s'est distingué par sa ténacité, sa bravoure ainsi qu'un investissement total dans ses sujets. Avec lui a commencé à se développer en France la tradition du « grand reportage », un journalisme engagé qui parfois va de pair avec une forme de militantisme ou d'activisme politique et social. Il ne s'agit pas seulement de rapporter ou de décrire des situations de façon neutre (informer), mais aussi de convaincre, souvent avec passion, de la justesse d'une cause. Dénoncer les inégalités et la cruauté des hommes était l'obsession d'Albert Londres. Plus que tout, il désirait provoquer une réaction chez ses lecteurs, les amener à voir le monde différemment et *in fine* changer la société. Pour cela, il était prêt à se rendre à l'autre bout de la planète,[8] puis à passer des mois voire des années pour « épuiser » la matière d'un article. Il apparaît dès lors naturel que les Nouveaux Journalistes se réclament de son héritage. On lui a reproché de pratiquer un journalisme radical ; d'avoir des partis-pris trop visibles, pas assez nuancés. Florence Aubenas, qui ne manque jamais une occasion de lui rendre hommage, est souvent confrontée aux mêmes critiques.

C'est aussi le cas de Maryse Choisy (1903-1979), qui subit un temps les foudres de ses contemporains, désapprouvant son impertinence et sa liberté de penser. D'une certaine manière, cette dernière était allée encore plus loin qu'Albert Londres

[8] Pour ses articles, Albert Londres s'est rendu dans un grand nombre de destinations : Russie, Guyane, Asie, Argentine, Palestine, Sénégal, Congo, Balkans, etc.

dans l'immersion pure, se glissant littéralement dans la peau de ses sujets, comme on enfile un nouveau vêtement. Pour le journal *L'Intransigeant*, Choisy s'est fait passer pour une vendangeuse, une ouvrière, un mannequin, une vendeuse, une chauffeuse de taxi et même une dompteuse. Véritable caméléon, créature protéiforme, elle s'est efforcée dans ses articles de décortiquer, non sans un certain humour, le quotidien de chacun de ces métiers. Passionnée avant l'heure par la question des identités multiples et de l'inversion des genres, on peut estimer qu'elle est l'une des pionnières en France du reportage en immersion, du moins chez les femmes.[9] Elle accéda à la notoriété avec son grand reportage sur la prostitution, *Un mois chez les filles*, rédigé quand elle avait vingt-cinq ans. Le reportage, qui fut publié en livre, devint un best-seller : il se vendit à 450 000 exemplaires. Pour les besoins de son enquête, Choisy avait endossé l'identité d'une prostituée. Son projet initial était de décrire les maisons closes depuis l'intérieur, afin de sensibiliser l'opinion sur la condition des travailleuses du sexe.[10] Elle n'hésita pas à s'impliquer elle-même dans ses recherches ; allant jusqu'à se compromettre physiquement – bien qu'il soit difficile en vérité d'évaluer jusqu'à quel point. Tout le suspense du récit repose d'ailleurs sur cette question : jusqu'où ira-t-elle ? Choisy, avec une certaine habilité, entretient l'ambiguïté. On peut néanmoins bien parler de « mise en danger de soi »(Thérenty, 2021) : pour son enquête, elle s'est mise à disposition, y compris physiquement (en théorie) – principe que l'on retrouve dans le Nouveau Journalisme comme dans le journalisme de guerre. Son reportage, dont le style littéraire enjoué évoque par moment Colette, fera scandale. Il sera maintes fois imité, mais, surtout, participera à l'avènement d'un « journalisme de femmes » – ou se revendiquant comme tel, ce qui était loin d'être une évidence à ce moment-là (Thérenty, 2021) . Choisy reniera le livre par la suite ; pour autant, elle mènera toute sa vie des activités de militante féministe,[11] tout en poursuivant des recherches sur la

---

[9] On trouve des équivalents dans le reste du monde… il vient à l'esprit par exemple Nellie Bly, la célèbre journaliste américaine ayant infiltré les hôpitaux psychiatriques.

[10] On retrouve la même démarche dans le livre d'Emma Becker, *La Maison*, paru en 2019 chez Flammarion. En vérité, il existe une tradition du genre « reportage en immersion dans le milieu de la prostitution », sans doute initié par Maryse Choisy.

[11] Son féminisme est sujet à débat. Choisy a certainement œuvré pour la cause des femmes, pourtant certaines de ses opinions apparaîtraient de nos jours complètement rétrogrades et obsolètes : « Indépendante, scandaleuse, anticonformiste, Maryse Choisy n'est cependant pas ce qu'on appelle une féministe. Si son discours pouvait le paraître, elle est avant tout élitiste, et sans doute conservatrice. Quand elle se déclarait en faveur des femmes ministres et des femmes députées, elle jugeait par ailleurs le suffrage des femmes dangereux. Un paradoxe révélateur d'une époque où l'affranchissement des femmes demeure en France bien laborieux. » (Choisy, 2015, p. 11)

psychanalyse. Sa conscience sociale est toutefois moins aiguë que celle de nos journalistes contemporaines. Choisy s'affirmait elle-même « élitiste », et se montrait moins sensible aux inégalités – qu'elle tolérait parfois – que ses successeuses. Avec le temps, *Un mois chez les filles* s'est révélé surtout un témoignage exceptionnel sur l'époque des Années folles. On peut également noter que le travail de Maryse Choisy explore toutes les problématiques de l'identité (sexuelle, culturelle, religieuse…) – en cela, elle s'est montrée visionnaire, car il ne faut pas oublier que nous ne sommes alors qu'au début du vingtième siècle.

Cette méthode d'enquête est très proche de ce que l'on appelle dans le monde scientifique « l'observation participante ». Le principe est de s'immerger dans la vie des gens, d'évoluer parmi eux, de passer le plus de temps possible (en se faisant le moins remarquer), puis de partager cette expérience sous la forme d'études, d'essais ou d'articles. La plupart des anthropologues et ethnologues considèrent que cette méthode est la plus à même d'accéder à la vérité, quel que soit le domaine de recherche. Une conviction partagée par les Nouveaux Journalistes. Pour cette raison, beaucoup d'ouvrages se trouvent au croisement de la sociologie et du journalisme. Dans la pratique se pose néanmoins un problème moral, soulevé la plupart du temps par les auteurs eux-mêmes : soit ils avouent dès le début leur véritable dessein (écrire un article ou un livre), soit ils cachent la raison de leur présence dans le groupe. Dans le premier cas, ils prennent le risque d'être mal jugés et de perdre la confiance des gens. Dans le second cas, ils s'exposent inévitablement au mensonge et peuvent en éprouver une forme de culpabilité existentielle : une impression de perte ou d'usurpation d'identité, proche de celle que doivent ressentir les espions. Ce dilemme est consubstantiel au journalisme littéraire,[12] et renvoie à une question philosophique : pour atteindre la vérité (en présupposant : avec l'espoir et le désir de « faire le bien »), n'est-il pas nécessaire parfois d'emprunter certains chemins tortueux, moralement questionnables – autrement dit, de mal se comporter, pendant un moment au moins ?

Dans *Un séjour en France* (2015), l'enquête de Bérengère Lepetit, l'inquiétude est présente tout le long du récit. Cette problématique se ressent d'autant plus que Lepetit n'est restée qu'un seul mois dans l'environnement de son enquête – un abattoir de poulets dans le Finistère. Un mois, cela paraît à la fois long et pas assez. Son reportage, vécu lui aussi de l'intérieur (elle s'est fait embaucher comme ouvrière) est

[12] À ce sujet, les entretiens de grands journalistes littéraires menés par Robert S. Boynton sont édifiants. Il n'est pas un Nouveau Journaliste américain qui n'ait été confronté, à un moment ou un autre, à cette problématique. La question revient comme un leitmotiv dans les interviews.

saisissant et frustrant par certains côtés. Un peu à la manière d'un instantané, il fulgure régulièrement, mais laisse aussi un sentiment d'inachevé, peut-être parce qu'il manque d'angles ou de diversité de points de vue. Néanmoins, la sincérité de la démarche de Lepetit n'est pas en cause. Toutes les réflexions posées dans le livre sont passionnantes, les opinions exposées convaincantes ; en outre, Lepetit a le mérite de dévoiler un aspect du pays que l'on préfère d'habitude ignorer (dans les médias ; à travers les films, les séries ou les livres), parce que considéré comme peu digne d'intérêt, pas assez photogénique, y compris dans sa représentation de la pauvreté. Par moments, on a l'impression d'effectuer un voyage dans le temps et de retrouver la France que dépeint Émile Zola dans ses romans. Il s'agit pourtant de l'époque actuelle. Lepetit semble d'ailleurs accorder beaucoup d'importance à contextualiser son enquête, et le récit est émaillé de références à l'actualité.[13] Elle prend toujours soin de rappeler ce qui la différencie socialement du milieu dans lequel elle s'est « invitée », et conclut son ouvrage avec une forme de *mea culpa*, où elle affirme, en quelque sorte : oui, j'ai conscience de ma condition de privilégiée, pour autant je revendique la sincérité et l'authenticité de ma démarche. Bérengère Lepetit insiste beaucoup sur son affection pour le monde ouvrier et les classes populaires.

C'est le même milieu qui passionne Florence Aubenas et constitue le sujet de la plupart de ses enquêtes – dont le fameux *Quai de Ouistreham*. Pour ce grand reportage, Aubenas s'est inscrite à Pôle Emploi sans révéler qu'elle était journaliste.[14] Après diverses petites missions, elle a fini par être engagée comme agent de propreté sur des ferries, et a décrit avec application le quotidien effarant de ces gens. L'expérience dure six mois et Aubenas en ressort très affectée. On trouve les mêmes questionnements que dans le livre de Bérengère Lepetit. Florence Aubenas s'interroge sur sa légitimité : elle craint la réaction des personnes dont elle partage l'existence (auxquelles elle s'est attachée, inévitablement), lorsqu'elle devra leur dévoiler son véritable objectif. Elle redoute de les blesser : comment vont-ils réagir, quand ils vont comprendre qu'elle ne vient pas du même milieu social qu'eux, et qu'elle les a (en quelque sorte) bernés, même si pour une bonne cause ?

Le reportage de Florence Aubenas est par moments spectaculaire. Une de ses qualités (tout le talent d'Aubenas est là) est qu'il rend captivant, presque à la manière d'un *thriller*, la description du quotidien de « petites gens », effectuant de basses

---

[13] Il s'agit de l'époque des attentats de Charlie-Hebdo (janvier 2015).

[14] Ce qui paraît rétrospectivement assez sidérant. À noter toutefois que Florence Aubenas n'était pas encore si célèbre.

besognes. Le ménage (comme tous les emplois liés à la propreté en général) constitue sans doute l'un des domaines les moins valorisés du monde du travail, alors qu'il est l'un des plus difficiles, des plus répétitifs et assommants qui soient. L'enjeu pour Florence Aubenas est de rendre à ces travailleurs de l'ombre leur dignité ; ce qui est honorable en soi, mais repose, en partie en tout cas, sur une dissimulation. Quoi qu'il en soit, l'objectif est atteint, notamment par le biais d'un travail rigoureux sur l'exploration du quotidien. Il est tout à fait remarquable qu'Emmanuel Carrère, autre journaliste littéraire de renom[15] (troquant pour l'occasion sa casquette d'écrivain pour celle de réalisateur), ait tiré du livre de Florence Aubenas un long-métrage, sorti sur les écrans au début de l'année 2022.[16] Le le film a connu un immense succès en salles…

4. Le quotidien du mal

L'étude en profondeur du quotidien peut avoir d'autres vertus pour les journalistes. En 1993, Emmanuel Carrère entend parler pour la première fois de l'affaire Jean-Claude Romand.[17] Le caractère hors du commun du fait divers le fascine. L'attraction qu'exercent les faits divers sur les écrivains ne date pas d'hier, elle a été maintes fois étudiée et commentée.[18] Le fait divers, au croisement de l'incident romanesque – parfois spectaculaire – et du fait social, fournit une matière de premier ordre pour les récits. À chaque fois, il s'agit de vies ordinaires qui basculent du jour au lendemain dans « l'extraordinaire » ; d'un quotidien qui dévie de son parcours habituel, provoquant

---

[15] Le cas d'Emmanuel Carrère est un peu particulier. Certes, il est considéré avant tout comme un écrivain, l'un des plus importants de la littérature française contemporaine. Néanmoins, pas un article sur le journalisme littéraire n'omet de le mentionner ou de le citer en tant que représentant incontournable du mouvement en France. Par ailleurs, il continue d'œuvrer pour la presse et de publier par la suite ses articles sous la forme de livres. Dernier projet en date : les chroniques judiciaires des audiences du procès des attentats du 13 novembre, rédigées pour le compte du journal *l'Obs,* prévues pour la publication sous la forme d'un recueil en septembre 2021.

[16] La sortie du film d'Emmanuel Carrère (intitulé *Ouistreham*) était prévue pour 2021, elle a eu lieu finalement le 12 janvier 2022. Le film a cumulé 400 000 entrées à ce jour.

[17] Jean-Claude Romand a menti à son entourage durant 18 ans. Au moment où il craint que la vérité finisse par éclater, il assassine sa femme, ses enfants, ses parents et son chien (le 9 janvier 1993). On le soupçonne d'avoir également assassiné son beau-père. Il est condamné à la perpétuité, puis libéré sous condition en 2019.

[18] Citons, entre autres : Mark Lits et Annick Dubied, *Le Fait divers*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999 ; Philippe Hamon, *Introduction. Fait divers et littérature*, Romantisme, no 97 « Le fait divers », 1997 ; Roland Barthes, *Structures du fait divers*, dans *Essais, critiques*, Seuil, coll. « Tel quel », 1964.

crimes et drames. En cela, les faits divers révèlent les failles de nos sociétés. Dès lors, les Nouveaux Journalistes ne pouvaient que passionner pour eux.

Carrère prend contact avec Romand puis entreprend une longue enquête, qu'il envisage de convertir plus tard en livre. Le projet fait tout de suite penser au chef-d'œuvre de Truman Capote *De sang-froid* (1966), dans lequel l'écrivain américain retrace l'histoire du quadruple meurtre d'une famille de fermiers au Kansas. *De sang-froid* demeure une référence incontournable du Nouveau Journalisme : le roman présenté, comme « non fictionnel »,[19] constitue à la fois un témoignage incomparable, archidocumenté et nuancé, et un classique de la littérature policière – voire de la littérature tout court. Nul doute que Carrère avait en tête le récit de Truman Capote quand il s'est plongé dans ses investigations. Ainsi, il avait certainement conscience des risques : côtoyer d'aussi près le mal et le crime ne peut pas être sans conséquences.[20] Dans *L'Adversaire*, titre donné au projet, l'écrivain décrit le quotidien de cet être *a priori* ordinaire, jusqu'au point de bascule ; le jour funeste où Romand assassine toute sa famille et son chien. Carrère se captive à l'étude de l'étrange rythme de vie de Romand ; ses déplacements absurdes, la monotonie de ses journées, la répétition des mêmes gestes. L'écrivain français décrit la sourde montée du mal qui s'opère en lui, conséquence de l'abrutissement d'un quotidien trop ordinaire, reposant qui plus est sur une folle mystification.[21] Carrère déroule l'enchaînement de mensonges qui ont mené Romand à commettre l'irréparable. Il expose avec patience et méticulosité les habitudes de cet homme si routinier, si « lisse » en apparence, qui passe des heures à somnoler dans sa voiture, sur des aires d'autoroutes ou des parkings de centres commerciaux, tandis qu'il prétend – vis-à-vis de son entourage – travailler pour l'OMS. Le livre est un triomphe ; il sera adapté au cinéma comme au théâtre, avec beaucoup de retentissement à chaque fois.[22] Mais si Emmanuel Carrère parvient à faire la lumière sur certains aspects de la personnalité de Jean-Claude Romand, en déconstruisant les rouages implacables qui

---

[19] La *non-fiction* est le terme le plus fréquemment utilisé pour les anglophones pour désigner le genre.

[20] Truman Capote ne ressortira pas indemne de son enquête : il plonge par la suite dans une dépression noire et ne s'en remettra jamais tout à fait.

[21] Curieusement, le thème du mensonge est récurrent dans le Nouveau Journalisme. Falsification d'identité, imposture et duplicité reviennent comme des motifs lancinants : autrement dit, l'inverse même de ce que le journalisme littéraire, si soucieux d'authenticité, incarne.

[22] 2001, *L'Emploi du temps*, film réalisé par Laurent Cantet ; 2002, *L'Adversaire*, film réalisé par Nicole Garcia, en compétition officielle au Festival de Cannes la même année ; 2016, *L'Adversaire*, adaptation théâtrale de Frédéric Cherbœuf et Vincent Berger.

l'ont conduit à l'horreur, il maintient néanmoins une part d'ambiguïté et de mystère sur cet individu au destin meurtrier.

La même ambition sous-tend le travail phénoménal de Jean Hatzfeld sur le Rwanda – bien qu'à une tout autre échelle, puisque sur un pays entier. Hatzfeld a estimé que seule la dissection aiguë du quotidien des tueurs permettait d'appréhender avec justesse l'effroyable réalité du génocide des Tutsis. Hatzfeld a passé un temps considérable en compagnie des bourreaux hutus, désormais emprisonnés ; les interrogeant sans relâche, n'hésitant pas à se confronter à l'abomination, au risque de mettre sa propre santé mentale en jeu. *Une saison de machettes* est le nom du récit que Jean Hatzfeld tire de ses entretiens, publié en 2003 aux éditions du Seuil. Les assassins du Rwanda y apparaissent comme des gens terriblement normaux, sans relief, qui ont juste voulu s'enrichir ; profiter de l'occasion pour augmenter leur capital, tout en obéissant aux ordres, sans jamais protester. Hatzfeld s'applique à rapporter leurs propos avec exactitude ; il réutilise sciemment leur vocabulaire : mots, tournures de phrases, expressions et images. *Une saison de machettes* est aussi un formidable livre sur le langage et la prise de parole. Hatzfeld cherche à mettre le lecteur (si tant est que ce soit possible) dans la peau des bourreaux. C'est ce qui rend l'ouvrage si âpre et dérangeant. Le principe de la « répétition » se trouve également au cœur du récit ; la reproduction aveugle des pratiques meurtrières, l'enchaînement ininterrompu de journées sanglantes, les barbaries plus innommables les unes que les autres. Hatzfeld met en évidence le caractère hypnotique, comme démoniaque, du quotidien des bourreaux. Par ailleurs, comme dans le roman d'Emmanuel Carrère, on ne peut s'empêcher d'éprouver en le lisant un sentiment de frustration. Une chose essentielle semble échapper inlassablement au regard pourtant acéré d'Hatzfeld (il le reconnaît d'ailleurs lui-même) – comme un point aveugle. Malgré l'effort colossal déployé par Hatzfeld pour tenter de pénétrer l'origine du mal,[23] il reste toujours une part d'incompréhensible et d'insaisissable dans la mécanique du génocide :

> Les Russes, les Espagnols, les Argentins, les Roumains, les Irakiens et bien d'autres à une époque de leur histoire ont mesuré l'efficacité des machines à broyer les esprits, conçues par Staline, Franco, Videla, ou Ceausescu, Hussein, autant de dictateurs qui ont obtenu une massive soumission de la population, un renoncement, une sorte d'abrutissement et une accoutumance à la délation, mais qui n'ont pas soulevé de cor-

[23] Jean Hatzfeld a consacré pas moins de trois livres au drame du Rwanda. En plus de la parole des bourreaux, il a recueilli les témoignages des survivants (*Dans le nu de la vie*, Seuil), puis il a interrogé de nouveau les meurtriers et les rescapés, douze ans après le génocide (*La stratégie des antilopes*, Seuil).

> tèges enthousiastes et populaires, tuant en chanson tous les jours aux heures de travail. Si ces historiens et ces philosophes occultaient le caractère irrationnel et exceptionnel du génocide, ils pourraient s'avérer équivoque, voire dangereux, dans la mesure où ils encourageraient le pessimisme ou la bigoterie ; ou, plus désespérant, aviveraient le pire des fléaux de notre cité : le cynisme. (Hatzfeld, 2003, p.157)

Quoi qu'il en soit, Jean Hatzfeld nous livre un compte rendu précis et glaçant de la tragédie. Cette étude s'inscrit parfaitement dans la thématique de la banalité du mal, si chère à Hannah Arendt – un angle qui passionne les Nouveaux Journalistes du monde entier.[24] Dans cette lignée, on peut évoquer enfin la minutieuse enquête initiée par le magazine *Society* sur la disparition et les meurtres de Xavier Dupont de Ligonnès ; un dossier paru en hors-série, aux ventes records. Dupont de Ligonnès y est dépeint comme une figure maléfique : personnalité indéchiffrable, redoutable escroc, et en même temps, un homme insignifiant. Là encore, les journalistes se sont intéressés à l'étrangeté qui émanait de cette histoire. Ils racontent la vie d'une famille normale qui tourne au cauchemar, mettent à jour les secrets bien gardés d'un être manipulateur ; l'engrenage d'impostures et de malversations, puis la conclusion atroce. Les recherches ont été particulièrement fouillées, un travail rendu possible par le temps que le magazine a alloué à ses reporters – quatre années d'enquête intense. Une autre forme d'immersion, qui peut se révéler tout aussi éprouvante et dommageable pour les auteurs.

5. L'obsession de la productivité

Autre résonance possible entre les œuvres : la question du rendement, de la rentabilité, du profit ; l'obsession des chiffres que l'on retrouve en toile de fond presque systématiquement. On peut mentionner par exemple les exigences démesurées des différentes entreprises qui embauchent – sans avoir connaissance de leur projet initial – Florence Aubenas, Bérengère Lepetit, Elsa Fayner ou encore Madeleine Riffaud.[25] Toutes ces journalistes ont été frappées par l'aspect destructeur des tâches assignées aux travailleurs précaires, en vérité quasi impossibles à accomplir, et dont la finalité semble être d'écraser les individus, leur ôter toute personnalité, tout désir de rébellion.

---

[24] Beaucoup d'ouvrages du Nouveau Journalisme tournent autour de ce thème, par exemple *Pourquoi Hitler ?* : enquête sur l'origine du mal de Ron Rosenbaum, *Sur ordre de Dieu, double meurtre au pays de mormons* de John Krakauer, *Le Journaliste et l'assassin*, de Janet Malcom.

[25] Madeleine Riffaud, ancienne résistante, militante et journaliste, s'est fait engager incognito comme agent hospitalier à Paris dans les années 70. Le récit qu'elle en a tiré (un best-seller de l'époque) s'intitule *Les linges de la nuit*. Il a été réédité chez Michel Laffont en 2021.

Dans le récit d'Elsa Fayner *Et pourtant je me suis levée tôt…*, on retient entre autres l'angoissante description des méthodes managériales de l'enseigne IKEA – sous des dehors bienveillants. L'hypocrisie de la marque et de sa pseudo-philosophie (martelée sans arrêt aux employés) est dénoncée avec perspicacité et finesse par Fayner. La rentabilité et la croissance restent au centre des préoccupations, quoi qu'en dise la direction. La fameuse entreprise suédoise apparaît sous un nouveau jour, peu flatteur. Mais le livre de Fayner est aussi riche d'enseignements. La journaliste s'est investie dans son enquête, qu'elle a voulue la plus étayée possible, illustrée par des détails saisissants et des références précises. Elle montre toutes les étapes de la recherche d'un emploi ; la rédaction du CV, les petites annonces, les rendez-vous avec l'ANPE, les candidatures spontanées, la quête difficile d'un CDI. Puis, assez vite, les premières offres, particulièrement ingrates. Elsa Fayner se plonge littéralement dans le quotidien asservissant des travailleurs précaires. Comme ses confrères, elle n'occulte pas le problème moral – insoluble – que génère sa démarche :

> Il ne s'agit pas de faire du tourisme, de se prendre pour un travailleur précaire le temps d'un reportage, et de rentrer chez soi trois mois plus tard pour retrouver son confort. L'idée n'est pas de tenter de se « mettre dans la peau de » quelqu'un d'autre, d'essayer d'intérieurement ce que l'expérience provoque, pour en témoigner. Ce n'est tout simplement pas possible : je ne suis pas réellement dans cette situation-là. Et ce serait peu respectueux des personnes qui la vivent au quotidien, souvent durant de longues années, sans autre perspective. (Fayner, 2008, p. 153)

Précédant de quelques années l'aventure de Florence Aubenas, Fayner s'est aussi fait engager comme préposée d'étage dans un établissement quatre étoiles. À chaque fois, on retrouve la fixation sur la cadence de production, le rythme à tenir, les ratios et autres quotas journaliers. La dimension sociologique de l'enquête est privilégiée. Fayner se repose sur de nombreuses statistiques, provenant de sondages ou d'études – on voit qu'elle maîtrise son sujet. C'est également, par certains aspects, une œuvre politique. Le monde représenté par Fayner est bien loin de l'eldorado économique promis par certains. La théorie du ruissellement apparaît pour ce qu'elle est, un mirage. Le vrai dénominateur commun est l'exploitation maximale de la main-d'œuvre. Elsa Fayner révèle l'abrutissement qu'engendre le travail, les humiliations, le mépris de la hiérarchie – les personnes sont déshumanisées pour n'être plus que des machines au service des dirigeants et des actionnaires :

> Pas le temps, chacun court derrière ses objectifs, ses challenges, ses primes. Pour éviter de se laisser devancer par le collègue, pour ne pas être devancer par un plus vif, pour conserver sa place. Car l'intensification du travail comme l'individualisation croissante des contraintes et des salaires touchent tous les échelons de la hiérarchie en cascade. (Fayner, 2008, p. 153)

On pourrait dire la même chose des ouvriers des abattoirs du Finistère, des femmes de ménage d'Ouistreham, ou des agents hospitaliers à Paris... D'évidence, une caractéristique de l'époque (l'enquête de Madeleine Riffaud sur les hôpitaux est légèrement antérieure – on se doute cependant que les choses n'ont pas dû s'améliorer depuis), peu favorable aux améliorations des conditions de travail, avec le chômage de masse, la précarisation de l'emploi, la concurrence toujours plus féroce entre les entreprises.

Dans un autre contexte, c'est aussi ce qui saisit à la lecture d'*Une saison de machettes* de Jean Hatzfeld. Les bourreaux du Rwanda sont obnubilés par l'appât du gain, s'interrogeant sans cesse (au moment du massacre, puis rétrospectivement) sur leur aptitude à multiplier les « prises », autrement dit le nombre d'individus qu'ils sont capables d'exécuter en une journée – qu'ils appellent dans leur langage « couper », comme s'il s'agissait de plantes ou de mauvaises herbes, un détail signifiant – et les bénéfices en retour, par le biais des récompenses, ou des pillages :

> IGNACE : Les tueries pouvaient être assoiffantes, éreintantes et souvent dégoûtantes. Toutefois elles étaient plus fructifiantes que les cultures. Surtout pour celui qui possédait une maigre parcelle ou une terre aride. Pendant les tueries, n'importe qui, avec des bras forts, rapportait à la maison autant qu'un négociant de renom. On ne savait plus compter les tôles qu'on entassait (…).
> ALPHONSE : (…) dans les maisons abandonnées des Tutsis, on savait qu'on allait trouver des quantités d'une nouvelle contenance. On commençait par les tôles et le reste suivait. Le temps nous bonifiait grandement de tout ce qu'on manquait auparavant. La Primus quotidienne, la viande de vache, les vélos, les radios, les tôles, les fenêtres, tout. Il se disait que c'était une saison chanceuse et qu'il n'y en aurait pas deux. (Hatzfeld, 2003, p.73)

Avidité, opportunisme, profit… il ne suffisait de rien de plus pour qu'une implacable machine de guerre se mette en route : avec de simples machettes, les Hutus ont réussi à exterminer plus d'individus que les dignitaires nazis avec toute leur puissance industrielle (comparativement parlant, dans un laps de temps moindre), tout cela avec en ligne de mire le gain (animaux, tôles, parcelles et même bananes pour produire de l'alcool), et comme autre moteur, la haine du voisin (qu'ils appellent « les avoisinants »), cet être si proche et différent à la fois, détestation alimentée par des années d'endoctrinement.

Les journalistes littéraires, avec leur méthode immersive, que ce soit par le biais de l'infiltration d'un milieu spécifique, ou au moyen d'enquêtes de longue haleine, nous offrent des clés pour appréhender et comprendre le monde. En plongeant le lecteur dans des enquêtes minutieuses ayant trait au quotidien, les auteurs remettent au goût du jour le temps long – et refont de la patience une vertu. Les ouvrages des Nouveaux Journalistes offrent une alternative passionnante à l'agitation permanente qui règne

désormais dans notre société, le brouhaha perpétuel de l'actualité et le déferlement d'images. La frénésie d'informations en temps réel engendre un déficit d'attention, une perte de repères. À l'heure des *fake-news*, du *zapping*, du *scrolling*, des *tweets* et des chaînes d'info en continu, le succès en librairie du journalisme littéraire nous montre cependant qu'il existe un vrai intérêt pour ce genre d'œuvres hybrides, entremêlant pratiques et disciplines – littérature, enquêtes sociologiques et/ou criminelles. Elles peuvent demander au lecteur un investissement plus important, mais le récompensent généreusement en lui permettant d'accéder à quelques vérités, même incomplètes ou contradictoires, sur la condition humaine. Avec les nouveaux défis qui apparaissent sans cesse à notre (triste…) époque, les bouleversements, les crises politiques et sociales ininterrompues – on peut estimer que les journalistes littéraires vont avoir de la matière pour de futurs nombreux livres.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Aubenas, F. (2010). *Le Quai de Ouistreham*. Éditions de l'Olivier.

Bly, N. (2015). *10 jours dans un asile.* Éditions du Sous-sol.

Carrère, E. (2000). *L'Adversaire.* P.O.L.

Choisy, M. (2015). *Un mois chez les filles*. Stock.

Fayner, E. (2008). *Et pourtant je me suis levée tôt… une immersion dans le quotidien des travailleurs précaires*. Éditions du Panama.

Hatzfeld, J. (2005). *Dans le nu de la vie.* Seuil.

Hatzfeld, J. (2008). *La Stratégie des antilopes.* Seuil.

Hatzfeld, J. (2003). *Une saison de machettes.* Seuil.

Lepetit, B. (2015). *Un séjour en France – Chronique d'une immersion*. Plein Jour.

Levrier, A. (2022). Le livre est-il l'avenir du journalisme d'investigation? *Livre Hebdo*. **https://www.livreshebdo.fr/article/le-livre-est-il-lavenir-du-journalisme-dinvestigation**

Riffaud, M. (2011). *Le linge de la nuit*. Michel Laffond.

S. Boynton, R. (2021). *Le temps du reportage*. Éditions du sous-sol.

Sery, M. (2021). Le journalisme littéraire, une «passion française» en pleine vitalité. *Le Monde*. **https://www.lemonde.fr/livres/article/2021/02/17/vitalite-du-journalisme-litteraire_6070305_3260.html**

Thérenty, M.-È. (2021). Maryse Choisy chez les filles. *Médias 19*. **https://www.medias19.org/publications/presse-prostitution-bas-fonds-1830-1930**

Wolfe, T. (1972). *De Sang-Froid.* Gallimard.

Wolfe, T. (1973). *The New Journalism.* Harper and Row.

Sven Hansen-Løve poursuit actuellement des recherches à l'Université de Cadix, en préparation d'une thèse sur le Journalisme Littéraire.

CC BY NC SA

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes
https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26143

ISSN : 2660–6259
Envoyé : 21/02/2023
Accepté : 30/04/2023

L'aphorisme, une écriture transgressive, ou l'image de la femme dans *Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel* de Abdelmajid Benjelloun

MOHAMMED KHOUILED
Université Chouaib Doukkali / Maroc
✉ khouiled.m@ucd.ac.ma
https://orcid.org/ 0000-0003-0906-9007

ABDELAZIZ ELMAHI
Université Chouaib Doukkali / Maroc
✉ elmahiaziz@gmail.com
https://orcid.org/0000-0002-2741-1892

RÉSUMÉ. A. Benjelloun est un écrivain, poète-aphoriste et historien marocain d'expression française, spécialiste de l'histoire du nord du Maroc. Il est membre-fondateur de la Maison de la poésie du Maroc. Nous allons étudier, dans le présent, la thématique de la femme, à entendre la représentation de la femme, via les aphorismes de ce poète marocain, en vue de déceler la portée sémantique et philosophique de

MOTS CLÉS :
A. Benjelloun ; analyse thématique / thème ; aphorisme ; transgression ; femme

Pour citer cet article
Khouiled, M. (2023). L'aphorisme, une écriture transgressive, ou l'image de la femme dans *Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel* de Abdelmajid Benjelloun. *HYBRIDA*, (6), 259–273. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.6.26143

sa pensée et la teneur transgressive de sa réflexion et de son expression. Mais, quand on parle d'un poète-aphoriste, la quête du sens et de l'esthétique s'avère une aventure, essentiellement, interdisciplinaire, fructueuse et plaisante. Nous essaierons de trouver de quelle baguette subversive cet aphoriste marocain a su représenter voire recréer l'image de la femme. Son acception poétique et philosophique, en plus de son art expressif ou stylistique seront des éléments à étudier dans le but de mettre en lumière ce moyen de l'expression littéraire qu'est l'aphorisme et l'écriture brève.

RESUMEN. *El aforismo, una escritura transgresiva, o la imagen de la mujer en 'Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel' de Abdelmajid Benjelloun.* A. Benjelloun es un escritor, poeta-aforista e historiador marroquí de habla francesa, especialista en la historia del norte de Marruecos. Es miembro fundador de la Casa de la Poesía de Marruecos. Vamos a estudiar, en el presente, el tema de la mujer, a escuchar la representación de la mujer a través de los aforismos de este poeta marroquí, para detectar el alcance semántico y filosófico de su pensamiento y el contenido transgresor de su reflejo y de su expresión. Pero, cuando hablamos de un poeta-aforista, la búsqueda del sentido y de la estética resulta una aventura, esencialmente, interdisciplinar, fecunda y placentera. Intentaremos descubrir con qué varita subversiva este aforista marroquí pudo representar o incluso recrear la imagen de la mujer. Su significado poético y filosófico, además de su arte expresivo o estilístico, serán elementos a estudiar para resaltar este medio de expresión literaria que es el aforismo y la escritura corta.

PALABRAS CLAVE:
A. Benjelloun; análisis temático/ temático; aforismo; transgression; mujer

ABSTRACT. *The aphorism, a transgressive writing, or the image of women in 'Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel' by Abdelmajid Benjelloun.* A. Benjelloun is a French-speaking Moroccan writer, poet-aphorist and historian, specialist in the history of northern Morocco. He is a founding member of the House of Poetry of Morocco. We are going to study, in the present, the theme of the woman, to hear the representation of the woman, via the aphorisms of this Moroccan poet, in order to detect the semantic and philosophical scope of his thought and the transgressive content of his reflection and of his expression. But, when we speak of a poet-aphorist, the quest for meaning and aesthetics turns out to be an adventure, essentially, interdisciplinary, fruitful and pleasant. We will try to find out what subversive wand this Moroccan aphorist was able to represent or even recreate the image of the woman. Its poetic and philosophical meaning, in addition to its expressive or stylistic art, will be elements to study in order to highlight this means of literary expression that is aphorism and short writing.

KEYWORDS:
A. Benjelloun; thematic/theme analysis; aphorism; transgression; women

1. Introduction

Depuis son avènement, avec la colonisation, durant le processus de libération nationale et également après l'indépendance jusqu'à nos jours, la littérature maghrébine d'expression française a passé par divers états de création et de consécration. Plusieurs figures emblématiques de ce courant littéraire et esthétique ont gravé leurs empreintes localement et dans le monde entier.

A. Benjelloun est un écrivain, poète-aphoriste et historien marocain d'expression française, né le 17 novembre 1944, spécialiste de l'histoire du nord du Maroc. Il est membre-fondateur de la Maison de la poésie du Maroc et Docteur d'État en droit public de l'Université de Casablanca depuis 1983. Il a été enseignant à la Faculté de Droit de Rabat de 1976 jusqu'en août 2005, ayant pris alors une retraite anticipée. Il a été élu, le 9 juillet 2009, Président du Centre marocain du PEN INTERNATIONAL, en remplacement d'Abdelkebir Khatibi. Il a été réélu, le 24 mai 2011, au même poste audit Centre. Il a remporté, en 2010, à Beyrouth, le Prix littéraire international 'Naji Naaman'. Le 17 décembre 2013, il démissionne de son poste de Président de ce centre.

Nous allons étudier, dans le présent article, la thématique de la femme via les aphorismes de ce poète marocain, en vue de parvenir à une synthèse de la portée sémantique de sa pensée, la teneur transgressive de sa réflexion et de son expression. Ce thème est un motif de prédilection qui instigue, depuis la nuit des temps, les hommes de littérature, y compris, les poètes. Nous allons trouver de quelle baguette subversive notre aphoriste marocain a su représenter voire recréer l'image de la femme.

Dans la même visée, nous allons essayer d'éclairer, non seulement l'habileté et le savoir-faire stylistique de notre poète-aphoriste, mais aussi décortiquer ses aphorismes en vue de dégager leur renouveau transgressif et leur aptitude de dépassement des limites dans le domaine de la poésie, en particulier, la poésie en prose.

Les aphorismes de Abdelmajid Benjelloun appartiennent à son recueil « Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel » (Rabat, le 22 Mars 1989). Ce recueil de poésie prosaïque, à base d'aphorismes, qui s'articule autour de deux thématiques majeures : la vie/la mort et tout ce qui s'y rattache, se compose de six ensembles : « Qui tire sur les bretelles de ma respiration ? », « Une mouette réveillée d'une tempête », « Murmure vivrier, préfacé par Salah Stétié », « Les sept cieux apparents du mot », « Dogme et friandise ou pulsion de sourire » et « La flûte des origines ou la danse taciturne ». Ce recueil d'aphorismes poétiques se compose d'environ 2300 aphorismes, parmi lesquels, il existe 300 aphorismes en rapport évident avec la thématique de la femme. Ce thème est disséminé partout dans les six ensembles lesquels parlent de Dieu, de l'homme, de la vie et la mort, de la nature, la religion, …

2. Cadre méthodologique

2.1. L'analyse thématique

Pour mener à terme cette étude sur la femme par le biais des aphorismes de A. Benjelloun, nous sommes appelés à parler, de prime abord, de la méthodologie que nous avons adopté à ce sujet. Après une lecture méditative du recueil des aphorismes de notre poète marocain, nous avons remarqué la grande capacité de ce moyen d'expression littéraire à extérioriser le système de pensées, de jugements et de sentiments de son créateur malgré sa concision linguistique et son hermétisme sémantique. Ainsi, on va opter pour l'analyse dite thématique. Selon Serge Doubrovsky, l'étude thématique est « la façon particulière dont chaque homme vit son rapport au monde, aux autres et à Dieu [...]. Son affirmation et son développement constituent à la fois le support et l'armature de toute œuvre littéraire » (Collot, 1988, pp. 79–91).

Pour déceler les liens qui s'établissent entre l'auteur et son environnement immédiat ou latent, cette façon de faire scrute et dénombre les incidences réitérées au sein du texte pour aboutir au fil conducteur et au thème prédominant de la pensée du créateur de textes littéraires, puisque selon Serge Doubrovsky « tout écrit les manifeste implicitement ou explicitement dans son contenu et dans sa forme » (Collot, 1988, pp. 79–91).

Elle se base « en effet sur un parcours minutieux du texte, sur un inventaire exhaustif, puis sur une mise en perspective des différentes occurrences du thème, dont les résultats sont objectivement contrôlables et virtuellement formalisables. Ce que ce travail vise à dégager, c'est une organisation textuelle du thème, dont les grandes lignes recoupent la définition du thème d'après L. Dolezel : « un agglomérat structuré de motifs récurrents », qui se « constitue en relation avec d'autres thèmes similaires ou opposés » (Collot, 1988, pp. 79–91). Ceci dit, l'analyse thématique se rattache à l'ensemble unifié et uniforme des expériences étalées sur une longue période et aux relations admises entre l'auteur et les composantes de son texte.

2.2. Thème

La charpente essentielle sur laquelle est construite l'analyse thématique, c'est le thème. Un sujet redondant, cyclique et répétitif dans le courant des faits et des paysages ou dans les diverses circonstances d'une œuvre. Il « est itératif, c'est-à-dire qu'il est répété tout au long de l'œuvre [...] il constitue, par sa répétition même, l'expression d'un choix existentiel [...] » (Collot, 1988, pp. 79–91).

Par thème, on englobe « une attitude à l'égard de certaines qualités de la matière [...]. » et « un système de valeurs » ; les thèmes se conglomèrent les uns aux autres

pour constituer « un réseau organisé d'obsessions », « un réseau de thèmes » (Collot, 1988, pp. 79–91). Ces thèmes tissent entre eux « des rapports de dépendance et de réduction » selon les dires de Roland Barthes (Collot, 1988, pp. 79–91).

Dans la même lignée, le thème est un assemblage ou un condensé de signifiés et des manifestations centrées autour d'une même idée, d'un même sujet qui se répète, se subdivise en petites entités significatives ou se recopie et se reformule autrement. Il serait, selon J-P Richard, « un principe concret d'organisation, un schème [...] autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde » (Bélisle, 1970, pp. 131–139). Ainsi, et grâce aux constituants de la thématique de la femme, comme l'entend notre aphoriste, le thème doit nous mener vers un certain imaginaire de la femme.

2.3. Image

Ce déplacement réitéré, reformulé ou dépecé d'un même sens, au sein de la même œuvre, donne vie à l'image. D'après J-P Richard, « l'image ne se dissocie pas du « concert thématique qui la fonde ». C'est grâce à l'union additionnelle et cumulative des différents sous-thèmes que naisse le thème majeur identitaire ou le schème qui, laisse jaillir une vue imagée du sujet traité.

> Les structures verbales, qui informent l'ordre de l'horizontalité signifiante (…) entre en rapport d'homologie avec les structures de perception ou de rêverie, telles qu'elles se disposent, en grappes, dans la latence du poème, dans l'ordre de la verticalité métaphorique, de la sélection. (Bélisle, 1970, pp. 131–139)

Ce retour persistant, fragmenté et esthétiquement nuancé de l'image de la femme chez A. Benjelloun, sans qu'il soit décousu ou indépendant, donne naissance à un sens voire à une pensée imposante, forgée dans l'espace des aphorismes, imposent célérité expressive et économie langagière.

2.4. Aphorisme

A. Benjelloun est un poète aphoriste qui exprime ses pensées, jugements et sentiments grâce à l'écriture brève ou lapidaire, à titre d'exemple, l'aphorisme : une forme archaïque de la production littéraire. Les maximes, les proverbes, les adages, …, et les aphorismes ont le privilège de la fixité temporelle et formelle et d'une réception universelle. Ils jouissent d'une remarquable aptitude à véhiculer diverses thématiques et composer différentes pensées. Dans l'éparpillement et l'amoncellement qu'impose l'aphorisme à son auteur s'accumulent les bribes réflexives et intel-

lectuelles, les uns après les autres, pour enfin constituer un ensemble homogène, un système de pensée ou une philosophie ou une conception quelconque de l'univers, du thème abordé par l'aphoriste.

L'aphorisme, forme archaïque de la création littéraire et forme d'ouverture sur les autres formes de l'écriture brève, jouit d'une valeur-ajoutée à savoir : sa capacité à matérialiser la pensée des aphoristes en un laps de temps, dans un espace-temps économique et dans un style poétique.

2.5. Transgression et écart esthétique ou recréation

De nos jours, et au fil des années de la production littéraire et artistique, les hommes de littérature nourrissent le goût de moderniser leurs textes, de les innover, voire de les recréer. Pour ce faire, ils transgressent et outrepassent les limites et les normes préétablies par leurs prédécesseurs. Selon Gaffiot « transgressum provient de transgredior (trans-gradior) dont les déclinaisons de sens ouvrent l'esprit à des significations beaucoup plus étonnantes ». Aussi, « le préfixe « trans » (à travers, au-delà, par-delà, de l'autre côté, par-dessus) associé à « gradior » [signifie](marcher, s'avancer, parcourir) […] » (Estellon, 2005, pp. 149–166) Cette recherche littéraire du dépassement et de la rupture ou d'écart esthétique par rapport aux canons littéraires déjà instaurés s'est concrétisée comme moyen d'expression et d'expressivité esthétique chez nos littérateurs contemporains. Autrement-dit, « L'artiste plus qu'un autre nous ouvre la voie pour entendre autrement la transgression, comme génératrice d'expériences de déséquilibres, de déconstruction, de défonctionnalisation mais créatrice » (Estellon, 2005, pp. 149–166).

Cette quête s'opère sous forme de reprises, de remaniements et/ou de recréations et adopte d'autres procédés et techniques expressives inédits d'où l'aspect transgressif de la littérature actuelle. Chose confirmée par J. Cohen qui voit que cet aspect subversif ou cette notion d'écart est une « […] transgression systématique de la norme, […], [qui] prend elle-même une signification logique » (Cohen, 1970, p. 4), ce qui privilégie la recréation et le remaniement des mêmes idées, images, thèmes et/ou pensées, … des hommes de littérature. Et par conséquent, cet écart révèle leur conformité ou leur éloignement subversif des principes préalables de la création littéraire. En témoigne la réceptivité du lecteur qui se voit bouleversée, du moment où, « L'écriture subversive se caractérise […] par le renversement des repères de lisibilité connus par le lecteur, provoquant un effet de désordre général […] chez le lecteur, ce qui lui confère son originalité et illustre sa conception personnelle de la littérature » (Martínez, 2018, p. 6).

3. L'image de la femme dans les proverbes marocains

Avant d'entamer notre analyse des aphorismes de A. Benjelloun pour en déceler la vision de ce poète concernant la femme marocaine, nous sommes appelés à scruter l'image de celle-ci aux yeux des Marocains, eux-mêmes. Pour ce faire, il n'y a pas meilleur que laisser parler les proverbes marocains à ce propos. Dans son étude sur la femme au Maroc, Malika Rafiq voit que « cette image est surtout entretenue par l'imaginaire collectif qui représente la femme marocaine comme un modèle traditionnel démunie et marginalisée qui ne peut pas être l'égale de l'homme » (Rafiq, 2021, pp. 83–94).

Cette représentation de la femme marocaine était et continue d'être taxée de points péjoratifs, dépréciatifs voire rabaissant la femme à un état animalier, de soumission et de délectation charnelle, sous forme de clichés et de pensées collectivement conçues et adoptées. Elle confirme qu'« Il est certain que les proverbes et le langage véhiculent des images de la femme marocaine remplies de stéréotypes, ». Cette représentation en clichés de la femme est monotone, en plus qu' « elles la mettent souvent dans un statut réduit et inférieur à l'homme. Dans la plupart des proverbes, la femme est représentée comme une personne commère et bavarde » (Rafiq, 2021, pp. 83–94).

Nous concernant, on va, tout d'abord, survoler quelques diverses images données à la femme marocaine, vue par les Marocains, à travers les proverbes produits par ces derniers. Ensuite, nous nous intéresserons à la vision de notre poète sur la femme marocaine via ses aphorismes.

3.1. Femme dépendante de l'homme

La femme marocaine n'a d'existence qu'à côté de son mari. Les Marocains, en particulier, et le monde arabe considère que l'être féminin ne peut ni agir, ni réfléchir indépendamment de son alter masculin. Dans ce proverbe marocain : [mra bla rajel 3eʃ bla tyur] : « Une femme sans mari est un nid sans oiseaux », la chose est claire, une métaphore nominale anéantit la valeur de la femme dans la société, à moins qu'elle se laisse se définir et se légitimer par la présence de l'homme, « ce proverbe valorise l'homme et rabaisse la femme dans la mesure où le sens montre que la femme sans époux n'a aucune valeur et que celle-ci doit absolument avoir un mari » (Rafiq, 2021, pp. 83–94).

3.2. Femme procréatrice

Pour les marocains, la femme, selon ce proverbe, [l-mra bla wlad bħal lxayma bla wta:d] : «La femme sans enfants est comme une tente sans pilots », n'a de valeur que

si elle donne vit à sa progéniture, que si elle mobilise son corps à engendrer des enfants pour toute la société. Ce proverbe, dans une comparaison identitaire et équilibrante, réduit la femme à l'état de procréatrice des générations futures, « la femme n'est rien sans enfants », la femme célibataire n'a pas sa place dans les proverbes populaires » (Rafiq, 2021, pp. 83–94)

La femme-génisse ou femelle vouée à la production de la progéniture, à l'allaitement et à l'entretien de ses petits. Sa vraie valeur réside dans le fait qu'elle donne vie à des enfants sans quoi elle jouit d'une estime moindre dans sa communauté.

3.3. Femme maléfique

Une autre vision avilissante de la femme, c'est celle de la femme-sorcière ou la femme satanique. Elle est pour la société marocaine source de malheurs, de discordes, de conflits et de guerres amicales, soient-elles, conjugales ou sociales. On assimile la femme au diable, à cause de sa conduite incompréhensible, à ses réflexes fâcheux et inattendus ou à ses manigances et complots vindicatifs. Deux termes antithétiques appartenant à deux réalités divergentes « femme ≠ satan » (tangible ≠ abstraite, humaine ≠ surnaturel, …), la femme est considérée ayant des pouvoirs diaboliques, legs du diable. [l-mra xet ʃitan] : « La femme est sœur du diable », « dans ce proverbe la femme est semblable au diable, c'est pour ainsi dire que la femme est aussi méchante que le diable » (Rafiq, 2021, pp. 83–94).

4. La Femme dans les aphorismes de A. Benjelloun

Tout le long de son recueil aphoristique « Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel », notre poète-aphoriste ne manque jamais ses rendez-vous avec la femme marocaine. A. Benjelloun essaie de redéfinir l'essence de la femme, la femme idéale, et surtout, de dépeindre ses diverses facettes. Il puise, même, de son existence personnelle vécue et expérimentale, sentimentale ou philosophique pour donner une image autre de la femme au Maroc, sous de nouveaux auspices, dans la pensée métaphorique, antithétique et/ou hyperbolique et condensée dans ses aphorismes poétiques. L'image de la femme marocaine, selon la conception sage et poétique d'un aphoriste dont l'économie lexicale est une devise quotidienne, se constitue par bribes, par parcelles afin de se matérialiser comme la veut notre A. Benjelloun : elle est un univers vaste et sinueux où on doit persévérer jusqu'à atteindre son essence.

4.1. Femme ? … Femme et l'amour

A travers ce recueil de 2300 aphorismes, nous avons pu trouver plus de 300 incidences franches et directes qui parlent de la femme. Une femme innocente et pure, une femme-objet de désir ou femme de plaisance, une fille, une femme-passante, une femme-cantatrice, une femme-nymphe, sont les facettes les plus récurrentes et les manifestations les plus étudiées de ce thème. Quand Benjelloun parle de la femme, tout court, il ne parle que de sa beauté, de sa vivacité, de sa pudeur et de son existence fulgurante. Elle est pleine de vie, belle, nutritive, elle cache son amour mais elle ne perdure pas longtemps, « *La femme précipitamment belle* ». Cette femme se voit octroyée ces deux qualités, vivacité et beauté, surtout prédominées par la notion de la célérité.

Si la femme est invoquée, en tant qu'objet de désir, Benjelloun la charge de tous les termes de la consommation charnelle : « kiosque ouvert de son corps », « Déflorer », « le champ de la femme », « mordille ses lèvres », « flairés sur la femme », « bête dangereuse entre les jambes », « des solstices à la place des seins », « une pauvre bête apeurée en guise de sexe » « *Avec les femmes nues dont le corps est un moussem de mains, il n›y a pas de scarabée au sol, pour délimiter mon désir.* » Ladite femme exhibe son corps que l'homme désire tant et consomme à chaque occasion advenue. C'est une relation charnelle portée à son paroxysme, réelle puisque relevant du vécu, du trottoir, mais, aussi, mentale et onirique, du moment où elle naît du passé des souvenirs.

Quand la femme est juste une passante, Benjelloun la voit coquette, préparée pour l'amour, modeste mais vite oubliée. « *Une passante parade dans la tristesse : elle a un amour à se faire oublier.* » En plus de son caractère passager, cette femme est omise par les autres qui l'ont déjà aimée, voire, elle-même se refuse à se souvenir de ses amours passés. Elle est faite pour causer des incidents sonores, visuels et même tactiles dans l'intention d'attirer l'attention de ceux qui regardent : elle est objet de voyeurisme, du fait qu'elle ne fait que passer dans la vie et devant la vue des prétendants amoureux. Pour ces derniers, dans cette diatypose, notre aphoriste dépeint les femmes dans une sexualité outrée et gravement tentatrice et consommatrice : « Ces femmes qui ont des tarentules aux doigts, des griffes aux yeux, une bête dangereuse entre les jambes, ces femmes de proie qui aiment comme on assassinerait un homme, ces femmes... que j'aime, A moi le monde... ! » Ces femmes sont un trophée, une apothéose pour l'homme qui prétend détenir le monde en ses mains, tant il saisit affectueusement l'une d'elles.

Mais la femme chez A. Benjelloun est divinisée non pas comme les déesses mais en tant que nymphes puisqu'elle hérite d'elles un élément de sublimation et d'adoration, celui de la transparence. « *La femme est une nymphe fériée qui n'est ni une nymphe*

ni une fête. ». C'est une créature transcendante ayant une grâce sublime. La femme est « nymphe », à la fois, « non-nymphe », elle tient du divin et en même temps du terrestre, c'est une créature ambiguë ou double, à laquelle sont accolés des éléments de la nature (ruisseau, eau, nuit, …), de l'inconnu futur (« du point noir », « l'horizon », « le nom des noms », « un lendemain », « demain sera érigé en faille »). La femme-nymphe détient un peu de tout, or, elle devient nymphe et elle devient insaisissable, mystérieuse et métaphysique, d'où l'admiration sacrée de la femme pour A. Benjelloun.

4.2. Emerveillement envers la femme

La femme, dans tous ces divers états et métamorphoses dans la poésie aphoristique de Benjelloun, en passant par l'état de la femme-charnelle, tout en accédant au plus haut degré de la femme pure et innocente ou au stade de la femme-nymphe, ne cesse de subjuguer l'attention et l'amour de l'homme. Elle est un être digne d'émerveiller le monde et de le fasciner au point de devenir son centre de foi et d'adoration, du moment où, elle s'avère angélique : « *Dieu que la femme est précipitamment caduque de paradis !* » Des moyens d'hyperboles, des tournures d'expression de fascination et d'extase montrent la prévalence de la position de la femme marocaine chez notre poète.

Au fait, notre aphoriste conçoit une réflexion et une vision non-conforme ni à celle la société marocaine ni à l'ensemble hommes de littérature surtout des poètes marocains. Il transgresse, ainsi, la vue et la valeur données par les autres de la femme. Il l'a peinte sous tant de facettes : sexuelle, divine, aimante, …

5. Représentations de la transgression dans les aphorismes de A. Benjelloun

5.1. Un « je » pluri-identitaire

Cette subversion dans la pensée de A. Benjelloun, à propos de la femme, est accompagnée d'un remue-ménage énonciatif. A ce sujet, nous évoquons le « je » lyrique. Par coutume, toutes les poésies, chantant le moi du poète, utilisent le « je » qui représente chacun de ces poètes individuellement, autrement-dit, c'est un « je » réfléchi vers la personne propre du poète. Ce « je » autobiographique tant valorisé par Lejeune, et qui suppose une totale identité des trois entités narratives, est un « je » qui s'avère révolu, non pas au sens de dépassé, mais au sens éclaté, multidimensionnel ou pluri-identitaire. Dans le même cheminement, le fait de « dépasser la première personne du singulier, laisser place à la pluralité et à la multiplicité, c'est aussi dépasser une première personne singulière et reconnaître ce qu'il y a de commun entre soi et les autres » (Hugueny-Le-

ger, 1980, p. 19), ce qui confère à la personne parlante une existence effective dans ses aphorismes, mais elle donne vie à d'autres personnes à s'y exprimer. Pour A. Benjelloun, le « je » qui le représente est Trans-référentiel. Il le surpasse à d'autres personnes, y compris, le lecteur averti et toutes personnes relatives à l'imaginaire marocain. Par conséquent, « Ce procédé introduit dans le discours […] du poète la présence d'autrui, ce qui produit une complicité énonciative que John E. Jackson a appelé la « théâtralité » et que Judith Wulf l'« hétérogénéité » (Hirota, 2019, pp. 61–80), ce qui fait de l'aphorisme un espace d'intersection et de multiplication des voix.

Quand le « je » représente le poète-aphoriste A. Benjelloun, il opère avec sublimation et transhumance en assimilant la femme à la poésie « A l'Académie de la désinvolture, je récite des poèmes flairés sur la femme » ; s'il représente d'autres personnes ou apparait sous des postures distinctes, en l'occurrence, les courtisans ou consommateurs de chair, il parle terre à terre de l'acte charnel avec la femme « J'aime même les tempes de la main de cette femme » ou en animalisant les deux entités de l'acte sexuel « Je louvoie dans mon amour comme un mauvais loup ». De même, si le « je » représente l'homme-adorateur, il platonise son amour envers la femme « Je meurs d'amour pour un amour-adoration qui dure toute la vie et qui ne vit que de regards, de sourire, de paroles éternelles, et surtout d'oublis. » Si c'est l'homme simple qui parle, il voit la femme en tant que peinture de la nature « Je trouve chez la femme des ruisseaux, des près et des fleurs qui ne sont pas dans la nature ». La femme est différemment vue : en tant que muse inspiratrice, comme un objet de désir charnel ou de sève, telle un élément de la nature…

Toutefois, il n'existe pas de ruptures ni de frontières entre ces personnes comme il n'y a pas de distinction entre les trois entités autobiographiques : ils s'expriment équitablement à travers notre aphoriste. Cette particularité représentative plurielle est un atout pour notre aphoriste de penser divers sujets selon différents points de vue.

5.2. Une pensée globale en bribes

Notre aphoriste a su bâtir, à partir de fragments poétiques et courts, certes une poétique du bref axiologique ou idiomatique, mais aussi, une pensée totale qui a touché a tant de sujets, une philosophie constituée de fragments réflexifs relatifs à la femme, à la religion, à la poésie, à l'homme … « De cette manière Leiris croit aboutir à une explosion d'aphorismes, des phrases lapidaires qui disent beaucoup en peu de mots » (Takahisa, 2014, p. 10). Ces sujets de litiges philosophiques ont été pensés, par notre aphoriste, dans le morcellement de l'écriture concise, mais qui s'agglomèrent pour donner une somme réflexive fortement consistante et esthétiquement agencée. A ce sujet, la

pensée dialectique de notre aphoriste, à propos de la femme, nous donne impression de l'existence d'un système réflexif humaniste. Ce système nous offre la femme comme un être de plaisance, d'amour charnel ou idyllique, une créature vouée à l'adoration, à l'impact du temps, un être dénigré, relégué au second rang ou à l'omission et à l'indifférence.

De cet émiettement de la pensée, de cette réflexion moléculaire naît une philosophie globalisante qui demande au lecteur de reconstituer le puzzle réflexif de notre aphoriste coup après coup. Ce privilège d'appartenir à la fois à la sphère de la poésie et de la philosophie, fait de l'aphorisme une forme expressive transgressive.

5.3. Généricité ou hybridité

L'aphorisme de A. Benjelloun est transgressif, du moment où, il détient du roman sa linéarité narrative et descriptive, de la poésie sa musicalité, sa cadence rythmée et son système imagée, de la maxime ses formes et structures abrégées ou ses moules universels et lapidaires et de la philosophie sa recherche de la vérité. « Cette cohabitation de genres, dont les éléments peuvent se fondre ou s'opposer entre eux, créent un nouveau produit sui generis par sa nature singulière qui empêche son classement dans une seule catégorie déjà connue » (Martínez, 2018, p. 6). A cet égard, nous choisissons ces deux fragments de A. Benjelloun « Cette femme déambule dans les ruelles comme si elle portait un petit fardeau de sympathie » et « Cette jeune fille qui vient de loin, dira-t-elle au poète qui l'aime, que le superficiel amour comme un ruisseau peu profond qu'elle éprouve pour lui, prendra toute la vie? ». Le descriptif, le narratif, le discours rapporté laisse penser à des passages d'un roman, mais, la présence de la musicalité, du rythme, de la répétition sonore et lexicale prouve, malgré l'absence de rimes et des vers, qu'on est dans l'art poétique. Ce refus de classement ou de catégorisation des aphorismes de A. Benjelloun, poésie en prose, est passible d'être un genre hybride d'où son caractère réfractaire aux normes de la poésie classique voire moderne. Outre ceci, cet aphorisme suppose l'existence de « […] deux types de lectures littéraires [qui] se combinent dans sa réception, dans un double mouvement d'identification et de distanciation, […]. D'une part [il] propose un type de lecture s'appuyant sur les stéréotypes […], et d'autre part une lecture exigeant du lecteur « expérimenté » une participation active à la construction du sens » (Wary, 2012, pp. 5–16). Ainsi, la lecture de l'aphorisme est doublement effectuée : le récepteur de l'aphorisme doit être muni de tous les pré-requis littéraires déjà instaurés et surtout d'une intervention effective en vue d'interagir dans l'aphorisme, en dehors duquel et en invoquant tous les autres genres littéraires et philosophiques et en interpellant toutes les autres instances précédentes à son action actuelle.

De ce fait, l'acte de lecture est polyphonique, puisque le lecteur agit sur le texte et il constitue, ainsi, un maillon continu de plusieurs divers lecteurs passés, présents et à venir. Cité par M. Roitman, Maingueneau considère que la lecture dialogique est un moment d'« interactivité constitutive […] elle est un échange, explicite ou implicite, avec d'autres énonciateurs, virtuels ou réels, elle suppose toujours la présence d'une autre instance d'énonciation à laquelle s'adresse l'énonciateur et par rapport à laquelle il construit son discours » (Roitman, 2006, p. 16). Que le lecteur s'arrête, juste à la lecture superficielle, arrive à interpréter, (re)constituer, analyser ou critiquer le texte littéraire, il ne fait pas indépendamment du déjà-vu, entendu et lu. Dans le cas des aphorismes de A. Benjelloun, nous devrons lire isolément ses énoncés sentencieux dans leur existence décalée les uns par rapport aux autres, et en les reliant et relisant dans leur ensemble enchaîné qui constitue la totalité de l'œuvre de notre aphoriste. C'est l'instant où les lecteurs peuvent changer de positions ou de rôles : soit-il empirique ou réel, atteignent-ils le stade du lecteur modèle ?

6. Conclusion

En guise de conclusion, nous pourrons remarquer que la perception du monde chez A. Benjelloun, à travers ses aphorismes est une vision dynamique, personnelle et actuelle. Malgré le caractère bref et fragmentaire de l'aphorisme, notre poète, en traitant de la femme, il nous en a fourni plus de caractéristiques et plus de définitions même parcellaires mais qui nous révèlent sa pensée totalisante.

Ainsi, l'analyse de ce thème, dans cette œuvre, nous favorise d'en regrouper tous les dénominateurs descriptifs, actionnels et définitoires de la femme. En fait, pour saisir la signification de la poésie aphoristique, dite herméneutique, la thématique, comme méthodologie d'analyse s'avère fructueuse, du moment où, l'on peut isoler tous les thèmes constitutifs et les formes significatives d'une œuvre et les étudier un par un afin d'en cerner le sens global et le point de vue philosophique de tel ou tel auteur. Ainsi, le fait de recenser le thème ou le signifié majeur répétitif, le traiter en sous-catégorie ou petites formes significatives ou sous-thèmes, établir des liens entre eux, les étudier et les interpréter donne accès au système réflexif d'un auteur. C'est pourquoi l'analyse thématique pourrait être fructueuse pour assimiler la portée significative d'un texte.

De plus, l'aphorisme, comme moyen expressif, a su démontrer son côté subversif et transgressif. Même s'il respecte les normes proverbiales en adoptant les moules idiomatiques déjà existants, même s'il se considère comme une sorte de poésie, même s'il préconise une pensée philosophique du monde, il demeure inclassable à l'un des genres littéraires, d'autant plus, il les agglomère tous, en mettant au monde un genre hybride.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bélisle, P. (1970). Sur la critique de Jean-Pierre Richard. *Liberté*, *12*(1), 131–139. **https://id.erudit.org/iderudit/29724ac**

Benjelloun A. (1989). *Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel*. Imprimerie al-Maarif al Jadida.

Collot, M. (1988). Le thème selon la critique thématique. *Communications*, (47), 79–91. **https://doi.org/10.3406/comm.1988.1707**

Estellon, V. (2005). Éloge de la transgression: Transgressions, folies du vivre ? De la marche vers l'envol. *Champ psychosomatique*, (38), 149–166. **https://doi.org/10.3917/cpsy.038.0149**

Hirota, D. (2019). *La transgression du discours lyrique chez Baudelaire*. academia-edu. **https://www.academia.edu/1181221/La_transgression_du_discours_lyrique_chez_Baudelaire**

Hugueny-Léger, É. (1980). *Annie Emaux, une poétique de la transgression* (pp. 1–27). Modern French identities, Peter Lang AG, International Academic Publishers. **https://books.google.co.ma/books?id=KnyYM11ag6gC&printsec=copyright&redir_esc=y#v=onepage&q&f=true**

Rocío Subías, M. (septembre 2018). Transgression, subversion et personnages *hors* norme dans la nouvelle *La sombra* de B. Pérez Galdós. *La Clé des Langues Lyon*. **https://cle.ens-lyon.fr/espagnol/litterature/litterature-espagnole/XVIIe-XIXe/transgression-subversion-et-personnages-hors-norme-dans-la-nouvelle-La-sombra-de-B-Perez-Galdos**

Cohen, J. (1970). Théorie de la figure. *Communications*, (16), 3–25. **https://doi.org/10.3406/comm.1970.1226**

Rafiq, M. (2021). Violence verbale envers la femme marocaine : proverbes injurieux envers la femme marocaine. *Faits de langue et société*, (7), 83–94. **https://revues.imist.ma/index.php/FLS/article/view/30764/15993**

Roitman, M. (2006). *Polyphonie argumentative : Étude de la négation dans des éditoriaux du Figaro, de Libération et du Mond*e. [Thèse de Doctorat]. Université de Stockholm. **http://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:189318/FULLTEXT01.pdf**

Takahisa, H. (2014). Vers la forme poétique brève, ou : la Révolution (Michel Leiris). In E. Benoit (dir.) *Transmission et transgression des formes poétiques régulières* (pp. 167–176). Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux. **http://books.openedition.org/pub/8858**

Wary, J. (2012). *De la notion de transgression pour l'étude d'une œuvre moderniste : le cas de l'œuvre d'Elizabeth Bowen*. 1ère Journée d'Étude des doctorants du CIRLEP. Université de Reims – Champagne-Ardenne, Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Langues Et la Pensée. **https://hal.science/hal-00713514/document**

Weber, J-P. (1966). L'analyse thématique : hier, aujourd'hui, demain. *Études françaises*, *2*(1), 29–72. **https://doi.org/10.7202/036218ar**

Mohammed Khouiled. Doctorant, en 2ème année, au Laboratoire Traductologie, Communication et Littérature–Faculté de Lettres et des Sciences Humaines Chouaib Doukkali Eljadida, Maroc. Enseignant de la langue française au secondaire qualifiant. Co-auteur d'un article sur l'aphoriste de Abdelmajid Benjelloun, intitulé : L'aphorisme de A. Benjelloun entre fixité et ouverture dans « *Seuls comptent pour moi les êtres qui font preuve d'intempérance avec le ciel* ». *Repères Littéraires, Langagiers et Artistiques RELI'LART, (2), 60–75*. **https://revues.imist.ma/index.php/Relilart/issue/view/2297/showToc**

Abdelaziz Elmahi. Faculté des lettres et des Sciences Humaines, Labo. TCL. Université Chouaib Doukkali, El Jadida, Maroc.

Annexe I : (quelques incidences sur la femme dans le recueil d'aphorismes de A. Benjelloun)

Thème /la femme	Incidences (aphorismes)
FEMME	– La femme, toute femme est une victuaille de danse. – Cette femme était laide, laide…laide, mais féminine, féminine, mieux que n'importe quelle belle femme ! – La femme précipitamment belle. – Une femme a la beauté ombrageuse et donc rafraîchissante.
Femme-Objet de désir	– A l'Académie de la désinvolture, je récite des poèmes flairés sur la femme. – Toute femme tient dans la rue le kiosque ouvert de son corps. – Déflorer le sourire d'une femme/même le plus exquis des amoureux l'envisage. – Avec les femmes nues dont le corps est un moussem de mains, il n'y a pas de scarabée au sol, pour délimiter mon désir.
Femme innocence/pure	– La femme est un ange manqué qui veut devenir une fleur, mais qui est devenue un fruit. – Ce regard opératoire sur la femme. Seulement. – J'ai des projets d'apaisement avec une femme dont tout est fortifié même le baiser. – J'aime depuis plus de trente-cinq mais je n'ai jamais partagé un ruisseau avec une femme. Bienvenue à l'endormie, mon aimée depuis l'aube !
Femme-cantatrice	– Lorsque j'écoute Oum Koulthoum, je suis troublé comme si la plus belle femme consentait à mon amour. – J'écoute Oum Koulthoum : je n'ai pas besoin de la vie, je n'ai pas besoin du monde, je n'ai pas besoin d'amour. – Oum Koulthoum me tend mon amour parfait. – Chercher poésie à la femme.
Femme-passante	– La passante vibre de toute sa robe ample : elle est simultanée avec le jour. – La passante, la soignée pour tous les hommes à la fois, et pour aucun en particulier même si elle en aime un spécialement. – La passante, cette préparée parfaite pour l'amour. – J'adore la modestie des passantes, qui ne prétendent même pas à mes oublis. – Aimer une femme, c'est profaner la passante.
Femme-fille	– La grâce des jeunes filles qui n'ont pas encore expérimenté l'haleine gâtée des jours. – Parfois il est des fillettes, vieilles, uniquement par la beauté. – Une fillette a des seins naissants dont elle croit dur comme pierre qu'ils sont des alouettes prêtes à s'envoler à tout instant. – Il pend aux seins naissants d'une fillette toute la détresse du monde, blanchie au soleil de pluie.
Femme-nymphe	– Les nymphes ont les paupières transparentes, pour je ne sais quel voyeurisme amoureux. – La nymphe joue de la flûte avec ses pas – Une nymphe descend nonchalamment d'un lendemain sitôt qu'elle a chanté un silence dans un cercle d'échos – Demain sera érigé en faille par une nymphe découpée dans mon désir – Une nymphe assise sur une fontaine, chante le ressac de l'eau avec sa respiration ou : – Une nymphe assise sur une fontaine, chante le ressac de l'eau sur sa respiration.
EMERVEILLEMENT envers la femme	– J'aime même les tempes de la main de cette femme. – Dieu que la femme est une fleur divinatoire, déambulatoire, exutoire, décadente ! – Dieu que la femme est précipitamment caduque de paradis ! – Je trouve chez la femme des ruisseaux, des près et des fleurs qui ne sont pas dans la nature.

Panel d'évaluateur·rice·s

Rym Abdelhak
Mohamed Benaziz
André Bénit
Raphaël Bruchet
Abdallah Bucarruman
Xiaomei Chen
Elena Cuasante Fernández
Borys Cymbrowski
Bernard De Meyer
Doris Eibl
Ágnes Erőss
Sylvie Freyermuth
Katarzyna Gadomska
Araceli Gomez Fernandez
Sophie Guermès
Julia Haba Osca
Renata Jakubczuk
Krzysztof Jaskulowski
Tomasz Kaczmarek
Ewa Kalinowska
Piotr Kędziora
Edyta Kociubińska
Aleksandra Komandera
Jan Lazar
Abdelouahed Mabrour
Francesco Alexandre Madonia
Ramona Malita
Béatrice Martinez Marnet
Anna Maziarczyk
Naima Meftah
Doron Narkiss
Marlys Peck
Maribel Peñalver
Annie Rizk
Enrique Serra Alegre
Tomasz Swoboda
Jeļena Vladimirska
Chang-Min Yu
Lynda Zaghba
Julia Zaparart
Magdalena Zdrada-Cok

À PROPOS DE LA REVUE

HYBRIDA. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes (ISSN 2660-6259) est une revue semestrielle en accès libre avec un comité scientifique international et un comité d'evaluation par les pairs publiant des recherches originales dans le domaine des études culturelles. Elle s'intéresse particulièrement à la production francophone ou comparée. Nous acceptons des articles dans tous les domaines des sciences humaines visant l'analyse des productions culturelles et privilégiant le français comme langue d'expression.

Il s'agit d'une revue en accès libre, ce qui signifie que tout le contenu est librement accessible gratuitement à l'utilisateur·rice ou à son institution. Les textes de la revue sont publiés sous une licence internationale d'**Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0)**. Les utilisateur·rice·s peuvent lire, télécharger, copier, distribuer, imprimer, citer ou lier le texte intégral des articles de cette revue sans l'autorisation préalable de l'éditeur ou de l'auteur·rice.

Les articles soumis aux sections indexées feront l'objet d'un processus d'évaluation par les pairs.

Les articles soumis seront d'abord examinés par des membres de la rédaction ou par des membres du comité consultatif, qui vérifieront que les textes respectent les directives et examineront leur pertinence pour la revue. Si les articles sont conformes aux directives de la revue, les textes seront envoyés à des évaluateur·rice·s externes, dont l'identité restera anonyme, qui pourront approuver, demander des modifications ou les rejeter. Si l'article n'est rejeté que par l'un·e des évaluateur·rice·s, un·e troisième évaluateur·rice fera l'expertise de l'article.

Seront refusées les propositions de publication qui diffusent du contenu, opinions ou jugements de valeur à caractère raciste, xénophobe, sexiste, sérophobe ou phobique à l'égard de n'importe quelle maladie ou handicap, qui portent atteinte à la dignité des personnes membres de la communauté LGTBIQ+ (homophobie, transphobie), qui promouvoient la haine envers la différence et la diversité, qui font l'apologie du terrorisme ou qui portent atteinte aux droits humains, de même que celle qui portent préjudice aux droits fondamentaux et au réglement de l'Universitat de València.

Code d'éthique

La qualité et la rigueur du contenu sont les deux aspects fondamentaux d'*HYBRIDA*. Par conséquent, la revue estime qu'il est essentiel de s'assurer que le processus d'évaluation et de publication des documents dépend d'un processus transparent et soutenu par des examinateurs indépendants.

HYBRIDA s'engage à respecter les règles d'éthique suivantes à chaque étape du processus de publication, en suivant les recommandations du Comité d'éthique des publications (COPE).

9 772660 625008



VNIVERSITAT DE VALÈNCIA